3 1761 09702564 7

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

BINDING LIST JUL 1 5 1921

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/philosophiedela00perr

Psych.
P459

PHILOSOPHIE
de la
BEAUTÉ ET DE L'ART

PAR

Ch. PERRIOLLAT

162313
28/5/21

PARIS
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRIMERIE & D'ÉDITION
17, rue Cassette

1920

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DE L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE

La vérité, la beauté, la vie, une seule et même chose. La beauté, lumière de la vérité. La littérature et l'art, chemin du philosophe vers la vérité. Philosophie d'impression.

Définition de la beauté. La beauté doit embellir. Embellir l'homme, suprême beauté.

L'auteur s'adresse plus spécialement aux artistes, et pourquoi, p. 7.

Les ennemis de la Beauté.

La correction sans plus. L'art purement scientifique et technique. L'esprit positif et pratique. L'art commercial. Le retour à la nature. La manie du nivellement. (Hiérarchie des modèles de l'art; d'abord le visage humain, ensuite le corps humain; et enfin le paysage.) La chair pour la chair. Le chercher à plaire. L'art amoral ou immoral. La copie servile (page 57). La recherche de la puissance et de la force. L'orgueil. L'égoïsme. La complexité et la cohue des matériaux. L'ennui. La ligne droite. L'art géométrique. Le parallélisme. Les angles et formes anguleuses. Le compas et la mesure. Le raisonnement analytique. L'analyse analytique ou culture exclusivement analytique et scientifique, ou esprit analytique. La science analytique et matérielle, p. 29.

Conditions et énergies de la Beauté.

La beauté : un mystère, une création, un langage, une vocation, un sacrifice, un effort au-dessus de nous-mêmes; c'est le calme et l'équilibre, la solidité, la virilité ; c'est notre luxe ; c'est ce qui est pleinement humain.

La beauté, c'est l'Homme Dieu.

Du style. Le style gothique (page 151). Absence et impossibilité actuelles du style. Remèdes à l'absence de style, p. 123.

Quelques conseils aux jeunes Artistes.

Nécessité de la tradition artistique. Nécessité de l'étude du corps humain d'après l'antique. Nécessité d'une forte éducation littéraire, p. 187.

Applications.

Hiérarchie des modes de l'art.

A genoux devant l'autel de la beauté, p. 196.

La beauté par la beauté. La beauté par la victoire contre les matériaux. La beauté par le surnaturel et l'impossible.

L'Homme Dieu, âme de la beauté, au secours de l'art en détresse, p. 209.

Notre corps divin ; justification de l'art.

Le corps divin de notre humanité commune, suprême chef-d'œuvre du suprême artiste, notre propre modèle et, si nous voulons, notre propre chef-d'œuvre, la condition de notre vérité et de notre vie. Eternité, fécondité, liberté de notre corps divin. Notre corps divin, notre rapport avec Dieu, avec les autres hommes, avec nous mêmes, solution de tous les problèmes, notre suprême et unique ressource contre nos décadences ; justification de l'art. Nous tous, à l'image de l'Homme Dieu, artistes du même chef-d'œuvre et prêtres du même culte de beauté. L'art, glorification nécessaire du culte. Que tout homme a en lui le germe de la beauté. La beauté, le tout de l'homme, la route et la conclusion de ses destinées, p. 220.

DEUXIÈME PARTIE

La vérité. Le moi. La raison. L'équilibre et le sens. La destinée le devoir, le sacrifice. Le regard, l'analyse, le langage. La ligne droite, le temps, l'étendue. Contre l'évolution, p. 253.

PHILOSOPHIE

de la

BEAUTÉ ET DE L'ART

PREMIÈRE PARTIE

DE L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE

Je suis devant mon intelligence, c'est-à-dire devant ce qui formule la vie, la vérité, Dieu et moi-même ; c'est-à-dire devant la source inépuisable de tout ce qui est beau et bon ; c'est-à-dire devant ce qui anime les grands littérateurs et les grands artistes, devant ce qui fait les héros et les martyrs, devant le temple où Dieu descend et se révèle, devant la splendeur au fond de laquelle Dieu m'attend. Un grand respect et une crainte religieuse me saisissent comme à l'aspect de ces vénérables cathédrales d'où tombe la sensation de l'éternel. Par où vais-je entrer ? Le passant pousse la porte, se promène d'ici de là au hasard en notant quelques détails, fait au besoin l'addition des piliers, puis s'en va comme il est entré, avec la même indifférence. Mais moi, je sens qu'il y a au fond de moi-même une belle chose, une œuvre d'art, le chef-d'œuvre ; et je voudrais comme le littérateur et l'artiste l'entrevoir dans une vision ; et je voudrais m'enfiévrer de l'enthousiasme rapide de l'artiste suprême qui l'a conçue et exécutée. C'est avec son âme que je voudrais pénétrer en moi-même comme dans un lieu auguste et sacré.

Je sens que la vérité m'appelle. J'ai soif de sa régularité, de son éternité, de sa beauté, de sa lumière. J'ai l'impatience et la honte de toutes mes

obscurités, de toutes mes contradictions, de toutes mes confusions où je m'échappe à moi-même, où je m'oublie et me perds. Je voudrais m'évader du temps et de l'étendue. Je voudrais briser les chaînes et les contractions de mon égoïsme où je me rétrécis sur mon propre néant. Je voudrais me libérer de toutes mes servitudes et fatalités. Je voudrais voir clair en moi-même. Je voudrais me posséder moi-même, n'être pas en moi-même comme un passant et un indifférent dans sa demeure d'un jour. Je voudrais capter mon intelligence à sa source, dans son éternité et sa plénitude, là où elle me révèle mon immortalité et ma liberté, afin de m'y fixer et de m'y conclure. Je voudrais par mon intelligence me saisir d'un seul coup d'œil, me suivre à travers mes destinées d'un bout à l'autre, me vivre tout entier à chacun des moments et des points de ma vie ; me ciseler moi-même comme une œuvre d'art, comme un son juste et pur, comme un accord sans dissonnance ; circuler à travers moi-même suivant le rythme et la cadence, sans obstacle, à tire d'aile ; ne faire qu'un bloc avec moi-même ; m'attacher à moi-même par tous les attraits de la beauté, par toutes les puissances de l'amour et de la vie. Je voudrais au crépuscule de ma vie, et à l'ombre même grandissante de la mort, trouver dans ma vie la certitude que donnent une régularité et une plénitude sans défaillance.

Je veux la vérité, et je sens que la vérité me veut, que nous sommes faits pour nous vérifier l'un par l'autre, et pour nous aimer d'un mutuel amour. Je ferai donc comme l'artiste qui, pour obéir à sa vocation, se donne à elle tout entier.

Le philosophe n'aimera donc pas la vérité et autre

chose ; il ne cherchera et n'aimera que cela, et tout le reste lui semblera indifférent, vide d'attrait, indigne d'effort. Il voudra ne faire avec la vérité qu'une même foi et un même enthousiasme, qu'une même ardeur de tout ramener à soi, qu'une même horreur de toute obscurité et de tout mélange, qu'une même volonté de ne rayonner qu'à sa lumière à travers la régularité de ses conséquences, afin de ne plus être que sa propre affirmation, sa propre beauté et sa propre gloire. Et il n'aura en vue qu'une seule chose, faire de son intelligence un instrument sensible et délicat, prêt à tourner au moindre vent de l'infini, accessible à tout ce qui est généreux et beau. Et dans son âme il y aura toujours la flamme et la prière comme devant l'autel.

Le philosophe veut la vérité. S'accommodera-t-il d'être faux, double, hypocrite, menteur et même simplement rusé et sournois, compliqué et tortueux? S'accommodera-t-il d'être en désaccord avec lui-même et avec les autres hommes, vindicatif, haineux, envieux, jaloux, sujet à la colère qui nous met hors de nous, aux passions qui nous ôtent la raison, transforment notre âme en une tempête furieuse, en un volcan en éruption? Non. Il sera véridique, il ne fera qu'un avec lui-même; il ne dira que ce qu'il pense et ne fera que ce qu'il dit; et son âme sera comme le cristal limpide où le regard pénètre tout droit. Il voudra faire de son âme une belle chose régulière, bien équilibrée, en attente de la vérité qu'il désire.

Le véritable philosophe a le sentiment qu'il exerce un sacerdoce, et la vérité qu'il cherche, dont il sent en lui le germe frémissant, lui donne une haute idée de la dignité humaine, et de la

valeur même de la philosophie, de la littérature et de l'art. Il a donc le dédain de tout ce qui restreint et asservit son intelligence; de cette science analytique qui fait de son intelligence une machine à suivre les ornières, un enchaînement de formules d'où toute fantaisie est exclue, une rigidité d'où il ne faut à aucun prix s'écarter sous peine de dérailler aussitôt, une addition de tunnels percés au hasard, en attente de cette clarté obscure qu'on n'aperçoit que par le petit bout des choses et à force de rétrécir son regard à la mesure de l'infiniment petit. Il a horreur de toute cette cuisine chimique ou anatomique, de cette prison géométrique et algébrique.

Se traiter comme le cadavre que l'anatomiste dissèque pour y trouver le secret de la vie, labourer péniblement son intelligence comme le bœuf attaché à sa charrue, dans l'espérance de saisir la vérité dans quelque trou, se mettre à la remorque du fait extérieur, de ses incertitudes, de ses incohérences et de ses laideurs, lui semble indigne de la vérité et de lui-même. Il ne veut pas porter le joug de l'observation, de l'expérience et du fait. Il veut se libérer; il veut être libre, car il sent que la vérité est essentiellement libératrice, victorieuse du fait, et que pour elle le fait n'est qu'une matière assouplie et docile. Il ne veut dépendre que de lui-même; car il sent en lui un Dieu, la lumière d'un Dieu qui veut se projeter à l'infini à travers les choses, et sa vie qui veut se dilater sans limites, et sa beauté qui veut tout ramener à elle, et son amour qui veut tout embrasser dans une même étreinte, et l'enthousiasme rapide par lequel il veut bondir vers la vérité.

Loin de s'assouplir et de s'accommoder au fait et de s'abaisser jusqu'à lui, il remontera donc en soi même le plus haut qu'il pourra, le plus près qu'il pourra de son origine divine, le plus loin qu'il pourra du fait, afin de s'en distinguer le plus possible, au rebours de toute confusion et de tout mélange, afin de bander son ressort à son maximum, afin de donner à son point de vue son maximum d'amplitude et de clarté. Et là, seul en face de lui-même, seul sous la main de Dieu, il formulera l'hypothèse, son hypothèse, son hypothèse divine, l'hypothèse de l'Homme-Dieu, âme de la création par qui et pour qui l'univers a été créé, dont l'univers n'est que la demeure et le vêtement. Et c'est désormais par cette hypothèse, à sa lumière d'accord avec lui-même, d'accord avec Dieu, qu'il voudra circuler à travers les choses, comme une théorie vivante en quête de ses applications, comme la vérité génératrice et régulatrice de ses propres conséquences.

Donner à sa vie un noble but, un seul et même but, et non pas nous analyser et nous disperser en des œuvres multiples et diverses, comme si nous étions nous-mêmes multiples et incohérents ; mais nous ramasser en une seule et même œuvre, mettre en pleine lumière le rythme et la beauté que nous sentons dans les profondeurs de notre être, tracer en nous-mêmes une ligne régulière de notre naissance à notre mort, retrouver à notre origine le Dieu dont nous sommes issus et le suivre à travers nous-mêmes comme une tradition vivante, faire de nous-mêmes vraiment un seul et même homme, un seul et même équilibre, une seule et même vie, et non un tissu d'accidents et de hasards ; retourner à

Dieu comme nous en sommes venus, le cœur toujours jeune, l'intelligence toujours ardente de la même foi sans défaillance pour tout ce qui est beau, bon et vrai; et avoir le droit, à notre dernier jour, d'offrir notre vie à Dieu comme une belle et bonne chose où il puisse se reconnaître et se complaire... Ce faisant, ne pourrons-nous pas nous rendre le témoignage que c'est bien nous-mêmes que nous aurons vécu vraiment et non un autre, que nous aurons vécu notre propre vie et non un mélange sans nom, et non une existence sans destinée et sans fruit, comme une anomalie au milieu de la création, plus bas que la moindre plante et la moindre bête ?

Ne serions-nous reliés à nous-mêmes que par notre indifférence, notre inconscience, notre inertie et notre stérilité ? Pour vivre vraiment, il faut avoir le droit de s'admirer et de s'aimer, il faut qu'on puisse trouver en soi-même quelque chose de beau dont la vue nous donne la volonté et l'envie de nous vivre, mieux encore la soif inextinguible de notre propre vie, et cet appas qui fait que plus on vit, plus on veut se vivre.

Le véritable philosophe sait donc qu'il doit tout tirer de lui-même. Il sait que la vérité est en lui, cachée dans les profondeurs de son intelligence et de son être, dans ce qu'il y a en lui d'essentiel d'original et de primitif, dans le contact de l'âme divine dont il reçoit le sens du mouvement et de la vie, dans le frémissement que l'œuvre divine garde encore et toujours des doigts et de l'enthousiasme divins qui l'ont pétrie. C'est là qu'assoiffée d'équilibre, d'éternité et de certitude, il la cherche et il la sent; et en la cherchant, il sait que c'est lui-

même qu'il cherche, c'est sa propre éternité, sa propre divinité et sa propre certitude.

Connais-toi toi-même, a dit la sagesse antique. Car le philosophe sait qu'on ne conçoit clairement que ce qu'on voit clairement, et qu'on ne voit clairement que ce qu'on voit en soi vécu et réalisé par soi-même. Il sait qu'on exprime jamais que soi-même, qu'il n'y a pas de fait en soi, mais rien que des manières de voir, que le fait ne vaut que par la lumière que nous y mettons et suivant le rapport par lequel nous le nouons à nous-mêmes, qu'il n'est que l'occasion ou accident pour réfléchir immédiatement sur nous-mêmes.

Le véritable philosophe se sent à l'étroit dans son égoïsme. Il n'aurait aucune confiance dans une prétendue vérité qui n'aurait d'autre fondement que sa nature accidentelle, versatile, périssable. Il sent que la vérité le déborde. Il voudrait briser les cadres de son égoïsme qui le rétrécit indéfiniment sur lui-même vers la sensation de son néant. Il voudrait s'élargir à la mesure de l'éternité et de la plénitude qu'il sent au principe de son intelligence, prendre son point d'appui sur l'humanité qui vit en lui, afin de s'en faire un piédestal pour s'élever jusqu'à la vérité, pour s'ouvrir à la vérité. Il voudrait ne rester étranger à rien de ce qui est humain, n'être plus que l'émotion de tout ce que l'humanité a fait de grand et de beau, partager l'âme des héros et des martyrs, des grands littérateurs et des grands artistes, pleurer avec toutes les douleurs de l'humanité, se dilater avec toutes ses joies, être homme autant qu'homme peut être, révéler aux hommes la grandeur auguste de leur dignité et destinée, les relever par la vue de leur propre beauté, leur mon-

trer en eux l'Homme-Dieu dont ils sont les modes, qui veut faire de son cœur leur rendez-vous vers une même sensation de vie, vers un même corps et un même chef-d'œuvre.

Le véritable philosophe sait que la vérité est un mystère, mais il sait aussi que de lui à la vérité et de la vérité à lui, la vérité a creusé un même chemin pour l'atteindre et se révéler à lui, celui de sa beauté; que la beauté est la splendeur et la gloire de la vérité. Il voudra donc pour s'en rendre digne, lui offrir en lui la demeure ornée et parée en attente de l'hôte auguste qu'elle doit recevoir. Il voudra aller à la vérité par le chemin de la beauté.

Et d'abord il ne restera étranger à la beauté sous aucune de ses formes. S'il n'est lui-même artiste, peintre, architecte, sculpteur ou musicien, il sera du moins amateur d'art, amateur de tous les arts; car tous les arts se tiennent, expriment l'âme humaine sous un des modes de sa beauté et de son équilibre, forment eux-mêmes entre eux un même rythme, une même beauté et un même équilibre; et être indifférent à l'un quelconque de ces arts, c'est n'avoir en soi qu'un instrument désaccordé et faux. Pourra-t-il par exemple dédaigner la musique, qui par son rythme nous donne le sentiment du temps, l'éclaire en le régularisant par des valeurs et proportions, y met la marque de l'éternité? Mozart, Bach, Hændel, Saint-Saens (pourquoi ne pas le citer quoiqu'il vive encore) sont de véritables philosophes, des âmes pleines d'infini, pénétrées de l'harmonie et de la pondération des choses, des leçons éloquentes de délicatesse et d'enveloppement, des sources intarissables d'apaisement et d'amour.

Mieux encore. Le véritable philosophe voudra être un littérateur artiste. Il voudra exprimer la vérité qu'il admire et qu'il aime dans un style digne d'elle, l'envelopper et la développer avec amour dans ses phrases et périodes, en donner la saveur et l'accent par l'éloquence, par le rythme, par la lumière de son langage. Et s'il réussit, il aura atteint la vérité peut-être sans le savoir. S'il est vraiment un littérateur, l'équilibre des mots lui fera sentir l'équilibre des choses, la nécessité de l'amour de la miséricorde et de la pitié, la laideur de tout ce qui envenime l'âme et la trouble, la joie d'une âme apaisée par l'absence des passions et des agitations malsaines, la grandeur du pardon, du devoir et du sacrifice. Il saura faire de lui-même la demeure de la paix et de l'harmonie morales.

Et sans doute un jour, tôt ou tard, après avoir erré longtemps à travers ses propres confusions et ses propres obscurités, comprendra-t-il enfin que l'amour est la loi et la substance de la vie, que la vérité ne veut se donner qu'à ceux dont elle est aimée, qui l'implorent comme le plus grand des biens, humblement, dans une attente ardente, à genoux, avec le sentiment profond de leur impuissance, avec cet amour qui fait qu'on ne veut désormais ne plus vivre que par la possession de ce qu'on aime. Il poussera vers la vérité son cri de détresse, et la vérité aura pitié de lui, la vérité réelle, substantielle, vivante dans laquelle il y a un ami éternel et sûr qui l'aime et l'attend avec impatience.

La beauté, la vérité, la vie, une seule et même chose.

Platon, en cherchant la vérité, a trouvé la beauté. Est-ce une déception, est-ce un pis aller ! Non, sans doute. En trouvant la beauté, il a trouvé aussi la vie ; il a engendré en lui la chaleur, l'émotion, l'enthousiasme par quoi la vie s'appelle et se répond, se reconnaît et se fixe à elle-même, ne s'aime et ne se possède que pour se désirer de plus en plus ardemment encore, d'un inlassable amour. Il a vécu de la vie génératrice d'autres vies à l'infini, génératrice de beauté, d'enthousiasme et d'émotion ; de cette vie qui se multiplie par d'autres vies et d'autres amours. Il s'est fixé dans cette vie surnaturelle où s'abreuve à longs traits toute âme qui veut vivre réellement et pleinement. Et en le lisant, n'avons-nous pas avec lui un même enthousiasme, une même ardeur et une même vie ? Et de même Homère, Praxitèle ou Phidias, Sophocle ou Virgile.

Tous les grands artistes et les grands littérateurs sont des libérateurs, des rédempteurs, des semeurs de vie. Homère, Platon, Praxitèle ou Phidias, Sophocle ou Virgile, s'ils n'eussent pas existé, auraient vraiment manqué à l'intelligence humaine et à l'humanité même, autant que la note tonique dans un accord. Et de même Fra Angelico ou Mantegna, Shakespeare ou Corneille, Bach ou Mozart.

Il faut que l'intelligence humaine chante, il faut qu'elle se fixe en un rythme, il faut qu'elle se traduise par sa beauté. Car la beauté c'est sa lumière. Elle ne s'aperçoit pas dans les accidents, les incohérences, l'évolution à travers lesquels elle est entraînée et confondue. Analytiquement, au niveau du monde extérieur, elle ne pourrait s'apercevoir que pour constater son obscurité, l'étroitesse de sa vue,

le reflet d'abaissement et de servilité que le monde extérieur projette sur elle, et le peu d'estime et de foi qu'elle devrait avoir pour elle-même. Mais il y a en elle une lumière, et cette lumière c'est sa beauté qui la libère et la dilate, qui ouvre devant elle des perspectives infinies, qui la rayonne victorieusement à travers les événements et les choses, qui lui montre en elle-même la théorie dont tout le reste n'est plus que l'application a postériori et à l'infiniment petit, la chaleur et l'enthousiasme de Dieu vers le chef-d'œuvre qu'il veut créer à son image et à sa gloire. C'est à cette lumière qu'elle se reconnaît, qu'elle est saisie par l'attrait de sa vocation, qu'elle trace devant elle le chemin de ses destinées surnaturelles. La beauté est la lumière et l'explosion de la vie.

Et à mon tour, moi littérateur et artiste, à mon degré si humble qu'il soit, je veux vivre avec l'Homme-Dieu et par lui de la vie surnaturelle et divine. Mon chef-d'œuvre est devant moi ; entre lui et moi rien ne s'interpose, sinon mon égoïsme, et toute cette matière incohérente, et toute cette laideur que mon égoïsme traîne avec lui. Vais-je hésiter? Eloignerai-je de moi cette envie irrésistible qui me prend d'élaguer à grands coups de marteau cette gangue afin d'en extraire ma pure statue, ma beauté qui m'appelle et qui me tend les bras? N'aurai-je pas, moi aussi pour moi-même, l'émotion et l'enthousiasme impatient de l'artiste qui sent vibrer son œuvre au fond du marbre où elle est encore enfouie? Vais-je me marchander? Mais alors je ne serais plus que le praticien ou l'ouvrier qui travaille pour une pensée qui n'est pas la sienne. Je ne serais plus que le philosophe technicien ou

analyste, celui qui applique à son moi, pour le connaître, les procédés de l'anatomiste qui, pour saisir les secrets de la vie, de sa propre vie, dissèque un cadavre. Je ne veux pas m'analyser ni me raisonner, c'est trop long et bon seulement pour les âmes tièdes qui ne savent éprouver pour elles-mêmes que de l'indifférence. Je voudrais faire œuvre d'artiste. Je voudrais faire de mon intelligence la vision où surgit le chef-d'œuvre, la course rapide qui vole droit au but, l'amour qui se sacrifie sans compter, l'étreinte subite qu'on noue pour ne plus la dénouer. Je veux brûler la vie qui est en moi, n'en faire plus qu'une même flamme et qu'une même étincelle, en tirer d'une seule haleine tout ce qu'elle me promet de saveur et de joie. Je veux cueillir le fruit de ma vie et m'en rassasier.

Et ainsi du même coup aurai-je fait œuvre de philosophe; car la vérité, la beauté et la vie ne sont que trois expressions d'un seul et même fait, d'une même beauté et d'une même vie. Car vers la vérité il n'y a ni chemin d'approche, ni voie détournée, ni porte dérobée; il n'y a qu'une voie, celle de la foi, celle de l'enthousiasme rapide, celle du sacrifice où l'on s'offre à elle jusqu'à la cendre afin d'être emporté par elle dans ses résurrections triomphantes. Car la vérité, la beauté et la vie n'ont qu'une même condition d'être, s'engendrer à l'infini par leurs propres répétitions, leurs propres dilatations, leurs propres vérifications. Toute émotion, toute sensibilité, tout ce qui sonne l'accord des intelligences et des cœurs est l'écho de l'éternel et de l'infini, la dilatation du cœur divin qui voudrait tout embrasser en une même étincelle d'amour. L'amour, synthèse suprême de la vie, son nœud avec elle-même

et par elle-même, le ressort tout-puissant de son énergie et de sa fécondité inlassable, sa lumière et sa certitude.

La vérité est un mystère. Mais ce mystère se révèle, resplendit et rayonne par la beauté qui est sa lumière.

La beauté, notre beauté nous conduit à la vérité et à la vie. En faisant ce qui est beau, nous faisons ce qui est vivant et vrai; en voulant rester dignes de nous-mêmes, réguliers par rapport à nous-mêmes sur ce chemin que seules peuvent tracer en nous, sans dévier d'un bout à l'autre de nous-mêmes, nos destinées surnaturelles et divines, à l'abri des écarts et des chutes où notre propre regard ne peut nous retrouver que difficilement et comme à regret; en satisfaisant à notre devoir; en accomplissant le sacrifice qui est la condition et la source de la vie. La beauté ne nous trompe pas ; elle ne nous inspire pas tantôt le pour et tantôt le contre; elle est droite, elle ne nous mène tous qu'à un même but : ne plus faire, à nous tous, qu'une même intelligence, qu'une même volonté, qu'une même âme et qu'un même corps, qu'un même corps animé d'une même âme, qu'un même homme commun, qu'un même Homme-Dieu. Et c'est bien ce que nous voulons : être des dieux; fixer en nous les conditions et privilèges de la vie divine, la liberté, l'immortalité, l'éternité; nos droits à notre royauté sur les événements et les choses; notre communion avec l'intelligence divine, avec la puissance divine, avec la vie divine, avec la beauté divine, avec l'amour divin. Qui peut nous équilibrer avec nous-

mêmes, nous renouer avec nous-mêmes, justifier en nous ces aspirations qui jaillissent du plus profond de notre être, sinon un Dieu qui soit nôtre, sinon un Homme-Dieu? Là est la vérité; là est la vie; là est la beauté; notre vérité, notre beauté et notre vie.

La beauté, de Dieu à notre infiniment petit et de notre infiniment petit à Dieu, trace un même chemin de vérité et de vie. Mais la volonté de Dieu, qui est de se prouver par lui-même, ne serait pas accomplie si nous ne tirions pas de nous-mêmes, divinement, la lumière, c'est-à-dire la beauté qui nous ramène à Dieu. Et pour cela Dieu nous donne en semence sa beauté que nous devons féconder, dilater jusqu'à Lui. Tel est le rôle du philosophe.

Or la tâche du philosophe est déjà parfaite par la littérature et par l'art. Déjà le littérateur et l'artiste ont certifié, glorifié, réalisé la beauté naturelle de l'homme. Le philosophe n'a donc, pour toucher au but dont ils sont si près, qu'à leur demander et emprunter, s'il le peut, les conditions suivant lesquelles ils ont atteint à la beauté ; car ces conditions, c'est-à-dire leur enthousiasme et leur foi, le sacrifice qu'ils ont fait pour répondre à leur vocation, tout cela ne fait qu'un avec la beauté; tout cela est plein de Dieu, pour peu qu'on y regarde avec la volonté de l'y trouver.

Demander au littérateur et à l'artiste en quoi consiste la beauté, et faire de cette beauté artistiquement et littérairement définie mon chemin et ma lumière vers la vérité, tel est donc mon programme.

La philosophie que je vous propose est donc pour ainsi dire une philosophie d'impression. L'artiste,

en face du paysage qu'il veut prendre, cherche à en tirer une impression d'ensemble, une note distincte, une expression claire, dont tous les éléments de ce paysage ne seront plus désormais que les matériaux. Tel doit être l'esprit du philosophe devant lui-même. Là où je m'apparaîtrai à moi-même dans un éclair de lumière, là où je me saisirai dans une explosion de vie, là où je sentirai mon cœur frapper un même battement éternel et sans limites, là où je ne serai plus qu'un feu de joie et une flamme d'enthousiasme, un éclair de lumière, là sera pour moi la vérité, ma vérité, c'est-à-dire ma synthèse avec moi-même. Toute synthèse matérielle a un signe, à plus forte raison la synthèse suprême de la vie avec elle-même, de la vie avide et insatiable d'elle-même, de la vie pleine et infinie. La vie nous a créés pour elle, pour se vivre par nous ; elle souffre de nos insuffisances et de nos résistances à la vivre ; mais aussi quel transport de joie, quelle explosion d'allégresse quand elle peut rentrer en nous dans sa plénitude et sa dilatation sans limites !

Puissé-je vous donner l'impression de l'Homme-Dieu qui est en nous, qui, inlassablement, veut triompher de nos résistances, de nos indifférences, pour s'avancer jusqu'à nous dans sa beauté, pour nous frapper au cœur, pour ne faire plus avec nous qu'une même vie et une même émotion partagée !

J'entreprends donc de définir la beauté.

Mais la beauté se résignera-t-elle à s'abaisser à mon niveau, à se conformer au moule de mon intelligence banale, indifférente et passagère ? Elle qui

veut briser nos poitrines, consumer nos cœurs jusqu'à la cendre afin de nourrir son ardeur et sa flamme, elle qui semble descendre jusqu'à nous avec la rapidité du feu dévorant la victime sur l'autel.

Pour définir dignement la beauté, il faudrait la chanter; il faudrait qu'elle chantât en nous; il faudrait avoir une langue d'artiste, la langue d'Homère, le langage de l'homme au seuil de lui-même, sentant monter en lui la sève d'éternité qui l'attache à la vie, et frémir encore la main enthousiaste du sculpteur divin qui modela son corps à l'image de son âme. Il faudrait partager l'étonnement délicieux et naïf, l'admiration de l'homme à son printemps devant la nature, faisant au monde entier les avances de son cœur, avec ce regard rayonnant où tout s'embellit, avec cette intelligence où tout devient rythme, coup d'aile, envolée.

La beauté ? Un rythme, une vibration; l'âme de la nature s'épanouissant dans la fraîcheur des matins ou s'exhalant dans la mélancolie des soirs; un éclair dans lequel se révèle l'éternité des choses; le parfum desséché des âges disparus; la majesté de ce qui résiste au milieu de l'évolution et de la mobilité universelles; Dieu gravé dans les profondeurs de l'univers; un mystère qui plane au-dessus de tout, qui relie tout, qui enveloppe tout; une immensité qui déborde de partout; la forme et l'accent d'un Dieu qu'on entrevoit sous la complexité des phénomènes; l'univers nous criant : Dieu! des mots quelconques où couve comme sous la cendre quelque antique douleur, la tendresse éplorée d'Andromaque ou la prière de Priam; des lignes et des couleurs où expirent la foi et l'enthou-

siasme d'un Duccio ou d'un Botticelli ; un « qu'il mourut » où sonne l'âme d'un héros ; un « quand même » où se dresse l'énergie de nos destinées surnaturelles et divines ; une émotion qui court au sommet des intelligences et des cœurs ; une larme ou un sanglot subits pour une infortune légendaire ; un mouvement d'indignation contre une brutalité, une injustice, une tyrannie enfouies à tout jamais dans les pages d'un livre qu'on tourne et retourne ; un vent venant de l'infini ; une exaltation surgissant au milieu de notre indifférence et de notre apathie coutumières ; un moi immense qui en nous se dilate tout d'un coup comme pour embrasser et étreindre tout ce qui est humain ; un rêve, un coup de folie, un saisissement, une explosion, un sursum au-dessus de soi-même ; la fête d'un hôte divin, un paroxysme de vie...

Puis, tout d'un coup, plus rien ; plus rien qu'une place vide et froide où triomphent la raison et l'expérience.

Dans mon impuissance de définir la beauté, je suppose donc que vous savez aussi bien que moi, mieux que moi, ce qu'elle est, et que vous voudrez bien chercher dans ce que je vais vous dire d'elle les traces et la confirmation de ce que vous avez éprouvé vous-mêmes. Si nous sommes d'accord, si je puis saisir en vous le point auquel nous revenons au même, j'aurai réalisé la beauté, votre beauté, et par conséquent la mienne.

Car nous créons la beauté les uns par les autres en nous accordant, non n'importe comment et au hasard sans savoir où nous rencontrer et pourquoi,

mais à l'unisson du cœur commun où nous sentons que nous devons à nous tous, tant que nous sommes, ne faire plus qu'une même cadence et un même rythme, un même organisme et une même lumière. Car nous avons en nous-mêmes et par nous-mêmes l'exemple de la beauté; non un exemple indifférent et inerte; mais un exemple ardent de se conclure par nous, parce qu'il a avec nous une même vocation et une même destinée. En cherchant la beauté, nous ne cherchons pas une chimère, une illusion qui se perd dans l'obscurité, une abstraction sans racines et sans portée; nous cherchons une réalité qui vient de Dieu et y retourne; nous cherchons le Dieu qui est en nous, le Dieu que nous sommes si nous voulons, le Dieu qui s'offre et se donne pour être nôtre autant que nous voulons; le Dieu où la Beauté est non pas cachée, obscure, confondable avec la laideur, incertaine et fuyante, impersonnelle et abstraite, mais éclatante, victorieuse de la laideur, souveraine et sans tache, éclairée à sa propre lumière, vérifiée à son propre modèle, immuable, éternelle, personnelle et vivante, répondant d'elle-même et à elle-même, digne en un mot d'elle-même.

S'il n'y a pas un Dieu dans la beauté, si la beauté n'est pas la communion de Dieu et de l'homme en un même Homme-Dieu, si elle n'est pas enracinée dans l'espèce dont nous vivons par la présence ardente de cet Homme-Dieu, si elle n'est pas intelligible et vécue en nous et par nous du moins en puissance et au niveau commun où nous revenons tous au même en cet Homme-Dieu,... alors elle n'est plus qu'une abstraction vide de sens et ne vaut plus la peine qu'on s'occupe d'elle.

C'est cet Homme-Dieu que je veux invoquer au seuil de mon ouvrage, au seuil du temple auguste où je vais entrer. Car il est beau de le connaître, de l'admirer, de l'aimer. Là est la beauté suprême, et de tout ce qui est beau rien n'est autre chose qu'un de ses rayons. Qu'il m'éclaire donc à sa lumière, qu'il élargisse mon âme, qu'il m'élève au-dessus de moi-même. Qu'il vienne jusqu'à vous à travers l'opacité et la pesanteur de mes mots et de mes phrases. Qu'on ne voit plus que lui et qu'on puisse dire qu'en le louant et glorifiant je me condamne et m'annihile moi-même.

Je voudrais faire œuvre d'artiste.

Or l'artiste considère-t-il la beauté comme une chose inerte, affaissée sur elle-même, sans rayonnement et sans portée ?

Non.

L'artiste considère la beauté comme un acte et une énergie. Par la beauté il veut embellir non pas tant les choses, mais plutôt l'œil de ceux qui regardent ses œuvres, et à travers leur œil, leur âme même. Il veut leur apprendre que la beauté est quelque chose digne d'être aimé, et qu'en l'aimant ils s'embellissent eux-mêmes ; qu'en eux il y a une beauté prête à s'émouvoir au moindre contact d'elle-même, prête à éclater dans la joie qu'elle a de se reconnaître et de se dilater à sa propre lumière, prête à répondre avec eux aux ardeurs d'un même amour.

De même moi.

Je voudrais certes faire une belle chose. Mais avant tout je voudrais que cette belle chose, cette

belle œuvre, ce fut vous-mêmes. C'est vous-mêmes que je voudrais embellir. C'est une prétention sans doute; mais elle m'est commune avec tout littérateur et tout artiste. Et je ne vous dis pas : « Admirez-moi, faites comme moi .» Je vous dis : « Admirez comme moi, avec moi, la beauté qui nous est commune à tous, qui veut nous embellir, qui veut que nous nous embellissions comme elle veut nous embellir, par notre victoire contre nos propres laideurs, nos propres défaillances et déchéances .»

Il y quelque chose ou plutôt quelqu'un de beau en nous. Il y quelque chose de beau dans ce nom d'homme dont nous nous nommons. Et cette beauté nous ne pouvons ni l'assourdir, ni l'aveugler, ni obtenir d'elle des concessions ou accommodations. Car elle est notre lumière, la lumière sans défaillance et sans absence où nous nous reconnaissons et prenons conscience de nous-mêmes, sur le sens de notre propre vie. Plus nous avons conscience de nous, et plus elle nous éclaire et réciproquement. Nous n'avons besoin ni de raisonnement ni de leçon pour savoir ce que nous avons à faire. Nous savons que nous devons rester dignes de nous-mêmes, à notre propre niveau, à l'abri de toute souillure, et malgré toutes les provocations et révoltes de notre chair bestiale, surnaturels et divins. Nous voulons rester distincts de la bête, supérieurs à la bête. Nous nous croyons des dieux exilés sur cette terre, les hôtes d'un Paradis perdu, les rois de la nature, les êtres privilégiés auxquels Dieu a fait part de son immortalité, de son éternité, de son immuabilité, de sa liberté, de sa toute-puissance créatrice. Voilà ce qu'il faut dire et répéter, afin que notre beauté nous apparaisse dans sa

gloire ; afin que nous admirant et nous aimant nous-mêmes nous répondions résolument de nous-mêmes à l'appel de nos destinées surnaturelles et divines.

La suprême beauté c'est bien cela : embellir l'homme, faire de l'homme lui-même l'exemple et la victoire de la beauté, ne faire qu'un de la beauté et de l'homme, le modeler à l'image de l'Homme-Dieu qui est la beauté même, dont le cœur veut nous emporter dans sa circulation vers le même chef-d'œuvre, vers le même corps, vers la même statue vivante, vers les mêmes valeurs et proportions d'un même organisme parfait, vers les mêmes réciprocités ardemment conclues par un même amour. Nous avons une statue à ciseler, à graver de notre éternité, à libérer et à dilater, à pétrir de notre amour, à vivre de notre vie, à surexciter par notre émotion, à épurer de toutes ses tares et de tous ses accidents, à fixer par le caractère saillant de notre espèce, à offrir à Dieu comme l'hommage de notre reconnaissance et de notre piété, comme la preuve de notre ressemblance et filiation divines, comme le fruit de la collaboration que Dieu nous demande à sa gloire pour une même œuvre et une même destinée. Et cette statue c'est nous-mêmes, dans la créature parfaite, dans le chef-d'œuvre divin, dans notre humanité commune, dans l'Homme-Dieu dont nous sommes les membres, dans le corps que Dieu a donné à son Fils pour être son vêtement, sa demeure, son royaume, le rayonnement de sa beauté.

Nous assimiler l'Homme-Dieu, et par lui faire de notre cœur le centre et le foyer de tous les cœurs, l'émotion de toutes les douleurs et de toutes les joies humaines, nous ouvrir tout grands à l'éternité

de notre espèce, nous fixer à la sublimité d'où le plan de la création élargit devant nous ses perspectives infinies, nous rattacher au créateur et nous conformer à sa destinée, accomplir avec lui l'acte de la beauté créatrice, nous enraciner dans son cœur d'où jaillit la vie...

Voilà la suprême beauté.

Le littérateur, par cela même qu'il dispose du langage complet, s'éclaire par lui-même. Mais l'artiste, peintre, sculpteur, musicien ou architecte, démêle moins facilement en lui l'esprit qui le guide plus ou moins obscurément. Pour donner à mon ouvrage un résultat pratique, c'est à l'artiste que je m'adresserai plus particulièrement, non pour lui apprendre quelque chose de nouveau, mais pour lui exprimer, si je puis, dans le langage complet du littérateur, ce que le langage incomplet des lignes, des formes, des couleurs et des sons, ne peut que lui balbutier. Je voudrais l'éclairer à sa propre lumière, afin de lui montrer clairement le but où il tend.

Les ennemis de la Beauté

La correction sans plus. L'art purement scientifique et technique. L'esprit positif et pratique; l'art commercial. Le retour à la nature. La manie du nivellement. (Hiérarchie des modèles de l'art: d'abord le visage humain; ensuite le corps humain; ensuite le paysage.) La chair pour la chair; le chercher à plaire; l'art immoral ou amoral. La copie servile. La recherche de la puissance et de la force. L'orgueil. L'égoïsme. La complexité et cohue des matériaux. L'ennui. La ligne droite; l'art géométrique; le parallélisme; les angles et formes anguleuses; le compas et la mesure. Le raisonnement analytique. L'analyse analytique ou culture exclusivement analytique et scientifique. La science analytique et matérielle.

Dans cette étude sur la littérature et sur l'art, et principalement sur l'art, je n'ai pas la prétention de me substituer aux professeurs de l'école des beaux-arts en dictant aux artistes les meilleurs procédés à suivre pour devenir de bons professionnels. J'ai horreur de la science, du moins de celle qui ne sait pas, science suprême, se faire oublier. Je n'ai pas non plus la prétention de l'inventeur qui voudrait apporter au monde la lumière d'une théorie nouvelle. Ce que je vais dire, tout le monde le sait, et les artistes plus que tous les autres.

Tous les vrais artistes savent que l'art c'est la beauté, et que la beauté n'est qu'une émotion partagée, un acte de foi, l'expression de notre éternité commune, la révélation d'un mystère, le vol d'un rêve. Tous les vrais artistes savent que les procédés ne comptent pas, et qu'un tableau bien correct peut être *artistiquement* nul. Et pourtant ne semble-t-il pas que, dans le plus grand nombre des manifestations contemporaines d'art, l'artiste n'ait cherché qu'une chose, prouver qu'il connaît son métier, faire parade de sa science, se prévaloir de sa fidélité à copier ce qu'il voit, et de l'exactitude du rendu ? De là cet art actuel presque toujours si froid, si inexpressif, si indifférent. Les vrais artistes sont-ils donc si peu nombreux !

En réfléchissant quelque peu on pourrait cependant se demander pourquoi depuis à peu près un siècle tant d'artistes célèbres pendant leur vie, enrichis par leurs œuvres, rivés aux places lucratives et aux honneurs, tombent aussitôt morts dans le néant; tandis que d'autres, méconnus pendant leur vie, après n'avoir connu que les déceptions et la misère, surgissent presque aussitôt morts dans la gloire. Cette anomalie n'est que de nos jours. Autrefois les grands artistes vivaient dans l'estime et l'admiration de leurs contemporains, et la postérité ne faisait que ratifier ce que leur temps pensait d'eux. Mais aujourd'hui !

Il faut sans doute faire la part de bien des choses, et aussi de l'insouciance des vrais artistes, et de ce mépris pour la concurrence et pour la lutte qui est la note du véritable tempérament artistique. Cependant il y a pour tous les amateurs d'art quelque chose de choquant dans cette anomalie et cette

injustice. Il est bon, sans doute, jusqu'à un certain point, que les artistes soient aux prises avec les difficultés de la vie ; c'est là pierre de touche de leur vocation. Mais cependant, on ne vit pas de l'air du temps; et si les véritables artistes ne savent pas se faire valoir, sacrifier aux goûts de la foule, provoquer tapageusement l'attention, une élite avertie, éclairée, ne pourrait elle pas aller à eux, les chercher et les découvrir ?

Il suffirait peut-être de nous débarrasser de certains préjugés, comme celui de la correction, par exemple, soigneusement entretenu par l'école moderne. Il suffirait de rendre les gens à eux-mêmes, de leur dire qu'il n'est pas besoin de compas et de mesure pour apprécier une œuvre d'art, que bien rendre ce qu'on voit comme une plaque photographique n'a aucune valeur d'art, que l'art ne commence que là où surgit l'émotion, qu'il n'y a pas d'art indifférent ou ennuyeux, et qu'il n'y a, en somme, dans les œuvres d'art, que deux catégories, celles qu'on aime et celles qu'on n'aime pas, tout bonnement. Si on était bien convaincu de cela, quel effondrement !

Bien des amateurs d'art, bien des artistes sont, au fond, d'accord avec moi. Mais parmi ces vrais artistes la plupart, entre leur idéal de rêve et de vision, et le point de vue de la foule nécessairement pratique et terre à terre, hésitent et ne savent pas prendre parti, leur propre parti; et leur art reste comme eux, hésitant et indécis.

Déraciner les préjugés qui encombrent la route de l'art, confirmer les artistes dans leur idéal, dans leur conviction et leur foi, leur donner un point d'appui sur une élite d'amateurs d'art qui soit en

communion d'idées avec eux, tel est mon but ; heureux si je puis m'en approcher, même de loin !

Si je pouvais faire de mon ouvrage quelque chose de beau, j'aurais le dernier mot, parce que le beau ne peut se prouver mieux que par lui-même, par le beau, et non autrement. Car il ne s'agit pas de raisonner. Il s'agit de libérer la beauté qui est au fond de nous-mêmes. Il s'agit de lui donner son vol. Il s'agit de nous donner et sacrifier à la beauté afin qu'elle fasse de nous son ardeur, sa lumière et sa flamme... Enfin, je ferai de mon mieux.

Du reste, une réaction s'est déjà esquissée. Depuis assez longtemps l'art est inquiet, en attente, en espérance ; il s'impatiente contre le moule où l'on veut l'enfermer, contre les ornières où l'on veut le canaliser. Bien des gens en ont assez de toutes ces œuvres qui suent l'ennui, absentes de toute émotion, pour ne plus donner qu'aux œuvres délicates et tendres l'amour qu'elles méritent. Car enfin, si Raphaël vous semble ennuyeux, vraiment trop sage et trop égal, si la Joconde de Léonard de Vinci vous glace, si Ingres ne vous donne que l'impression de la fadeur, d'un manque absolu de saillie et de saveur, de vraie délicatesse et de goût, pourquoi ne pas le dire carrément ? Mais songez donc, Raphaël, Léonard de Vinci, Ingres ! Ayons chacun le courage de notre opinion et nous serons tout étonnés de constater bientôt que nous ne sommes pas seuls, et que beaucoup nous approuvent qui n'osaient rien en dire de peur, eux aussi, de se trouver seuls de leur opinion.

Et ainsi des pontifes actuels. Je voudrais dégonfler toutes ces réputations orgueilleuses et prétentieuses, afin qu'elles ne puissent plus servir à écra-

ser, décourager, dévoyer les vrais artistes toujours si timides et si peu sûrs d'eux-mêmes.

Pour atteindre ce but, il faut deux choses, d'abord déraciner et paralyser, si nous pouvons, les préjugés, dénoncer les ennemis de l'art et de la beauté, la correction et la science technique etc., du moins, comme suffisant à l'art et remplissant son horizon; et ensuite, après avoir ainsi déblayé le terrain, retrouver par la beauté artistique et littéraire notre chemin naturel vers la beauté et la vérité éternelles.

Le premier ennemi de l'art que nous rencontrons et peut-être le plus dangereux parce qu'il est le plus innocent en apparence, c'est la *correction*, du moins la correction imposée comme répondant pleinement et exclusivement aux conditions de l'Art et de la Beauté.

J'appelle *correction* la ressemblance du portrait ou rendu avec le modèle ou nature.

Voir la nature telle qu'elle est, et la copier telle qu'elle est, non seulement point par point, mais encore suivant les proportions qui en règlent les masses. Voir chaque chose suivant ses proportions propres, et les choses entre elles suivant leurs proportions différentes. Régler les proportions elles-mêmes suivant une commune mesure et un même point de vue. Considérer la nature avec un œil régularisé par la connaissance des proportions. Faire de son œil un compas vivant, une mesure irréprochable, implacable... On peut s'avancer et progresser indéfiniment dans cette voie; mais y rencontre-t-on l'art et la beauté ? Non.

Il ne s'agit pas de tout cela. La beauté est un mystère. La beauté est surnaturelle. La beauté d'un paysage vous saisit; vous êtes inondé de sa lumière ou pénétré de sa paix et de son harmonie, ou ému de sa douceur; vous l'aimez et vous sentez combien il serait bon de s'y fixer pour toujours. Vous revoyez ce même paysage quelque temps après; et vous passez indifférent; c'est en vain que vous y cherchez en quoi il vous a autrefois touché et attendri. Pourquoi ? C'est cependant le même paysage; et tout y est comme devant. Oui, sans doute. Mais c'est que la beauté n'est dans la nature qu'à la condition que vous et la nature communiiez dans une même émotion et dans un même amour. Malgré tout, il y a dans la nature l'âme errante du Paradis perdu; et par cette âme la nature nous aime, nous appelle, s'ouvre à nous pour nous envelopper, pour nous dilater par ses plénitudes et par ses joies. Il y a dans la nature une âme d'artiste pour qui la nature n'est qu'un procédé, un moyen, pour nous toucher, frapper à notre cœur et conquérir notre amour. C'est par lui que la nature s'éclaire, s'approfondit, se dilate, devient un tableau et comme un être vivant où l'on sent la vie circuler, dont on sent la chaleur et l'ardeur, qui veut que nous partagions ses joies, ses mélancolies et ses tristesses, que nous cueillions la fleur qu'elle nous tend, et que nous entrions avec lui dans son rythme et sa cadence autour de l'autel de la beauté. C'est lui l'artiste suprême, modelant le chef-d'œuvre dont il veut faire notre œuvre commune.

La beauté n'est en particulier ni ici, ni là, ni à tel point, ni à tel autre, ni dans l'addition des points et des choses, ni dans la copie exacte, ni dans la cor-

rection, ni dans le rendu photographique. Elle est dans la communion de l'artiste et de son admirateur, au moment même que leurs deux cœurs battent à l'unisson et ne font plus qu'un. Hors de là, il n'y a qu'indifférence, léthargie et absence de la beauté.

Les primitifs et Giotto lui-même ont fait des tableaux pleins de fautes contre les proportions et contre la perspective. Allons-nous les mépriser pour cela et leur préférer tel ou tel artiste bien correct et bien nul. Non sans doute. Méfions-nous de notre manière de voir qui est celle de notre temps de plus en plus appesanti par ses préoccupations matérielles, au vol de plus en plus lourd et borné. Les contemporains des primitifs ne leur demandaient pas de montrer dans leurs tableaux l'image de cette demeure terrestre qu'ils ne considéraient que comme un lieu de déchéance et d'exil. Ils leur demandaient la vision de leur idéal commun et l'histoire de leur destinée surnaturelle, la théorie humaine de Dieu à Dieu. Voilà ce qui avant tout avait la puissance d'émouvoir leur sensibilité et de provoquer les battements de leur cœur. Ils savaient entrer dans la pensée de l'artiste, collaborer avec lui, faire de son œuvre leur œuvre commune et réaliser ce que son pinceau n'avait fait qu'indiquer, sans doute comme un détail de peu d'importance, eu égard à la grandeur incommensurable du but. Les gens du moyen âge étaient bien plus artistes que nous. Il y avait un style à cette époque, un style, c'est-à-dire une communion intellectuelle et morale, une manière commune de voir, de sentir, de comprendre la vie, de s'exprimer; un style, c'est-à-dire une beauté vivante, active, pleine de ressort,

de foi, d'enthousiasme; un style, c'est-à-dire une même flamme et une même étincelle courant à la cime de l'humanité pour la résumer et la surnaturaliser.

Il est toujours facile de s'apercevoir qu'une porte est trop basse pour les gens qui veulent y entrer. Il suffit de prendre un compas. C'est à la portée de tout le monde. Mais saisir dans une œuvre l'empreinte de l'éternité et du mystère, c'est une autre question.

J'irai plus loin. Les inexactitudes et incorrections des primitifs sont non seulement excusables, explicables, mais encore nécessaires pour nous libérer, pour ouvrir notre imagination et nos rêves, pour nous donner notre vol loin de cette vie d'un jour, terre à terre, misérable et décevante.

On peut exécuter et par conséquent copier du Mozart correctement, c'est-à-dire avec toutes les notes et en mesure, sans donner aucunement l'impression de son rythme, de sa délicatesse, de sa sensibilité, de son enthousiasme, et tout en restant absolument étranger à Mozart. Combien de techniciens et d'exécutants quelquefois prodigieux restent des ouvriers ! Dans la copie la plus habile, la plus exacte, retrouverons-nous par exemple le Parnasse de Mantegna, et l'harmonie dont il nous enveloppe, et l'émotion qu'il nous met au cœur, et la joie où il nous emporte, et les ailes qu'il nous donne? Non. Or la nature, elle aussi, est une œuvre d'art, le chef-d'œuvre de l'artiste divin, où il a mis toute son âme et tout son cœur pour entrer avec nous dans une même émotion partagée, dans une même circulation et ardeur de vie.

L'art grec nous donne l'exemple le plus parfait de

la correction. A force d'éliminer les fautes, il a atteint méthodiquement son apogée vers cette absence de toute disproportion et de toute brusquerie, vers cette pondération, cet équilibre, ce calme dont il avait fait son idéal. Il y a certainement une certaine beauté dans cette absence de fautes. Mais, néanmoins, que cet art reste froid et figé justement parce qu'il reste et veut rester étranger à tout sentiment profond, donc excessif ; et par conséquent à tout ce qui peut altérer la régularité des formes et ce calme en dehors de quoi les lignes et les proportions ne peuvent s'envelopper et se développer à leur aise !

Dans l'art grec, il n'y a aucun caractère saillant, bien entendu, puisque quelque chose de saillant, au détriment du reste, serait une faute. L'idéal grec ne se détache pas, ne s'envole pas, il ne se survit pas par une émotion durable, il ne se grave pas dans le cœur; il reste superficiel, momentané et successif; il s'arrête juste au moment où cela commencerait à devenir intéressant. Ce qu'il nous montre, ce sont, sous l'apparence d'hommes ou de femmes, de belles bêtes. La beauté matérielle lui suffit. Belles bêtes, si vous voulez, mais de cervelle, point. Des façades derrière lesquelles on ne sent rien. Que je préfère l'idéal de sensibilité, de pitié, de vivacité expressive, de dignité surnaturelle, tel que nous l'inculque, fussions-nous incrédules, la foi chrétienne !

Au mieux, on peut admettre la correction au titre de beauté négative ou de beauté à son minimum. La correction est un outil entre les mains d'un artiste ou d'un ouvrier. Avec ce même outil, on peut atteindre à la beauté ou croupir dans la nullité.

Donc, si vous ne pouvez arriver par la correction, arrivez par l'incorrection. Peu importe, du moment que le but sera atteint.

Que les procédés, les ficelles, l'habileté technique, la virtuosité ne comptent pas, ou du moins qu'ils ne comptent que pour ce qu'ils valent, comme marchepieds de la beauté!

Bien entendu, l'artiste doit connaître son métier. Il est impossible que celui ayant quelque chose à dire, dont il sent en lui l'émotion, la vocation, l'enthousiame, l'impatience, ne cherche pas à perfectionner autant que possible ses moyens d'expression afin de le dire le mieux qu'il peut; et jamais le véritable artiste ne trouvera qu'il a dit tout ce qu'il avait à dire et suffisammeni bien. Toujours il voudra dire mieux, plus éloquemment, et toujours il trouvera qu'il n'a rien dit en comparaison de ce qu'il faudrait dire. Car ce qu'il faudrait dire c'est la beauté, c'est la joie qu'on a à la dire, à la traduire et à l'exprimer, à n'être plus que la voie de son enthousiasme rapide, à n'être plus pour elle que la corde sous l'impulsion de l'archet, que l'instrument se dilatant et éclatant en sa sonorité.

La science et la correction sont donc des procédés sans doute plus rapides vers le but, mais ce ne sont que des procédés. L'incorrection est aussi un procédé, et aussi cette candeur si savoureuse des primitifs qui ne savent qu'une chose : laissez parler leur cœur naïf et ignorant.

Remarquez-le, presque toujours le sublime est incorrect. Le sublime est un acte de folie, un saut en dehors des conventions, au-dessus de la nature.

Le sublime c'est celui qui se dévoue et meurt sans se douter qu'il est sublime. C'est le cri du cœur que seul le cœur entend, où les mots s'assemblent n'importe comment, sans aucun souci du sens commun ou de la syntaxe. C'est le « *qu'il mourut* » de Corneille, ou le « *debout les morts* ! » ou cette réponse d'un soldat naïf à son général lui demandant : « que feriez-vous, mon ami, si dans une bataille on prenait le drapeau du régiment ? » — *Mon général, je me ferais tuer jusqu'à ce que je l'aie.* » Cela ne veut rien dire, et c'est sublime. Les mots disparaissent, une flamme les dévore, il ne reste plus qu'une émotion transmise et partagée.

De même en art. Les lignes, les couleurs, les formes, ce sont les matériaux et procédés. Qu'ils disparaissent ! Que l'artiste trouve le moyen de me frapper au cœur ! Tout est là. Qu'il n'y ait plus rien entre nous, et que nos deux cœurs battent à l'unisson ! Mais qu'il me faille admirer simplement telle ou telle perspective, ou tel ou tel raccourci, ou l'exactitude des proportions relatives, alors toute émotion disparaît ; et l'artiste et moi ne sommes plus en face l'un de l'autre que deux indifférents, deux étrangers, séparés par un mur de glace.

Et même trop de correction devient forcément de la platitude et engendre un manque d'aisance et de liberté. Dans toute grande intelligence, la pensée va plus vite que les mots. Elle veut se frayer coûte que coûte un passage à travers les mots qui retardent et obstruent sa route. Elle est impatiente, elle se cabre, elle s'emballe, elle vole, elle bondit. De là des phrases hachées, incomplètes, des cris, des explosions. Peu importe le mot, peu importe la phrase ; il faut qu'ils cèdent ; on les broie, on les

tord s'il le faut, on leur fait dire ce qu'ils ne veulent pas dire. De même le grand artiste; il est impossible que son œuvre n'accuse pas des impatiences, des touches frappées de génie, des lignes lancées d'un jet, des traits de lumière, des accès de nervosité, des envolées pour s'échapper vers son idéal hors de la pesanteur et de la résistance des matériaux qui l'écrasent. Peut-il être comme le bœuf attelé à la charrue le long de son sillon?

Trop de gens, trop d'artistes, sont enclins à confondre la *science* et la *beauté*. De la science à la beauté il y a un abîme. La science est l'ennemie de l'art et de la beauté. La science est l'assassin de la beauté. Que de tableaux de Mantegna et d'autres sont gâtés par leur préoccupation de montrer leur connaissance de la perspective, des raccourcis, etc... Du moment que l'artiste est absorbé par le souci de montrer sa science, il entre dans la banalité d'un moule, sa personnalité s'efface, on sent du plomb dans ses ailes, et tout intérêt disparaît.

C'est que je veux bien avoir la sensation de la personnalité de l'artiste, mais à une condition, c'est qu'elle m'entraîne dans notre vol commun vers la beauté. Que si, au contraire, elle ne fait que me retarder en cherchant à m'accrocher par ses insignifiances et ses hors-d'œuvre, par l'impression de ce qu'il y a en elle d'accidentel et de positif, alors j'en suis aussitôt dégoûté.

La science en art comme en toute autre chose, c'est ce qui trace en nous ses banalités et ses ornières, sous prétexte de nous mener ainsi sûrement à notre but qui est la connaissance de la vérité et de la réalité. Si ces ornières sont faites pour tout le monde, où peuvent-elles nous mener sinon à ce

qu'il y a dans la vérité de plus commun et de plus bas ? Tout est dans la vérité. Elle a ses rebuts et ses déchets. Elle a sa quintessence, sa fleur et son mystère. Et c'est justement cette fleur que veut cueillir l'artiste, cet insaisissable qu'il veut saisir, ce mystère dont il entend l'appel d'amour et auquel son cœur veut répondre, auquel il se sent attaché par toutes les fibres de son cœur, vers lequel il voudrait bondir coûte que coûte à travers ses propres ornières, les pesanteurs et les résistances de notre commune nature; chacun d'eux suivant le point de vue particulier d'où il entrevoit la beauté, et suivant la voie qu'il sent en lui la plus rapide vers elle. Point d'originalité, point d'artiste. Et on voudrait atteler l'artiste à un omnibus !

Pas d'art purement scientifique et technique. Donc pas *d'art commercial*. Donc pas de *concurrence*, pas de *lutte pour la vie*, pas *d'esprit positif et pratique*.

Tout ce qui répond immédiatement à un besoin physique, tout ce qui, pour employer une expression vulgaire, est pratique, tout cela est laid : assouvir nos besoins et passions physiques, manger et boire, obéir, en un mot, à la matière et à la bête qui est en nous. L'esprit positif et pratique a horreur de la beauté et de l'art. Il les considère comme des utopies et des chimères dont on n'a que faire, et dont il faudrait se débarrasser à tout prix. Ne considérant les choses qu'au point de vue du profit qu'on peut en tirer ou du mal qu'on peut en craindre, donc naturellement égoïste et personnel, il est toujours en garde, méfiant et inquiet, au

rebours de cet esprit de générosité, de confiance, d'abandon, d'oubli de soi-même, qui est le propre de l'artiste. Il voit le mal partout, le mal, c'est-à-dire l'infiniment petit des choses, leur petit côté, leur déchet et leur rebut, le point où il ne reste plus au fond des choses que les puissances destructives de leur stabilité et de leur cohésion, leurs individualismes et égoïsmes intransigeants, leurs incompatibilités, leurs antagonismes et leurs luttes. Son regard myope et rétréci ne voit pas la beauté et l'amour qui sont les dilatations de la vie, l'attrait que la vie a pour elle-même, et les sources de sa fécondité inlassable.

Pas de science analytique et matérielle. Donc pas de *retour à la nature.*

Belle découverte ! L'homme est donc un animal comme un autre, une bête ! Il y a là certainement la note d'une personnalité fortement impressionnée par sa propre nature physique. Car en toutes choses c'est toujours nous que nous exprimons et agissons. Nous pouvons voir en nous le temple de Dieu. Mais nous pouvons n'y voir que la fange où se vautre la bête.

L'avènement de la théorie du retour à la nature marque un affaissement dans l'idée que l'homme a de lui-même, de sa dignité, de sa supériorité, de sa royauté, de sa divinité et, par conséquent, dans la moralité générale. L'homme, désormais, voudra de moins en moins tenir son rang, résister à sa nature charnelle et matérielle, et lui commander. Il regardera avec complaisance ce qui, dans la nature extérieure, réflétera ses propres condescendances et

ses propres abdications, et son penchant naturel à tout niveler, à tout confondre, à supprimer toute hiérarchie et toute proportion. L'art s'en ressentira bientôt par l'importance de plus en plus grande qu'on donnera à l'art du paysage jusque-là considéré comme secondaire et uniquement fait pour encadrer l'homme et le développement de sa destinée; et surtout par une propension de plus en plus grande chez les artistes à la copie servile.

De là vient encore l'opinion de tant de gens qui prétendent que la nature est plus belle que l'art, plus belle qu'un tableau, fût-il de Mantegna ou de Van Eyck, du Poussin ou de Corot, plus belle que la Vénus de Milo ou la victoire de Samothrace, plus belle qu'une cathédrale gothique. Généralement ces gens se pâment d'admiration devant la mer ou devant un glacier, ou devant le mont Blanc, ou devant le panorama du Righi à l'aspect du chaos qu'on aperçoit de là, devant n'importe quoi, pourvu que cela soit colossal et gigantesque; et d'autant plus que les dimensions de l'objet augmentent soit en hauteur, soit en superficie horizontale.

Vraiment, la beauté n'est pas au mètre; elle est insoumise au compas et à la mesure; elle ne s'allonge ni se rétrécit.

Si la nature est admirable, elle l'est partout, dans tous les sens, et plus encore peut-être dans son infiniment petit que dans ses énormités. Sans aller bien loin, je trouve un monde de merveilles dans tout ce qui m'entoure, dans ce cheval qui s'avance en foulées harmonieuses, dans l'animal aimé des poètes et des artistes, dans ce chat qui se sculpte en ses attitudes grandioses ou gracieuses, dans cette rose qui est un poème de formes et de couleurs,

dans le chant nocturne du rossignol, dans la noblesse d'une attitude et d'une démarche, dans la candeur d'une figure, dans la pureté et la flamme d'un regard. La beauté est partout; mais pour l'apercevoir, il faut un beau regard, il faut une belle âme à travers laquelle Dieu peut apercevoir son œuvre comme à travers un cristal limpide.

La nature inanimée est belle, mais la nature animée est bien plus belle encore. Un glacier est beau, et aussi la neige sur un pic qui s'élance éperdûment vers le ciel, et aussi la mer qui se perd à l'horizon, et aussi l'hiver. Tout cela est beau. Mais bien plus belle encore est la nature vivante dans la jeunesse de son printemps, quand elle se pare de sa verdure encore tendre, quand le regard s'allonge sur le velours des prairies, et que partout on sent sa fleur s'épanouir et sa joie éclater. Et plus beau encore est un bel animal, un beau cheval comme on en voit d'une architecture si noble et d'une allure si harmonieuse. Et plus beau encore est un corps d'homme. Et plus beau encore est un visage régulier comme les statues grecques nous en montrent les exemples. Et plus beaux encore sont le visage et le regard qu'adoucit la pitié ou qu'enflamment l'héroïsme ou l'amour.

Ce qu'il y a de plus beau c'est l'homme, c'est ce qu'il y a de divin et d'éternel en l'homme.

Certes, être sensible aux beautés naturelles, c'est mieux que rien. Ceux qui sont sensibles à la beauté d'une œuvre d'art, d'une cathédrale gothique, d'un tableau de Fra Angelico ou de Mantegna, par exemple, aiment aussi la nature et l'admirent, et à plus forte raison et d'autant mieux. Car leur vue s'abreuve aux sources mêmes de la beauté et

s'anime au paroxysme de l'enthousiasme et de l'émotion. Mais on peut comprendre que pour eux le mont Blanc pèse peu de chose au prix d'une belle cathédrale, d'une belle pensée ou d'une belle action. En tout il faut une hiérarchie, et à plus forte raison dans la littérature et dans les arts. Dieu est l'artiste suprême, l'émotion qu'il s'agit de sentir au fond de tout, la source de toute émotion. Mais on peut croire sans peine qu'il a eu plus d'enthousiasme à modeler le corps humain qu'à semer un chaos de pierres.

Méfions-nous de cette manie de tout niveler qui sévit à notre époque. Tout est égal, tout est sur le même plan, donc tout est indifférent. Le crime, c'est folie ou fatalité. La vertu exige trop; il ne faut pas la vanter outre mesure de peur de se gêner et condamner soi-même. La route est trop droite; et avec elle on ne pourrait plus prendre les chemins détournés qui sont si commodes. En définitive, le crime ne mérite pas de si grandes indignations; l'écart n'est pas si grand entre la vertu et le crime; et la vertu et le crime peuvent s'entendre.

Ainsi les apôtres du nivellement artistique. Peindre à la manière de Pietro della Francesca ou de Mantegna, cela exige de longs et inlassables efforts. Il n'y aurait donc pas moyen de tourner la difficulté? Telle est l'histoire des nouvelles théories qui surgissent quotidiennement dans certains milieux soi disant artistiques.

Il y a aussi là un lointain effet de la théorie sensualiste. Imiter la nature, c'est commode, car la nature justifie tout, toutes les lâchetés, tous les manques d'énergie et de persévérance, tous les

renoncements à un idéal qu'il s'agirait d'obtenir par le sacrifice et l'effort.

Malheureusement toutes ces nouvelles théories philosophiques ou artistiques, en apparence germées dans la spéculation pure, ne font que traduire un état d'âme, une sorte de maladie organique, la décadence d'une humanité vieillie, fatiguée, usée.

Nous dirons donc que tout est beau, qu'il n'y a rien où l'on ne puisse voir la preuve de la vie, celle de l'éternité et celle de la beauté. Mais nous ne dirons pas comme certains : « Tout est également beau », car la beauté n'existe que par le recul, par les plans distincts, par les proportions et valeurs différentes, par le rythme et le nombre. Et c'est encore un des aveuglements d'une copie par trop pointilleuse qu'elle ne veuille voir tout qu'au même plan. Car l'absence des proportions est la négation de la beauté de l'art et de la littérature.

Un œuf sur le plat, prétend-on, pourvu qu'il soit bien peint, est aussi beau qu'un beau corps d'homme ou de femme. C'est une erreur. Un œuf sur le plat n'est pas plus ou moins beau suivant qu'il est plus ou moins bien peint, mais suivant l'intensité d'éternité, de profondeur, de vie surnaturelle dont il nous donne l'impression. Il n'est beau, lui aussi, que par la conviction et l'enthousiasme où il a été peint, dont nous ressentons la commotion à travers les lignes et les couleurs qui le circonscrivent. Mais, à valeur d'ailleurs égale, un corps humain est infiniment plus beau, parce que infiniment plus humain, parce qu'il est notre point de vue pour apercevoir la beauté, et notre lumière pour rayonner la beauté à travers les choses; parce que nous sentons en lui la présence de l'artiste

suprême sculptant son corps à l'image de son âme afin d'en faire la théorie visible et perceptible de la création, y gravant son cœur afin de nous ramener tous à ne faire plus qu'un même corps, un même organisme, la circulation d'une même vie, la même espèce et la même éternité, y fixant sa beauté afin de nous enflammer sur les traces de son enthousiasme et de sa foi.

Quand vous vous élancez vers la beauté, artistes, vous ne poursuivez pas une chimère; c'est le chemin de Dieu que vous suivez. C'est sa vocation à laquelle vous répondez; c'est son même chef-d'œuvre auquel vous collaborez; c'est lui-même que vous vivez. Telle est votre force et votre justification, votre gloire.

Ainsi, dans la hiérarchie des manifestations artistiques, d'abord le corps humain, puis le paysage et enfin la nature morte.

Tout ce que je viens de dire du corps humain, je puis le répéter à plus forte raison à propos du visage. Le visage, par lequel nous reconnaissons les autres et nous-mêmes. Le visage, révélateur de tout ce par quoi s'anime, se féconde et se dilate notre vie : de la pitié, de la colère, de la douleur, de la joie, de la haine et de l'amour. Le visage, siège de tout ce qui distingue l'homme de la bête : du rire et des pleurs. Le visage, par où se noue l'amour, où viennent s'épanouir la tendresse du cœur et l'innocence de l'âme. Le visage, fait pour regarder le ciel, où s'affirment notre dignité et notre destinée surnaturelles. Le visage, qui est le signe distinctif de notre humanité commune, quintessence et fleur de notre corps, temple de Dieu, dont le regard propage la flamme de Dieu, dont la

bouche crie le nom de Dieu et célèbre sa gloire, dont l'oreille se recueille pour entendre l'appel et la vocation de Dieu ; dont toutes les puissances expriment et résument notre communion avec Dieu. Le visage, où Dieu se nomme et se reconnaît, où il se complaît, qu'il a pétri par toutes les délicatesses et tendresses de sa beauté et de son amour. Le visage, qui seul peut vraiment, artistes, traduire ce que vous avez dans le cœur.

Ainsi, avant tout, comme objet de la littérature et de l'art, le corps humain, celui de l'homme ou de la femme ; mais avant tout celui de l'homme dont la beauté est en puissance celle du mouvement et de l'acte, où l'on sent la noblesse et la dignité d'un Dieu et la décision d'un conquérant, dont l'architecture semblable à celle d'une cathédrale s'élève en un jet triomphant vers le ciel, comme pour se détacher de la terre, comme pour lui signifier sa liberté et sa royauté. Beauté d'ensemble et d'affirmation. Beauté théorique et philosophique. Le corps de la femme, à condition qu'on le regarde avec un esprit viril, beauté d'attente et analytique.

Déjà les Grecs mettaient au même niveau la beauté masculine et la beauté féminine. De nos jours, le culte de la beauté féminine s'est généralisé, et sa suprématie veut s'imposer comme un dogme. La femme seule est belle ; l'homme est laid, c'est entendu. Il y a là une grande part de ce qu'on pourrait appeler, par pudeur, de la galanterie. A vrai dire, les choses n'ont pas changé ; mais l'esprit moderne s'est efféminé et dévirilisé. L'homme ne se sent plus chef ; il abdique, il oublie que la femme est sa créature, et il vend sa royauté pour une pomme.

Dans le visage, d'abord le regard. Ce que je vois dans un visage, c'est le regard. Tout le visage regarde. Le visage est une chose qui regarde. C'est du regard que s'échappe la flamme intérieure, que s'élancent l'intelligence et l'âme. C'est par le regard que se nouent les sympathies et les amours. Oh ! puissance du regard ! Je regarde et je vois la réalité, la vie, le mouvement, l'éternité, la beauté, l'amour et la pitié ; et je vois le Verbe de Dieu ; et je vois la nature divine où sonne le nom de Dieu ; et au fond de la nature, j'entrevois la silhouette d'un Dieu qui me regarde et m'appelle. Je me regarde et mon regard me donne la conscience de moi-même, et mon regard divin me crée et m'engendre. Mon regard est créateur et générateur ; c'est Dieu lui-même qui l'anime ; c'est le regard de Dieu fixant autour de lui l'éternité et la beauté, créant tout en un clin d'œil, se voyant et se reconnaissant lui-même dans sa créature divine et dans son Verbe.

Artistes, tout le visage est dans le regard. C'est de là que tout rayonne, et c'est là que tout aboutit. Et tout dans un visage doit concourir à ce but : donner au regard son maximum d'acuité et de pénétration. Sertissez donc le regard, affermissez-le, enflammez-le, donnez-lui sa détente et sa souplesse. Qu'il soit dans sa cavité comme dans un écrin. Que la joue soit sa base ; et qu'entre l'œil qui regarde et la bouche qui parle, d'où jaillit le Verbe, on sente un rapport étroit et immédiat.

L'art du paysage a été longtemps maintenu au second plan et traité comme un accessoire, comme le cadre qui fait valoir la beauté humaine, où est glorifiée la royauté de l'homme. C'est en effet sa vraie place et son vrai rôle. S'ensuit-il qu'il fau-

drait s'écrier comme certains esthètes exaspérés du reste à juste titre par la manie de tout niveler qui sévit aujourd'hui dans l'art comme dans tout le reste : « Trop de paysages, trop de vrais paysans, trop de paysanneries, trop de magots, trop de vaches de grandeur nature, trop d'œufs sur le plat ! Assez de tout cela. Assez de cet art facile qui n'est qu'un pis aller pour les incapables et les paresseux ! » Certes une réaction est nécessaire. Trois mètres sur quatre pour un paysage, comme dans certains Troyon, c'est trop. Des vaches de grandeur nature, c'est exagéré et disproportionné avec l'intérêt du sujet. L'artiste a déjà bien de la peine à mettre quelque intensité sur une toile de dimensions restreintes.

Réservons les grands Véronèse à la peinture de la gloire de l'homme, de ses épopées et de ses splendeurs, ou à celle de ses tragédies et de ses douleurs, quand elles ont quelque chose d'épique et de divin. Ceci dit, il faut admirer la beauté partout où elle se trouve ; et un paysage de Corot est à son niveau une belle chose où vibre une des notes de la beauté artistique.

Pas de science analytique et matérielle. Donc pas de retour à la nature . Donc *pas de chair pour la chair*.

On cherche à justifier le principe de la chair en prétendant que seule la chair peut donner l'impression de la vie.

Evidemment à un certain point de vue, la vie c'est la chair; et la vie est partout même dans la chair Mais ne croyez-vous pas que la vie est plutôt dans

l'espèce que dans l'individu, dans ce qui persiste que dans ce qui passe et, plus que dans la chair, dans la circulation du sang, dans l'organisme qui fait de notre corps un tout cohérent et solidaire, capable de résister aux ferments de la pourriture et de la mort, dans l'harmonie de nos membres, dans la détente en puissance de nos muscles, dans les lignes qui expliquent notre vitalité, dans l'impression que donne notre corps de sa beauté surnaturelle, et ainsi de la liberté, de l'immortalité, de la divinité de l'hôte qu'il abrite ?

Comment nous attacher à cette chair d'un jour où nous passons comme des hôtes accidentels, comme des indifférents et des étrangers, vers un but que nous ignorons et qui nous ignore ? A cette chair qui n'est que notre route vers notre décomposition et notre dissolution, vers le lieu et le moment sans résurrection où notre vie se perd et expire incessamment, au bout de quoi la mort nous guette et nous attend. A cette chair où fermente notre pourriture. A cette chair qui n'est que le démenti cruel à notre incorruptibilité et à notre immortalité, à tout ce qui conditionne la vraie vie. Est-ce là le but de l'art et la gloire de l'artiste ?

La chair passe et la vie reste. La chair n'est que la matière vile et passive où l'artiste doit graver l'impression de ce qui dure, de ce qui sait traverser la pourriture sans s'altérer, les accidents sans dévier, la mort sans y tomber, en puisant en soi-même les sources de sa vie et le ressort de sa destinée et la pureté de sa lumière. La chair en soi et par soi n'est qu'un principe de mollesse, d'indécision et de trouble. Quoi que fasse l'artiste et malgré tout son talent, il ne pourra empêcher que la

chair ne s'affaisse, ne tombe et ne s'éparpille comme en pourriture, ou ne se tuméfie comme une baudruche. Il n'y a rien d'artistique là-dedans. Il n'y a là aucune trace de l'âme d'un véritable artiste, serait-ce le Sodoma, ou Ingres, ou Rubens lui-même dont il s'agirait. Même un beau corps nu de femme peut rester chaste et par conséquent artistique, si on y sent, non la main lascive d'un praticien, mais une main d'artiste respectueuse de l'œuvre de Dieu et de l'éternité qu'elle exprime. La beauté est à ce prix.

J'ai bien entendu des artistes me parler des vibrations de la chair. Si par là ils entendent les vibrations de leur propre chair, je les plains de n'avoir que cela à communiquer à leurs spectateurs. Et j'aime mieux ne pas comprendre.

Cette théorie de la chair, ces mots si souvent répétés avec admiration : « Oh ! c'est bien de la chair », gâtent tout l'art moderne ; et surtout la sculpture ayant presque toujours le nu pour objet.

Le sculpteur moderne se trouve obéir sans qu'il s'en doute à une double exigence : faire œuvre de la chair pour plaire à l'esprit du temps ; et s'il est vraiment artiste, mettre dans cette chair quelque tenue et quelque fermeté. L'artiste devrait prendre un parti, ou traiter la chair pour ce qu'elle est, une matière sans consistance et sans résistance, où il s'agit d'imprimer la sensation de la vie, de la régularité et de la durée ; ou s'abandonner à la chair, c'est-à-dire renoncer à lui-même, abdiquer toute volonté et tout parti pris.

C'est ce mélange de décision et d'indécision qui, dominant tout l'art moderne, lui imprime en somme ce caractère d'indécision qui fait qu'on ne

sait plus ce qu'il veut dire ni par quel bout le prendre.

L'artiste doit-il chercher à *plaire ?*

Oui, sans doute, puisque l'art n'est qu'un amour partagé. Mais il faut s'entendre sur quoi. Fra Angelico cherche à plaire, et le Sodoma aussi. (Pardonnez moi le rapprochement momentané de ces deux noms si différents de niveau.) Le Sodoma s'adresse à ce qu'il y a en nous de féminin et de passager, Fra Angelico à ce qu'il y a en nous de viril et d'éternel. Le Sodoma plaira à ceux qui ne sont sensibles qu'à l'habileté technique, et non à ceux qui, voulant pénétrer au-delà jusqu'à l'âme du peintre pour communier avec elle dans la lumière d'un même idéal, n'y trouveront plus que le trouble et l'obscurité.

Il faut chercher à plaire, mais seulement à l'idéal qu'on a en soi, avec cette conviction profonde que seul il peut se fixer définitivement dans l'amour des hommes, que seul il peut répondre à l'éternité humaine. N'envisager que la satisfaction à donner à la mode d'un jour, aux exigences d'un milieu momentané et restreint, peut mener aux succès, au profit, à la réputation, mais non à la gloire, et sinon à un art superficiel, sans racines et sans lendemain.

Au fond de tout cela, il y a l'influence féminine, c'est-à-dire notre propre chair contre laquelle hommes et femmes nous ne savons plus réagir.

Il s'ensuit que l'art est essentiellement *moralisateur.*

Je ne dis pas qu'il doit être moralisateur, je dis qu'il l'est, et qu'il n'y a pas d'art dans ce qui est contraire à la morale, ou même simplement indifférent à la morale.

La morale veut que nous ne tenions compte que d'une chose en nous, ce qui est éternel, ce qui y exprime et réalise notre espèce commune, ce qui nous donne la sensation de n'être plus à nous tous qu'une même âme et un même corps, qu'une même âme animant un même corps, qu'un même amour, qu'une même vie. L'harmonie des choses extérieures nous inspire de l'admiration et de l'enthousiasme ; à plus forte raison l'harmonie des intelligences et des cœurs ; et comment pourrions-nous saisir l'harmonie entre les choses avec une intelligence divisée par nos incohérences, avec un cœur en proie à nos passions et révolutions, avec un regard troublé, irrégularisé par la recherche de nos bassesses et vilenies ? Pour voir beau, il faut voir clair, il faut avoir un regard naïf, pur et limpide. Il faut avoir le droit de se regarder soi-même, bien en face, droit à soi, sans être obligé de baisser les yeux et de s'éviter ; il faut avoir la puissance de s'évoquer dans un éclair de lumière, dans un saisissement de joie, dans une étreinte d'amour passionné. Il y a un Dieu en nous, et c'est lui notre lumière, la flamme de notre regard, notre beauté et notre pureté ; et c'est lui qui est l'artiste dont nous devons emprunter l'enthousiasme pour voler à travers le rythme et la cadence des choses. Car la nature est divine. Car la nature est la révélation d'un Dieu.

L'art est donc essentiellement *chaste.*

L'art est essentiellement chaste, donc libre et libérateur, avide de lumière, inaccessible à tout ce

qui veut nous asservir, nous enchaîner et nous obscurcir dans le moment qui passe, nous enfoncer dans notre propre inconscience. Il a horreur de toute servitude, de toute brutalité. Il n'est épris que de délicatesse et de pureté. Et c'est cette absence de chasteté, cette lubricité latente qui ôte tout leur prix à l'œuvre de certains artistes, du Sodoma par exemple, et leur imprime, malgré toute leur habileté technique, ce caractère rebutant qui fait qu'on s'en détourne aussitôt. Non pas que cela tienne à la nature du sujet plus ou moins scabreux, mais c'est le dégoût qu'inspire cette âme sans énergie et sans résistance, qu'on aperçoit à travers la mollesse des lignes et des couleurs, et d'autant plus que le sujet réclame plus de sévérité et de tenue ; c'est la duplicité, l'absence de franchise, l'arrière-pensée dont au fond de l'œuvre d'art on sent le trouble et la sollicitation perverse.

Parce qu'il ne suffit pas, quoi qu'on en ait dit, pour être un grand artiste, d'avoir l'œil beau ; il ne suffit pas d'ouvrir les yeux tout bêtement. L'artiste n'est pas un ouvrier, c'est un créateur. N'est pas vraiment artiste, ou du moins ne sera jamais qu'un artiste sans profondeur et sans acuité, celui qui n'a pas une intelligence très ouverte, une volonté très ferme, un parti pris décisif, celui d'affirmer envers et contre tout la beauté qu'il conçoit, dont il sait la nature pétrie et saturée, parce qu'il en est pétri et saturé lui-même ; parce qu'il est attaché à lui-même par la beauté et la régularité qu'il sent en lui ; parce que la beauté et lui ne sont qu'un même amour, qu'une même âme et une même vie. Tous les grands littérateurs et les grands artistes sont de grandes intelligences. Ce sont les lumières du monde,

L'art ne peut donc pas être, comme on l'a prétendu, amoral, c'est-à-dire étranger à la morale, indifférent au bien et au mal moraux. Il n'y aurait donc dans l'artiste aucune préférence, aucun parti pris ? Et il n'y a en somme qu'un parti à prendre : entre le bien et le mal. L'œuvre d'un vrai artiste restera morale et moralisatrice malgré lui, malgré son sujet ; ce qu'il a dit ou voulu dire passe comme tout le reste ; et seule persiste la forme où tout s'épure et se cisèle. Tandis qu'une œuvre même religieuse peut être démoralisatrice, si elle n'est que laide. Méfions-nous surtout de la laideur.

Dans cette théorie de l'art amoral, nous reconnaissons la théorie :

Peindre ou écrire n'importe quoi, pourvu que ce soit bien écrit ou bien peint, vice ou vertu, pudeur ou impudeur, crime ou sacrifice, difformité ou beauté. Car tout cela est dans la nature. Car tout cela nous est proposé par la nature indifféremment, simultanément et au même plan. De quel droit introduire des hiérarchies, des préférences, des exclusions là où nous n'en voyons pas ?

Nous avons déjà démontré ailleurs le danger et l'erreur qu'il y a à mettre tout au niveau d'une soi-disant nature qu'en définitive on ne voit nulle part. L'intelligence humaine pourrait-elle exister sans hiérarchies, sans relations et proportions distinctes ? Et même au pis n'est-elle pas, elle aussi, naturelle ?

Le sculpteur aimera-t-il, en sculptant la bosse d'un bossu, à nous étaler le spectacle de nos tares et de nos misères, et ce faisant, s'il a du génie, à

mettre l'éternité dans ce qui n'est heureusement qu'un accident ? Le littérateur profanera-t-il son talent à se faire le peintre du vice ; fera-t-il par la puissance et la beauté surnaturelles du langage l'apothéose de la dissolution et de l'irrégularité ; à moins qu'il ne veuille préparer par notre réprobation et nos réclamations le triomphe nécessaire de la justice et de la loi ? Non. Ni le littérateur, ni le sculpteur, s'ils sont vraiment artistes, s'ils ont véritablement le sens de la beauté c'est-à-dire de la loi, c'est-à-dire de cela seul qui est éternellement vrai, ne feront cela ; jamais eux, faits par l'équilibre et pour l'équilibre, ne se démentiront, ne se déséquilibreront, ne saliront leur talent dans la fréquentation recherchée de la turpitude et de l'irrégularité. L'artiste amateur du laid est un contre-sens et un non-sens.

La chasteté de l'artiste, c'est la ligne, la ligne qui bride les chairs, leur impose malgré elles une tenue, une austérité, une énergie, une chasteté au fond de laquelle nous apercevons la divinité et l'incorruptibilité de notre corps. Voilà la chasteté de l'artiste et voilà le but artistique de l'art. La ligne est chaste et la chair impudique. Tout ce qui tend à la chair est contre la dignité humaine et la dignité de l'artiste. Il ne faut arriver à la chair que par la ligne et le plus tard possible.

La copie servile, autre ennemie de l'art et de la beauté.

J'appelle *copie servile* le souci de la correction, sans aucun idéal préconçu.

La copie servile, c'est ce qu'exprime ce fameux

adage artistique moderne : « Faites ce que vous voyez. Copiez ce que vous voyez. La nature est le meilleur des maîtres. La nature est le modèle de la beauté, etc. » pour les gens qui n'ont aucun idéal dans l'esprit et dans le cœur.

Convenons-en tout de suite. L'artiste ne peut se passer de modèle ; il est obligé de copier ; il est obligé de recourir à l'observation pour rester dans la vraisemblance, pour se rectifier conformément à la réalité immédiate. Mais en même temps, avant tout, il faudrait qu'il n'oubliât jamais que ce qu'il voit n'est pour lui que la juxtaposition de matériaux épars d'où il s'agit de tirer ce que ces matériaux ne lui montrent pas du moins à première vue, c'est-à-dire la sensation de l'éternité et de la plénitude qui font éclater la vie hors de ses cadres accidentels ; la révélation d'un mystère ; les battements de son propre cœur à l'appel de la beauté qui, au delà de ce qui est visible et perceptible, l'attend pour communier avec lui dans un même amour ; la présence de l'âme divine qui fait de la nature tout entière un même chef-d'œuvre, un même rythme, une même vibration.

Tel l'architecte devant un tas de pierres, ou même de colonnes, de moulures, de corniches amoncelées.

Ce que nous demandons à l'artiste et ce qu'il doit nous donner, c'est la vision et la révélation de l'invisible et de l'imperceptible.

Mettons-nous par exemple sur le rivage, devant la mer. Voyons-nous une addition de vagues qu'il s'agirait de distinguer une à une, et pour chaque

vague une addition de formes et de couleurs qu'il s'agirait de reconstituer point par point, moment par moment... Non. Nous ne cherchons pas, en définitive, à saisir ce qui apparaît dans le point et le moment purs, c'est-à-dire de pures abstractions ne répondant à rien, où il n'y a que vide et que néant. Nous voyons et saisissons la *mer*, c'est-à-dire quelque chose de substantiel et de profond, toujours le même sous sa superficie mobile à travers la variabilité indéfinie de ses formes, couleurs, odeurs et saveurs, non pas dépendant d'elles et engendré par elles, mais au contraire s'en servant comme moyens dociles pour s'affirmer et se perpétuer. A quoi aboutirait le peintre qui s'aviserait de copier la mer vague par vague (et pourquoi pas goutte par goutte) sinon à un résultat lamentable? Nous voyons et saisissons la mer, c'est-à-dire une idée préconçue, c'est-à-dire un mot à priori; et d'autant plus nettement que nous donnons à cette idée et à ce mot un sens plus net et plus décisif.

Et voilà pourquoi, devant un même objet, deux peintres d'une même valeur technique peuvent faire l'un un chef-d'œuvre et l'autre une platitude. L'artiste du chef-d'œuvre voit en la mer, d'un coup d'œil, un ensemble, un équilibre, une harmonie, une beauté. L'artisan de la platitude n'y voit que des détails, successivement, les uns après les autres, et par conséquent que des différences, vers une incohérence et une inconsistance d'autant plus grandes qu'il poursuivra davantage l'analyse et le dénombrement des détails. L'artiste de la platitude est hésitant, il ne sait pas ce qu'il veut et où il va; à chaque point, on sent qu'il repart sous une impulsion différente; et on se fatigue à le suivre à tra-

vers toutes ces routes qui se croisent et s'entrecroisent au hasard, sans mener nulle part.

Il ne faut pas oublier qu'un tableau, et en général une œuvre d'art, est un langage, un discours ayant pour but de nous communiquer la conviction de l'artiste ou orateur. Pour transmettre une conviction, il faut l'avoir, il faut être attaché à elle par l'émotion et par l'amour. L'artiste du chef-d'œuvre trouve que la mer est une belle chose, capable d'émouvoir, digne d'admiration et d'amour, et il peint pour nous transmettre sa conviction. L'artiste de la platitude est un ouvrier qui peint sur sa toile comme s'il peignait sur un mur, avec la même indifférence et la même froideur. Voilà la différence.

L'œil de l'artiste doit-il faire l'office d'un appareil photographique? Telle est la question.

Je vois un homme marcher de cette démarche élégante et aisée qu'ont certains hommes, où l'on sent la détente d'un organisme souple et bien équilibré. Ou bien je vois un cheval galopant à travers des foulées harmonieuses qui semblent s'envelopper et se dérouler tour à tour les unes les autres. Je photographie cet homme et ce cheval; aussitôt tout est changé; l'homme et le cheval ne sont plus que des automates; le mouvement s'est figé; l'équilibre s'est rompu; les membres locomoteurs vont d'ici, de là, comme sous l'impulsion d'un déclic; ce qui était charmant à voir est devenu disgracieux et incohérent. Qui a raison? Est-ce mon regard, est-ce l'appareil photographique? C'est mon regard sans doute, car avec quoi jugerai-je la photographie si je déjuge mon regard?

Ce qu'en somme nous demandons à l'artiste pei-

gnant par exemple un cheval au galop, ce n'est pas ce que nous pouvons voir aussi bien et mieux peut-être que lui, ce n'est pas le fait superficiel; c'est de nous donner l'idée du mouvement, chose qui n'apparaît que dans une continuité s'enchaînant sur un sens régulier, chose qui, par conséquent, ne se résout et ne se fixe en aucun point, ni en aucun lieu, ni en aucune forme. Dans certaines toiles de Corot, je sens le vent qui court à travers les feuilles, je vois le mouvement gracieux de la jeune fille qui se hausse pour cueillir une fleur. Celui qui à ma place ne voit pas cela est aveugle ou à peu près. Et pourtant cela n'est nulle part. Décomposez l'expression de la douleur en telles ou telles contractions de traits, vous en faites une grimace. Peindre le mouvement, ou le vent, ou la joie, ou la douleur, ou la tendresse, ou la grâce, c'est peindre quelque chose qu'aucune forme, aucune couleur ne peuvent rendre; c'est peindre des mots et des idées à priori, que vous ne pouvez transmettre que si votre auditeur ou spectateur sait d'avance ce que vous voulez dire; et à la condition que vous parliez une même langue, et que vous et lui ayez senti et vécu ces mêmes mots et ces mêmes idées, et que vos âmes communient immédiatement à travers les formes, les lignes et les couleurs, et pour ainsi dire au-dessus d'elles.

Ce que nous demandons à l'artiste, ce n'est point une addition de couleurs dont chacune prise isolément nous communique ce que la nature nous montre. C'est une harmonie de couleurs, même si elles sont, isolées, chacune fausses et inexactes. Quoi, au point de vue des couleurs, de plus faux qu'un camaïeu par exemple? Et pourtant un

camaïeu peut être une chose artistique, charmante, adorable.

Ce que nous demandons à l'artiste, c'est de mettre dans notre regard la lumière pour voir la nature telle que nous la voulons et désirons, dans son équilibre et sa beauté, dans son rythme et sa cadence.

Nous voyons mal, car nous ne voyons, en définitive, que nous-mêmes, tels que nous nous concevons, avec nos imperfections et nos obscurités, et tout le reste à notre image. Nous nous traînons au fond de cette vie terrestre, à travers ses indifférences et ses insignifiances, à l'épreuve de ses pauvretés et de ses déchéances, à la merci de ses brutalités et de ses servitudes. Notre regard sans profondeur et sans ampleur ne voit autour de nous que le fait nous rivant à la terre, contre lequel se brisent nos aspirations et nos délicatesses; que ce qui change et passe, que des phénomènes sans rapport entre eux, que des événements sans trame régulière, que des accidents et des incohérences, qu'une poussière d'infiniment petits, au hasard et à l'aventure; que des laideurs, des mésintelligences, des animosités et des combativités ; que le mal dont la vie se meurt, que la mort où tombe la vie. Nous sommes aveugles. L'artiste nous ouvre les yeux. Tout cela n'est que le rideau léger derrière lequel s'élargit la scène de la vie véritable, avec ses perspectives infinies. Au fond, il y a une lumière, la lumière de la beauté et de l'amour; et plus on s'avancera vers cette lumière et mieux on verra; et plus on voudra voir. La vie n'est que rythme et cadence. La vie est un chant de joie. La vie est un appel d'amour. La vie est un soleil qui nous aspire pour nous entraîner dans les circonvolutions dont il est l'âme

et le centre, pour nous infuser la chaleur dont il est le foyer. Allons avec l'artiste au soleil et à la vie, au soleil de la vie. Que le fait disparaisse ! Que nous nous envolions hors de cette terre misérable, vers les rives où il n'y a plus que lumière, que les transports de la beauté et les élans de l'enthousiasme rapide !

Ce que nous demandons à l'artiste, c'est d'aiguiser et de rectifier notre regard sur le sens de la beauté qui est la lumière de la vie. Nous nous désespérons de ne pas voir la beauté parce qu'elle reste cachée à notre amour indécis et à notre volonté sans énergie. Nous doutons de la beauté, parce qu'à notre image la nature ne fait que refléter en nous nos propres laideurs que nous projetons vers elle. Que l'artiste nous libère, qu'il dissipe nos obscurités; qu'il donne leur essor à nos aspirations, qu'il nous ouvre le rêve à travers lequel nous puissions voler à tire d'aile, respirer à pleins poumons et nous dilater sans limites. Qu'il soit la résurrection du Dieu qui est en nous, la victoire de la beauté contre les démentis et résistances que lui oppose le fait expérimental. Qu'il nous révèle la beauté dans les choses et qu'en nous la révélant dans les choses, il nous la révèle en nous-mêmes. Qu'il rende à notre regard sa foi en lui-même; qu'il y inculque la volonté et l'énergie de nous voir non pas seulement tels que nous sommes, mais encore tels que nous devons être, dignes de nous-mêmes et pleins de la joie de nous apercevoir nous-mêmes à la lumière sans ombre de notre propre beauté.

Nous ne nous connaissons pas, nous nous méconnaissons.

Il n'y a au fond de nous-mêmes que beauté et amour.

Il y a au fond de nous-mêmes une même humanité éternelle et immuable, un même corps animé par une même âme, un même Homme-Dieu, un même artiste qui a pour caractère saillant, pour âme, l'amour qu'il a pour sa beauté, pour la beauté de son corps. Entre cet Homme-Dieu et nous s'interposent les obscurités, les incertitudes, les résistances de notre égoïsme. Nous ne le voyons pas, ou nous le voyons mal, comme une lueur fugitive et sans consistance. Et lui voudrait nous inonder de sa lumière afin de nous montrer combien nous sommes beaux en lui et par lui, afin que nous l'aimions en nous, afin que nous nous aimions en lui pour vraiment ce que nous sommes tous, des dieux, membres d'un même corps éternel, rayons d'une même beauté et collaborateurs d'un même chef-d'œuvre.

Nous ne nous connaissons pas, nous nous méconnaissons, nous sommes aveugles et injustes pour nous-mêmes. Nous ne sommes pas faits pour vivre de cette vie misérable et précaire, qui vacille, meurt et renaît comme la flamme d'une lampe toujours à bout d'huile; mais d'une vie de lumière, de dilatation infinie, de beauté et d'amour. Nous sommes des dieux, dieux déchus sans doute, exilés du Paradis auquel ils ont droit. Et malgré tout, nous restons, si nous voulons, les rois de cette terre, des dieux; et rien ne peut nous résister, et rien ne nous résistera si nous avons foi en notre divinité, si nous avons foi en ce Dieu qui est nôtre si nous voulons. Et la nature n'est faite que pour nous révéler à nous-mêmes la beauté qui est en nous; que pour être la matière docile d'où nous devons tirer un chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre, c'est-à-dire nous-

mêmes, c'est-à-dire la forme, la gloire, l'éloquence, le rythme et la cadence du dieu qui est en nous, du dieu que nous sommes, du dieu qui reconnaîtra en nous ses semblables et d'autres lui-même si nous savons le fixer dans nos œuvres, dans notre œuvre, en nous-mêmes.

Nous n'avons qu'à vouloir. Devant nous s'élève la voie d'un progrès indéfini. Déjà nous entendons le chant de triomphe que sonnent les trompettes à travers les murailles croulantes et les résistances vaincues. Déjà nous nous apercevons dans le Paradis qui est notre œuvre, où nous nous encadrons comme dans notre demeure, où nous circulons librement sur les voies élargies par notre beauté et notre amour, à la lumière des grands littérateurs et des grands artistes, Véronèse ou Shakespeare, Fra Angelico ou Lamartine, Mantegna ou Corneille, vraies âmes de grands seigneurs, vraies âmes de héros, vraies âmes de rois, promoteurs et preuves vivantes de nos destinées surnaturelles et divines.

Ce que nous demandons à l'artiste, c'est d'embellir notre œil; c'est de raviver l'amour que nous devons avoir pour notre beauté, en la parant de sa lumière, en nous montrant au fond de nous-mêmes le Dieu qui ne vit que de sa beauté et pour sa beauté. La beauté n'a pas besoin qu'on la prouve; qu'on la montre seulement, et elle se charge du reste; et elle saura bien nous séduire, nous conquérir, nous attacher à elle pour jamais. Car c'est une lumière qui éclaire d'elle-même; car c'est une flamme qui se nourrit de ses propres ardeurs; plus elle se voit, plus elle veut se voir; plus elle se vit, plus elle acquiert par elle-même la puissance de se vivre davantage. La beauté est partout, et la laideur

nulle part, à condition qu'on considère toutes choses avec un œil d'artiste, avec l'enthousiasme de l'artiste suprême qui a créé pour retrouver dans son œuvre la lumière et l'impression de sa personnalité. Elle est donc en nous, si nous voulons l'y voir ; et elle ne se refusera pas à notre recherche, puisqu'en la voulant, c'est elle qui nous veut.

Ce que nous demandons à l'artiste, c'est de nous révéler à nous-mêmes pour ce que nous sommes ; appelés à nous engendrer et créer nous-mêmes à l'image de Dieu, et à la lumière que Dieu a mise en nous pour nous éclairer vers nos destinées, par notre victoire contre nos propres matériaux. C'est en nous vivant dans la lumière et la régularité que nous nous connaîtrons, et qu'en nous connaissant nous goûterons le prix infini de la vie. Il y a en nous notre plan et nos matériaux. Notre plan, notre modèle, notre exemple ardent de se vérifier en nous, c'est le dieu qui est au fond de nous-mêmes. Nos matériaux, c'est le reste, c'est notre égoïsme avec toutes ses laideurs et ses étroitesses, ses obscurités, ses fatalités. Notre plan, c'est notre humanité commune, c'est notre corps commun, où nous apparaissent et se fondent notre liberté, notre immortalité, nos destinées surnaturelles et divines ; où sont notre lumière et notre vie; la lumière de notre vie. C'est de là que nous recevons, avec la sensation de notre propre vie, la sensation de l'équilibre, des réciprocités et facultés d'échange qui sont le plan des choses et la condition de la vie. C'est là que nous prenons conscience de nous-mêmes, à notre propre lumière, d'autant plus conscients et vivants de nous-mêmes que nous aurons su mieux nous assimiler ce corps et nous y enraciner.

Modeler notre corps divin, l'épurer de toutes ses défaillances et de toutes ses tares, y sonner sa cadence et son rythme, en exalter la beauté et la dignité surnaturelles, chanter sa gloire ou pleurer ses misères, revendiquer les joies auxquelles il a droit, ouvrir son cœur à ses dilatations infinies, révéler le Dieu d'amour, de pitié et de miséricorde qui veut en faire notre demeure commune... tel est le rôle du littérateur et de l'artiste.

Mieux nous voyons ce corps divin, plus avant nous pénétrons vers son éloquence, sa cadence et son rythme... mieux aussi nous nous connaissons nous-mêmes; et mieux nous saisissons les conditions de la vie, de notre vie; et plus notre regard se régularise, s'aiguise, s'approfondit; et plus il s'emplit de beauté et de lumière. Car nous ne concevons que ce que nous voyons; et ne voyons que ce que nous vivons par nous-mêmes.

Nous ne voyons en somme que nous-mêmes. Voir la nature n'est pour nous qu'une façon de nous voir en nous projetant et prolongeant sur les choses. Et nous concevons tout à notre image, et nous pétrissons tout, soit de nos qualités, soit de nos défauts, soit du mélange de nos qualités et de nos défauts. Mieux nous sommes équilibrés avec nous-mêmes, plus nous sommes solidaires de nous-mêmes, mieux aussi nous voyons l'équilibre, la solidarité, les facultés d'échange, les réciprocités, la beauté et l'amour qui sont les conditions de la vie, de notre vie dont la vie extérieure est le reflet. La vie n'est une platitude et une indifférence que pour les gens qui, ne sentant en eux la lumière d'aucune beauté et les dilatations d'aucun enthousiasme, n'y trouvent non plus aucun attrait pour se

regarder, s'admirer, s'aimer, vivre leur vie intérieure, remonter à tire d'aile jusqu'aux sources de leur vie, vers la sensation de ses plénitudes et de ses joies. Mieux nous sommes équilibrés avec nous-mêmes, plus nous voulons nous vivre, nous conclure par le Dieu qui est l'équation de la vie; plus aussi nous sentons la volonté qu'a ce Dieu de vivre et de se conclure par nous, et la vocation de sa beauté et la chaleur de son amour.

Nos matériaux ce sont encore les formes et les couleurs, ce sont les procédés, c'est la technique, c'est la science, c'est l'enseignement classique, c'est l'habileté professionnelle; c'est pour l'architecte le tas de pierres non ouvrées d'où il s'agit de tirer une cathédrale, ce sont les moulures, les chapiteaux, les niches et les saillies, les voûtes et les colonnes, les flèches et les tours; c'est ce rien d'où il faut créer quelque chose; c'est cette indifférence, cette passivité, cette incohérence et cette laideur ; c'est toute cette résistance à travers laquelle l'artiste doit tracer à son cœur son chemin vers le nôtre, afin que nous communiions dans un même amour et une même émotion partagée. Et les matériaux ce sont encore nos égoïsmes qui fondent à l'appel d'une même beauté et au soleil d'un même amour.

Le véritable artiste plus que tout autre sent en lui un irrésistible besoin d'équilibre. Il sent que ce monde n'est pas sa véritable demeure; ses banalités, ses incohérences, ses laideurs l'exaspèrent; il veut se libérer en lui imposant un idéal qui le condamne. On a dit et à juste raison que l'expiation imposée au crime, que les compensations obtenues par les victimes de la brutalité, que le triomphe de la justice et du droit libèrent toute

âme vraiment consciente d'elle-même. Même aujourd'hui le meurtre d'Abel et les crimes de Néron pèsent sur mon âme et l'étouffent. Mon âme voudrait rayonner à l'infini la beauté qu'elle sent en elle ; elle voudrait tout voir en beau ; elle voudrait tout embellir, et qu'à son appel, d'un bout à l'autre des choses, ne répondissent que la beauté, l'amour, la justice et l'équilibre. Que si donc elle rencontre devant elle le crime, l'injustice et la brutalité, c'est pour elle comme les murailles d'une prison ; elle se révolte, elle se débat, elle saigne à se heurter contre son impuissance de se frayer une issue. Quand même ! Tel est tout littérateur et tout artiste.

L'artiste est-il quelconque ? Peindre, sculpter, ciseler de la prose ou des vers, sont-ce métiers comme vendre des épices, ou réciter vers ou prose d'autrui sur des scènes de théâtre, ou conduire des voitures publiques sur rails ? Est-il devant la nature comme le bœuf qui, les yeux grands ouverts, ne voit rien en somme à force de voir tout indifféremment, simultanément et successivement ?

Mais personne plus que lui n'est jaloux de sa liberté, personne plus que lui n'a besoin de rayonnement. Mais peindre et sculpter est pour lui un besoin plus impérieux que la crainte de manger insuffisamment ou même de ne pas manger du tout, par où la nature nous tient aux entrailles, nous asservit, prétend nous réduire au niveau et à la condition des bêtes. Mais personne plus que lui n'est fermé aux influences extérieures. Mais il ne voit et ne sent rien comme tout le monde. Mais pour lui rien n'est indifférent ou quelconque, car il ne voit rien qu'à son point de vue et illuminé de sa manière de voir. Et quant à ce qui résiste en refu-

sant d'entrer dans ses vues et dans le rythme de son propre mouvement intellectuel, il a cela en horreur et s'en détourne avec indignation et mépris. Mais il n'admet pas que la nature, où tant d'autres ne voient que de l'indifférence et de la brutalité, n'ait pas de cœur et d'entrailles ; il faut qu'elle réponde à l'appel de son amour ; il faut qu'elle vole vers lui comme il vole vers elle, afin de n'être plus avec elle qu'un même hymne à la beauté, qu'un même élan de joie, qu'une même flamme d'émotion et d'enthousiasme. Il faut qu'elle ne soit plus que la pâte docile d'où le sculpteur veut tirer son chef-d'œuvre. Il y a en lui un Dieu, et ce Dieu veut créer par lui quelque chose de rien. C'est un créateur. D'autant plus artiste qu'il est plus emporté par sa vocation et par sa foi, plus attaché à sa manière de voir, plus excessif, plus intolérant, plus exclusif.

Avant que l'intelligence d'un Léonard de Vinci ou d'un Michel-Ange ait abouti à la nature extérieure, elle a parcouru un cycle prodigieux; elle s'est bandée en se ramenant sur elle même à travers des circonvolutions infinies; elle a tendu son ressort à contre-sens de la matière jusqu'à n'être plus qu'une essence, qu'une puissance, qu'une théorie pure ; elle a évoqué en elle l'humanité tout entière, et dans cette humanité la présence de l'Homme-Dieu immuable et immortel qui la personnifie. Et c'est là enfin que, s'imprégnant de régularité, de lumière, de beauté et d'amour, elle s'est abaissée vers le fait dans les mêmes rapports que ceux de la circonférence à la ligne droite, de la règle à l'exception, de l'infiniment grand à l'infiniment petit. La moindre manifestation d'art étant la projection de l'intelli-

gence créatrice à travers la nature apparente. Tel doit être l'artiste, et tel il est. Tel il a été la première fois qu'en face de la nature sa vocation s'est affirmée et décidée.

La nature n'est donc pas une inconnue et une étrangère pour l'artiste. En la regardant, en la voyant, l'artiste la reconnaît. C'est bien la beauté qui est au fond de son intelligence, de son cœur. C'est bien le chef-d'œuvre que son œil réclame, qui répond à sa flamme et à sa vocation, et tout ce qu'il voit ne fait que réveiller en lui la lointaine réminiscence du Paradis perdu et des joies que donnent le spectacle et la possession de la beauté parfaite. Cette beauté, il l'a vécue ; bien plus, il l'a créée à son image, elle est sortie de ses entrailles et de son cœur, il la trouve fixée dans son regard par sa communion avec l'artiste divin dont il partage l'enthousiasme et le rêve. Il peint et sculpte donc à sa propre lumière, à la lumière qu'il projette lui-même devant lui, afin de circuler à travers la nature d'accord avec lui-même, afin de réfléchir sur lui-même comme il s'en est infléchi par la voie régulière d'une même circonférence. Et plus il s'éclairera à sa propre lumière, à la lumière de sa vision intérieure, plus clair sera son regard, plus enflammé par l'enthousiasme qui est la voie de la beauté.

Notre corps est donc, non l'addition fortuite d'éléments quelconques, c'est-à-dire un mélange, mais la synthèse éternelle d'éléments également éternels. Il est, non l'œuvre d'un artiste hésitant et tâtonnant, non une ébauche toujours à réparer et à reconsolider, mais le chef-d'œuvre exclusif et définitif de Dieu.

L'animal rampe et tombe vers la terre; mais

l'homme, lui, semble ne toucher terre que par son exception, pour s'en détacher, y prendre son élan vers le ciel. Malgré tout, il y a en lui, dans son aspect, dans sa démarche, dans l'élégance de ses attitudes, dans la majesté de son visage, dans le feu de son regard, quelque chose de royal, quelque-chose de divin que rien ne peut effacer. C'est pour quoi il est bon qu'il y ait parmi nous des hommes qui, par leur tenue et leur noblesse naturelle, soient les représentations vivantes de la dignité humaine, et nous donnent une haute idée de nous-mêmes.

Ce n'est donc pas par hasard que nous avons un visage, et que ce visage est composé d'un front, d'yeux, d'un nez, d'une bouche, etc. Tout cela est a priori. Il s'agit donc de les représenter, non pas timidement, mais au contraire en les accusant autant que possible, et en leur donnant à chacun leur physionomie spéciale afin de faire valoir par eux au maximum le visage qui leur est commun, où ils remplissent chacun un rôle nécessaire dans la vie et la beauté du tout. Il s'agit donc de peindre un visage avec la conviction qu'il est composé de ses parties, et même avec la volonté de donner à chacune de ses parties plus de relief que ne leur donne le modèle. Notre visage ne sort pas de la matière et de la chair. Il est la lumière de Dieu vers la création.

« Dieu, a dit le poète, a donné à l'homme un visage surnaturel et fait pour regarder le ciel. »

Que si l'artiste se met en face d'un visage pour le copier avec le parti-pris de n'en rien savoir, comme s'il en ignorait les composants et leurs proportions, alors forcément le portrait qu'il en fera sera hésitant, indifférent et obscur comme lui pour lui-même, dépourvu de saveur et de cohésion. Que si, au con-

traire, il cherche dans ce visage la projection du visage divin, du visage éternellement humain de l'Homme-Dieu que nous sommes tous en puissance, alors aussitôt son œuvre se modelant sur l'exemple rayonnant de la vie s'imprègnera d'éternité et de profondeur.

Le corps et à plus forte raison le visage doit être considéré comme une architecture dont tous les organes doivent avoir distinctement une vie propre aussi intense que possible afin de contribuer aussi efficacement que possible à la vie commune où ils sont encadrés. Il faut que chaque élément du visage soit considéré et traité en soi et pour soi, afin de bien exprimer ce qu'il est et pourquoi il est fait. Il faut que le nez respire et aspire. Il faut que la bouche nous parle, qu'on y sente ou la volonté et la fermeté, ou la bonté, ou au besoin la gourmandise et la volupté. Il faut que l'œil regarde, qu'on voie jaillir de lui une flamme intérieure, et qu'en le regardant nous voyions l'artiste qui nous regarde, jusqu'au fond de son âme. Il faut que partout on sente le ressort qui contracte et dilate les traits, les tend vers la douleur ou la crainte, les détend vers le calme et vers la joie, en fait une même expression. C'est ainsi qu'on obtiendra un visage animé et vivant.

Tous les traits du visage se commandent et s'équilibrent entre eux. Tel galbe exige telle ou telle relation des traits entre eux, telle forme du nez et de la bouche, et réciproquemment. Il s'agit de faire du visage une harmonie, un organisme dont tous les traits s'expliquent les uns par les autres, se contrebalancent, s'appellent et se répondent réciproquemment. C'est ce que du reste, fait la nature pour

toutes choses d'un bout à l'autre de la création. A plus forte raison pour le visage humain. C'est en affirmant cet équilibre, c'est en constituant le visage sur la vision de cet équilibre, que vous en ferez une chose à la fois individuelle et éternelle, une œuvre d'art, dans l'esprit même de la nature.

En regardant la nature l'artiste sait et sent qu'il voit quelque chose de beau, et que là est la beauté qu'il s'agit de voir. Il la connait par lui-même, par la théorie et la beauté dont son corps trace à travers elle les lignes et développements. Il sait que c'est quelque chose digne d'être aimé et admiré, et que s'il ne la voit pas telle qu'il la veut et la conçoit, c'est que ses yeux sont momentanément obscurcis, et qu'il faut les contraindre à voir clair. Il ne copiera pas par exemple un corps humain n'importe comment, en commençant par n'importe quoi, par exemple par le bout de l'ongle de l'orteil. Il cherchera d'abord à s'imprégner de l'équilibre, de la beauté, dont ce corps dégage l'impression. Et c'est cette impression qui le guidera, l'animera, sera sa lumière. Et plus cette impression sera forte et persévérante, mieux son œuvre se tiendra, donnera l'impression de vie, d'un organisme cohérent, d'une activité et d'une détente en puissance.

De même devant un paysage. Ce ne sont pas les matériaux contenus dans ce paysage, un à un, que l'artiste doit peindre. C'est, au moyen de ces matériaux, l'impression soit de lumière, soit de calme, soit de couleur, soit de joie, soit de mélancolie dont au premier abord ce paysage lui donne le saisissement et l'émotion. C'est le plan de ce qu'il voit, c'est le bouquet de toutes ces formes et couleurs qui s'enlacent amoureusement pour n'être plus

qu'un même rythme, qu'un même parfum, qu'un même hymne d'allégresse à la gloire de la beauté. Il doit vivre dans ce paysage, s'asseoir au pied de ces arbres pour y goûter l'ombre et le frais, s'imprégner de toute cette sève qui s'épanouit autour de lui, saisir l'âme de toutes ces choses, devenir comme saint François leur frère et palpiter avec elles dans la sympathie d'un même cœur. Autrement son tableau ne chantera jamais, et restera muet, indifférent, atone, incapable de nous atteindre et de nous toucher.

La nature ne nous propose que des matériaux que nous devons assimiler et transformer par cette assimilation, dont nous faisons ce que nous voulons, les uns ceci, les autres cela, chacun suivant notre tempérament. Nous prenons tous à peu près les mêmes aliments, et ces aliments obéissent en chacun de nous à une destinée distincte, vers un but différent, au gré de nos constitutions différentes. Mieux nous assimilons, plus notre vie physique est intense. A plus forte raison au point de vue intellectuel. L'art est essentiellement une assimilation et par conséquent une transformation. Plus l'assimilation est puissante, plus la matière est transformée au rebours d'elle-même, au rebours de son apathie et de son indifférence naturelles, vers l'impression distincte de la personnalité de l'artiste, plus aussi l'œuvre d'art est belle. Car l'artiste plus que tout autre n'a en lui qu'une lumière, qu'un point de repère : lui-même, éclairé par sa propre régularité, sa propre identité, sa propre personnalité.

Nous devons considérer la nature suivant une impression d'ensemble, absente des détails, et par conséquent spontanée et a priori. Autrement, autant

vaudrait dire que nous devons commencer par rien; car où s'arrête le détail ? A son expression suprême, cette impression c'est qu'en voyant nous voyons la réalité éternelle et pleine, la réalité certaine sans absence et sans défaillance, la réalité qui vit d'elle-même, de son propre équilibre, de ses propres réciprocités et puissances d'échange, de l'amour qui lie ses parties entre elles, les pénètre les enveloppe et développe les unes par les autres, en tire un même accord, un même chant, une même envolée vers un même idéal ; la réalité qui est un organisme, un corps animé par une âme ; la réalité où frémit encore la main du sculpteur divin qui la modela pour s'y apercevoir dans sa beauté et sa gloire ; la réalité où se révèle la majesté mystérieuse de ce qui résiste au temps et à la mort ; la réalité qui se tend en sa fleur vers le Créateur pour être cueillie et savourée par Lui ; la réalité qui s'ouvre à nous pour communier avec nous dans un même amour ; la réalité, la maison ancestrale où la table est mise pour nous, où le festin nous attend, où notre Père commun nous réclame autour du foyer de son cœur ; la réalité qui répond au regard sans voile et sans ombre d'un Créateur amoureux de son œuvre ; la réalité que Dieu crée en la voyant telle qu'il veut la voir ; la réalité qui ne découvre ses profondeurs mystérieuses qu'au regard ciselé et épuré par la beauté divine, enflammé par la lumière divine, fécondé par la décision divine.

Avec cette vue d'ensemble, l'œil de l'artiste n'errera pas ; il ira droit à la beauté, maîtresse et directrice des événements et des choses.

L'art n'est donc pas la reproduction servile du fait en lui-même. Jamais le fait n'est pour l'artiste

autre chose que le moyen de fixer des valeurs et proportions, des équilibres, des harmonies, choses en soi invisibles et intangibles, choses qui sont d'autant moins dans la nature qu'on l'observe plus immédiatement et plus servilement; choses que l'artiste n'aperçoit qu'à travers son propre parti pris et son propre point de vue, d'autant plus évidemment et souverainement qu'il est plus solidaire de lui-même, plus original, plus à priori par rapport à la nature.

On ne voit jamais que des proportions, et tout le programme artistique se résume en ceci : connaître les proportions et relations des choses avec elles-mêmes et entre elles. Un cheval, c'est la réalisation de certaines proportions. Un bœuf, c'est la réalisation de certaines autres proportions. Un cheval, c'est une espèce définie par certaines proportions. Un bœuf, c'est une autre espèce définie par certaines autres proportions. On ne voit que des espèces. On ne voit les individus qu'à travers leurs espèces. On ne voit les espèces qu'à travers la même espèce de la vie, son même exemple, sa même révélation et son même Verbe. Et ce Verbe de vie parle en nous. C'est nous-mêmes si nous voulons, aussi éloquemment, aussi artistiquement que nous voulons.

Nous voyons suivant des lignes définissant des plans, les distinguant et les harmonisant. Mais avant tout, nous voyons suivant des mots. Nous voyons et entendons des mots. Car la vie, les lignes et les plans, les hiérarchies et proportions, et nous-mêmes, ne sommes que des mots. Nous voyons et entendons partout le Verbe de la vie. Car vraiment la nature est une éloquence, un tableau, un chant, un poème et un rythme. Car vraiment la nature est divine.

Car vraiment la nature est le Verbe de Dieu. Certains nous disent comme le prodige de l'intelligence et de la vérité : la nature est réelle. Vraiment n'est-elle que cela? Mais c'est un être vivant, qui a une destinée à accomplir; qui, ayant conscience de sa beauté, la veut obstinément; qui aime, souffre et pleure; qui a ses moments de radieuse gaieté et aussi de mélancolie et de tristesse; qui voudrait nous parler en exprimant d'elle le Dieu qui est son âme, dont elle sent la chaleur au fond de ses entrailles et de son cœur, dont elle ne voudrait plus être que le temple et l'autel, l'hommage d'allégresse et de joie.

Ce que nous demandons à l'artiste, c'est de nous révéler le Dieu qui est au fond de nous, en nous apprenant sa beauté ; c'est de nous révéler l'artiste suprême du suprême chef-d'œuvre qui est nôtre si nous voulons autant que nous voulons, à condition d'y collaborer de tout notre cœur avec lui; c'est de nous révéler l'amour et le désir ardent que lui inspire son œuvre, qui sont ses voies et ses moyens vers elle; c'est de nous révéler l'humanité éternelle et immuable, présente tout entière en chacun de nous, où il veut se fixer avec nous, où nous devons nous fixer avec lui et par lui.

Maintenant, les principes étant posés, attaquons de face la fameuse formule dont l'art moderne consciemment ou inconsciemment, du moins dans son ensemble, voudrait faire son procédé et sa justification, à savoir : « Faites ce que vous voyez, imitez la nature. Copiez la nature. La nature est le meilleur des maîtres, etc. »

D'abord, disons-le tout de suite, cette formule ne signifie rien, du moins rien de précis, et celui qui la dit peut lui attribuer un tout autre sens que celui qui l'entend. Si cette leçon nous est donnée par Léonard de Vinci, il sous-entend bien entendu que, pour peu que nous ayons comme lui une idée de la beauté qui soit digne d'elle, et un œil instruit de ses exigences légitimes, jamais nous n'obtiendrons de nos mains la réalisation du chef-d'œuvre visible à nos yeux. Mais si cette leçon nous est donnée par un simple professionnel, alors elle n'exprimera plus qu'un idéal très borné, et la facilité d'être très vite content de soi. Combien d'artistes soi-disant admirablement doués, c'est-à-dire capables de reproduire très vite ce que tout le monde peut voir, en sont restés là!

Je fais ce que je vois, dit tel ou tel raté. Mais ce dont il s'agit, c'est d'apprendre à voir. Avez-vous pu dire que vous saviez tout ce que vous aviez à voir, la première fois que vous avez jeté un coup d'œil sur la nature pour la copier? Non, n'est-ce pas. C'est en voyant que vous avez appris à voir; et plus vous avez vu, plus vous avez constaté que vous restiez toujours bien en deçà de ce que vous vouliez voir. Car ce qu'il s'agit de voir c'est la beauté qui, à mesure qu'on s'avance vers elle, nous donne de plus en plus la sensation de ses profondeurs et de son mystère. Celui qui croit voir suffisamment et adéquatement, on peut être sûr qu'il n'a pas en effet grand chose à voir, et que son horizon est bientôt borné.

Le peintre ou plutôt le technicien qui, en me montrant une carotte, ne peut que me dire : N'est-ce pas que c'est bien une carotte? » prouve que son tableau ne dit rien, que lui-même n'a rien à me

dire, qu'il n'a rien à faire dire à cette carotte, sinon : « Je suis une carotte. » Belle trouvaille! Je n'ai que faire de sa carotte. Qu'il la porte à un cheval!

La chose dont on ne peut dire autre chose sinon « *Que c'est bien cela, que c'est ressemblant! C'est la nature prise sur le vif* » ne m'intéresse pas. Ce qu'un tableau me montre, si je puis le voir moi-même dans la nature avec mes propres yeux, ne m'intéresse pas. Le portrait exact de telle ou telle chose, de tel ou tel individu, trait pour trait, point par point, ne m'intéresse pas. Le visible et le tangible en eux-mêmes et pour eux-mêmes, le rendu par la photographie impersonnelle et mécanique, ne m'intéressent pas, du moins au point de vue artistique. Je n'aime pas ce qui est immobile et figé, ce qui ne me donne que l'impression du momentané, de l'anecdote et de l'accident. Ce que je veux voir, ce que j'exige du littérateur et de l'artiste, c'est de me montrer ce que je ne sais pas voir moi-même naturellement, c'est la vision du mystère, de l'immuable, de l'éternel, de ce qui s'enfonce à tire d'aile vers l'imperceptible, sur la voie d'une beauté toujours nouvelle, toujours féconde en joies imprévues et de plus en plus pleines.

Comment justifier une exigence aussi déraisonnable? Comment pouvons-nous être d'accord là-dessus avec tous les artistes vraiment dignes de ce nom, quoique sans nous être entendus, et spontanément? Comment pouvons-nous voir et concevoir au delà de ce que nos yeux et la nature nous montrent? Comment satisfaire à notre idéal avec nos matériaux si pauvres, si indifférents, si pesants et si inertes? C'est que la beauté n'attend pas que nous allions jusqu'à elle. C'est que du plus profond

de notre être, elle s'élance jusqu'à nous, nous inondant de sa lumière, nous frappant au cœur, implorant notre amour, nous appelant à ne faire plus avec elle qu'une même âme vers un même chef-d'œuvre, vers un même corps.

La beauté n'est ni dans telle forme, ni dans telle couleur, ni dans tel mot. Elle est dans la communion des cœurs. Il s'agit de répondre au cœur divin d'où rayonnent jusqu à nous la beauté et l'amour. Ce cœur qui répond lui-même et s'émeut à tout effort sincère, qui met la beauté même dans l'insuccès, si l'artiste a su y pleurer son impuissance et sa détresse. Ce cœur qui entre nous et l'artiste trace le chemin de son enthousiasme rapide. Ce cœur qui veut battre dans toute œuvre ardente vers la beauté.

Il faut copier la nature, c'est entendu. Il faut la copier consciencieusement, fidèlement. Admettons-le. Mais on peut la copier de plus ou moins loin, et ce n'est pas en se mettant le nez dessus qu'on la copiera mieux; c'est au contraire en ne se confondant pas avec elle, en ne se réduisant pas au rôle d'un miroir ou d'un appareil photographique; c'est en se distinguant d'elle, en prenant du recul et de la perspective. Plus on se fera distant d'elle pour la copier, distant intellectuellement bien entendu, distant d'elle c'est-à-dire supérieur à elle, imprégné d'une vision intérieure, féru d'un parti pris, attaché à l'à priori qui se noue dans les profondeurs de notre intelligence,... plus le résultat sera décisif, personnel et visible.

S'il fallait que, chaque fois qu'il peint, l'artiste, sous prétexte de se dégager de tout parti pris pour ne copier que ce qu'il voit exactement, pouvait

obtenir de lui-même d'oublier tout ce qu'il sait, avec la même inhabileté qu'un novice sans expérience, comme si, à chaque fois qu'il se met à peindre, il devait tout réapprendre sur les choses, sur les apparences et proportions qui, en distinguant les choses les unes des autres, font de chacune d'elles quelque chose d'autonome et d'intelligible, alors il ne verrait plus devant lui qu'un chaos d'où il lui serait impossible de sortir, et plus il chercherait à voir, moins il verrait, sinon des points s'émiettant de plus en plus vers le néant. Alors il ne saurait donc même plus ce qu'il vient demander à la nature, et l'émotion qu'il y vient chercher, et l'accord qu'il veut sonner avec elle, et l'écho qu'il veut y trouver de sa propre personnalité! Alors il faudrait donc qu'au lieu de se dilater et de s'épanouir, il reculât indéfiniment sur lui-même jusqu'à l'abdication absolue de sa liberté et de sa conscience, en attente que le hasard vienne lui ouvrir les portes de sa propre vie. Qui consentirait à cela, et qui peut y consentir? Cela est contraire à la nature de la personnalité; et l'on ne peut demander ni à la conscience de s'obscurcir elle-même, ni à la volonté de se lier sinon par son propre effort, ni au cœur de ne pas battre pour ce qu'il aime, ni à l'intelligence de ne pas s'élancer vers sa propre lumière. L'artiste, à plus forte raison.

Nous ne voyons que ce que nous voulons voir. A défaut de volonté consciente, il y a en nous une volonté latente qui résulte de notre tempérament même et de la manière d'être de notre personnalité. Il y a en nous une harmonie préétablie entre nous et le monde extérieur, suivant laquelle nous le voyons tel que nous le concevons, tel qu'il répond

à notre manière de voir, chacun différemment à l'image de nos personnalités différentes. A plus forte raison l'artiste.

Si on cherche à déterminer les mobiles de l'individu, enfant ou homme fait, qui invente l'art (et sans faire d'hypothèse, l'histoire artistique conserve le souvenir de plus d'un artiste ayant peint ou sculpté spontanément, c'est-à-dire dans l'absence de toute notion artistique, et même de toute donnée sur les conditions de l'art et sur son existence même), on démêle bientôt, même dans les œuvres les plus informes, non la volonté d'imiter la chose en elle-même (but sans intérêt, sinon, passez-moi l'expression, pour les singes et les perroquets; tout au rebours d'une personnalité consciente d'elle-même), mais la volonté persévérante de fixer un caractère saillant; et mieux encore, le plaisir de fixer ce caractère; l'attrait irrésistible d'une harmonie qu'on veut arrêter et saisir à travers la mobilité fuyante des phénomènes; la foi en une beauté qui seule vaut et récompense; la joie de faire de cette beauté ce qu'elle doit être, c'est-à-dire la lumière et la gloire de la nature, et, en la remontant à la surface des choses, en la ressuscitant et la créant, de participer à son triomphe et à son éternité, de l'étreindre et de la posséder; le sursaut de l'intelligence vers l'immuable et le divin; la synthèse de Dieu et de l'homme; et par conséquent une vocation, l'empreinte d'une énergie et d'une personnalité persévérantes et obstinément solidaires d'elles-mêmes; une manière de voir et un parti pris décisifs; un à priori irréductible; le sens de Dieu créateur vers la matière à créer; la révélation et la preuve de notre essence et destinée

surnaturelles... l'imitation n'étant jamais que le moyen et non le but.

Même le sauvage ou l'enfant qui, avec un morceau de charbon par exemple, s'efforcent de ramener un objet solide et plein à des lignes ou à des contours sur une surface, ou de la reproduire avec une matière différente d'elle, telle que le bois ou le marbre, entreprennent encore quelque chose d'extravagant et d'incompréhensible, sinon pour des cervelles tournées à l'envers de l'observation immédiate.

Si copier pour copier était le résultat à atteindre, il faudrait admettre que l'apogée de l'art serait ou le trompe-l'œil, ou la reproduction photographique, ou la réflexion d'un miroir, ou la passivité de l'œil chez l'animal; ou la sensation physique, parce qu'alors il y a vraiment entre l'homme et la matière conformité absolue.

C'est tout le contraire. Admettez vous une statue reproduisant une femme telle qu'on en voit des exemples autour de nous, habillée à la mode du jour, avec son accoutrement extravagant par ses formes et par ses couleurs ? Ce serait antiartistique et affreux. Le sculpteur se sent-il fait pour sculpter un porte manteau ou un mannequin?

Et déjà la peinture est supérieure à la sculpture, justement parce que la peinture emploie des moyens moins conformes à ceux de la nature, plus fictifs ; parce qu'elle laisse à l'artiste plus de liberté, et à son invention, à son imagination, à sa personnalité, plus d'horizon et plus d'aliments. La littérature à plus forte raison. Ici on est à rebours du fait, d'autant plus proche de la beauté qu'on saura mieux prouver que le langage est chose va-

lant en soi, par soi et pour soi, non pour répondre à la réalité, mais pour lui dicter sa théorie et sa loi.

Et qu'est-ce que la ressemblance absolue? Jamais la nature ne se répète, c'est la muabilité même. Chacun voit avec une manière de voir différente; et notre manière de voir change d'un moment à l'autre, soit matériellement, soit moralement, suivant les circonstances différentes où nous nous trouvons. Naturellement nous sommes irréductibles les uns aux autres; et nous n'avons aucun moyen de constater si nous sommes semblables ou différents, en quoi nous sommes semblables ou différents; car il faudrait nous comparer entre nous suivant un type commun immuable. Nous sommes en nous mêmes les uns vis-à-vis des autres comme dans des locomobiles hors de tout point de comparaison fixe. Pour fixer notre ressemblance il faudrait que nous pussions nous assimiler les uns aux autres, chacun de nous créant et engendrant tous les autres à son image. Alors nous serions sûrs par nous-mêmes que les autres nous ressemblent et que nous leur ressemblons. Cela étant vrai au moral comme au physique, et au physique parce qu'au moral.

Les traits point par point ne signifient rien. C'est l'expression qu'il s'agit de saisir, l'expression qui domine les traits et en fait ce qu'elle veut, l'expression surnaturelle et immatérielle.

Il y a quelqu'un, un artiste par lequel nous pouvons nous assimiler, l'artiste suprême du suprême chef-d'œuvre, la beauté l'éternité et l'identité mêmes, la créature exclusive et totale, l'Homme-Dieu qui voudrait ne faire de nous tous qu'un seul

corps et une seule âme à son image, le même corps engendré et créé par la même âme, au milieu d'une nature faite pour être notre ombre; l'Homme-Dieu que nous pouvons engendrer et créer à notre tour, de telle sorte que Dieu, la nature et nous, soyons la réalisation de l'identité parfaite, dans la circulation d'un même sang, dans la contraction et dilatation d'un même cœur, dans le rayonnement d'une même vie, dans l'éclair d'une même beauté. Ainsi saurions-nous vraiment ce que ressembler veut dire, parce que c'est nous qui ferions, agirions, vivrions la ressemblance. Ainsi ne serions-nous plus, à travers toutes nos différences, qu'une seule et même expression.

Hors de là, la ressemblance n'est qu'un mot vague ne répondant à rien.

De même pour la nature extérieure. L'artiste la peindra ou sculptera telle qu'elle doit être, telle qu'elle est, s'il la fait à son image, suivant l'idée qu'il a de lui-même, suivant l'idée que son corps éternel, immuable, divin lui donne de lui-même.

Et qu'est-ce que la *nature* dont on parle tant? Personne n'a jamais vu la nature, si du moins on entend par *voir* saisir quelque chose à un point et à un moment donnés. La nature n'est qu'un mot. On est du reste entre les deux termes de cette alternative : ou ne saisir que des points et des moments, c'est-à-dire en définitive rien du tout; ou voir d'après des mots préconçus. Et le point et le moment sont eux-mêmes des mots. La nature n'est qu'un mot à priori qu'on conçoit et voit à sa propre image. C'est toujours lui-même que l'artiste peint ou sculpte dans le moment qu'il peint ou sculpte. Connais-toi toi-même, a dit la sagesse

antique. Que l'artiste s'applique donc à se connaître, à se rendre compte de lui-même. Qu'il se fixe vis-à-vis de lui-même, qu'il se fixe à lui-même, qu'il pénètre en lui sur le sens de sa propre fixité et de sa propre régularité jusqu'à la sensation de l'homme surnaturel, immatériel, divin qu'il est en puissance. De là, de l'artiste divin, modelant éternellement son éternel chef-d'œuvre, il apercevra la nature telle qu'elle doit être, telle qu'elle est, faite pour répondre à son enthousiasme et à l'émotion de son cœur, en pleine lumière, sans voile et sans limites.

Les défauts et inconvénients de la copie pure, de la copie servile, on ne les connaît que trop. Copier analytiquement, point par point, sans savoir où l'on veut aller, quelle expression on veut tirer des détails qu'on additionne et superpose; additionner des points que ne relient aucun mouvement ni aucune trame préconçus; accumuler des matériaux sans plan, sans architecture, sans âme commune!

La copie servile ne peut donc donner qu'une impression de servilité, de timidité, d'impersonnalité, de décousu, d'incohérent, de figé, au rebours du mouvement et de la vie.

L'artiste qui copie un tableau de maître, s'il veut en être le traducteur exact, doit faire abstraction de lui-même, il doit suivre son modèle point par point dans la crainte continuelle de dévier dans un sens ou dans l'autre; car il est étranger à l'âme du tableau qu'il copie, à cette âme insaisissable qui n'est nulle part en étant partout, dans son vol rapide vers son idéal dont elle seule entend l'appel et con-

naît le mystère. Que s'il copie librement, alors avec les mêmes moyens il donnera une autre impression, l'impression d'un autre idéal et d'une autre personnalité.

De même l'artiste devant la nature. La nature est aussi un tableau fait par le suprême artiste. Si l'artiste qui la copie ne s'assimile pas l'âme de l'artiste suprême dont elle est le chef-d'œuvre, il ne sera que le copiste timide et servile dont la route sera point par point, sans continuité régulière et sans but précis, continuellement brisée par l'incertitude et l'hésitation.

Copier point par point, c'est-à-dire sans avoir fixé préalablement l'ensemble qui donne à chaque partie sa place distincte, sa valeur et ses proportions différentes, suivant la perspective des plans différents, est une mauvaise manière pour aboutir à donner l'impression de la réalité, de la solidité et de la vie; car il est impossible ainsi de produire autre chose qu'une impression de décousu et d'inconsistant, de mal assemblé, de pénible, d'un manque d'aisance et de liberté. Une trop grande précision, une trop grande minutie est un défaut que ne parvient pas à dissimuler même l'exécution la plus habile. Les exemples en abondent.

Il est bien entendu que cette manière de procéder n'est pas et ne peut pas être absolue. Ne voir que des points, c'est ne rien voir. Mais on peut peindre, c'est-à-dire copier, puisqu'il faut copier, avec l'idée plus ou moins nette d'un ensemble et, par conséquent, d'une harmonie à réaliser; et plus cette idée sera nette, claire, persévérante, plus l'image obtenue donnera l'impression de solidité, de substance, de réalité et de vie.

La copie servile, analytique, ou point par point, a enfin un dernier inconvénient, c'est de ne nous montrer que la laideur des choses.

Les uns voient beau et les autres voient laid, et la puissance visuelle n'y est pour rien; car c'est avec les mêmes yeux ou à bien peu de chose près que nous voyons. Cela dépend de la manière de voir, du sens qu'on imprime à son regard, et en définitive de ce qu'on veut voir. Il y a des gens qui voient le mal partout, et pour peu qu'il y ait un défaut quelque part, si peu apparent qu'il soit, ils ne voient plus que lui. Pour ces gens-là, aucun bien moral intellectuel ou physique n'existe; il n'y a qu'égoïsme; la vie est une succession de traquenards à travers lesquels il s'agit de trouver une issue; et il faut toujours être le nez au vent, comme le chamois sur la pointe d'un rocher. C'est une difformité intellectuelle qui se projette sur les événements et les choses, et il n'y a rien à faire à cela.

Parce qu'ils ne voient les choses que par le détail. L'analyste est aveugle, car il se perd dans les détails, s'accroche au moment qui passe, et fixe ce qui n'a aucune valeur de vie. Il s'agit, pour voir clair et loin, de s'imprégner le regard de beauté, de se faire un regard de beauté. Il s'agit de se faire une âme vibrante, une âme prête à l'enthousiasme, sensible à la vie dont la commotion est partout, pourvu que notre âme veuille la reconnaître et communier avec elle.

Le professionnel qui veut s'astreindre à copier exactement, servilement, est obligé de décomposer son modèle, de l'analyser, de le traiter comme une addition de points. Procéder par copie pure ou, ce qui revient au même, par analyse pure, si cela est

possible, c'est s'engager dans une voie où il n'y a aucun arrêt logique, vers la dissolution et la décomposition indéfinies, pour conclure, en définitive, l'intelligence par l'obscurité et la vie par le néant.

Dans la route de l'analyse il faut s'arrêter, sans quoi on aboutirait au contre-sens, à l'inintelligible. Il faut s'arrêter, et nous nous arrêtons forcément, puisque malgré tout nous restons toujours des êtres intelligents, conscients, vivant d'eux-mêmes et par eux-mêmes, se perpétuant conformément à ce qu'ils ont été une première fois par leur volonté de rester identiques à eux-mêmes, immuables, présents et immédiats à eux-mêmes. Nous nous arrêtons et la résistance, c'est nous-mêmes.

Nous sommes indécomposables, immortels et libres. Nous ne dépendons que de nous-mêmes et sommes nos propres créateurs et générateurs, les créateurs et générateurs de notre propre vie. Plus nous voulons nous vivre suivant l'éternité, la beauté, l'amour qui sont les conditions de notre vie, plus nous nous vivons, plus en nous vivant nous vivons le Dieu qui est en nous, et sa présence en toutes choses, et la vie qu'il y dilate à l'infini, et l'éternité et la certitude dont il fait la preuve et la révélation.

Sur la route de l'analyse pure, il faut s'arrêter, et pourquoi ne pas s'arrêter tout de suite ? Pourquoi ne pas voir immédiatement en soi et autour de soi, autour de soi parce qu'en soi, qu'équilibre, certitude, beauté et amour, que le Dieu notre lumière, l'âme de notre corps, se rayonnant à l'infini à travers les hommes et les choses, triomphant de la mort, victorieux de toutes les laideurs, de toutes les incohérences, de tous les antagonismes et de toutes les brutalités ; le Dieu qui est nôtre, que

nous sommes autant que nous voulons, qui veut être nôtre plus que nous ne voudrions jamais être siens ; le Dieu qui est la victoire et la certitude de la vie et de la beauté, de notre beauté et de notre vie ?

Copier servilement, copier purement et simplement ce qu'on voit, signale bien l'âme de notre époque ennemie de l'effort et plutôt prête aux besognes faciles. Copier la nature, imiter la nature, retourner à la nature, s'appliquer en tout à faire le moindre effort, tourner les obstacles, supprimer tout idéal afin d'arriver plus vite, ramener tout au moindre niveau, niveler tout, supprimer les hiérarchies, se débarrasser de toute entrave, de toute gêne, vivre sa vie tout bêtement, jouir le plus possible... diverses formules de la même morale courante. Le moindre niveau, c'est la bête qui est en nous tous. Il y a deux points par lesquels nous copier les uns les autres, nous ressembler, nous ramener au même : Dieu ou la bête. Mais par la bête, c'est évidemment plus commode.

C'est donc un très mauvais service à rendre aux apprentis peintres que de leur dire : « Copiez ce que vous voyez : tout est là. » Car c'est leur dire en même temps : « Débarrassez-vous de toute vision intérieure, de toute volonté préétablie, de tout préjugé, de toute immixtion de notre personnalité. Efforcez-vous de n'être plus que le miroir passif où tout s'imprime indifféremment. Regardez tout bêtement, et n'ayez plus pour la nature que l'œil du bœuf en train de ruminer. Le meilleur artiste est celui qui, voyant le mieux, le plus exactement, a su

reproduire le mieux, le plus exactement, ce qu'il voyait. » Ces principes fidèlement appliqués conduiraient l'art tout droit à l'abîme. Mais nous savons qu'ils sont impossibles à appliquer tels que, qu'on ne les accepte que faute d'en comprendre la portée et les conséquences, et qu'il suffit d'en montrer les dangers pour qu'on s'en détourne aussitôt.

Il faudrait, au contraire, dire aux jeunes artistes : « Quoi que vous fassiez, vous n'exprimerez jamais que votre personnalité et votre manière de voir. Prenez donc décidément votre propre parti. Par tous les moyens élargissez votre personnalité ; éclairez-la à sa propre lumière ; multipliez les occasions de cultiver et intensifier l'émotion et l'enthousiasme qui sont les voies de la beauté. Ressuscitez le Dieu qui est en vous ; nourrissez-le de la beauté à laquelle il a droit, dont il a faim. Regardez la nature avec le regard du Dieu amoureux de son œuvre ; elle répondra à votre appel et vous entendrez, par les battements de votre propre cœur, l'hymne d'allégresse qu'elle chante et rythme en vous à la gloire du créateur. »

Dans le fameux adage prétendu artistique : « *Faites ce que vous voyez, imitez la nature, copiez la nature. La nature est la meilleure des écoles*, etc. » nous reconnaissons ce retour à la nature qui, formulé pour la première fois par la philosophie du XVIIIe siècle, développé méthodiquement par la théorie sensualiste, a fait tant de ruines et tant de mal ; a énervé et efféminé les volontés ; a infirmé dans les intelligences toute velléité de prendre un point d'appui sur elles-mêmes, sur le sentiment de la

dignité et de la beauté humaines, toute réaction contre le fait quel qu'il soit, tout respect et tout sens de la hiérarchie, de l'autorité et des traditions; et d'accord avec la théorie du libre examen, a justifié l'égoïsme, l'individualisme et l'orgueil avec tous leurs relâchements et tous leurs excès; préparant ainsi l'état continuel d'instabilité et de révolution dont nous souffrons aujourd'hui, socialement et artistiquement.

Ainsi seulement à propos du dogme artistique, toute l'intelligence est en branle, toute la destinée humaine. C'est que l'intelligence est la directrice de notre volonté, et par conséquent de nos destinées. C'est qu'elle est un équilibre où tout a une place nécessaire suivant la hiérarchie et les proportions. C'est que l'art lui-même est un mode de l'équilibre intellectuel; et par conséquent une des énergies de nos destinées éternelles, surnaturelles et divines, au rebours du temps, de l'étendue, de l'analyse, de l'égoïsme et de la matière; une des voies sur lesquelles nous prenons conscience de l'homme commun, éternel, divin qui est en nous; une des beautés par lesquelles Dieu et l'homme reviennent au même.

La recherche de la puissance, encore un obstacle à la Beauté et à l'art.

Si par *puissance* il faut entendre la faculté d'accuser fortement le caractère saillant, l'impression de la réalité et de la vie, il n'y a rien à dire, au contraire. Mais sous prétexte de prouver sa puissance, il s'agirait de ne pas être violent et brutal, de ne pas se gonfler, de ne pas tout pousser au pre-

mier plan et soi-même avec le reste, de ne pas rompre l'harmonie, la perspective et les proportions qui veulent que certains éléments restent au second plan et dans l'ombre, afin que rien ne puisse distraire le spectateur de l'impression d'ensemble.

Il s'agirait de ne pas avoir uniquement pour but d'attirer l'œil par le colossal et le gigantesque. Tout le monde n'est pas Véronèse ou le Tintoret. Dans un trop grand tableau, il est difficile de ne pas disperser l'attention sur les détails et de ne pas provoquer le regard, incapable de saisir le tout dans un même clin d'œil, à faire des morcellements, et du même tableau plusieurs tableaux.

Il est déjà assez difficile de mettre une grande intensité d'expression dans un tableau de moyenne dimension. Souvent, presque toujours, ces immenses tableaux ne donnent que l'impression du démesuré, de la confusion et du vide.

Prenons garde que de près ou de loin l'exagération de la puissance ne nous conduise à la *brutalité*.

Le véritable artiste est *délicat*. Il soigne et cisèle ce qu'il fait; il ne le brutalise pas comme un conquérant sans scrupule ; mais il l'enveloppe comme un amoureux timide qui cherche à plaire, qui ne veut conquérir qu'en paraissant se rendre à merci. Et si nous sommes délicats nous-mêmes et tendres, nous sentons sa tendresse et sa délicatesse, et nous l'aimons en elles et elles en lui, parce que tout véritable amour est à genoux devant une même beauté. On ne dira pas sans doute de lui : « Quelle maîtrise, comme il domine son sujet! » Parole de gens qui n'admirent que la puissance et la force prouvées par la difficulté vaincue.

Mais ceux dont il aura ouvert les yeux voudront emprunter son cœur pour s'agenouiller et prier avec lui. Et ceux-là lui resteront fidèles.

L'orgueil, encore un obstacle à la beauté et à l'art.

L'orgueil hors d'échelle, démesuré, excessif, qui se gonfle, veut faire saillie à tout prix, rompt la cohésion de l'orchestre en cherchant à y faire entendre son solo, se traduit par ses enflures et boursouflures, bouche l'horizon par ses prétentions encombrantes, détruit l'harmonie des proportions et la profondeur des perspectives.

L'orgueil qui fait de l'intelligence un chaos alterné de bosses et d'abîmes où le regard ne peut pénétrer et circuler. L'orgueil inconscient, sans véritable profondeur et sans véritable énergie, qui se nourrit de ses illusions, tourne désespérément sur son propre néant, et bâtit sur le sable. L'orgueil incohérent qui nous lasse par son obstination et son vide. L'orgueil rebutant au fond duquel on n'aperçoit que l'égoïsme et l'aridité.

Tout artiste, tout véritable artiste est modeste, *humble* d'esprit. Car un véritable artiste a une idée très haute de la beauté, si haute qu'elle serait plutôt faite pour le désespérer d'avance, s'il n'était décidé aussi d'avance à faire pour elle plus qu'il ne peut, à s'élever vers elle coûte que coûte, fût-ce par la flamme de son propre bûcher; s'il ne savait d'avance que par la même voie d'amour la beauté qu'il implore veut aussi condescendre jusqu'à lui.

Et c'est ce sentiment de son impuissance et de son indignité, c'est la conviction qu'il n'en fera

jamais assez pour la beauté qu'il aime, c'est cela qui obtient de lui la persévérance de l'effort, vers un mieux toujours progressant, vers une vision de plus en plus nette de son but et de l'infinie distance qui l'en sépare. Et c'est cela qui fait la beauté de son œuvre; ce n'est pas un succès apparent; car, que vaut le tableau le plus habile au prix de la réalité tangible, au prix de l'impression de vie que nous donne la nature, au prix de l'air, de l'atmosphère, de la lumière qui baignent toutes choses... du moins pour ceux dont l'œil est clairvoyant et exigeant? Rien.

Ce qui donne l'impression de la beauté, ce qui fixe la beauté dans une œuvre, c'est le culte d'adoration et d'amour que l'artiste rend à la beauté, par quoi on sent combien elle est au-dessus de tout ce qu'on peut exprimer et dire combien désirable et combien douce à aimer.

Le véritable artiste n'est donc jamais satisfait. Il reste inquiet, il doute de lui; il fait ce qu'on fait quand on aime; il veut se surpasser, bondir au-dessus de lui-même, au delà des banalités et des conventions qui l'enchaînent, afin de se trouver au niveau de ce surnaturel et de cet immatériel au fond duquel il entrevoit la beauté. Peu lui importe de paraître ou incorrect, ou naïf, ou maladroit. Il s'oublie pour ne penser qu'au but qu'il veut atteindre. Et nous, nous l'aimons malgré ses imperfections et ses impuissances, et en raison même de ses imperfections et impuissances; car c'est son cœur que nous sentons; car c'est son amour que nous voyons à travers son œuvre; car son œuvre n'est plus pour nous que la perspective ouverte sur la beauté de son âme. Laissons aux myopes le facile

plaisir de promener sur son œuvre leur compas, leur mesure et leurs règles.

Ne nous arrêtons pas à la nature visible qui n'est rien auprès de ce qu'elle devrait être. Et cherchons la beauté là d'où elle rayonne, dans sa splendeur et son mystère, dans la splendeur de son mystère, dans son foyer d'amour, dans la communion des cœurs, dans la communion de tous les cœurs en un même cœur et de tous les amours en un même amour.

Même croyant y avoir des droits, les plus grands droits (et n'est-on pas toujours trop bienveillant pour soi-même?) je ne voudrais pour ma sépulture ni les statues, ni l'or, ni le marbre, ni un isolement dédaigneux au milieu d'une plaine ou au bord de la mer, en face de l'océan, comme si je disais : « Oh, mort, n'as-tu pas honte et regret d'avoir frappé un homme tel que moi, si grand, si glorieux, si nécessaire? Vois ces statues qui te reprochent ta cruauté et te condamnent; ce marbre impérissable où je me survis quand même malgré toi. Tu as tort de frapper ainsi, en aveugle, petits et grands. Ta loi ne devrait pas être la même pour tous, et tu devrais avoir le respect de la puissance et de la richesse. » Ou comme si je disais : « Il y a deux choses en présence : l'infini et moi. »

Non. Je veux être enseveli avec les miens, dans l'humble cimetière de mon village, au milieu de tous ceux qui, de génération en génération, reposent là, sous une pierre au ras du sol, autour de ma vieille église et à l'ombre d'une croix, afin que rien ne me distingue. Là, je serai en sûreté, car là, je serai encadré par l'humanité commune, au fond de laquelle palpite le cœur d'un Dieu. Et dans cette

pensée je serai humble et doux à la mort et la mort me sera douce.

Mais n'est-ce pas encore de trop que de vous entretenir de moi?

Ce que je veux, c'est vous conquérir par l'amour; c'est en m'effaçant autant que possible, aller à vous par les enveloppements délicats et les circonvolutions amoureuses de mes mots et de mes phrases, afin de vous atteindre au cœur avant que vous puissiez vous en douter. Une fois implanté là, si je réussis, je ne crains plus rien.

L'*égoïsme*, encore un obstacle à la beauté et à l'art.

L'artiste, nous le savons, doit chercher à plaire, en s'adressant en chacun de nous à ce qui nous est commun avec tous les hommes, à ce qui caractérise et définit, conclut et perpétue en nous notre espèce commune, notre caractère saillant, à ce qui distingue notre espèce des autres espèces, et en fait l'espèce type, l'espèce en soi et par soi; en un mot à l'amour, et au sacrifice qui est la condition de cet amour.

L'artiste, essentiellement, veut être aimé, il veut en frappant à notre cœur, que nous lui répondions; il veut que nous ne fassions avec lui qu'un même cœur afin de mettre dans son amour pour la beauté notre éternité et notre certitude communes. Mais pour être aimé, il faut d'abord aimer soi-même, il faut faire les avances, solliciter humblement, s'effacer derrière une prière ardente, faire le sacrifice de son égoïsme et de son orgueil. Ce n'est pas en s'imposant que l'artiste plaira, en enfonçant les portes,

en attirant l'attention par le tapage et la réclame, en nous demandant que nous rendions hommage à ses mérites et que nous nous haussions, si nous pouvons, à la hauteur de son talent, en se figeant dans la conscience de sa supériorité, en élevant, entre nous et la beauté que nous voulons et cherchons, les prétentions de sa personnalité encombrante. Il faut que l'artiste disparaisse afin que nous ayons la joie de le deviner, de le découvrir, de le sortir de son obscurité à notre propre lumière, de le ranimer à la chaleur de notre amour. Car notre œuvre est commune ; car la beauté, c'est la communion des cœurs ; car l'amour ne jaillit qu'à son propre contact.

Le vrai littérateur, le littérateur artiste, celui que la beauté a saisi et ravi, qui en a senti la joie profonde et la dilatation infinie, ne dira pas : « La beauté est à moi et j'en fais ce que je veux », mais bien « Que la beauté fasse de moi ce qu'elle veut ! Qu'elle me brise et me réduise en cendres s'il le faut, afin qu'elle m'ait pleinement, afin que par moi elle puisse mieux brûler sa flamme et propager son émotion. » Car la beauté est une foi qu'il faut obtenir par le sacrifice. Le vrai littérateur ne vous dira pas « C'est beau, *parce que* », car il a horreur du raisonnement analytique, de ses sécheresses et de ses froideurs. Mais il voudra vous donner l'exemple et l'impression de la beauté en s'efforçant de vous la transmettre telle qu'il l'a reçue, en s'effaçant entre elle et vous, en n'étant plus que sa voix et sa vibration communicatives, en n'étant lui-même que la beauté et le sacrifice, l'acte de la beauté par le sacrifice.

Le vrai littérateur et le vrai artiste ne sont pas celui que vous entendez dire tout le temps : « Me

voici, c'est moi, regardez moi, admirez-moi. » Car il n'y a rien dans l'égoïsme que l'impresion du moment et de l'accident, de ce qui se rétrécit et se durcit indéfiniment sur soi-même, de ce qui est absent de toute émotion et de toute chaleur communicative. Car l'égoïsme prétend qu'on l'aime et qu'on se sacrifie à lui, comme une chose due et sans aucune contre-partie. Tout moi est haïssable, odieux, insupportable.

Le vrai artiste sera sans égoïsme et sans orgueil. Il saura que, quoi qu'il fasse, il ne peut rien pour la beauté qu'il aime et admire, et sinon à la condition que ceux auxquels il s'adresse veuillent bien saisir la beauté qu'il cache par ses lignes et ses couleurs. Entre la beauté et nous il saura s'effacer, afin que la beauté nous atteigne immédiatement, sans obscurité et sans détour. Son cœur sera limpide et transparent, et c'est au fond de son cœur que nous apercevrons la beauté.

Je ne prétends pas ramener la beauté à ma mesure. Car que suis-je, réduit à mon égoïsme individuel ? Rien ; un accident, une succession d'incohérences et de hasards, une épave à la dérive dans le torrent de la vie ; en somme quelque chose de haïssable en soi, dont moi-même je me détourne avec horreur, pour peu que je veuille le considérer impartialement. Et voilà avec quoi je voudrais vous conquérir en faisant de moi-même l'équation de la beauté éternelle et infinie ? Non, non. Je veux la beauté meilleure et plus belle que moi, infiniment plus belle et meilleure que moi. Je voudrais qu'elle fût mon rapport avec Dieu, avec les autres hommes, avec moi-même, le chemin de ma destinée à travers les obscurités et les incohérences de cette vie terrestre, ma régularité, mon

sursum au-dessus de mes propres bassesses et de mes propres irrégularités. Et puisque je ne trouve et ne veux rien en moi où je puisse l'abaisser, je puis, du moins, en déblayant en moi, par l'aveu de mon indignité et l'acte de mon humilité, tout ce qui est indigne d'elle, faire de moi l'offrande sur son autel, une prière et un élan d'amour, en attente qu'elle veuille bien me ravir jusqu'à elle.

La complexité et la cohue des matériaux.

Voilà encore un obstacle à la beauté et à l'art.

Il faut qu'un tableau et une œuvre d'art en général s'avance vers le spectateur ou auditeur en lui tendant pour ainsi dire son cœur, en lui offrant sa fleur et son parfum. Il faut qu'un tableau saute à l'âme du spectateur, afin qu'il le savoure et entre dans sa cadence et son rythme pour ainsi dire avant de l'avoir vu. C'est à la lumière de cette impression d'ensemble que le spectateur déjà séduit et conquis doit pénétrer dans le tableau et y circuler afin de le développer à travers ses détails. Mais cette faculté pour le tableau de se dégager de ses détails et de ses matériaux suppose qu'il n'en est pas encombré et surchargé, que ces matériaux ne luttent pas entre eux pour accaparer l'attention, et que chacun ne veut être vu que dans l'unité du tout.

De même l'artiste devant le tableau de la nature. S'il ne sait pas saisir dans un même coup d'œil ce qu'il voit, s'il ne sait pas en cueillir la fleur, s'il se laisse entraîner à travers la complexité des détails, le tableau qu'il en fera sera, comme sa vision même, compliqué, incohérent, obscur. Il s'agit pour lui, s'il a vraiment le sens artistique, d'obtenir le plus

rapidement possible l'étincelle qui signe entre lui et le spectateur sa communion et son pacte d'amour. Et pour cela il lui faut une grande simplicité de moyens ; il faut que les moyens mêmes et les procédés disparaissent ; il faut qu'on n'entende et ne sente plus que la fièvre et les battements de son cœur. Que si au contraire on se bute aux procédés et aux matériaux, l'intérêt se refroidit et tarit presque aussitôt.

Pour exprimer simplement, il faut être simple soi-même, il faut être *sincère* ou *naïf*, car ces deux choses reviennent au même ; il faut s'exprimer tel qu'on est, droit devant soi, sans transiger ; il faut tracer à travers les actes et les choses la ligne directe et régulière de sa personnalité, de sa conviction et de sa foi ; il faut se transmettre tout entier dans son apparence extérieure. Divine qualité qui, supprimant entre la personnalité de l'artiste et celle du spectateur tout obstacle et toute hésitation, amène tout chaud le cœur de l'artiste au cœur du spectateur. Ce beau regard naïf et tendre qui dans ce tableau nous regarde, n'est-ce pas celui de l'artiste lui-même cherchant à nous toucher et à obtenir de nous un moment d'attention et d'amour ? Toucher, se faire aimer, voilà tout le secret de l'art ; voilà le secret de sa valeur et de notre culte.

Mais n'est pas naïf qui veut. L'artiste qui se dirait « *Aujourd'hui, je veux être naïf* », se ferait une grosse illusion. On est naïf ou on ne l'est pas, c'est de naissance. Et on l'est naïvement, sans le vouloir et même sans s'en douter, ainsi parce qu'ainsi. On ne peut à la fois être sceptique et naïf. Pour être naïf, il faut rester tel qu'on est en sortant des mains de Dieu, avec cette confiance qu'aucune expérience,

même la plus cruelle, ne peut entamer, avec ces surprises de ne point rencontrer partout sa propre candeur et sa propre bienveillance, avec cette foi inaltérable en la bonté des âmes et des choses, avec ce rayonnement de pureté qui embellit et purifie tout ce qu'il touche.

Pour être naïf il faut rester jeune à la source de sa pureté originelle. Et ainsi reste-t-on jeune, jusqu'au bout, droit devant soi, d'un bloc avec soi-même, à travers toutes les incohérences de cette vie matérielle, toutes ses laideurs et toutes ses turpitudes. Aussi le véritable artiste reste-t-il toujours jeune, et même dans sa plus extrême vieillesse, garde-t-il dans son visage le reflet de sa jeunesse morale. Mais comment être naïf dans notre époque de scepticisme d'égoïsme et de combativité, avec nos âmes inquiètes et compliquées ?

Etre simple, naïf, primitif, original, beaucoup voudraient l'être et peu le sont, quelques privilégiés, quelques hommes de génie. Car pour être grand, il s'agit de fixer en soi quelque grand aspect de l'humanité commune, non en la conquérant, car elle n'est à personne en particulier, car elle échappe à l'étroitesse de nos égoïsmes, mais en se laissant conquérir par elle, en nous abandonnant à elle afin qu'elle puisse faire de nous ce qu'elle veut, sans même que nous nous en doutions. Etre divinement humain sans s'en douter et, par conséquent, sans aucun mélange d'égoïsme et de petitesse, tel est le secret du génie.

Encore un autre ennemi de l'art : *l'ennui*.

Que de prétendus chefs-d'œuvre ne savent qu'une

chose, distiller l'ennui ! Il se trouve des gens, très bien intentionnés sans doute, nous entretenant impitoyablement, devant d'immenses machines, et de la justesse des relations et des proportions, et de la science anatomique, et de l'habileté des raccourcis. Ils ne se trompent pas, vous pouvez en être sûrs, d'un millimètre, et leur œil est aussi exact qu'un compas ou autres instruments de mesure. Ils triomphent. Qu'avez-vous, en effet, à répondre ? Rien, que ceci : que c'est ennuyeux ! Et vous aurez le dernier mot.

Car la raison, le compas et la mesure n'ont rien à voir dans l'art. L'art étant une folie, un excès, un rêve.

Vous n'avez pas besoin de savoir dessiner et peindre vous-mêmes et d'avoir passé par l'école des beaux-arts pour vous y connaître en art. Là est l'émotion, là est l'art. Ne craignez donc pas de passer pour des profanes en trouvant que David, par exemple, est profondément ennuyeux. David, mais Raphaël aussi, avec sa symétrie apprise et ses balancements prévus, et, puisqu'il faut le dire, avec sa sagesse timide et sans élan. Pour voler, il ne faut pas craindre de se casser les reins. Et vous outrepasserez toute hésitation et toute crainte si vous avez une forte conviction.

Donc, avant tout, pas d'art ennuyeux.

Il n'y a pas d'art là où il n'y a pas d'enthousiasme là où il n'y a pas de joie. Même dans une scène de martyre, devant toutes les horreurs d'un supplice impitoyablement raconté, si je sais communier avec les intentions de l'artiste, je dois, avant tout, partager l'exaltation du saint qui meurt joyeusement pour sa foi. Et l'artiste nous ennuie quand il

s'ennuie lui-même, quand il ne voit dans l'art qu'un métier.

Regardez un artiste, un véritable artiste, si vieux qu'il soit, son visage restera toujours jeune, et son regard limpide et naïf; il y aura toujours une flamme dans ses yeux, la flamme de son cœur où jusqu'au dernier jour brûlera le feu sacré.

Il ne pontifie pas; il n'a pas l'air sérieux et solennel d'un professeur, d'un temple du grand art, de quelqu'un qui est maître de soi et content de soi. Car à être maître de soi, de quoi est-on maître? De peu de chose vraiment, de rien. On sent qu'il ne s'appartient pas, qu'il obéit à un rayonnement intérieur, et que son regard imprégné de mystère vient de loin. Il est attendri; il ne songe qu'à aimer, qu'à s'abandonner à sa vocation, qu'à s'élancer sur les traces de la beauté qui veut l'emporter avec elle dans le vol de son enthousiasme rapide. Il se donne sans compter, il s'oublie et se sacrifie; et la beauté le récompense en lui donnant sa joie, sa joie qui est celle même de la vie.

Voici encore un autre ennemi de la beauté et de l'art : *la ligne droite*.

Pas de science analytique et matérielle. Donc pas de lignes droites sinon en tant que simples procédés, et comme composants à l'infiniment petit d'une circonférence, à l'image de la nature elle-même; et sinon à la condition d'obtenir d'elles, malgré elles, l'impression d'une circonférence et d'un mouvement circulaire.

La ligne est essentiellement indicatrice d'un mouvement. L'œil suit la ligne et en la suivant décrit un

mouvement. C'est en traçant la ligne que l'artiste atteint son but qui est de nous envelopper et de se développer par nous, de nous entraîner dans son rythme et sa cadence, de tracer avec nous ses circonvolutions harmonieuses autour de la beauté qui est l'objet commun de notre amour. C'est par la circulation de ses courbes qu'il nous ramènera obstinément au cœur de son œuvre, à son propre cœur, à sa propre émotion et à son propre enthousiasme. C'est par les courbes qu'il fera de son âme et des nôtres une même constellation tournant éperdument autour de son centre idéal, une même réciprocité, une même vie s'élargissant et se dilatant sans mesure. C'est par les courbes qu'il amortira entre ses mouvements divers les brusqueries et les heurts, qu'il enchaînera ces mouvements les uns aux autres, qu'il les exaltera les uns par les autres, qu'il les précipitera les uns vers les autres, qu'il les enroulera les uns autour des autres vers un même mouvement sans hésitation et sans défaillance, continu, rapide, enfiévré. C'est par les courbes qu'il sertira son œuvre, qu'il la nouera, qu'il fera jaillir d'elle sa fleur et son parfum. C'est en se courbant lui-même qu'il nous l'offrira, car toute œuvre d'art est une prière et un appel d'amour. C'est par les courbes qu'il ressuscitera la beauté de la création enfouie et amortie dans la complexité et incohérence des choses, et les preuves de l'amour du divin artiste sculptant son œuvre, et l'âme du Dieu voulant faire de son corps le modèle où tout s'encadre et s'équilibre, concourt pour ne plus former qu'une même vie éternelle et pleine, qu'une même lumière, qu'une même victoire contre le chaos des matériaux d'où il s'agit de tirer la vie. C'est par les

courbes que l'artiste détachera son œuvre de ses matériaux; qu'il la décollera pour ainsi dire du fond auquel il est figé; y dégagera l'expression qu'il veut tirer de ses formes et couleurs; y fera circuler l'atmosphère, la lumière et l'air; y accusera les plans qui approfondissent son horizon et ses perspectives; l'élargira et l'allégera; lui donnera du ressort et du relief. C'est par les courbes que nous entrerons normalement dans sa pensée, dans le mouvement de son intelligence, dans les contractions et dilatations de son cœur, dans la fièvre de son émotion... et d'autant mieux qu'elles seront plus énergiquement accusées, plus persévérantes, plus régulières, plus incisives et plus aiguës.

Il faut qu'un tableau tourne, s'enveloppe et se développe de lui-même, réponde à notre œil qui lui-même dessine un fragment de circonférence en traçant son horizon. Il faut qu'un tableau soit une concavité régulière, une profondeur qui en s'élargissant par elle-même et de son propre ressort nous donne l'impression de l'infini, du mystère, d'un au delà vers quoi tout aspire et veut se résoudre.

J'ai bien entendu dire à certains artistes que, puisqu'il n'y avait pas de lignes dans la nature, il n'y avait pas lieu de s'en préoccuper.

Pas de lignes dans la nature ! C'est bon pour les myopes et les aveugles qui ne savent rien voir au delà de la superficie immédiate des choses, ou qui trouvent plus commode de n'avoir à peindre qu'un platras. Pas de lignes; donc pas de plans, pas de théorie préconçue; pas de mouvement par lequel on puisse pénétrer régulièrement à travers les choses, les envelopper et développer suivant leur sens préconçu, suivant leur rythme et leur cadence, les

ramener au même, les contracter et dilater par leur cœur commun, suivre la trace de l'artiste qui court à leur cime pour en cueillir le rythme et le parfum, pour en faire un même bouquet et une même fleur. Pas de lignes; donc rien dans la nature qui réponde à notre intelligence, aux enveloppements de notre amour, aux dilatations de notre cœur qui voudrait tout embrasser dans sa circulation. Pas de lignes, donc pas d'enthousiasme nous emportant vers la nature et vers nous-mêmes. Pas de lignes, donc rien qui nous attache à la nature, nous y encadre comme dans la demeure qui nous est destinée, y ressuscite nos propres traces et les preuves de la royauté à laquelle nous avons droit. Pas de lignes, donc en face de la nature, rien que de l'indifférence et de la froideur. Autant dire, pas de lignes, pas d'artiste.

Tracer des lignes, c'est-à-dire distinguer nettement les plans entre eux, engage l'artiste dans de grandes difficultés, d'autant plus grandes qu'il s'agit de distinguer plus nettement les plans entre eux. Car plus les plans sont distincts, plus grande est la difficulté de les équilibrer ensuite ; plus le relief de chaque partie est intense, plus intense doit être le relief du tout. D'autant plus que tracer une ligne comme le doit faire le peintre simplement par la rencontre de deux plans et non pas, du moins en général, par le même coup de pinceau, est une chose en soi peu commode. Certains peintres pourtant, par exemple Della Francesca, dans ses portraits, y ont excellé ; et aussi quelle distinction, quelle aristocratie, quelle hauteur de dignité et de tenue ! On peut dire, à juste titre, que la ligne est la fierté, la dignité, l'aristocratie du peintre et de l'artiste en général, sa victoire contre la cohue de

ces matériaux. C'est avec la ligne qu'il redresse le corps vers le visage, et le visage vers le ciel, pour justifier la parole du poète : « Dieu a donné à l'homme un visage surnaturel pour regarder le ciel ».

Il ne faudrait pas s'imaginer qu'il suffit de vouloir pour tracer la ligne, la ligne indicatrice d'un mouvement régulier et décisif. C'est toujours la même chose : en traçant la ligne, c'est lui-même que l'artiste trace, c'est son propre mouvement de lui-même à lui-même. Si sa réflexion sur lui-même est sans hésitation et sans déviation, ailée par l'amour de la beauté surnaturelle qu'il voit en lui, alors sa ligne sera continue, légère, aiguë, droit au but. Si au contraire en chemin il chancelle à chaque pas dans les obscurités et les défaillance de sa propre matière, alors sa ligne sera pesante, incertaine, pénible à suivre et à reconstituer.

Des lignes, mais des lignes courbes. Pas de lignes droites, du moins autant que possible.

Les lignes droites aboutissent toujours à un résultat anti-artistique, soit qu'on les trace point par point, suivant une succession de points, comme si elles n'avaient aucun but préconçu, car alors on ne pourra donner par elles que l'impression d'un mouvement décousu, hésitant, rétréci; soit qu'on les accuse nettement d'un point à un autre, car alors elles ne pourront nous donner que l'impression de la rigidité et de la brutalité; soit qu'elles se résolvent en parallélismes, car alors elles ne pourront nous donner que l'impression de mouvements sans origine et sans conclusions communes, vers des

directions nous entraînant hors du sujet; soit qu'elles se rencontrent entre elles, car alors elles ne pourront donner que l'impression d'angles et de formes anguleuses, d'arrêts brusques, de heurts et d'antagonismes, sous la forme de rectangles, carrés ou de toutes autres figures non courbes ; car alors le cubisme, cette dérision de l'art, cette insolence de l'art allemand et de la mentalité allemande, est au bout. L'abus des lignes droites ne pouvant se conclure que par l'impression d'un ensemble incohérent, sans cohésion, sans tenue, sans ressort, sans caractère saillant.

Il y a deux lignes : la *circonférence* et la *ligne droite*; et par conséquent deux mouvements, *l'un* circonférenciel ou de circulation, à l'infiniment grand ; l'autre à l'infiniment petit entre deux points, d'un point à un autre ; *l'un* qui est la loi, et *l'autre* l'exception ; *l'un* qui propage et dilate la vie, la noue et la ramène à elle-même, fait de la vie un recommencement et une résurrection sans fin, un organisme vivant de lui-même, animé, assuré, perpétué par sa propre réflexion sur lui-même, par ses propres contractions et dilatations autour de son même centre qui est partout, par ses propres réciprocités entre ses propres forces centripète et centrifuge, par les circonvolutions où elle engendre l'un par l'autre son centre et sa périphérie ; *l'autre* qui signifie la rupture de l'équilibre vital, la décomposition et la dissolution de la vie, le passage de la vie à la mort; *l'un* qui en étant la condition de la vie, est aussi celle de la beauté et de la vérité ; *l'autre* qui, étant la route de l'infiniment petit et le signe de la mort, est aussi le signe et la route de l'erreur et de la

laideur; *l'un* qui aboutit à la sphère, symbole de la beauté, de ce qui est en soi et par soi, de ce qui s'équilibre, s'engendre, se résout et s'explique par soi-même; *l'autre* qui, entre deux points de plus en plus rapprochés, aboutit au point pur, c'est-à-dire à l'absence de vie, à l'inintelligible et au néant.

Il n'y a pas de lignes droites dans la nature sinon à l'infiniment petit et comme composants d'une circonférence. Tout tourne, tout revient au même. Tout n'est qu'identité. Et pourquoi aller si loin ? Nous avons notre modèle en nous, dans notre corps où nous nous voyons et concevons, et tout le reste à notre image; dont, quoi que nous fassions, nous appliquons et proclamons la loi ; notre corps qui n'est que l'exemple de la circulation, et comme quoi la circulation est la condition et la réalisation de la vie, et par conséquent de la vérité et de la beauté, de notre vérité et de notre beauté. Nous ne faisons que tourner en nous-mêmes, dans notre propre sphère, nous infléchir vers nous-mêmes et nous réfléchir sur nous-mêmes tels que nous nous sommes infléchis, recommençant ainsi indéfiniment ce que nous fumes une première fois, nous avançant méthodiquement sur l'enveloppement et le développement de nos propres circonvolutions, et en définitive sur la courbe inlassablement contractée et dilatée par notre propre cœur ; nous mouvant ainsi de notre regard à notre visibilité et de notre visibilité à notre regard suivant une même régularité, jusqu'au jour où les courbes qui nous ramènent à nous-mêmes se détendant et s'affaissant peu à peu nous abandonnent sans retour à l'influence des lignes droites qui nous précipitent vers la mort.

Il ne s'agit donc pas, bien entendu, de proscrire l'usage des lignes droites en tant que procédés, mais de faire en sorte qu'on ne donne pas l'impression de lignes droites, ou d'une simultanéité de lignes droites, ou d'une concurrence de lignes droites, mais bien d'une circonférence, d'une circulation, d'un organisme formé, conclu, noué par des lignes tournant les unes sur les autres, s'engendrant les unes par les autres, se ramenant les unes aux autres, s'enveloppant et se développant les unes les autres, s'étreignant les unes les autres ; si bien que l'œil, en les suivant, soit, non pas entraîné au dehors, mais ramené au sujet, enveloppé par lui, serti par lui ; si bien que l'œil du spectateur et le sujet ne soient plus qu'une même circulation, qu'une même communion, qu'une même étreinte. Toute ligne étant l'indication d'un mouvement, il faut que l'œil n'aperçoive qu'un seul mouvement principal développé par des mouvements secondaires, vers une même impression d'ensemble toujours et partout renaissante et rejaillissante, partout et toujours la même.

Nous ne sommes pas faits pour nous rétrécir entre deux points, pour nous enraidir sur l'inflexibilité et la brutalité des lignes droites, pour nous ramener sur nous-mêmes à ce même point qui est notre égoïsme, en nous y contractant et desséchant. Nous sommes faits pour nous libérer, pour nous élargir à l'infini, pour nous contracter et dilater réciproquement par le cœur qui est en nous, cœur d'où jaillit notre vie, où se noue par le mystère de nos contractions et dilatations réciproques le système de notre organisme, où nous sentons que chacun de nous est un nouveau centre parmi les centres

que la vie sème à l'infini en circulant sur elle-même afin de tout embrasser, tout ramener à elle-même, tout conclure en un même organisme et en un même corps. Cœur immense et insatiable, impatient de se répondre à lui-même en nouant par nous ses propres réciprocités, ardent de se réfléchir sur lui-même par nous, de nous emporter dans sa circulation, de faire de nous les agents de ses dilatations infinies.

Il n'y a pas deux cœurs, l'un pour vivre, l'autre pour aimer. Et nous le savons bien. C'est en épanouissant son cœur, ce cœur qui nous est commun à tous, que l'artiste donnera l'impression du mouvement qui fixe la vie et l'éternité dans les choses.

Encore un autre ennemi de la beauté et de l'art : le *parallélisme*.

Mettre à gauche exactement ce que vous avez mis à droite, faire les deux côtés d'une figure exactement pareils, ne chercher la symétrie que par l'addition d'éléments pareils, tout cela conduit à l'uniformité passive, c'est-à-dire à l'ennui et au dégoût. Il faut que l'uniformité et l'équilibre, pour être intéressants, captivants, artistiques, soient obtenus contre des différences, résistances, incompatibilités. L'homme et la femme (car c'est toujours nous qui avons le dernier mot en toutes choses) nous en donnent l'exemple et la loi suprêmes. L'homme et la femme infiniment semblables et infiniment différents. L'homme à l'infiniment grand et la femme à l'infiniment petit. L'homme en acte, et la femme en attente. L'homme qui doit faire de la femme sa

créature, la modeler et la régulariser à son image, la viriliser.

Bien des tableaux de la renaissance sont gâtés par l'uniformité par trop classique des parallélismes et symétries.

Ce que je dis de la ligne et des lignes, je dois aussi le dire des couleurs et des sons, et à plus forte raison des idées, des phrases et des mots.

On exige, dans un tableau, l'harmonie des couleurs. Cela n'est pas suffisant, et cette expression est insipide et incolore au prix de la réalité qu'il s'agit d'obtenir. Disons mieux : il faut que, dans un tableau, les couleurs soient amoureuses les unes des autres, tendres et accueillantes les unes pour les autres, non pas chacune au gré de leurs caprices et de leurs sympathies particulières, et par conséquent confusément et au hasard, mais par l'amour commun qui, en les inspirant, a su les mettre une en toutes et toutes en une. Il ne s'agit pas de fixer d'ici de là des couleurs éclatantes plutôt faites pour obscurcir le reste que pour le mettre en valeur. Et on peut faire un ensemble éclatant avec des couleurs qui, isolées, peuvent paraître fades et ternes.

De même pour un monument. Il faut que, dans un monument, les ornements et statues fassent corps avec la pierre en ne semblant en être que la sève gonflante et la fleur.

Il faut, en définitive, tout sacrifier au but qu'on veut atteindre, c'est-à-dire à l'équilibre, à l'harmonie et à la beauté du tout, sans céder au plaisir qu'on aurait de s'attarder ici et là, pour exécuter

des variations et des guirlandes en dehors de la route. Il faut voler au but qu'on doit aimer, auquel on doit tout sacrifier, auquel on doit se sacrifier soi-même, afin d'exprimer par lui l'oubli de soi-même et l'attente passionnée dans lesquels on a travaillé pour l'atteindre. Et c'est ce sacrifice et c'est cet amour qui en seront la gloire et la récompense. Car il s'agit d'être aimé, et pour être aimé, d'aimer soi-même.

Et voici encore un autre ennemi de l'art : le *raisonnement analytique*.

Pas d'art ennuyeux, vous disais-je naguère, comme une des conditions de l'art. Pas d'art ennuyeux; il ne faut donc pas que moi-même je vous ennuie. Donc pas de raisonnement, aucune preuve, aucune prétention de vous imposer la lecture d'un cours et d'une leçon. Rien n'est plus contraire à la beauté que le raisonnement, que ses froideurs et ses calculs. Tout raisonnement est sec et aride ; tout raisonnement est un étau brutal qui veut nous tenir entre ses pinces ; et toute théorie, du moins dans le domaine de l'art en général, et à plus forte raison de tel ou tel art en particulier, est un procédé.

Considérer la beauté comme une chose qu'on puisse soumettre au compas et à la mesure, ou traiter comme un problème, ou réduire à une succession de théorèmes, ou asservir à un moule, comme une science exacte faite pour être appliquée suivant des formules toujours les mêmes pour tout le monde... est le fait de gens qui l'ignorent et la déshonorent.

La beauté n'est pas chose qu'on puisse définir et,

par conséquent, limiter par des mots et par des phrases; et on peut affirmer que plus les mots seront précis et exacts et, par conséquent, tyranniques, moins la beauté consentira à s'y astreindre. Car c'est une joie qui veut éclater, nous emporter dans son rythme et son chant, dans sa chaleur et ses explosions. Car c'est le caractère saillant de la vie. Car c'est la jeunesse où la vie s'ouvre comme en sa fleur, où elle se dépense comme un trésor sans fond. Car c'est la liberté qui nous ouvre l'infini. Il n'y a qu'une voie vers la beauté, le vol de son enthousiasme rapide, l'explosion d'un cœur qui frappe à notre cœur en mendiant notre amour, et les enveloppemements délicats d'une tendresse qui veut s'emparer de nous sans nous heurter et sans nous froisser, qui veut nous cueillir comme la fleur qui s'offre à notre main attendrie.

Enfin, pour finir, un dernier ennemi de la beauté et de l'art :

L'analyse analytique, ou *culture exclusivement analytique* ou *scientifique*, ou *esprit analytique*.

L'analyse a pour effet immédiat de rompre l'harmonie, l'équilibre et la cohésion des choses en décomposant tout par lignes droites, par angles, par perpendiculaires, par parallélismes jusqu'à l'infini, par différences et irréductibilités, par luttes et antagonismes, par mouvements infiniment courts, par une poussière de points vers une inconsistance, une défaillance, une impuissance de plus en plus accentuées de la vie et de la réalité. Elle a pour effet de nous fixer sur le chemin le plus court vers la matière, de nous exposer

immédiatement au contact de ses joies grossières, de ses fatalités et brutalités. Elle a pour effet d'amortir l'intelligence, de nuire à sa dilatation et à ses développements et enveloppements harmonieux, de la réduire à son infiniment petit et à son infiniment court, de la ramener à n'être plus qu'un tracé de lignes droites, de parallèles et d'angles, de l'enfouir au milieu de l'incohérence, de l'obscurité, de la poussière de ses propres points et moments; et, en faisant de tout une alternative entre le pour et le contre, un problème toujours renaissant, d'y inculquer l'esprit préétabli du doute, d'indécision, d'impersonnalité, d'abstraction, de méfiance et de critique, au rebours des impulsions du sens commun, de la beauté, de la lumière et de la vie qui jaillissent des profondeurs de notre être. Elle a pour effet d'être pour l'intelligence un poids, une ornière, une servitude, un obstacle à toute réflexion, à toute envolée, à toute hauteur et ampleur d'horizon, à toute vue d'impression et d'ensemble, à toute sensation de beauté et d'art; et comme un chemin de fer avec toute sa rigidité et tout son mouvement mécanique; et comme le boulet de canon qui va tout droit devant lui, aveuglément; et comme le bond instinctif de la bête vers sa proie. Elle a pour effet, en somme, de nous mener fatalement à notre mal moral, intellectuel, physique.

Tels sont les inconvénients et dangers de la culture exclusivement analytique et scientifique, du moins en soi et par soi. Il est évident que, pour peu qu'on ait une intelligence ouverte et primesautière, on y échappe plus ou moins. Mais telle est la pente ; et il est facile d'y glisser, surtout à

notre époque où l'étude des lettres est de plus en plus délaissée.

La culture des lettres, voilà le remède ou le palliatif. La culture des lettres, c'est-à-dire l'effort pour développer clairement, éloquemment, ce qu'on sent, ce qu'on a dans l'esprit et dans le cœur, pour nous ramener à ce qu'il y a de fixe et de durable en nous, pour nous saisir dans notre essence, pour nous élargir à la chaleur de la beauté qui est en nous, pour nous éclairer à la lumière du Dieu qui palpite au fond de notre cœur.

Nous ne devrions voir autour de nous que l'éternité, la régularité, l'immuabilité, la beauté, la vie divine qui sont l'aliment, le ressort, la substance de notre intelligence. La nature est divine ; elle est la demeure et la gloire d'un Dieu. C'est ce Dieu qui est notre regard de beauté embellissant tout, accordant tout, nous enveloppant et développant à travers les profondeurs mystérieuses de la vie, élargissant notre horizon jusqu'à l'infini, nous donnant la sensation de la plénitude où nous sommes plongés, de l'harmonie dont nous faisons partie, de l'amour qui nous pénètre de toute part, d'une nature amie qui nous appelle à entrer avec elle dans un même rythme et une même cadence, à la gloire du Créateur et autour de son autel. C'est ce Dieu obscurci dans notre inconscience que nous devons ressusciter pour donner à notre regard la sensibilité qui réponde à son appel de beauté et d'amour. C'est ce Dieu qui est la lumière, la vie, le Verbe et la théorie de la vie ; et c'est son langage qu'il faut entendre, avec lequel il faut nous accorder par la beauté des mots et des

périodes, afin de ne plus faire avec Lui qu'une même théorie, une même sensation et un même mot de vie.

Ce que je dis de l'esprit analytique, je dois le dire pour la même raison de la *science analytique* et *matérielle*.

Science du bien et du mal, source de peu de bien et de beaucoup de mal, à qui nous devons les sous-marins, les avions, les gaz suffocants, les explosifs terribles qui ont intensifié les maux de la guerre au-delà de toute imagination, a fait de la guerre un malheur mondial, a failli donner au mal l'empire du monde.

La science analytique acharnée contre l'œuvre du Créateur, contre la beauté des choses, contre la cohésion et l'harmonie où le Créateur a soigneusement enseveli et amorti les puissances d'explosion et de dissolution, où il a caché toute la cuisine rebutante de nôtre assimilation et déperdition internes.

La science, suprême puissance de la laideur, qui enlaidit tout de plus en plus, gâte, par ses chemins de fer et ses usines, ses fumées et ses odeurs, la beauté des paysages champêtres et urbains, la limpidité de l'air et la pureté de l'eau.

La science qui invente pour le plaisir d'inventer, par gloriole, par curiosité malsaine, au hasard, dans tous les sens, sans savoir ce qu'elle fait, où elle va, où elle mène l'humanité.

La science qui, par ses inventions, a favorisé, provoqué la domination du nombre et de l'argent.

La science au service de l'argent.

La science qui a fait de l'humanité un conflit d'intérêts, de concurrences, de combativités et de haines, une évolution et une révolution en permanence.

La science au rebours de la beauté morale sociale, intellectuelle, physique; au rebours de nos destinées véritables; au rebours de notre vie saine et normale; au rebours de la modération de nos désirs et de notre bonheur véritable.

La science par qui l'humanité développe la faute d'Adam, et cette curiosité malsaine et désordonnée qui est la marque de *notre* esprit féminin. Esprit analytique, esprit scientifique, esprit féminin, où nous tombons de plus en plus.

Il n'y a donc pas, pour l'art et la beauté, de théorie particulière. Il n'y a qu'une seule théorie pour la beauté, la vérité et la vie. C'est la beauté qui est la théorie, c'est-à-dire le chemin de la vérité et de la vie, et comme on ne peut connaître la vérité et la vie qu'en les vivant, ainsi la beauté. Apprendre à quelqu'un qui l'ignorerait la beauté de l'abnégation et du sacrifice serait peine perdue. Pour connaître la beauté, il faut en avoir éprouvé la joie et les plénitudes. Il faut en avoir accompli la condition qui est de se donner et de se sacrifier généreusement et sans compter; il faut avoir noué avec elle cette réciprocité d'amour qui fait qu'on se sent aimé d'elle en l'aimant par les contractions et dilatations d'un même cœur; il faut aimer en elle non quelque chose d'incertain et de vague, mais un autre nous-mêmes, meilleur et plus beau, infiniment meilleur et plus beau, qui, en donnant

l'exemple du sacrifice et de l'amour, de l'amour vers le sacrifice, a fixé en lui le foyer inextinguible de la beauté. Et, dans la beauté, jamais on ne touche le but, jamais on n'en pénètre les profondeurs et le mystère. Plus on la connaît, plus on s'aperçoit qu'on ne la connaissait pas, du moins à sa valeur et à son prix.

Mais comment, artistes, vous convaincre sans raisonner? Je n'ai qu'un moyen, parler votre propre langage, le langage de la beauté et de l'amour. Faites-vous de grands raisonnements aux spectateurs ou auditeurs de vos œuvres? Non. Vous supposez qu'à travers les lignes et les couleurs ils sauront voir votre émotion et lire dans votre cœur. Les mots disent tout ce qu'on veut. Il ne faut pas compter sur eux pour traduire fidèlement notre pensée; presque toujours ils s'égarent et perdent leurs sens; car entre vous et moi ils ont bien des obstacles, bien des obscurités, bien des dédales à franchir, bien des préventions et des hostilités à vaincre. Je n'ai donc qu'un moyen : faire moi-même, comme vous, une chose qui émeuve, où nous communiions, vous et moi, dans une même émotion partagée, trouver le chemin de votre cœur, du cœur commun où nous nous entendons tous, où nous vivons tous de la même vie, où nous chantons tous le même hymne à la beauté, où la beauté éclate sa gloire; et, par conséquent, célébrer celui qui est la beauté vivante, le Dieu d'amour et de beauté en l'homme, l'homme de beauté et d'amour; le même modèle, le même artiste, le même chef-d'œuvre, le même exemple et la même victoire de la beauté et de l'amour. Lui seul qui connaît la beauté et peut en parler

savamment, car il l'a faite sienne en l'implantant par son sacrifice dans sa chair et son sang. Moi, je ne puis rien, je ne suis rien. Mais lui, si je sais suffisamment m'effacer et m'oublier, peut féconder mon langage et animer mes mots. Car moi aussi je ne suis qu'un procédé entre ses mains. Un procédé, c'est-à-dire un cadavre. Que je disparaisse donc entre lui et vous!

Conditions et énergies de la Beauté

La beauté : un mystère, une création, un langage, une vocation, un sacrifice, un effort au-dessus de nous-mêmes; c'est le calme et l'équilibre, la solidité et la virilité; un luxe, notre luxe; c'est ce qui est pleinement humain.

La Beauté c'est l'Homme-Dieu.

Du style. Le style gothique. Absence et impossibilité actuelles de style. Remèdes à l'absence de style.

Tous ces ennemis de l'art, correction pour la correction, science analytique et matérielle, art commercial, retour à la nature, absence des hiérarchies et proportions entre les différents modes et objets de l'art, chair pour la chair, chercher à plaire, art immoral ou amoral, copie servile, exagération de la puissance, orgueil, égoïsme, complexité et cohue des matériaux, ennui, ligne droite, art géométrique, parallélisme, raisonnement analytique, s'engendrent les uns les autres. Ils ne forment à eux tous qu'une seul ennemi de la beauté toujours le même sous ses différents modes : la laideur.

A ce point le terrain est déblayé; du moins, je l'espère. Je me suis efforcé de me rendre compte de ce en quoi l'art ne consiste pas, de ce qui est la négation et l'ennemi de l'art. Il s'agit maintenant,

si je puis, de payer comptant, en définissant en quoi consiste l'art, quelles en sont les conditions et énergies.

Nous avons eu plus d'une fois l'occasion de montrer que la beauté est une émotion partagée, une communion, la synthèse de tous les cœurs en un seul cœur, notre chemin vers nos destinées surnaturelles et divines, vers l'homme commun qui est notre rapport avec Dieu, avec les autres hommes, avec nous-mêmes; qu'elle est une conviction, une foi, une vision, un rêve entrevu dans un éclat de lumière, dans un transport de joie, dans un moment de folie, dans l'oubli et l'abnégation de nous-mêmes, dans l'explosion d'un monde surnaturel. Nous avons reconnu qu'elle se nourrit de chasteté, d'humilité, de simplicité.

Reste à développer certains points encore insuffisamment éclairés : qu'elle est un mystère, une création, un langage, une vocation, un sacrifice, un effort au-dessus de soi-même, le calme et l'équilibre, un luxe, notre luxe, le caractère de ce qui est divinement humain, humainement divin, de l'Homme Dieu commun qui veut être présent en chacun de nous.

D'abord, la beauté et l'art sont un *mystère*.

Avant tout, la définition, la valeur, l'énergie de la beauté et de l'art, c'est qu'ils sont un mystère, le mystère par lequel se révèlent la vérité et la vie, c'est-à-dire l'éternel, l'immuable, le total, l'exclusif, ce qui est en soi et par soi, ce qui est infiniment fécond et intarissable, le mouvement, la lumière et l'énergie, l'équilibre, le rythme et la cadence des

choses ; l'amour qui les lie, leur saveur et leur parfum ; et par conséquent l'invisible, l'imperceptible, l'impondérable, l'immatériel et le surnaturel ; et par conséquent le divin.

Nous voulons définir la beauté et l'art, et nous reconnaissons en même temps qu'ils sont indéfinissables. Mais il n'y a pas à chercher ailleurs, et il faut les accepter tels qu'ils se définissent, c'est-à-dire définis parce qu'ils sont indéfinissables, par leur mystère.

La beauté et l'art sont un mystère. Si nous acceptons cette définition pleinement et sans réserves, elle nous ouvrira aussitôt des perspectives infinies et nous inondera de sa lumière.

Mieux encore, la beauté et l'art sont le Mystère. Car il n'y a qu'un seul et même mystère, celui de la vérité de la vie de la beauté et de l'amour, celui de Dieu qui ne fait qu'un de la vie, de la vérité, de la beauté et de l'amour, de Dieu en dehors duquel il n'y a que le néant, de telle sorte qu'on peut dire que le mystère c'est ce qui est, c'est celui qui est, c'est celui qui peut dire de lui « Je suis celui qui suis ».

Tout est mystérieux, inexplicable, indéfinissable, d'un bout des choses à l'autre. En expliquant une chose par une autre, nous ne faisons qu'expliquer un mystère par un autre mystère plus étonnant, plus profond, et ainsi indéfiniment. Et plus avant nous nous enfonçons dans le mystère, mieux nous comprenons, car plus nous avançons vers Dieu et vers sa révélation, vers Dieu et vers son révélateur, vers Dieu et le Verbe de sa vie, vers Dieu et la théorie de sa création, vers Dieu et son corps, vers Dieu et l'Homme Dieu, vers Dieu et nous-mêmes, vers la sensation de notre vie divine par le Dieu qui est en

nous. Il y a un Dieu en nous que nous pouvons vivre comme nous-mêmes. Ainsi le mystère est résolu, nous le vivons, il est notre vie, et nous nous révélons à nous-mêmes notre propre mystère par la même révélation, par le même révélateur, par le même corps, par le même Homme-Dieu que Dieu lui-même.

Le mystère nous conduit, sa beauté nous éclaire, et nous apercevons dans nos profondeurs, au delà de nous-mêmes, le Dieu dont la lumière vient jusqu'à nous, dont nous sentons l'amour. Le mystère n'est pas un mur, c'est une perspective sans fin où les obscurités se dissipent de plus en plus indéfiniment devant nous, vers une lumière de plus en plus éclatante, vers une vie de plus en plus intense, vers une beauté de plus en plus parfaite, vers un amour de plus en plus chaleureux, vers un Dieu de plus en plus immédiat et présent.

Le mystère ne veut qu'une chose, n'aspire qu'à une chose : se révéler, nous éclairer par sa révélation, ne faire qu'un avec nous, qu'un même jet de lumière et qu'une même plénitude de vie, qu'un même acte de révélation.

Ainsi le problème est-il résolu par son impossibilité même. Ainsi le mystère et la lumière ne font-ils plus qu'un.

Ainsi plus nous épurerons et sculpterons notre corps divin suivant le modèle divin que Dieu nous révèle en nous, mieux nous nous connaîtrons, mieux nous saurons ce qu'est l'homme, et l'humanité dont nous sommes les membres, et le Dieu où se conclut notre humanité.

A plus forte raison l'artiste.

Ce que l'artiste veut sculpter, peindre ou chanter,

c'est le mystère; car toute œuvre sans la sensation du mystère est artistiquement nulle, n'est plus que l'expression du fait en lui-même, du fait pour lui-même, du fait tout sec, indifférent et brutal. Le mystère, c'est-à-dire son propre mystère, sa sensibilité, le secret de son cœur, la fleur de son âme qu'il nous tend afin de goûter avec nous et par nous les joies délicates de la beauté. Le mystère, c'est-à-dire la profondeur incommensurable des horizons, les dilatations infinies de la vie hors des formes et des couleurs, l'empreinte de la durée, la victoire de l'éternité contre le temps, le frisson et l'âme des choses, leurs tristesses, leurs mélancolies et leurs joies, le bonheur qu'on aurait à s'y mêler et confondre pour participer à leur vie divine, pour être leur rythme et leur vol vivants.

Ajoutez à celà que la Beauté, par un grand B, n'est à personne en particulier; elle n'est qu'à Dieu et en Dieu. Chacun de nous à sa beauté particulière, la partie qu'il doit jouer, la note qu'il doit sonner dans l'harmonie et l'orchestre de la beauté, suivant notre tempérament particulier, suivant notre vision personnelle. Et cette beauté nous ne la connaissons pas *à priori;* c'est un mystère qu'il nous faut révéler à nous mêmes, en le saisissant au fond de nous-mêmes, en faisant de nous-mêmes sa lumière et sa gloire, en apprenant à connaître ce que nous sommes et pourquoi nous sommes faits, et comment nous devons répondre à notre vocation et destinée particulières.

A plus forte raison l'artiste. C'est son propre mystère que l'artiste doit sculpter, peindre ou chanter. A sortir de sa voie, l'artiste risque de ne nous donner que l'impression de ses hésitations et

de ses incertitudes. Combien ont échoué pour s'être méconnus et pour avoir visé à côté ou trop haut! Se connaître soi-même, démêler ses aptitudes, s'y conformer, ne pas errer à l'aventure, marcher droit à soi sur sa propre voie, quelle difficulté! L'artiste ne peut la vaincre qu'en produisant. Il faut qu'il tire la beauté de ses entrailles et de son cœur. Mais un premier pas fait, alors qu'il croit l'avoir atteinte, il sent une vocation nouvelle encore plus pressante que la première; il sent qu'il doit faire mieux et que ses premiers succès ne sont qu'un engagement et un encouragement vers de nouveaux progrès. Dans sa fièvre et son enthousiasme, il s'imagine pouvoir saisir la beauté qu'il poursuit; mais son chef-d'œuvre ne fait que déblayer la route devant lui, et plus loin, beaucoup plus loin, il aperçoit la beauté qu'il s'agit d'atteindre dans une nouvelle splendeur.

Et ainsi de suite indéfiniment à travers une route où les joies et les sacrifices s'engendrent alternativement, sacrifices de plus en plus généreux et joies de plus en plus pleines.

Et ainsi en obéissant toujours à l'émotion qui l'entraîne, à la vision qui l'éclaire, parviendra-t-il à mettre dans son œuvre ce qui doit en faire la saveur et la beauté, c'est-à-dire l'impression de sa personnalité et originalité propres. Et ainsi l'artiste se personnalisera-t-il de plus en plus. Ainsi restera-t-il toujours pour lui un imprévu, une originalité jamais tarie et toujours résurgissante, une joie toujours nouvelle d'apprendre à se connaître, de se révéler à lui-même sous des aspects toujours nouveaux et inattendus, de pénétrer toujours davantage vers la beauté, lumière de la vie, de sa vie.

L'artiste qui entreprend un tableau ne sait d'avance qu'assez confusément ce qu'il veut. Il est sur la route d'un mystère à découvrir. Il apprendra son tableau en le faisant; et ainsi sa perspective s'élargira de plus en plus, son émotion se dilatera et éclatera de plus en plus par les formes et les couleurs, son tableau vibrera de plus en plus en son chant de joie et d'enthousiasme. Que si au contraire son plan est nettement arrêté et circonscrit d'avance, il ne pourra produire qu'une impression de sécheresse et d'étroitesse. Il faudrait qu'un tableau restât en somme inachevé, ou du moins le parût, afin de ne pas arrêter notre perspective et notre élan vers l'au delà indéfiniment lointain, inaccessible. Trop de précision limite l'horizon et nous casse les ailes.

Que l'artiste se pose donc en face de lui-même comme en face de la nature, quand il veut peindre. Car lui aussi est la nature, à bien plus forte raison. Lui aussi est un tableau, et combien plus suggestif ! Qu'il sache provoquer l'éclair lui découvrant la beauté, le coup de foudre de la beauté s'emparant de son cœur, l'émotion où la beauté et lui ne font plus qu'un ; et alors il sera lui-même une sensation d'art, la beauté vivante, la beauté révélée par elle-même. Car dans la beauté, il y a une personne, une âme, un artiste qu'il faut s'assimiler et vivre.

L'artiste doit avant tout exprimer sa personnalité. C'est sa personnalité en somme qui est son pivot, son point de repère, l'allure de son mouvement. C'est sa personnalité qui est l'âme de son tableau, qui en est l'esprit, le rythme et le chant. C'est cette personnalité que nous voulons voir et qui nous intéresse, et non les formes et les couleurs, choses naturellement impersonnelles et

mortes. S'il est lui-même simple et tout d'une pièce, tout entier à sa vocation et à l'enthousiasme de son art, ce qu'il fera sera à son image, tel qu'il se voit, limpide et clair, harmonieux, expressif et émouvant. Mais s'il est compliqué, tiraillé entre des buts différents et par conséquent obscur à lui-même, il ne pourra produire que des œuvres sans consistance et sans tenue, rebutantes par leur indécision et leur incertitude.

Concluons de là que l'art et la beauté sont essentiellement une création : *la création.*

Créer c'est mettre quelque chose là où il n'y a rien, ou plutôt c'est non seulement vaincre une résistance, mais encore lui inculquer la volonté et l'amour de sa propre défaite. Ainsi l'art et la beauté. Et là, où il n'y a rien, qu'y peut-on mettre sinon soi-même? Hors de Dieu, il n'y a que l'absence et le néant. C'est donc en se rayonnant et se dilatant lui-même que Dieu crée ; c'est en mettant dans sa créature tout ce qu'il est lui-même, tout ce qui exprime sa personnalité, toute sa foi, tout son enthousiasme, toute sa beauté et tout son amour, toute sa plénitude et toute son éternité; de telle sorte qu'il n'y ait dans sa créature rien autre chose que lui. Mais comment obtenir de nos passions et instincts matériels que nous consentions de faire de nous les créatures divines que Dieu veut pour le vérifier et pour le revivifier ?

Nous savons maintenant quel est le prix de la création. Il a fallu qu'un Dieu la paye de son sacrifice, de sa chair et de son sang, de sa mort même. Ainsi l'artiste. Il doit s'attendre à n'atteindre la

beauté qu'en la fixant dans sa chair et dans son sang, dans ses privations et ses souffrances, à travers ses propres ronces et ses propres épines. Tel est le chemin de la beauté et tel est son prix. La facilité ne conduit pas à la beauté. Elle n'est que le fait des âmes sans ressort et sans envolée, molles et indifférentes. Pour créer, il faut souffrir.

Ce que Dieu a créé par son martyre, c'est son corps, c'est le corps de notre humanité commune, qu'il a pétri de son amour, que nous devons pétrir de son amour, en nous aimant les uns les autres. Il a accepté ardemment son martyre pour s'apercevoir dans son corps qui est la réalisation de sa personnalité et de sa beauté.

Ainsi l'artiste. En peignant ou sculptant, l'artiste cherche à se créer tel qu'il se conçoit, à fixer dans son œuvre la beauté et l'éternité qu'il sent en lui, à se dégager de ses obscurités et incohérences pour s'apercevoir clairement, pour s'aimer et s'admirer comme on aime et admire une belle chose, pour jouir de l'épanouissement de sa personnalité et de la sensation de sa propre vie. Il n'y a rien en lui, rien qu'une vocation invraisemblable, absurde, démentie par tout ce qu'il sait, au rebours des leçons de la raison et de l'expérience, vers une beauté qu'il ne saisira jamais que pour se convaincre qu'elle est insaisissable et de plus en plus. Il faut que, tirant tout de lui, il se crée lui-même à l'image de cette beauté qui l'appelle, d'autant plus digne d'elle qu'il aura su la fixer en lui au dessus de lui-même ; d'autant plus personnel qu'il ne trouvera rien en lui qu'il n'y aura mis de lui-même ; d'autant plus d'accord avec lui-même que son œuvre sera à l'image plus exacte et plus fidèle de son âme ;

d'autant plus vivant de lui-même qu'il fera un même corps avec son œuvre. Ce qu'il voudrait voir en somme, en le réalisant, c'est son propre corps, non point son corps accidentel et passager incohérent et fuyant qui le voile à lui-même, mais son corps immortel, incorruptible et immuable, mais le corps sans défaillance et sans tache de l'Homme-Dieu dont nous sommes les membres. Ce qu'il voudrait créér, c'est ce corps qui est la forme visible et tangible du mystère qui l'agite, la preuve de ses destinées surnaturelles et divines, la lumière de sa personnalité. Tel est le but plus ou moins clairement entrevu, vers lequel il tend, duquel ses œuvres l'approcheront de plus en plus, s'il sait persévérer dans sa voie, au bout de laquelle surgit la gloire d'un Dieu. Car quoi qu'il fasse en créant, il use d'un privilège divin, c'est en Dieu qu'il crée, c'est par Dieu qu'il crée, c'est un Dieu qu'il crée. Il ne peut donc que gagner à vouloir consciemment ce qu'il fait plus ou moins inconsciemment.

Plus l'artiste s'assimilera son corps divin, plus il saura entrer dans sa circulation, dans son rythme et sa cadence, plus aussi il en recevra de lumière pour y apercevoir la beauté, plus il vivra la beauté pour en rayonner la lumière.

Dieu a donc créé pour s'apercevoir dans sa beauté, pour amour de sa beauté, pour s'aimer dans la créature qui est son chef-d'œuvre. Amour, toute puissance de la création, fécondité et dilatation de la vie, par quoi la vie se sème de proche en proche pour se récolter au centuple, pour prendre à chacune de ses étapes un élan nouveau vers ses destinées infinies, pour s'envelopper et se développer suivant un rythme continu. C'est le cœur qui crée. La beauté

seule fin de l'amour. La vie, la beauté et l'amour, trois étoiles d'une même constellation.

Ne tenir aucun compte des turpitudes et des vilenies dont l'expérience analytique voudrait faire la loi des choses, voir tout en beau et tout embellir, faire de la beauté l'âme même de notre regard, rayonner envers et contre tout ce qu'on a dans l'intelligence et le cœur, n'avoir foi que dans l'amour et dans la beauté, propager l'amour qu'on a pour la beauté, exciter par notre exemple l'enthousiasme qu'elle veut et qu'elle mérite, susciter des vocations artistiques, fixer dans une belle parole ou dans un beau geste la semence des héros et des martyrs, préparer pour ceux qui sont encore dans l'obscurité et l'erreur, loin de la voie droite, l'heure du relèvement et de la rédemption, provoquer et créer la beauté là où elle n'est pas, affirmer la victoire de la beauté contre la laideur, et ainsi libérer nos intelligences et nos cœurs de la tyrannie brutale du fait,... telle est la condition de la beauté et de l'art pour les littérateurs et les artistes, et aussi pour nous tous qui sommes tous les artistes d'un même chef-d'œuvre, d'un même corps divin. La beauté est essentiellement un acte, un acte de création, l'acte de la création.

Il s'agit de créer quelque chose de rien. Tout ce que nous fournit la nature ou l'école, les mots et périodes, les paraboles ou hyperboles, le son, les formules des relations harmoniques ou plastiques, les colonnes, chapiteaux et moulures, tout cet attirail classique et scientifique qu'il faut sans doute connaître et mieux encore posséder afin de s'en servir sans s'y asservir, tout cela ce sont les matériaux, c'est le rien où il s'agit de mettre quelque

chose, le rien où il n'y a qu'indifférence, obscurité, incohérence, laideur. Quelque chose, c'est-à-dire l'amour des formes et des couleurs les unes pour les autres qui les fond en une seule et même couleur, en une seule et même forme, en un seul et même rythme, en un seul et même chant, en une seule et même émotion partagée, en un seul et même cri de joie. Quelque chose, c'est-à-dire notre propre émotion, la lumière de notre propre cœur. Quelque chose, c'est-à-dire la sensation de l'artiste suprême dont l'âme vibre au fond de nous mêmes. Quelque chose, c'est-à-dire notre propre beauté ensevelie dans notre indifférence et notre égoïsme. Quelque chose, c'est-à-dire le rythme et la cadence de notre corps divin. Et alors non plus à travers la pesanteur et l'épaisseur des mots des formes et des couleurs, de la pierre et du marbre, mais à leur cime et à leur vol, la pensée de l'artiste ou littérateur, et celle du lecteur, auditeur ou spectateur, s'entrelaceront et s'étreindront pour voler ensemble d'un même coup d'aile continu, emportées par un même rythme et entraînées vers un même amour. Alors la matière ne comptera plus pour rien. Alors la route sera sans cahots et sans heurts, sans défaillances et sans chutes. Alors il n'y aura plus qu'enthousiasme rapide, flamme dévorante, communion dans une même beauté et un même amour, dans l'amour d'une même beauté et la beauté d'un même amour.

Créer, c'est le propre de l'artiste; c'est ce qui distingue l'artiste du professionnel.

On est quelquefois bien embarrassé pour déterminer ce qui distingue le génie du simple talent. Le génie crée, telle est sa marque. Il crée des types

ou des expressions typiques ; des types, c'est-à-dire des humanités qui tout en restant individuelles expriment un des modes de l'homme commun et immuable vivant au fond de nous tous ; des expressions typiques, c'est-à-dire des formules et des formes du langage où nous reconnaissons gravée une fois pour toutes l'idée que nous avons de nous-mêmes ; des types, par exemple : l'Agnès, l'Avare ou le Misanthrope de Molière ; des expressions typiques, par exemple : « A vaincre sans péril on triomphe sans gloire », telles qu'on peut en cueillir à pleines mains dans l'œuvre de Corneille.

L'œuvre du talent, après avoir un moment occupé l'attention, passe. Mais l'œuvre du génie avec ses types et ses expressions typiques entre dans le patrimoine moral et intellectuel de l'humanité commune et l'enrichit. Pour durer il faut enrichir ce patrimoine commun ; il faut avoir fixé à jamais un des mots du langage humain, un des mots par lesquels s'apparaît à lui-même l'homme tel qu'il a toujours été et tel qu'il sera toujours, tel qu'il se veut, ou tel qu'il voudrait ne pas être afin d'être tel qu'il se veut ; un des mots qui éclairent la route de nos destinées surnaturelles et divines.

A plus forte raison le littérateur.

En somme ce qu'il s'agit de faire pour répondre à la beauté et à l'art, c'est une œuvre d'imagination pure, dans laquelle l'observation et le fait n'entrent que pour ce qu'ils valent, à l'infiniment petit. Il faut tout tirer de soi ; il faut être illuminé par une vision intérieure, par une lumière où l'on saisisse, dans la sensation de sa propre vie, l'imperceptible et le surnaturel qui sont au fond de nous-mêmes, l'immortalité, la liberté, l'éternité et l'immuabilité qui

sont le caractère saillant de notre espèce commune ; notre humanité même entre son principe et sa fin, sur la voie de ses destinées, luttant, souffrant pour répondre à sa vocation, à travers ses chutes et ses relèvements, ses exaltations et ses désespoirs, ses joies et ses misères. Il faut considérer tout de l'Homme-Dieu que nous sommes, qui est le chemin de notre vérité et de notre vie, par lequel nous nous encadrons dans la vérité et dans la vie, sur le sens de Dieu créant tout à son image, faisant de tout la révélation de sa vie, de sa beauté et de son amour. De là, le fait s'éclaire, s'approfondit, prend de la saillie et du relief, déborde des limites étroites où l'emprisonne l'observation immédiate, s'élargit à l'infini, se sature d'éternité et de plénitude, raconte les prodigalités et les magnificences du créateur, l'enthousiasme et la joie où il a conçu et exécuté son œuvre. De là l'horizon est sublime et sans limites. De là l'homme est un Dieu qui se crée de lui-même, suivant l'idée qu'il a de lui-même, et tout le reste à son image.

Le fait ne doit être pour nous qu'une transition vers Dieu et vers nous-mêmes, qu'une occasion à l'infiniment petit pour rebondir jusqu'au dieu que nous sommes. Il s'agit de ne pas s'y attarder et s'y traîner avec complaisance. L'esprit d'observation est le chemin de la laideur ; car dans le fait, tel que, il n'y a qu'aridité et sécheresse et brutalité, au rebours de toute expansion et de toute dilatation, de toute participation à une destinée commune, vers l'égoïsme et l'individualisme purs, vers la poussière et l'incohérence des infiniments petits.

L'observation s'imagine que, pour saisir la vérité, il s'agit de la circonscrire dans un moment et un

lieu de plus en plus courts jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus nous échapper. A ce compte nous aboutirions au point et au moment purs, c'est-à-dire à la succession et addition des points et moments, à l'évolution, au hasard et à l'incohérence, à cette réalité sans solidité et sans consistance que nous montre la superficie des choses, à la coexistence des égoïsmes et individualismes sans le lien d'aucun amour commun, et par conséquent à cette erreur et à cette laideur qui font des antagonismes et des luttes les lois de la vie, et de l'équilibre matériel intellectuel social et moral.

Or Dieu n'a pas fait sa création de pièces et de morceaux. Il l'a conçue dans la lumière et l'a conclue dans l'amour. Il a créé et il crée pour poursuivre la laideur jusque dans ses derniers retranchements, pour la repousser hors de la réalité jusqu'au néant; l a soigneusement enfoui et enchaîné les puissances matérielles d'explosion et de révolution sous la cohésion des choses; il a enveloppé sous le rythme et la cadence des formes toute cette fermentation et toute cette cuisine où la vie s'élabore et s'ébauche en émergeant du chaos ; il a interposé entre lui et la laideur toute la gloire et la victoire de sa beauté. La vérité a aussi ses déchets, ses rebuts, ses exceptions. La beauté veut que nous considérions cela du plus loin possible et avec le dégoût et l'aversion que cela mérite.

Créer est le privilège de la jeunesse. Pour créer il faut être jeune; ou le rester. Il faut sentir en soi les ardeurs d'une vie qui est encore à sa source débordante, à la porte que Dieu ouvre à son cœur pour donner un libre cours à sa beauté et à son amour, à ses générosités et à ses prodigalités sans

limites, à ses enthousiasmes vers le chef-d'œuvre où il veut se conclure. Il faut avoir en soi intactes et la sève de la vie, et la foi qu'elle a en elle-même, et le besoin qu'elle a de se dépenser sans compter, de se sacrifier pour se recréer et se réengendrer en ses conséquences, en ses semblables, jusqu'à l'infini. La jeunesse crée, elle porte ses fleurs et mûrit ses fruits. La vieillesse est aride; elle perd le sens de la vie, car elle n'est plus qu'une vie usée, atrophiée, ayant perdu toute la vivacité, toute la spontanéité qu'elle tient de ses relations immédiates avec elle-même.

L'imagination est le fait de la jeunesse; l'imagination ardente et folle, vagabonde, emballée, pleine de ressort, toujours intarissable nouvelle et imprévue, irréductible au joug de la mesure et aux froideurs du calcul.

L'observation, l'expérience, la science sont le fait de la vieillesse réduite à regarder hors d'elle pour apercevoir la vie.

Mes amis, soyez jeunes, ou plutôt restez jeunes si vous pouvez. Ne nous tendez pas un cœur fané, flétri, sali par des traces de boue, usé par les excès, vieilli par le scepticisme et les railleries sacrilèges. Souvenez-vous de votre jeunesse, de sa pureté, de ses étonnements délicieux, de ses enthousiasmes, de l'hymne à la vie qu'elle chantait à gorge déployée, des explosions soudaines où elle s'éclatait pour s'ouvrir à la vie. Soyez comme le rossignol dans la nuit silencieuse ; que nous sentions la fraicheur de votre âme. Que votre âme soit une belle matinée de printemps, l'aurore toute embaumée du mystère d'où la vie impatiente veut bondir vers sa lumière et sa gloire. Rajeunissez-nous ; rendez-nous nos

illusions perdues, et la naïveté de nos joies d'enfant, et la saveur de ce Paradis perdu que nos réminiscences cherchent malgré tout à travers les laideurs de notre vie d'ici bas. Rouvrez en nous les voies de la vie, et les sources de son émotion, et le secret de pleurer, rire, chanter avec elle, de nous élancer sur la rapidité de son rythme et l'entraînement de ses cadences. Soyez comme elle, une ardeur d'aimer, de vous donner, de vous dépenser sans compter, une prodigalité sans mesure, l'insouciance qui sent en elle un trésor sans fond. Et laissez aux vieux la science et ses froideurs, ses sécheresses, ses hésitations et ses complications.

La jeunesse c'est la vie; être jeune c'est vivre. La vie ne vieillit pas, ne s'use pas. Pour être jeune, pour ne pas vieillir, pour exprimer la jeunesse, il faut rester aux sources de la vie, fixer en soi cette inlassable résurrection de la vie qui jaillit de ses profondeurs mystérieuses; il faut laisser parler la vie par soi, n'être plus que l'ardeur de la vie, vers elle-même, vers la joie de reprendre contact d'elle-même. Il faut être non compliqué, simple et naïf, primitif, tout d'un bloc avec soi-même; bondir sous l'élan de sa propre émotion, au risque de trébucher et de tomber; droit au but qui est la vie, la vie qui nous veut tout entier et tout de suite. Que c'est difficile et que c'est rare! L'épisode de Nausicaa dans l'Odyssée, beaucoup de tableaux primitifs des XIVe et XVe siècles, quelques statues gothiques, quelques chants liturgiques du moyen âge, quelques mélodies d'Haydn ou de Mozart, en voilà quelques exemples, entre autres.

L'art est un *langage* et une *vocation*.

La beauté n'est point une chimère, une abstraction creuse. La beauté n'est pas muette; elle n'est pas un simple écho à tout venant, sans expression propre, sans aucun moyen de se faire entendre, admirer, aimer. La beauté est le langage de Dieu. Dieu ne veut qu'un mot pour s'exprimer et se révéler, pour s'apparaître à lui-même dans sa beauté et dans sa gloire. Et ce mot contient tout. Et ce mot est la substance et la théorie de la vie. Et ce mot est un Dieu.

C'est un Dieu qui nous parle en nous mêmes de notre dignité surnaturelle; de ce que nous nous devons à nous mêmes pour rester dignes de nous-mêmes, de l'amour où nous devons nous associer et nous fondre vers nos destinées communes, du chef-d'œuvre où nous devons fixer la preuve de notre éternité et de notre origine divine. Nous n'avons qu'un langage de vie, qu'un mot pour répondre à la vie, qu'une éloquence pour nous ouvrir le cœur de la vie : l'Homme-Dieu qui est notre répondant éternel devant Dieu.

Bien parler, tout l'homme est là.

Parler, c'est-à-dire exprimer le dieu qui est en nous, nous modeler à son image, nous conformer à sa vie, et ainsi traduire la théorie vivante dont il est l'acte, remonter avec lui jusqu'au moment sublime où son chef-d'œuvre a jailli de son intelligence et de son cœur. Parler, c'est-à-dire nous déblayer de tout ce qui est accidentel et obscur en nous; nous rendre aveugles et sourds à l'onomatopée de nos instincts et passions; faire la lumière en nous; nous équilibrer par nous-mêmes; nous fixer sur le sens de notre propre théorie et de notre

propre destinée; nous ramener à n'être plus que rythme et cadence; nous illuminer dans un seul mot, dans le mot de notre vie, dans le mot où s'enracine notre vie, où éclatent la certitude et la plénitude de notre vie, dans le verbe de vie, de notre vie. Parler, c'est-à-dire ressusciter hors de la tombe, hors de notre tombe, le Dieu d'amour et de beauté qui est en nous, l'engendrer et créer à travers les mots, les formes, les couleurs et les sons, la pierre et le marbre. Parler, c'est-à-dire nous faire les apôtres de Dieu, les chantres de sa beauté et de sa gloire, le célébrer comme la source de notre propre beauté et le ciment de notre communion. Parler, c'est-à-dire poursuivre obstinément l'équilibre et la cadence des mots et des phrases avec cette conviction que c'est la route de la vérité et de la vie, de notre vérité et de notre vie, vers l'équilibre et la communion des intelligences et des cœurs, vers la miséricorde et la pitié, vers l'amour au fond duquel un Dieu nous appelle.

Il y a quelqu'un qui nous parle en nous, un autre nous-mêmes. Il y a en nous un verbe de notre éternité et de notre beauté. Naturellement nous ne voulons entendre en nous que l'appel de nos passions et instincts. Nous nous ignorons nous-mêmes et nous nous méconnaissons. Nous sommes des dieux! Il y a une beauté ensevelie en nous dans notre propre indifférence et cachée dans notre propre obscurité. Et nous vivons à côté d'elle sans nous en douter et sans nous en préoccuper, comme si là n'était pas notre vraie vie. Au besoin nous la renierions, nous la repousserions comme une gêne, comme une étrangère et une ennemie. Mais dans cette beauté il y a une âme, il y a un Dieu qui nous

veut pour se rayonner et se dilater par nous. Et ce Dieu attend impatiemment son heure et son occasion, sachant qu'elles viendront tôt ou tard, confiant dans la fécondité de la semence que par lui-même et avec lui-même il a mise en nous. Et tout-à-coup la lumière se fait en nous ; nous nous apercevons nous-mêmes dans l'exemple d'un de nos semblables, tels que nous devons être, tels que nous sommes si nous voulons, faits pour la beauté et pour l'amour, pour le devoir et le sacrifice. Et aussitôt surgit en nous un autre homme qui lui aussi veut être un héros, le martyr du devoir, la preuve vivante de notre destinée et dignité surnaturelles. Et comme Giotto voici que nous nous écrions : « Et moi aussi je suis peintre ! »

Artistes ou littérateurs, vous n'avez pas demandé à la beauté de faire ses preuves, ni de vous dire d'où elle vient et où elle vous mène. Vous ne lui avez pas reproché de ne répondre à aucune nécessité matérielle, d'être une utopie et une chimère, de vous livrer à la misère, de vous exposer aux railleries et au mépris du monde, de vous faire passer pour des fous. Du jour où vous avez entendu au fond de vous-mêmes la beauté vous dire : « je te veux, car je t'aime », vous avez immédiatement répondu à son appel et à sa vocation ; vous êtes allés à elle malgré tout, à travers tous les renoncements et tous les sacrifices ; vous avez considéré comme le plus grand des biens d'en sentir l'exaltation et la joie, et vous vous êtes donnés à elle pour toujours.

La vocation, quelle chose étonnante et mystérieuse ! Sommes-nous donc des fous pour nous sacrifier ainsi pour une chimère, pour des formes, des couleurs, des sons et des mots au fond desquels

il n'y a rien, rien qu'un flamme lointaine, toujours plus loin, toujours plus loin ?

Toute chose parle. En toute chose, j'entends le mot de la vie, de l'éternité, de la plénitude. La nature parle, elle nous raconte la gloire de Dieu, son amour, sa beauté, les bienfaits de sa Providence sans défaillance. Elle nous crie le nom de Dieu. Elle nous appelle à nous unir à elle pour rendre à son créateur l'hommage de la reconnaissance et de l'amour qui lui sont dus, pour cueillir la fleur et le parfum où elle s'élance jusqu'à lui.

Par quel bout peut-on prendre une chose qui ne dit rien ? Dans une chose il n'y a d'intéressant pour moi que ce qu'elle veut me dire. Il faut que je lui parle et qu'elle me réponde. Il faut qu'au fond d'elle je sente un cœur qui bat, un appel d'amour, un chemin s'ouvrant afin que je puisse y pénétrer et me l'assimiler; une circonvolution à travers laquelle je puisse circuler d'accord avec elle, dans un même rythme et une même cadence. Il faut qu'au fond d'elle j'entende l'artiste divin qui m'appelle et me parle de cette même beauté où nous communions dans le même amour.

L'art est un langage, une manière de s'exprimer, de s'entendre réciproquement. Langage incomplet, mais langage ; langage de cette beauté dont la littérature, du moins la littérature artiste et vraiment littéraire, est le langage complet. De telle sorte que le langage et la beauté ne sont qu'un seul langage de beauté et qu'une seule beauté de langage.

J'examine un tableau et j'écoute l'artiste. Si je l'entends me dire : « Regarde comme cela est beau ; partage mon émotion, mon admiration et mon amour; prends mon cœur et donne-moi le tien pour

rendre à la beauté l'hommage auquel elle a droit. Communions dans un même amour, car il n'y a qu'une chose qui compte, c'est la beauté de l'amour et l'amour de la beauté », alors j'aimerai son tableau et lui aussi. Mais s'il ne sait que me dire : « Prends ton compas et vérifie les proportions de mon tableau », alors il ne me parlera plus qu'un langage que je n'entends pas, celui d'un ouvrier; car un compas ne me dit rien.

Un tableau est un langage. Il faut qu'il exprime et dise quelque chose que nous puissions saisir. Il faut toujours en venir là : parler. Mais tous les langages et toutes les expressions ne sont pas de même intensité et de même hauteur. Un tableau de Téniers ou de Jordaëns nous parle des joies de la vie grossière, du plaisir qu'il y a à bien manger et à bien boire; un tableau de Sodoma, de sensualité; un tableau de Rubens, du dévergondage des chairs; un tableau de Masaccio ou de Mantegna, de la dignité humaine; un tableau de Quentin Metzis, de l'amour maternel; un portrait de Holbein, de virilité et de décision; le printemps de Botticelli, de la grâce féminine; un tableau de Veronèse, de la joie des fêtes aristocratiques et somptueuses, de la liberté des allures, de la noblesse des attitudes, du rythme des mouvements dans l'atmosphère ; un tableau de Corot, du rythme que la lumière chante en courant à la cime des choses ; le saint Mathieu de Rembrandt, de la pensée intérieure; un tableau de Fra Angelico, de pureté naïve et de limpidité; un tableau de Memling, des joies calmes et profondes du Paradis ; un tableau du Giorgione, de la fête des couleurs; une statue grecque, de la beauté du corps humain, de la noblesse de ses formes et de ses

lignes, de sa souplesse et de son énergie pondérée. Tel tableau nous parlera d'amour, et tel autre de miséricorde et de pitié, et tel autre de la beauté de l'abnégation et du sacrifice. Il y en a pour chaque idéal et pour tous les goûts.

Ainsi pour tout. Une chaise doit me dire : assieds-toi, je t'en prie ; une porte : entre ; un encadrement : j'encadre ; des fondations : je m'arcboute pour résister; une tour ou une flèche : je m'élance vers le ciel; un toit : je couvre ; des voûtes : je supporte ; une maison : j'abrite le calme et le bonheur etc... Donner une expression à la pierre et au marbre, aux formes aux couleurs et aux sons, en tirer un langage, voilà en quoi consiste l'art, c'est-à-dire la beauté. Et plus ce langage sera clair et expressif, plus la beauté en jaillira ; la beauté, c'est-à-dire l'expression de notre destinée surnaturelle et immatérielle, c'est-à-dire la gloire de notre destinée divine ; c'est-a-dire notre victoire contre nos matériaux, contre leur insignifiance, leur pesanteur et leur opacité.

L'effort.

La beauté est un mystère, nous le savons. Plus nous approchons d'elle, plus nous avons de lumière pour élargir devant nous ses profondeurs, et l'infinie distance qui nous en sépare, et le prix que nous attachons à sa possession. Une très grande modestie, voilà donc ce qui convient à tout littérateur et à tout artiste quels qu'ils soient; à plus forte raison au littérateur et à l'artiste débutants. La prétention de saisir la beauté d'un bond comme un fruit mûr ne peut amener que cette conséquence déplorable,

dégoûter l'artiste de tout travail régulier et persévérant, et en faire un fruit sec.

Un incessant effort, une ascension persévérante vers le mieux, tel est donc le caractère de tout artiste véritable, de tous les grands artistes, de tous les artistes sincèrement passionnés pour la beauté. La côte est rude, et à chaque étape nouvelle, la difficulté augmente ; et il s'agit de donner un coup de collier nouveau, de coups de collier en coups de collier de plus en plus énergiques. Il faut apprendre à connaître l'effort, à faire l'effort. Le bœuf qui traîne la charrue le long de son sillon, fait, si vous voulez, l'effort. Mais ce n'est pas de cet effort là qu'il s'agit. C'est de l'effort du cheval de sang qui, pour vaincre la résistance, se ramasse sur lui-même, se met tout entier en chacun de ses élans, se cabre et sue son sang. Il faut que chacun de vos efforts soit désespéré. Alors saurez-vous ce qu'est l'effort, c'est-à-dire vous élever au-dessus de vous-mêmes, et faire plus que vous pouvez jusqu'à l'épuisement. Aussi après les envolées de l'enthousiasme, quelles chutes dans le désespoir! D'où vous vous relevez bien vite, car il y a en vous un cœur toujours rajeuni par l'amour et par la foi.

Du calme et de l'équilibre.

L'œuvre d'art doit donc avant tout nous donner une impression d'équilibre et de calme, de calme par l'équilibre. Nous voulons que l'œuvre d'art réponde à notre intelligence, au besoin qu'a notre intelligence de circuler dans la limpidité et la lumière, dans sa propre limpidité et sa propre lumière, et comme à travers les développements de

sa propre théorie et comme à la réflexion de sa propre image. C'est sa propre beauté que notre intelligence veut voir dans l'œuvre d'art, c'est qu'elle est elle-même une œuvre d'art, c'est ce calme qui prouve qu'elle se possède elle-même, qu'elle jouit d'elle-même, qu'elle s'accorde avec elle-même, qu'à s'écouter elle rend un son juste, qu'à se regarder elle se voit dans son propre rythme et sa propre cadence. C'est cette plénitude, ce bonheur sans agitation et sans hâte, sûr du lendemain, paisible et profond, dont nous donnent si bien l'impression certains tableaux, par exemple le couronnement de la Sainte Vierge de Fra Angelico, ou le Parnasse de Mantegna, ou même l'embarquement pour Cythère de Watteau ; c'est la vision du Paradis, c'est le spectacle de cette terre transformée, exaltée à la lumière du Paradis.

Est-ce bien cette impression que veut nous donner et que nous donne l'art contemporain ? Que nous en sommes loin ? Et ces élucubrations sans queue ni tête, cette cohue des matériaux, cette accumulation de formules et procédés, cette profusion des détails, cette absence de parti pris, dans presque toutes les manifestations de l'art contemporain, n'est-ce pas plutôt fait pour accuser nos propres contradictions et agitations, nos propres incertitudes, ainsi que la pauvreté de nos idées et l'incohérence de nos âmes ?

Pour parler plus spécialement architecture, disons qu'un édifice, s'il veut nous donner l'impression du calme et de l'équilibre, doit avant tout nous donner l'impression de la solidité. C'est lui qui doit dire : « Je suis solide et inébranlable, fait pour durer toujours, pour résister au temps, à ses

aggressions et désagrégations, pour être le témoignage visible de l'éternité humaine. Je suis un organisme vivant de ses propres réciprocités, de sa propre circulation, de son propre équilibre. Je suis une solidarité active, l'énergie créatrice de ma propre cohésion, un corps animé par une âme ».

Il faut qu'un édifice soit viril. Il ne faut pas qu'au-lieu de nous donner l'aspect de la cohésion et de la stabilité, il ne nous donne que l'aspect de quelque chose sans tenue, d'une matière ou chair qui se dissout, s'affaisse sur elle-même, et va à la débandade. Mais pour atteindre ce résultat, il faut des lignes énergiques, sévères, remontantes ; et non des formes alanguies et molles, et non le détail plus ou moins alléchant où se complait notre esprit féminin.

L'art est un luxe, le luxe.

L'art est un luxe, notre luxe, la preuve que nous avons des loisirs, du temps pour songer à autre chose qu'aux préoccupations de notre vie matérielle, du temps pour réfléchir sur nous mêmes, pour prendre conscience de nos destinées surnaturelles et divines; que nous sommes riches, qu'immortels, éternels et libres, créés à l'image de Dieu pour être à notre tour créateurs, nous disposons à notre gré du temps, de l'espace, du terrain, de toutes les richesses matérielles qui nous entourent. Est-ce bien là l'impression que nous donne notre art contemporain si mesquin, si rétréci, cette musique du moins en général si décousue, si courte de souffle, si hachée, si ignorante de ces longues périodes rythmées où nos pères moins

pressés s'attardaient si complaisamment, si empêtrée dans les complications de l'harmonie, si peu capable d'envolée ; et cette architecture qui semble toujours resserrée sur elle-même et si à court d'espace et de terrain, et cette peinture ou sculpture qui ne savent plus nous raconter que les banalités les accidents et les mesquineries de notre vie terrestre ?

Que la beauté de l'art, c'est son *humanité*.

On a dit à juste titre que l'art était d'autant plus grand qu'il était plus humain. Dans cette voie on aboutit logiquement à cette conclusion : que l'art c'est l'humanité même en ce qu'elle a d'immuable et d'éternel.

Ici on se rencontre avec une autre définition de l'art lui donnant pour objet ce qu'il y a d'éternel dans les hommes et dans les choses.

Et cela revient au même puisque nous savons que, quoi qu'on fasse, le moi c'est-à-dire l'homme ne peut que s'exprimer lui-même. Ainsi en fait si par l'art et par la beauté en général l'homme exprime l'éternité, c'est que cette éternité est en lui.

Ce que l'artiste veut en définitive, c'est se fixer lui-même dans ses œuvres et par ses œuvres dans les intelligences et les cœurs en y épanouissant l'éternité, la liberté, l'incorruptibilité, l'immortalité, la beauté dont il sent le germe en lui-même ; c'est se nourrir de lui-même ; c'est vivre de sa vie divine, d'une vie qu'il crée pour s'en nourrir, à l'image de Dieu ; c'est agir en Dieu ; c'est ressusciter en lui le Dieu, l'Homme Dieu qui est son caractère saillant ; c'est se fonder sur la mémoire et l'amour des

hommes, en vertu de l'homme *à priori* qui provoque, recueille et perpétue tout ce qui nous est commun afin d'en faire nos titres à notre immortalité et à notre liberté. C'est prouver qu'en nous tous tant que nous sommes il y a une commune beauté, foyer commun, foyer familial et ancestral autour duquel il faut nous serrer, qu'il nous faut étreindre afin de vivre de sa chaleur et de son rayonnement, où est la source de la vraie vie, de cette vie commune dont nous vivons tous, que nous pouvons et devons intensifier et élargir à l'infini par notre commun amour. C'est nous dire que nous devons tous nous aimer par la commune beauté de l'artiste commun qui nous a créés, en nous donnant à chacun notre note particulière dans l'accord commun; que nous sommes faits par la beauté et pour la beauté; et que nous devons nous harmoniser, nous aimer, voler les uns vers les autres, nous assimiler les uns aux autres, ne plus faire qu'un, comme les éléments d'un même chef-d'œuvre, comme les parties d'un même orchestre, comme les couleurs d'un même tableau, jusqu'à ce que nous ne soyons plus tous qu'un même artiste et qu'un même chef-d'œuvre, qu'un même artiste sculptant un même chef-d'œuvre.

L'art et la littérature doivent donc définir et définissent en fait l'Homme-Dieu qui est en nous, l'Homme-Dieu que nous sommes, le suprême artiste sculptant son suprême chef-d'œuvre à sa propre image, et non point dans la pierre ou le marbre, dans les formes, les couleurs ou les sons, c'est-à-dire dans ce qui tôt ou tard passe et dispa-

raît, c'est-à-dire dans une matière impersonnelle et passive, mais dans l'éternité de sa propre chair et de son propre sang, et dans l'attente ardente de son propre corps. C'est lui le modèle et l'exemple victorieux de la beauté que veut et invoque l'artiste cherchant à fixer l'éternité dans les hommes et dans les choses, entendant à travers l'incohérence et la laideur naturelles des apparences l'appel que la beauté crie vers lui, sentant la nature toute entière s'exhaler en une âme de beauté et d'amour. C'est lui, la vocation de l'artiste, son enthousiasme et sa foi, son ardeur au sacrifice, car il n'a pas dit : « Sacrifie-toi pour moi », mais bien « Sacrifie-toi avec moi. Moi le sacrificateur et la victime. Moi la beauté et la joie du sacrifice »

Le style.

L'artiste n'a pas et ne peut avoir la prétention de capter la lumière, ni en général d'atteindre le même but que la nature avec les mêmes procédés. Sur ce terrain, il sera toujours battu. Et nous savons du reste que la nature ne doit être elle-même pour lui qu'un procédé, qu'un moyen, qu'une matière première, pour atteindre son but qui est la beauté. Pour réussir à rendre son idéal par la nature visible, il est donc obligé d'employer des procédés différents et par conséquent de créer ses procédés. Et nous savons encore que l'art est une création.

La première chose à créer, ce sont les procédés de cette création, c'est le plan de cette création, c'est la voie qui nous mène logiquement à travers la nature à la beauté. A un idéal surnaturel, il faut

des procédés surnaturels, des chemins surnaturels, des victoires surnaturelles ; et plus le procédé de l'artiste sera surnaturel, distinct de la nature et supérieur à elle, plus entre elle et lui il élargira le recul et la perspective, plus aussi il approfondira et aiguisera son regard, plus il l'éclairera et l'enflammera ; plus victorieusement il rayonnera son idéal à travers la nature visible.

A ce compte, le suprême procédé, c'est nous-mêmes, c'est le point d'appui que nous prenons sur nous ; c'est la foi que nous avons en une beauté créatrice et organisatrice de la nature ; c'est la vision que nous avons en nous de l'artiste suprême qui crée la nature à l'image de sa beauté.

A ce compte le suprême procédé, disons mieux, l'unique procédé, c'est le style.

Qu'est-ce que le *style* ? Quels en sont les caractères et conditions ? Pourquoi sa nécessité ?

Un grand écrivain a dit : le style c'est l'homme. Pour définir et connaître le style, il suffit d'appliquer cet adage à la lettre.

Le style c'est l'homme ; c'est la formule, le langage, la théorie exprimant ce qu'est l'homme ; c'est l'homme exprimant cette formule, l'homme qui est cette formule même, ce plan et cette théorie, l'éloquence, la beauté, la réalité et la victoire éternelles de cette formule, de ce plan et de cette théorie ; où le langage et l'homme reviennent au même éternellement et une fois pour toutes ; c'est l'homme présent en chacun de nous que nous entendons nous nommer hommes comme lui, pour faire partie de l'espèce humaine, pour participer et contribuer

aux destinées de notre espèce commune ; c'est l'homme qui nous appelle aux devoirs et aux sacrifices nécessaires vers la réalisation de cette destinée ; c'est l'homme où nous nommant hommes nous saisissons qui nous sommes, pourquoi nous sommes, notre propre signification et le sens de notre propre vie ; c'est l'homme que nous entendons faisant en nous la théorie de notre corps commun, du corps éternel et immuable où nous nous saisissons et reconnaissons, nous apprenant à le ciseler, à le purifier de toutes ses impuretés et de toutes ses tares ; c'est l'homme qui est notre exemple et notre modèle pour nous engendrer et créer à l'image de notre âme, tels que nous nous concevons et voulons ; c'est l'homme qui est notre chemin, notre moyen, notre procédé vers la beauté, la vérité et la vie, mieux que cela, notre ardeur et notre enthousiasme, l'empreinte de notre certitude et de notre éternité ; c'est l'homme éternel, immuable, divin qui nous a nommés de toute éternité, chacun de nous à sa place suivant les hiérarchies et proportions, dans l'équilibre d'une théorie définitive, pour dilater un des rayons de sa beauté, répondre à un des battements de son cœur, circuler en lui comme une goutte de son sang ; c'est l'homme qui répond de nous, qui nous appelle et auquel nous répondons ; c'est le Verbe de notre vie ; c'est l'Homme-Dieu.

Chaque époque a un style où s'exprime l'âme éternelle de l'humanité, toujours la même sous ses modes divers. A chaque moment, à chaque époque, l'âme de l'humanité veut reprendre contact d'elle-

même, retrouver son niveau, retracer ses hiérarchies et perspectives, reconstituer son équilibre. Inlassable, avec cette même matière qui est la multiplicité même de ses modes divers, elle veut sculpter son corps divin, se donner la vue de sa propre éternité, s'aimer en sa propre beauté, s'exprimer par son Verbe. Mais s'il faut qu'elle poursuive son but à travers nos analyses, nos mésintelligences et nos antagonismes, alors le résultat qu'elle peut atteindre est forcément indécis et imparfait, et la littérature et l'art qu'elle provoque pour s'exprimer ne peuvent donner d'elle qu'une définition changeante et incertaine, au rebours de la beauté qu'il s'agit d'obtenir par la sensation de sa régularité et de son homogénéité.

Ajoutez à cela que plus l'art et la littérature sont proches du but, c'est-à-dire du corps divin qui doit être leur modèle, plus les différents modes de la littérature et de l'art sont solidaires et cohérents entre eux, plus ils sont capables de beauté, plus est parfaite la beauté dont ils sont capables.

L'histoire de la littérature et de l'art développe à travers l'histoire française elle-même une succession de styles qui s'enchaînent. Tous ces styles expriment l'âme française à une certaine époque, c'est-à-dire la physionomie intellectuelle politique et morale de la France, ses mœurs et l'idée qu'elle se fait d'elle-même à cette époque. Et chacun de ces styles se manifeste extérieurement par une commune manière d'être, de voir, de juger, de s'exprimer, de se vêtir, de se mouvoir et d'agir extérieurement, et par la tenue et par les gestes, par un tour d'esprit particulier, par une saveur particu-

lière du langage, par la forme matérielle de l'écriture, par l'expression du visage, et même par les traits du visage, parce qu'une expression continue dans un sens habituel finit par modeler le visage à l'intelligence qui l'anime. Et d'autant plus que le style exprime une humanité plus solidaire, plus équilibrée, et par conséquent plus réalisatrice des réciprocités familiales et sociales qui concluent cette solidarité et cet équilibre.

Or plus que tout autre le littérateur et l'artiste subissent l'influence de l'atmosphère intellectuelle et morale où ils vivent; et d'autant plus que cette atmosphère est plus imprégnée de solidarité humaine et par conséquent de beauté, et d'autant plus qu'ils sont eux-mêmes plus sensibles à la beauté et ouverts à ses impressions. Plus que tous autres, en raison de leur nature originale et naïve, délicate et primesautière, et pour ainsi dire plus pleine d'humanité en puissance, ils sont aptes à capter la quintessence des choses et comme leur parfum et leur saveur. Et ils en deviennent ainsi les traducteurs fidèles, et pourtant personnels et libres, l'exprimant ainsi en s'exprimant eux-mêmes, et réciproquement.

Un artiste italien de la renaissance, par exemple, vivait dans un enthousiasme, dans une fièvre de beauté, dans un respect et un culte de l'art et de la littérature dont nous ne pouvons plus nous faire aucune idée. Tout autour de lui l'entretenait de beauté; et il ne voyait partout que beauté, et dans la fermeté des visages, et dans la décision du regard, et dans la noblesse des attitudes, et dans l'élégance et l'ampleur des gestes, et dans la richesse des costumes, et dans toutes les splendeurs d'un luxe

délicat, et dans toutes les politesses d'un monde raffiné, et dans le spectacle même des hiérarchies sociales. Comment faire autrement que beau avec d'aussi beaux modèles? C'est ainsi que presque tout artiste de cette époque fut admirable. Il n'y avait pas de place pour les médiocrités et les inaptitudes.

Au sommet des styles nous trouvons le style gothique, langage accompli de l'art, autant que cela est possible sur cette terre imparfaite. Et tout de suite beaucoup plus bas, par une chute brusque vers l'analyse, le style renaissance; puis à travers une décadence continue, mais cependant méthodique qui est en elle-même malgré tout encore une beauté et comme une théorie de la littérature et de l'art, l'enchaînement des styles Henri II, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, et enfin le style empire. Et puis, c'est fini, il n'y a plus de style; nous en verrons la raison tout à l'heure.

L'art gothique.

L'homme est-il fait pour ramper comme une bête le long de la terre, pour subir les servitudes et fatalités de la matière? Ses aspirations vers le surnaturel, vers un Dieu qu'il sent vibrer en lui, resteront-elles assoupies, étouffées dans la confusion et l'obscurité de sa nature matérielle? Ne leur ouvrira-t-il pas une échappée par où elles puissent se reconnaître, s'affirmer, éclater en leur pleine lumière, poser nettement leur problème et le résoudre par lui-même et par son impossibilité même? Si le surnaturel répond à une réalité, peut-

il admettre des concessions, et s'il se plie aux exigences du naturel, n'est-ce pas, pour lui, reconnaître qu'il n'existe pas en soi et par soi, et qu'il n'est qu'une illusion? Le surnaturel, pour se prouver, ne doit-il pas s'affirmer en face du naturel, distinct du naturel, victorieux du naturel, en guerre sans merci contre le naturel? Nous sommes enfoncés dans la nature naturelle, bornés par elle, forcés par elle jusqu'à nos dernières extrémités, obligés en fait, quoi que nous fassions, de subir sa servitude. Notre âme du moins sera-t-elle serve; ne cherchera-t-elle pas à prendre conscience d'elle-même, à établir sa théorie, et pour mieux s'en rendre compte, à s'en donner l'exemple par une application visible et tangible?

C'est à quoi répond l'art gothique.

Nous ne concevons clairement que ce que nous voyons clairement. Dieu descend jusqu'à nous, mais remontons-nous jusqu'à Dieu? Il faut que le chemin soit tracé dans les deux sens, jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à l'homme et jusqu'à Dieu, de l'infiniment grand à notre infiniment petit, et de notre infiniment petit à l'infiniment grand, à *notre* infiniment grand. Sinon, nous ne répondrions qu'imparfaitement à la lumière pleine de la théorie et philosophie chrétiennes, et nous resterions à mi-chemin, plus ou moins loin. Il faut donc qu'à notre tour nous fassions descendre Dieu sur la terre, pour nous relier au ciel, pour nous élancer avec lui vers le ciel. Il faut que nous l'apercevions à notre niveau, sinon en lui-même directement, du moins dans sa victoire contre nos matériaux, dans l'immatérialisation de notre matière, dans notre matière surnaturalisée jusqu'au contre-sens absolu d'elle-

même, jusqu'à devenir consciente et ardente de sa propre assimilation. Il faut que nous l'enracinions dans cette terre dont nous sommes faits, afin de pousser avec lui jusqu'au ciel nos tiges, nos ramures et nos floraisons. Il faut que nous nous en donnions l'exemple éclatant, la preuve sans réticence et sans ombre; il faut qu'à notre tour il soit l'œuvre de notre cœur et de notre regard afin que nous ne fassions vraiment plus qu'un avec lui.

C'est ce que réalise l'art gothique.

Nous ne pouvons avoir une idée claire de nous-mêmes que les uns par les autres; si nous avons une même âme et un même regard. Car l'idée que nous avons de nous-mêmes, c'est que nous sommes tous, tant que nous sommes, les modes et les membres d'un même homme commun, suivant les hiérarchies et proportions; c'est que nous avons une même âme et un même corps, une même âme modelant notre même corps. Nous ne valons que par notre communion, par notre œuvre commune qui est le Dieu commun que nous devons fixer sur cette terre par nos collaborations et abnégations réciproques, afin de nous y apercevoir clairement sans ombre et sans tache, en pleine lumière jusqu'à l'infini.

C'est à quoi satisfait l'art gothique.

Exprimez la destinée surnaturelle de l'homme, la puissance de réaliser dans ses propres matériaux sa divinité et son éternité, de les transformer et créér à la gloire de l'idée sublime qu'il doit avoir de lui-même. Que la pierre se gonfle sous la poussée de sa propre sève, qu'elle bourgeonne, fleurisse, éclate en son fruit, qu'elle soit comme un gigantesque animal s'arcboutant pour s'élancer vers le

ciel, animé par sa propre vie intérieure, équilibré par les réciprocités vivantes de ses propres poussées et contre poussées, plein d'une détente en puissance. Donnez-lui des ailes, qu'elle perde terre, qu'elle ne soit plus que légèreté et immatérialité surnaturelles. Mieux encore, faites de la pierre une prière, une flamme ardente, une explosion d'espérance et de joie. Que l'homme y puisse entrer comme en lui-même, comme en sa propre théorie, comme en sa propre lumière, comme en sa propre gloire et en son propre chef-d'œuvre, comme en l'attestation de sa propre royauté et dignité divines, comme en son propre corps pétri de sa propre chair et de son propre sang, comme en son immensité sans mesure et sans limite, comme en l'humanité même pour s'y plonger et s'y perdre; comme en la présence de l'Homme-Dieu lui-même et en la chaleur de son cœur. Qu'elle ne signifie plus que la victoire de nos destinées divines contre nos propres matériaux, contre la dureté et la pesanteur de nos propres égoïsmes.

Cest ce qu'accomplit l'art gothique.

Faites œuvre de vie.

C'est ce que fait l'art gothique.

La cathédrale gothique (car là seulement est l'esprit de l'art gothique) est une œuvre de vie, un corps vivant. Elle n'est point immobile, muette, glacée, indifférente, comme un cadavre. Le sang y circule. Toute la masse est en mouvement; les flèches se surhaussent, les tours prennent leur élan vers le ciel, les ogives s'aiguisent, les nefs s'élargissent; toutes les parties s'appellent et se répondent, se poussent et se contrepoussent vers un même équilibre toujours refait et toujours à refaire, tou-

jours actif et jamais figé, à travers des circonvolutions s'enlaçant avec amour, s'enroulant et se déroulant réciproquement. Et tout cela, tout ce corps vivant, voudrait nous envelopper et nous étreindre nous-mêmes, faire de nous une goutte de son sang, un battement de son cœur, et nous emporter avec lui vers l'infini.

Et c'est cet esprit de vie qui a peuplé la cathédrale, qui a tiré des entrailles de la pierre tout ce monde de statues, toute cette floraison ardente, exubérante, toute cette animalité pleine de ressort, toute cette animation, toute cette fièvre. Et c'est cet esprit de vie qui au plein cintre amorti et figé a substitué l'ogive active et vivante, éloquente, sachant exprimer ce qu'elle fait et pourquoi; et à la mollesse de ce qui ne peut rien que par son poids, l'énergie du membre qui sait réagir, où l'on sent une détente. La cathédrale est un être vivant qui nous parle un langage de pierre, solide et durable comme la pierre.

Faites un art humain. C'est ce que fait l'art gothique.

La cathédrale gothique n'est pas seulement un équilibre de pierres, de colonnes, de voûtes. Tout cela est mort; et elle, elle veut vivre de tout ce dont la vie est faite, de tout ce dont l'homme est fait. Elle veut être la créature de l'homme et ne valoir que par lui, que de ce qu'il lui donne, que de la beauté que l'homme tire de lui pour elle. Elle veut l'allégresse des fêtes, les splendeurs des cérémonies, l'éclat des chants à faire craquer ses voûtes, le concours des foules à faire reculer ses parois. Elle veut l'ardeur de la foi, l'allégresse des cœurs, l'hosannah au plus haut des cieux, la com-

munion dans un même idéal, un Dieu présent dans sa beauté et son amour, la sensation de l'humanité se dilatant hors de toute limite et de toute mesure. Elle veut être non seulement une architecture, mais encore et avant tout la philosophie, la littérature, l'histoire, le livre, la bible, l'éloquence, la poésie, la tragédie, le drame, en un mot, tout ce qu'est l'homme et tout ce qu'il peut être. Car tout cela c'est l'art gothique, car tout cela c'est la cathédrale gothique. Réalisant ainsi ce qui est la condition de l'art : tous les arts en un seul art, en un seul chef-d'œuvre, en un seul et même artiste sculptant un même chef-d'œuvre, en un même corps commun dont nous soyons tous la même chair et le même sang, le même cœur, le même modèle, le même artiste et la même émotion partagée. Réalisant ainsi le style par excellence, c'est-à-dire l'homme s'exprimant par l'Homme-Dieu. Dans cette splendeur, l'architecture n'est plus que la note d'un accord, et l'architecte que l'exécutant attentif au rythme commun et amoureux de se perdre au milieu des sonorités de l'orchestre.

Ne faites qu'un du culte et de la beauté. Que le culte divinise l'art, et que l'art magnifie le culte.

La beauté est la lumière et la splendeur de la vérité et de la vie, la révélation de Dieu, l'âme de l'Homme Dieu. C'est cet Homme Dieu, ce reflet de sa beauté, ce chef-d'œuvre de son amour, que Dieu veut de nous et que nous devons Lui offrir; c'est cette fleur de sa création, ce chant d'allégresse, cet hosannah à sa gloire, ce temple et cet autel; c'est toute cette magnificence, ce luxe, cette générosité, cette prodigalité où Il s'est épanoui; c'est son enthousiasme et son émotion; c'est ce corps

fait à son image où Il a mis son âme d'artiste pour répondre à son cœur; c'est l'élan de l'Homme Dieu vers Lui, traçant jusqu'à Lui le chemin de la vérité et de la vie, nous offrant à Lui comme la moisson de la beauté et de l'amour qu'Il a semés; c'est la sensation dans sa créature de son propre équilibre, de sa propre plénitude et de sa propre éternité ; c'est son humanité divine ; c'est la manifestation tangible et visible que nous ne faisons à nous tous qu'un même corps et une même âme, un même corps animé par une même âme, détaché de la terre et de la matière, victorieux de la pesanteur et de l'incohérence de ses matériaux, vivant de sa propre vie, incessamment régénéré par les réciprocités, les poussées et contrepoussées de ses propres membres et organes, immatérialisé surnaturalisé par l'espérance et la foi, résumé tout entier en une flamme ardente vers Lui ; ou Il puisse condescendre et se complaire, où Il puisse retrouver pleinement et exclusivement son Fils Homme Dieu, la seule faim de son cœur, et la seule joie de ses yeux.

C'est ce qu'a fait l'art gothique.

Que l'art ne soit pas l'œuvre de tel ou tel artiste isolé, mais l'œuvre de toute l'humanité même, le concours visible de tous les hommes vers une même cadence et un même rythme, par un même amour, une même ardeur de se fondre en un même Homme-Dieu, de s'encadrer dans le plan divin et suivant ses hiérarchies, de fixer et d'enraciner l'Homme Dieu sur cette terre. Qu'il soit le langage commun de Dieu et de l'homme, le style divin de l'homme.

C'est à quoi l'art gothique se fait reconnaître

comme l'art suprême, comme l'équation, la consécration, la lumière de l'art.

Que l'artiste soit prêtre, et le prêtre artiste ; que le prêtre et l'artiste ne fassent qu'un.

C'est ce qu'a été le prêtre de l'époque gothique.

Il est impossible d'expliquer l'avènement de l'art gothique, sinon par une intervention surnaturelle, sinon par une volonté descendue du ciel vers nous, sinon par l'intermédiaire d'un organisme cohérent et solidaire, régularisé par les hiérarchies et proportions, par la tradition et l'autorité, comme un seul homme, à travers lequel Dieu puisse se manifester jusqu'à nous sans s'oblitérer et sans dévier ; sinon par la volonté éclairée et décisive du clergé contemporain. Il est impossible d'expliquer la réalisation de l'art gothique sinon par une théorie préconçue, sinon par une philosophie ayant pour objet de prouver et d'établir la vérité surnaturelle au rebours du temps et de l'étendue, de l'analyse et de la matière, et contre eux.

Etablir une vérité surnaturelle par un art surnaturel ! On peut s'imaginer facilement les résistances que le clergé a dû surmonter, les objections qu'il a dû réfuter, les insuccès malgré lesquels il a dû persévérer, la mauvaise volonté qu'il a dû rencontrer, l'énergie tenace et obstinée qu'il a dû montrer pour réaliser son idéal. Car n'est-ce pas une folie, quelque chose au rebours de ce que veulent les matériaux et leur solidité, au rebours d'une construction savamment raisonnée, que d'évider la pierre, en faire une dentelle, une ardeur sans limite vers la verticalité et l'élévation, une excentricité hors d'échelle, au mépris du compas et de la mesure ! Ah ! avec quel enthousiasme les architectes,

sitôt qu'ils l'ont pu, ont abandonné l'art gothique pour revenir à l'art classique, à l'art grec; et dans quel oubli et mépris profonds ils ont enseveli l'art gothique pendant plus de trois cents ans ! Pour fonder l'art gothique, la première victoire contre les matériaux, et par conséquent contre les procédés, a été certainement la victoire contre les architectes, contre leur parti pris et leur routine.

Le clergé de l'art gothique a rempli le rôle de l'élite, rôle en tout temps si nécessaire à l'art pour le maintenir dans le sens de ses destinées glorieuses, au niveau des hauteurs de l'humanité éternelle, pour les régulariser contre toute erreur, toute défaillance et toute chute.

A ce prix le clergé est l'élite par excellence, et si, au lieu d'être comme de nos jours suspendu pour ainsi dire au-dessus de nous, il était ce qu'il devrait être, notre quintessence et notre âme, nul doute que l'art ressuciterait dans ses anciennes splendeurs. On peut dire du clergé ce qu'on doit dire de l'Homme-Dieu dont il est le représentant, qu'il est le style, le verbe, le langage par excellence, et qu'il a par conséquent en soi la théorie de l'art et de la beauté. De là est sorti logiquement l'art gothique comme la conséquence du principe.

On peut peut-être reprocher au clergé contemporain de n'avoir plus la même clarté de son rôle artistique, et des destinées artistiques de la vérité. Mais cette faute, s'il y en a une, nous est commune à tous, car la beauté est une communion. Pour concevoir et voir la beauté il faut la vivre. Nous nous éclairons les uns par les autres, et c'est dans notre communion que nous apercevons la beauté, d'autant plus visible et plus nette que l'amour qui

nous lie est plus ardent. Aucun de nous en particulier ne peut réagir bien efficacement contre une déchéance et un obscurcissement qui sont le fait de tous.

A un but surnaturel il faut un procédé surnaturel. C'est ce qu'a compris admirablement l'art gothique, en recourant à l'arc d'ogive, en substituant aux résistances par l'opacité et la pesanteur des matériaux l'énergie et la décision active des forces vivantes, en faisant de la masse architecturale un système musculaire à l'image d'un animal en mouvement, en ne tendant à son but que par la légèreté de forces impondérables, en se refusant à toute concession à ses matériaux, en créant son procédé afin de créer par lui.

Faire l'éloge de l'art gothique, c'est faire l'éloge de la France, dont par une grâce spéciale il a été la fleur, le verbe, la créature, dont il a révélé l'âme si pleine de beauté, de générosité, d'enthousiasme, dont il a fait l'éloquence et l'acte de Dieu, le rayonnement de Dieu à travers l'humanité, l'attache de l'humanité à Dieu, la gloire suprême de l'humanité.

Nous admirons la cathédrale gothique et sans doute sincèrement. Mais comment pourrions-nous vraiment la comprendre? Suffit-il de la regarder, d'en considérer les proportions architecturales? Évidemment non. Ce n'est point seulement une masse de pierres, limitée dans l'espace, et si formidables fussent ses dimensions, sujette au compas et à la mesure. Elle est aussi élevée, aussi étendue que nous voulons. Si nous voulons, ses flèches s'élèvent jusqu'au ciel, ses vitraux s'ouvrent sur la

splendeur du Paradis, ses voûtes sont celles même du firmament, ses dimensions s'élargissent avec Dieu lui-même, tout y est plénitude et expression de l'infini. Cela dépend de ce que nous pouvons lui donner. Car elle vit de nous, des ardeurs de notre foi et des richesses de notre cœur. Nous la voyons aujourd'hui décolorée, dépouillée, vide de ses magnificences, souvent mutilée. Notre cœur est-il assez ardent, assez généreux pour lui rendre ce que le temps, l'hostilité et l'indifférence des hommes lui ont enlevé? Pourrions-nous ressusciter l'atmosphère des temps qui l'ont conçue, réalisée, acclamée dans son apothéose et sa gloire? Ah que nous en sommes loin! Nous ne sommes plus qu'une addition d'individus, qu'une poussière d'humanité. Et cela ne saurait lui suffire, car il lui faut pour se vivre l'amour d'une humanité divine, l'amour d'un cœur vivifié, dilaté, embrasé par un Dieu.

Le style gothique ne pouvait avoir qu'un temps. C'était une fleur unique, subitement épanouie dans la chaleur, l'enthousiasme et la foi d'une époque toute en Dieu, toute surhaussée vers le ciel, toute unie dans une aspiration commune et dans un amour commun, toute dédaigneuse des réalités et séductions matérielles, toute uniquement soucieuse de la vie ultra-terrestre, ne considérant la terre que comme un point d'appui pour gagner le Paradis, et marchant à travers la vie d'ici-bas les yeux obstinément fixés vers le ciel.

Miracle, prodige, et en somme folie pure, le style gothique n'avait de bases que l'idéal religieux, et par conséquent d'autre substance que lui-même. La foi s'affaiblissant, les mésintelligences, les incertitudes et les doutes rompant l'unité jusque

là si belle de l'intelligence humaine, sous l'influence de toutes les nouveautés malsaines apportées ou fécondées par le XVIe siècle, découverte de l'imprimerie, avènement du libre examen, renaissance, protestantisme, insurrection de l'individualisme sous toutes ses formes, il s'effondra aussitôt. Et il est bien mort, et ce n'est ni vous ni moi, pauvres que nous sommes, qui le ressusciterons.

Il est mort à jamais avec son temps, et nous n'en voyons plus que les tombes, et notre myopie n'en aperçoit plus que les matériaux, et non pas l'enthousiasme et la foi, et non pas le Dieu qui en est l'âme. De grâce ne cherchons pas à le restaurer. Préservons-le des restaurations plus dangereuses que le temps, plus terribles que les Vandales. Que nos regards attendris puissent errer sur ces reliques sans être brusquement rappelés au temps présent si lourd et si grossier par la trace d'une main maladroite et impie!

Il y a en définitive dans l'art deux styles en présence : le style de synthèse et le style d'analyse; le style *gothique*, et le style *antique* dont le style *renaissance* et ses dérivés sont les modes successifs.

Le style antique, art d'analyse, art d'accomodation avec la nature, qui cherche à se niveler et à s'équilibrer avec la nature; et par la même incapable d'aucun niveau et d'aucun équilibre fixes; plus ou moins haut suivant l'idéal infus dans l'humanité contemporaire; mais qu'aucune énergie propre ne saurait fixer à un point déterminé ni arrêter dans sa décadence. Art qui dans l'antiquité grecque dut

son épanouissement et son progrès au langage sublime qui l'inspirait et à la beauté d'une littérature donnant à ce langage des formes définitives; et aussi, dans une certaine mesure, à la beauté d'un climat où les formes pouvaient s'épanouir, où la lumière prêtait pour ainsi dire à chaque chose une valeur d'art. Art voué au dehors de cela à la décadence. Art horizontal signifiant l'attachement de l'homme à la terre, nos destinées matérielles, notre accomodation et notre sujétion à la matière, à l'analyse, au temps, à l'étendue; art féminin.

Après la renaissance, au bout de sa décadence, mais toujours dans le même sens, nous rencontrons le style Louis XIV. Considérons plus spécialement la sculpture qui est vraiment la note artistique de cette époque. A la bonne heure, les lignes sont sévères et ne font pas de concessions. Elles ne s'alanguissent pas et ne cherchent pas à plaire, du moins par ces petits côtés où l'on sent le désir de répondre à l'appel féminin. Les figures se relèvent et nous apprennent qu'elles appartiennent à des gens qui ont une fière idée d'eux-mêmes, et décidés en tout, et ayant leur parti pris sur toutes choses, et absents de toutes nos incertitudes et de toutes nos complications actuelles, férus de leur autorité et comme maris et comme pères et comme détenteurs à un titre quelconque du pouvoir qui nous vient d'en haut; et, si ce sont des femmes, que leurs maris trouvent en elles vraiment des égales en dignité et, en virilité. C'est vraiment un style mâle et viril, où l'on sent parfois une réminiscence de l'art gothique. Le règne de la femme et de l'esprit féminin n'est pas encore commencé. Car il y a eu vraiment, à cette époque,

une âme française, non cette âme qui erre partout sans se fixer nulle part, qui monte et descend, qui disparaît et renaît, impersonnelle et indécise; mais une âme royale, l'âme de Louis XIV, ne voyant rien autour d'elle qui ne soit à son image et comme son reflet, sur le sens de laquelle tout se ramène à l'ordre, à l'unité, à l'équilibre. Avec un roi pouvant dire : « L'état, c'est moi », la France avait alors un style clair.

Laissons là le château de Versailles à qui la préoccupation trop grande de la correction a enlevé toute saveur. Les deux bâtiments symétriques aux coins de la place d'armes faits primitivement pour servir d'écuries sont bien plus typiques. En général le style Louis XIV a un goût de terroir; il est français d'une époque et exclusivement français de cette époque, et par conséquent difficilement à son aise ailleurs qu'en France. Il en est de même des styles Louis XV et Louis XVI.

Or dès le règne de Louis XV tout change. Malgré tout, Louis XIV avait laissé la France sous sa forme définitive, avec l'unité et la cohésion intérieures qu'elle devait conserver. Plus aucune crainte de guerre civile; une tranquillité et une sécurité parfaites. On pouvait se détendre et jouir paisiblement de la vie. Une forte autorité, une forte discipline n'étaient plus aussi nécessaires; non plus que la rigueur des caractères et l'austérité des mœurs. Dès lors des éléments nouveaux entrent en scène, l'esprit de critique et d'examen, la révolte contre toute autorité et toute tradition, contre toute contrainte, la prétention orgueilleuse en chaque individu de tout contrôler à la mesure de son intelligence particulière, la théorie du sensualisme, la

doctrine du matérialisme et du naturalisme sous toutes leurs formes, l'enthousiasme pour une nature jusque là ignorée ou du moins reléguée à son plan, au second plan, et dédaignée pour ce qu'elle est en soi et par soi, le retour préconisé à un soi disant état originel de nature, l'exaltation de la femme en tout et par-dessus tout, l'insurrection de plus en plus triomphante de l'esprit féminin... toutes choses qui s'engendrent réciproquement et reviennent au même. Forcément l'art voulut se mettre à l'unisson. Comme les mœurs, comme les choses et comme les gens, il se déséquilibre, affecte des tendances asymétriques, se complait en des formes molles et alanguies; et déjà dans l'art Louis XV on aperçoit les prodromes du manque de tenue, de volonté et de caractère qui est la caractéristiques de l'art actuel.

Avec le règne de Louis XVI, les mœurs et l'art reviennent pour quelque temps à plus de dignité et de virilité.

Plus près de nous nous rencontrons le style empire; et tout de suite en le considérant nous avons l'impression d'un style factice, faux et qui ment, car il dit « Nous avons hérité de l'âme des Léonidas, des Caton et des Brutus. Nous sommes des Romains intègres aux vertus farouches et sublimes touts d'une pièce, comme des barres de fer ». Or, part quelques exceptions, les hommes de la révolution et ensuite de l'empire, ou du moins les dirigeants qui ont caractérisé cette époque, n'étaient rien moins que cela. A vrai dire, ce qu'on appelle le style empire n'est pas un style, c'est-à-dire l'expression et la traduction fidèle de l'état d'âme d'une époque, à moins qu'on n'y voie que la contra-

diction entre ses prétentions et sa réalité. Ce n'est qu'une façade derrière laquelle il n'y a rien.

Ce que j'ai dit plus haut de l'art gothique, je dois le dire également de tous les autres styles. Les époques meurent comme le reste, et avec elles meurt le style qui les a exprimées. Et ce n'est pas tel ou tel d'entre nous qui pourrions ressusciter la vie dans leurs cadavres ; et ce n'est pas avec quelques détails plus ou moins savamment combinés qu'on pourra raviver leur âme. Pour bien connaître un style afin d'en donner l'impression fidèle, il faudrait connaître à fond les mœurs de son temps, sa littérature, son art, ses idées morales et politiques, ses mœurs, sa tournure d'esprit, ses habitudes ; il faudrait l'envisager comme l'a envisagé l'humanité contemporaine, comme l'humanité des XIIIe, XIVe et XVe siècles a envisagé l'art gothique, avec l'intransigeance de gens qui ne veulent y voir que ce qui répond à leur manière même de voir de penser et d'agir, bien mieux avec un mépris profond et la haine des autres styles, bien mieux encore avec l'ignorance des autres styles. Ce n'est en effet qu'à cette condition que la place sera nette pour chacun des styles, et la communion immédiate entre l'artiste et son temps. Que si au contraire l'intelligence de l'artiste, et plus particulièrement de l'architecte, est encombrée d'un tas de réminiscences, il est inévitable qu'il s'exprimera dans un style mélangé et bâtard. Cette condition d'ignorance absolue, et par conséquent d'indépendance, de liberté et de spontanéité absolues, n'a jamais été

obtenue que par l'art gothique. Tous les autres arts sont pots pourris.

Et comment voulez-vous qu'un ouvrier copiant hier un meuble Louis XV, et aujourd'hui un meuble gothique, puisse y mettre la conviction qui imprime dans ce meuble le cachet du temps dont il doit porter l'étiquette?

A plus forte raison les architectes.

Voyez un hôtel de l'époque Louis XVI. Ce sont de grandes fenêtres peu nombreuses derrière lesquelles on sent de vastes pièces. Tout de suite on a l'impression d'une vie tranquille et paisible, d'hôtes pondérés, d'une aisance qui se traduit par la faculté d'user du temps et de l'espace sans compter, d'un luxe sans tapage. Mais allez demander à un architecte actuel de perdre de la place sous prétexte que cela donne de la grandeur. Il ne vous comprendra pas, et personne du reste ne s'aviserait de lui formuler une exigence aussi déraisonnable. Cela ne répond plus à la vie moderne.

Pourrions-nous aujourd'hui vivre comme à la fin du XVIIIe siècle, sous le règne de Louis XVI, avec cette tranquillité et cette paix et cette aisance dont tous les monuments de cette époque, monuments publics, maisons particulières, meubles, apportent jusqu'à nous le témoignage? Pourrions-nous ressusciter les chaises à porteurs! Non. Même en automobile, même en train rapide, le temps nous semble récalcitrant et agressif; le moindre obstacle, le moindre retard nous exaspèrent; nous nous sentons malgré nous l'envie furieuse de tracer notre ligne droite à travers tout ce qui peut nous ralentir, fussent des animaux, fussent des hommes comme

nous. Et comment ne pas user des chemins de fer et des automobiles ?

Voilà ce que le progrès fait de nous. La matière avec ses jouissances ne nous contente pas. Elle ne fait qu'exciter nos désirs et mettre en nous une amertume de vide et d'absence. Nous croyons nous emparer d'elle, et c'est elle qui s'empare de nous et nous pétrit à sa ressemblance. Et comme elle-même inconsciente, aveugle et passive ne nous donne aucun signe d'elle, nous matérialisant et nous aveuglant avec elle, assoupissant nos énergies et notre conscience, la lourdeur qui nous vient d'elle se redouble fatalement par notre complaisance et notre lâcheté vers une chute de plus en plus précipitée. Ainsi, d'un commun accord, par la force même des choses, se crée une atmosphère intellectuelle de plus en plus obscure et troublée, où toutes les énergies s'amortissent, où toutes les certitudes vacillent sur leur base.

Et aucun de nous de nous ne peut rien contre, du moins individuellement, car c'est l'atmosphère où nous vivons, l'air que nous respirons. Les plus vieux d'entre nous, ceux qui ont connu des époques plus saines, trouvent peut-être que les choses vont un peu vite, et que tout n'est pas pour le mieux. Mais ils ne prononcent plus désormais que des mots qui ne répondent à rien, et on a vite fait de leur prouver qu'ils retardent.

Et de même les amateurs d'art. Il y a certainement dans les objets d'art d'une époque, et surtout dans certains qui peuvent à des yeux moins clairvoyants paraître indifférents, un ruban fané ou une dentelle par exemple, ou tel ou tel meuble élégant discrètement et sans tapage, le parfum de toute cette

époque, et tout-à-coup on se sent transporté dans ce monde disparu et accueilli par sa bonhomie souriante, par sa politesse raffinée, par ses manières pleines d'aisance. Quel rêve délicieux, mais quel réveil!

Qu'il y ait actuellement tant de gens amateurs soi-disant éclairés d'objets anciens et sachant distinguer les styles entre eux, cela me semble surprenant. Le style c'est une quintessence, c'est un parfum, c'est une évocation, c'est tout un monde ressuscitant en nous, c'est nous faisant de nous-mêmes l'expression et l'esprit de toute une époque. Tout de même, pour s'y connaître, comme on dit, il me semble qu'il ne faudrait pas être trop inculte et trop fruste.

Il n'y a en somme que le littérateur artiste auquel on puisse accorder en cette matière une compétence décisive. Car c'est par la litterature artiste et par l'esprit littéraire que l'intelligence communie le plus intimement avec l'esprit de tous les temps ; que, plus aiguisée elle pénètre plus avant dans les profondeurs de l'âme humaine pour y saisir ce qu'il y a en elle d'essentiel et de permanent; que, plus libre, elle peut s'affranchir du temps présent pour évoluer dans le passé; que, plus équilibrée, elle peut s'accorder avec le rythme des styles disparus ; que, plus compréhensive, elle peut embrasser l'art et le suivre à travers son évolution.

Cet engouement pour l'art ancien montre malgré tout le peu d'estime que nous avons pour l'art contemporain et le peu de satisfaction que nous y trouvons.

Mais combien de meubles et d'objets d'art soi-disant anciens doivent être de nos jours!

Aujourd'hui il n'y a plus de style.

Aujourd'hui en effet on chercherait vainement à dégager, au milieu des multiples manifestations artistiques et littéraires de notre époque, un fait commun, une tendance et un idéal persévérants, ce qu'on appelle un style, c'est-à-dire une forme nouvelle et originale de l'art, comme celles qui ont correspondu aux monarchies successives de l'ancienne France.

Il y a bien ce qu'on appelle l'art nouveau. Mais qu'y a-t-il de précisément nouveau dans les diverses manifestations de cet art ou style soi-disant nouveau? Rien. Et ce qu'on y trouve en définitive, c'est un mélange de tendances et d'arts divers, art japonais, art oriental, art empire et même art gothique, (car il y a de tout là dedans) qui en fait un art sans conviction, sans cohésion e sans décision, et par conséquent sans ampleur, sans tenue et sans virilité, caractérisé seulement par une mollesse qui tient à l'emploi photographique des formes végétales, par la tendance au joli et au détail, à la finesse pour la finesse, à tout ce qui, répondant à la sollicitation de l'esprit féminin, le condamne à n'être jamais autre chose qu'un art de bibelot et d'étagère. Si c'est bien là l'art nouveau, l'art de l'avenir, il faut désespérer de l'art et de l'avenir.

Ce qui convient bien à notre époque et correspond bien à son état d'âme et à son style, ce sont ces maisons biscornues et compliquées, titubantes et chahutantes (permettez-moi l'expression) et mesquines malgré tout ; ce sont ces monuments sans fermeté, sans solidité, sans virilité, où se reflètent notre dissolution et notre dérèglement, notre

manque d'équilibre, notre orgueil et notre pauvreté; c'est cette musique qui ne sait que pousser le cri de la chair; c'est cette peinture ou sculpture inexpressive qui, faute d'un ressort propre, ne peut que se plaquer désespérément sur la superficie des choses.

On s'est souvent demandé pourquoi l'art actuel nous donne si souvent, presque toujours, l'impression de l'impuissance et de la nullité. Les artistes contemporains sont-ils moins savants? Non, évidemment. Ils savent leur métier aussi bien que personne. Alors pourquoi?

Je vais essayer de déterminer les causes de cette décadence artistique. Peut-être, par contre, trouverons-nous dans le foyer même du mal l'indication du remède.

Pour moi, tout le mal se résume en ceci : *absence de style;* et en remontant plus haut de l'effet à la cause, en ce mot : *individualisme.*

Peindre l'homme dans ce qu'il y a en lui d'immuable et d'éternel, peindre le caractère saillant de l'homme, son type spécifique, l'homme commun, éternel, immuable qui est au fond de tout homme, tel est, nous le savons, le but de l'art et tel est le style. Cet homme commun, cette humanité commune, il s'agit de les voir, il s'agit de les fixer par les couleurs et les formes suivant le modèle que nous en voyons. Car, nous le savons, nous ne connaissons que ce que nous voyons. Mais ce n'est pas par notre individualisme accidentel et passager et dans notre individualisme que nous pourrons les voir. Il faut que l'humanité contemporaine nous en

donne l'expression et l'exemple; et plus elle accusera en elle son éternité et son unité, c'est-à-dire l'homme commun qui est sa personnification et sa substance, plus nous saurons entrer dans le moule qu'elle nous présente et nous y conformer, plus notre idéal sera visible, et plus notre chemin vers cet idéal sera rapide et sûr.

Ainsi l'art est-il à son degré le langage ou style par quoi s'exprime l'humanité contemporaine.

Si la société contemporaine est bien équilibrée, bien hiérarchisée, bien stabilisée, s'il y a en elle des valeurs et proportions régulières, si les réciprocités sur lesquelles elle se fonde s'appellent et se répondent sans défaillance et sans hésitation vers une communion d'intelligence et de cœur, alors l'artiste verra clairement son modèle et l'idéal vers lequel il doit tendre; et il n'aura qu'à s'exprimer lui-même tel qu'il se voit et se conçoit, encadré dans l'harmonie commune et y collaborant, pour exprimer la beauté. Mais si au contraire la société contemporaine ne lui donne que l'exemple du désordre, de l'instabilité, du nivellement à outrance au rebours de toute hiérarchie et de toutes proportions et valeurs relatives, d'une humanité sans traditions, réduite en poussière par nos mésintelligences et nos combativités, alors l'artiste, presque toujours lui-même aveuglé par l'esprit de son temps, ne produira qu'un art flottant, indécis comme lui-même.

Ajoutez à cela, en conséquence, qu'en l'art comme en toutes choses, il faut une hiérarchie; il faut que l'amateur d'art soit une élite elle-même hiérarchisée, et que le goût et l'autorité du goût viennent d'en haut. Que si au contraire l'amateur d'art, c'est la

foule, *profanum vulgus*, alors l'art est à la débandade, le rendu triomphe; le rendu, c'est-à-dire la laideur contemporaine dans toute son horreur. Telle est l'histoire de l'art contemporain.

Ici nous touchons au nœud du problème. L'obstacle, c'est l'individualisme. Répétons le à satiété : l'homme peut tout par l'homme, si on entend par homme notre humanité commune, l'homme commun qui est en nous si nous voulons. Il ne peut rien par lui-même isolément, c'est-à-dire par son égoïsme. Que puis-je exprimer par mon individualisme et égoïsme transitoires et accidentels, sinon ce qui passe, ce qui change, sinon ce qui n'a aucun caractère substantiel de durée et d'éternité, sinon la laideur, sinon rien ?

Aujourd'hui l'individualisme triomphe.

Enfermé dans son individualité isolée, réduit à n'être plus qu'un individu au milieu d'autres individus, hors de toute communion, l'artiste moderne ne se sent plus entraîné et soutenu, il ne marche plus dans la cohésion d'une foi commune, il est désemparé et déséquilibré. Il faut qu'il fasse sa théorie. Il faut qu'il réponde à des questions insolubles pour tout individu : Qu'est-ce que l'art? Qu'est-ce que la beauté? Quel est leur but? Quelle est leur valeur? Quelle est leur consécration ? Entre les diverses théories qui s'offrent à lui, entre les divers sens qui le sollicitent, entre les divers styles qui le travaillent, il suppute, il hésite, et lorsqu'il fait un choix, savoir qu'il faut faire ceci et éviter cela est déjà une gêne et un manque de liberté. Il n'a plus foi en lui-même, car comment avoir foi en soi quand on n'y sent plus rien que de passager et d'individuel? Car comment fixer

quelque chose de fixe et d'inébranlable sinon sur ce qu'il y a en soi d'immuable et d'éternel?

L'absence de style amenée par l'excès de l'individualisme et de l'égoïsme implique toutes les autres causes de la décadence artistique. Entre autres, l'absence d'une élite cohérente parce que nourrie de littérature et s'abreuvant par conséquent à la même source de beauté, capable ainsi d'exiger de l'art l'effort persévérant qui l'empêchant de tomber dans le métier le maintient à son niveau. Ensuite l'absence de modèles, comme on en trouvait tant autrefois, capables par leur caractère, par leur élégance et leur noblesse, d'inspirer l'artiste et de lui fournir l'occasion de quelque chef-d'œuvre. Et enfin la malheureuse inclination qui entraîne les artistes à chercher un point d'appui dans la nature observable, faute d'en trouver un suffisant en eux-mêmes. Toutes influences qui réagissent les unes sur les autres et se redoublent les unes par les autres.

Quels sont les remèdes de la maladie dont souffre l'art ?

On a bien compris de nos jours l'importance essentielle pour l'art d'un style, c'est-à-dire d'un langage clair et compréhensible à tous, d'un langage commun aux artistes, aux amateurs et spectateurs. Et quelques esprits pleins d'ardeur se sont aussitôt mis à l'œuvre pour provoquer l'explosion et l'éclosion d'un style nouveau, si longtemps attendu, et couvant sans doute dans quelque coin négligé et inexploré de l'esprit humain. Entreprise qui comporte une grande naïveté et une absence

totale d'esprit philosophique. Comme si pareille chose pouvait être factice, artificielle, imposable à des esprits aussi incoercibles que ceux des artistes. On peut s'en rendre compte par les difficultés que rencontre l'établissement d'un langage commun, volapuk, espéranto ou autre. Pour parler la même langue, il faut avant tout avoir la même chose à dire ; il faudrait avoir le même moi à exprimer ; il faudrait communier par une même chair et un même sang vers un même amour ; il faudrait avoir entre nous la sensation d'une même race et d'une même famille, d'une même destinée à accomplir par une commune volonté. Cela seul peut donner aux mots, naturellement si fallacieux et si décevants, leur valeur et leur sens. Entre gens qui s'aiment, on s'entend facilement par les mots, et au besoin malgré eux et sans eux. Il n'y a qu'un langage qui ne trompe pas, celui du cœur.

Mais si, pour passer d'une intelligence à une autre, il faut que le langage traverse toutes les obscurités, tous les détours, toutes les duretés de notre égoïsme, alors il ne peut plus nous apporter les uns aux autres que l'impression de nos différences et mésintelligences. Pour s'entendre il faut avoir la volonté de s'entendre ; il faut sentir le besoin de communier dans un même amour, dans une même émotion partagée, dans une même beauté ; il faut entendre en soi la vocation d'une même chair et d'un même sang, du même corps dont nous sommes tous les membres, de la même âme qui nous anime et qui veut sculpter avec nous et par nous notre même corps à son image, du même homme commun, du même Homme Dieu que nous sommes tous. C'est ainsi que le langage,

soit par le mot, soit par les couleurs et les formes, soit par les sons, soit par la pierre et le marbre, s'imprègne d'éternité, de fermeté et de profondeur; et devient un style.

Du reste le problème du style se conclut par son impossibilité.

Car il faudrait imposer un style aux artistes en leur prouvant, par a plus b, qu'il est préférable d'avoir un style que de n'en avoir pas, et que tel style est préférable à tous les autres.

Il faudrait donc que l'artiste acceptât de ne plus concevoir et vouloir qu'à travers une théorie imposée, et à la suite d'un raisonnement abstrait. Alors son enthousiasme et son inspiration devraient attendre et passer d'abord par la cervelle de quelque froid raisonneur, sous la férule de quelque pédant compilateur. Ils auraient tout le temps de geler en route. Ce serait une contrainte insupportable pour tout artiste vraiment digne de ce nom ; et il y aurait de quoi les dégoûter à jamais. Non, non, l'enthousiasme et l'inspiration n'admettent pas qu'on leur passe au cou un licol ; ils veulent voler droit au but, à tire d'aile, et ils ne sont qu'à cette condition. Arrière l'art savant !

J'ai déjà eu l'occasion de le dire autre part : les artistes pourraient suppléer jusqu'à un certain point à cette absence de style par de *fortes études classiques*, littérairement et artistiquement, afin de reprendre ainsi, par-dessus notre temps si insignifiant, contact de notre humanité commune, dans les œuvres où elle a laissé profondément gravées les empreintes de sa dignité auguste et de son éternité.

Mais s'il y a une humanité très haute et très puissante dans Mantégna ou Pisanello, à bien plus forte raison dans Homère, Platon, Shakespeare, Bossuet et Corneille. Le premier des arts, celui qui comprend tous les autres, les anime, les justifie et les résume, c'est l'art du mot, c'est le langage et le verbe. Là, à son plus haut degré, est la source de la sensibilité, le rayonnement de la lumière et le ciment de l'émotion partagée. C'est de là que l'horizon est le plus vaste et le regard le plus pénétrant ; c'est là que l'humanité gémit et crie, bondit de joie ou se tord sous l'étreinte de la douleur. C'est là qu'elle parle à notre intelligence et frappe à notre cœur. C'est là qu'on apprend à pleurer des larmes éternelles, à fixer en soi les joies qui ne passent pas, et à s'enraciner dans le cœur de l'humanité.

Seule, la littérature est le langage clair, lumineux, reflétant clairement la lumière de la vérité, et, à cette lumière, le sens de nos destinées surnaturelles et divines, et sur ce sens le rôle et la valeur de l'art. Car nous ne concevons clairement que ce que nous exprimons clairement. Pour s'éclairer soi-même, pour se débrouiller soi-même, pour prendre conscience de soi-même, il faut toujours en définitive recourir à des formules, et mettre dans ces formules la lumière, l'éloquence, la cadence et le rythme. Du rythme des mots au rythme des idées, et du rythme des idées au rythme des intelligences et des cœurs, à la pitié et à l'amour, il n'y a qu'un pas qu'ont vite franchi tous les grands littérateurs.

Ce n'est que par la littérature, en luttant contre la lourdeur et la complexité des mots et des phrases pour obtenir d'eux ce dont ils sont incapables et

impatients, c'est-à-dire la clarté, l'éloquence, le rythme et la cadence,... qu'on apprend la nécessité de l'effort, et pourquoi et comment il faut créer, au rebours de nos matériaux et contre eux ; et par conséquent au rebours de nos égoïsmes et de notre nature matérielle. Tout se tient, et par notre beauté nous éclairons la vérité, notre vérité, à notre propre lumière ; nous déblayons notre propre voie au devant de cette vérité qui vient à nous.

Les mots, qu'est-ce que cela ? Rien. Et pourtant rien n'est plus lourd que les mots, plus récalcitrant ; mais aussi, sitôt que nous les avons pétris et modelés à notre image, plus puissant, plus énergique, plus plein de beauté, de vérité, de lumière et de vie. Qu'est-ce que la beauté, la vérité, la vie, et moi-même ? Des mots, rien que des mots, où il s'agit d'évoquer une âme, l'âme d'un Dieu. La beauté ne demande pas qu'on la prouve. Qu'on l'exprime seulement par les mots où elle puisse éclater dans sa gloire, révéler son mystère par le rythme et la cadence. Elle ne veut et n'attend que cela ; qu'il s'agisse de mots, de formes, de couleurs ou de sons.

Il s'agit donc avant tout d'apprendre à bien parler dans une belle langue, et surtout dans les langues grecque et latine, ces admirables instruments qui nous mettent aussitôt sur la voie de la beauté, qui nous donnent le contact de son enthousiasme, gravent dans ce que nous disons l'empreinte de sa profondeur et de son éternité, nous font entrer dans son moule et son style.

La littérature artiste est le seul langage qui puisse répondre pleinement à l'appel de la vérité. Les autres arts ou langages, peinture et sculpture, musique, architecture, plus ou moins obligés de

chercher leur but à travers l'opacité et l'incohérence de leurs matériaux, ne sont que des langages incomplets qui, pour s'éclairer et se justifier, doivent emprunter la pleine lumière du langage littéraire. L'artiste sans littérature est forcément un artiste à courte vue, sans ampleur et sans liberté, enfoncé dans l'étroitesse de son métier, rivé à ses matériaux et à la terre, et semblable à ces oiseaux dont le vol est lourd et borné.

A ce premier palliatif contre l'absence de style, nous pouvons en ajouter un autre qui est un *retard* imposé aux *spécialisations hâtives*.

Tous les arts se tiennent et réagissent les uns sur les autres. Il y a par exemple de la sculpture, de l'architecture et de la musique, un accord, un chant, dans un beau tableau. On l'a souvent dit et avec raison, il faut qu'un tableau chante, il faut que toutes les parties d'un tableau entrent dans une même cadence, enroulent et déroulent les enlacements et les circonvolutions d'un même rythme. Il n'y a pas de véritable artiste, même simplement sculpteur ou peintre, qui ne soit aussi musicien ou du moins amateur de musique, et réciproquement. Il y aurait donc un grand intérêt à imposer aux élèves des écoles artistiques l'étude de l'art en général sous ses manifestations multiples, avant que de leur permettre de se spécialiser en tel ou tel mode de l'art, sculpture, architecture, peinture ou musique. Cette aptitude à l'art pur est certainement une des raisons qui donnent si souvent à l'art renaissance cette ampleur et cette saveur qui font défaut à tant d'œuvres contemporaines. Tout grand artiste a né-

cessairement une intelligence très vaste et très ouverte; il ne suffit pas d'ouvrir les yeux tout bêtement; et à s'enfoncer entre les murailles de son art particulier, on s'expose à n'être plus qu'un vulgaire professionnel.

Enfin il y a un dernier palliatif à la décadence artistique, qui est la consécration et l'aboutissement logique des deux premiers, c'est la *foi chrétienne*.

L'art est essentiellement religieux. L'art est estiellement une religion et une foi, une vocation à accomplir par le sacrifice. Et réciproquement, la religion est un art, c'est l'art; car ce qu'elle nous propose comme notre destinée, c'est la beauté à réaliser par l'amour, par le rythme et la communion de nos intelligences et de nos cœurs en une même émotion partagée, vers un même corps divin dont nous sommes les membres, que nous devons sculter avec notre propre chair et notre propre sang, à la vue d'un même modèle, et sous l'impulsion d'un même artiste.

La beauté que l'artiste veut, dont il sent en lui la foi et la vocation, n'est pas une chimère; sa lumière ne le conduit pas d'ici de là, au hasard et à l'aventure; elle ne lui montre pas plusieurs buts différents; elle le mène droit à un même but qui est le même pour tous, tant que nous sommes, vers l'éternité humaine, vers le corps où cette éternité se réalise, vers le Dieu qui est l'âme de ce corps. Et c'est ce Dieu, cet artiste suprême, emporté lui-même par sa vocation et sa foi vers le corps dont il veut faire son exemple, sa demeure et sa gloire, c'est ce Dieu qu'il entend et auquel il répond.

Que l'artiste soit donc conséquent avec lui-même. Ce qu'il veut, c'est réaliser le surnaturel, l'immatériel, l'éternel, le divin, le Dieu qu'il sent en lui; et ce que Dieu veut, c'est faire de l'artiste son confident et son collaborateur. L'artiste va à Dieu et Dieu vient à l'artiste, sur la même voie rapide de l'enthousiasme et de l'amour. Que l'artiste se reconnaisse donc dans le modèle qui l'inspire et dans la foi qui l'anime. Qu'il sache fixer en lui ce Dieu qui est l'énergie et le but de l'art, sa lumière et sa consécration, le foyer de la foi et de l'enthousiasme, l'étreinte de l'émotion partagée, l'appel de la vocation et l'exemple du sacrifice.

Quelques conseils aux jeunes Artistes.

Nécessité de la tradition artistique. Nécessité de l'étude du corps humain d'après l'antique. Nécessité d'une forte éducation littéraire.

Les véritables artistes n'ont pas besoin de mes leçons. Ils ont un guide sûr dans leur intuition. Je ne leur dirai donc pas « *Voilà ce que vous devez faire.* » Je leur dirai : « *Voilà ce que vous voulez et voilà ce que vous faites.* » Mon rôle se borne à ceci : vous formuler, vous exprimer, afin que vous vous reconnaissiez dans cette formule et que vous y preniez un point d'appui. Tout cela vous le savez, vous le faites, mais plus ou moins vaguement, plus ou moins distinctement, plutôt par sentiment et par instinct que par un parti pris conscient. Vous admettez que l'art n'est qu'une émotion partagée, et en même temps trop souvent vous ne pouvez vous défendre d'une admiration profonde pour les professionnels plus habiles que vous qui savent couvrir correctement des toiles immenses. Et cela se comprend, car vous êtes toujours des êtres impulsifs, inquiets, qui tremblez devant la beauté et qui doutez de vous-mêmes. De là entre ces deux

voies une hésitation dont vous souffrez et dont vos œuvres se ressentent forcément. Rassurez-vous, vous avez des âmes fidèles, des âmes tendres et délicates qui vibrent à l'unisson de votre âme. C'est vous qui êtes les artistes, les vrais artistes, et non les autres. Laissez parler votre cœur, ouvrez le tout grand afin que nous nous y plongions, afin que nous goûtions avec vous et par vous les joies de l'émotion partagée, les tendresses et les délicatesses de l'amour vers la beauté.

Je m'adresse ici en ce moment aux jeunes gens qui, le moment venu pour choisir une carrière, choisissent la carrière artistique. S'ils sont uniquement séduits par les dehors brillants de cette carrière, par ses avantages matériels, par les droits qu'elle donne à une vie plus facile et plus libre, ils pourront devenir de bons professionnels, mais jamais de véritables artistes. Il ne faut pas se le dissimuler, la carrière artistique ne peut s'inaugurer et se poursuivre qu'au prix d'efforts, de renoncements, de sacrifices, d'épreuves continuels. La richesse et l'aisance sont presque toujours des obstacles, d'autant plus décisifs qu'on ne s'en rend pas compte. Pour arriver, il faut sentir l'aiguillon de la pauvreté et quelquefois de la faim. Il faut souffrir, il faut, comme on l'a dit bien souvent, serrer les dents ; il faut faire l'effort. Celui qui ne sent pas la nécessité et la difficulté de l'effort, celui qui devant l'impossibilité du succès ne dit pas : quand même ! celui-là ne sera jamais artiste, et ses œuvres révéleront toujours la mollesse et l'indifférence de son âme.

Le jeune homme au début de sa carrière, surtout si à travers ses études classiques et littéraires il en

a contracté l'habitude, peut encore faire l'effort; car ce n'est que par l'effort qu'on peut connaître l'effort et de plus en plus. Plus tard il ne pourra plus faire l'effort sinon beaucoup moins énergique. Qu'il ne cherche donc pas à tourner la difficulté. Qu'il l'attaque tout de suite en se donnant pour objet ce qui au premier abord semble impossible à rendre, ce qui est fait de nuances et de délicatesses insaisissables : au corps et surtout au visage humains.

Et qu'il ne s'imagine pas qu'il n'y ait qu'à ouvrir les yeux pour saisir la beauté du corps et du visage humains, et les réciprocités des lignes qui en expliquent l'équilibre et les proportions admirables, la détente en puissance sous l'apparente mollesse des chairs. Car ses yeux, quoi qu'il fasse, sont encore inexpérimentés et superficiels. Car s'il en était réduit à lui-même et à ses propres œuvres pour apprendre à voir et à connaître la beauté, que sa route serait longue et pénible! Les artistes seraient donc obligés chacun à leur tour de recommencer le lent progrès par lequel l'humanité a dû passer pour dégager et affirmer son idéal de beauté! Le premier artiste n'a pas été loin; il a obéi à une impulsion sans lendemain ; il ignorait ce qu'il faisait, et ne connaissait pas la valeur de l'art. Que de tâtonnements avant que la voie de l'homme vers l'art ait été définitivement ouverte et tracée!

Pour fixer la vocation artistique, pour la justifier, pour l'enflammer, il faut un exemple, l'exemple de notre propre beauté. Il y a au fond de nous-mêmes une beauté latente, assoupie dans notre propre inconscience, confondue dans les incohérences de notre vie coutumière. Pour la réveiller, pour la

dilater, il faut un exemple c'est-à-dire l'éclair où nous l'apercevons dans un de nos semblables comme en nous-mêmes, en vertu de cette communion où nous vivons tous d'une même vie, d'une même espèce commune, de ce même Homme-Dieu, qui est l'âme de notre vie vers la beauté. Pour voir la beauté il faut le regard d'un artiste, et d'un artiste non pas qui la cherche, qui ne sait où elle est, mais qui la voit, qui la crée en voulant la voir, mais qui est attaché à elle par l'admiration et par l'amour, mais qui ne fait qu'un avec elle; le regard du suprême artiste, ou d'un de ceux qu'il a enflammés à son image afin de traduire la beauté à notre niveau.

Or cet exemple dont nous avons besoin, l'antique nous le donne admirablement. L'antique nous présente la besogne déjà bien débrouillée et un progrès déjà très avancé vers la perfection. L'antique et bien entendu toutes les œuvres qu'ont consacrées le temps et l'admiration des hommes. Il s'agit pour les débutants de profiter de cet acquit en s'efforçant de régulariser leur regard suivant la vision des grands génies artistiques, avec cette conviction que plus ils y verront, plus ils constateront qu'ils n'avaient rien vu au prix de ce qu'ils avaient à voir. Qu'ils ne s'imaginent pas naïvement que leur vue leur suffit, et qu'il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour voir clair et beau. Ce qu'on peut voir est toujours peu de chose, si on y cherche la lumière de ce qu'on a dans le cœur et la possession pleine de la beauté. Nous admirons le Titien, et nous sentons que par lui nous faisons un bond vers la beauté. Nous sommes des myopes qui avons besoin d'une longue vue. Mais lui qui voyait

naturellement plus loin et plus haut, se rendait compte de son insuffisance, et combien son talent avait mal répondu aux exigences de son idéal. Et ainsi de suite, toujours plus loin, toujours plus haut, vers le même artiste sculptant le même chef-d'œuvre qui est le modèle, l'exemple, l'âme de tous les autres.

Evidemment si on nie la nécessité de l'idéal, on voit toujours assez, fût-on myope ou aveugle.

Mais à copier l'antique, à s'encadrer dans le moule classique, ne court-on pas le risque de perdre sa personnalité ? C'est le reproche qu'on fait à l'école. Ne craignez rien ; une forte personnalité se retrouve toujours, car il y a en elle une chose qui ne se perd pas, l'enthousiasme, la vocation irrésistible, l'amour obstiné qui ne recule devant rien pour arriver au but. En principe toutes les personnalités sont au même niveau, celui du néant, et il n'y a rien en nous que nous n'y ayons mis nous-mêmes. Prenons garde qu'à nous prévaloir de notre individualisme et de sa prétendue originalité, nous n'obéissions qu'à notre inexpérience, à beaucoup de présomption, et peut-être encore à une répugnance insconsciente pour un travail obstiné et pour l'effort. La difficulté est en soi rebutante. Pour vaincre la difficulté, il faut beaucoup travailler, il faut être modeste et humble, avoir une très haute idée de la beauté et une pauvre idée de soi-même. Mais malheureusement telle n'est pas, du moins en général, la note du jour.

Ni Mantegna, ni Botticelli, ni Raphaël, ni Michel-Ange n'ont craint, en copiant l'antique, de perdre leur personnalité, non plus que Corneille ou Bossuet. S'imprégner de la quintessence du génie

humain, s'assimiler par l'exemple ce qu'il y a d'éternel et de caractéristique dans l'âme humaine, s'abreuver par les grands littérateurs et les grands artistes aux sources de la beauté humaine, ne peut que féconder un génie naissant. Il faut se rendre compte que l'homme est essentiellement un animal enseigné, que nous vivons de traditions et d'exemples, de nos réciprocités physiques intellectuelles et morales, et que dans l'égoïsme et individualisme purs, à supposer qu'ils fussent réalisables, aucune semence, si féconde serait-elle en puissance, ne pourrait germer.

Nous avons une intelligence commune, et c'est dans cette intelligence qu'est la beauté. La beauté consiste justement à nous assimiler les uns aux autres, par ce qu'il y a donc de commun et de traditionnel entre nous. Notre vie, comme toute autre vie, et à bien plus forte raison, est une puissance d'assimilation et d'échange, non autre chose ; et un homme n'ayant jamais vécu que dans l'isolement, si doué naturellement fût-il, n'aurait rien d'humain.

Jeunes gens, copiez donc les chefs-d'œuvre qui sont vos modèles, non pas tant pour reproduire leurs formes et leurs couleurs, mais pour entrer dans le rythme et la cadence qui volent à travers ces formes et ces couleurs, mais pour vous modeler vous-mêmes à leur image, pour vous ciseler à l'exemple de leur pureté et de leur délicatesse, pour déblayer votre propre voie à leur lumière, pour vous enflammer vous-mêmes au contact de leur enthousiasme et de leur foi, pour entrer dans leurs circonvolutions rapides où ils ont bandé leur ressort vers la beauté, pour vous élancer avec eux hors des formes et des couleurs dans une même

étreinte et un même amour. De là, entre vous et votre beauté particulière, il n'y aura plus qu'un pas à faire, le pas suprême, celui qu'on fait sans le savoir, en s'oubliant, en se sacrifiant, et presque toujours par un effort désespéré.

Que le jeune artiste apprenne donc son métier, le métier. Qu'il s'approvisionne de tous les moyens et procédés d'exécution les plus propres à lui faciliter l'expression de ce qu'il veut dire, qu'il féconde son intelligence et son cœur par l'assimilation de tout ce qu'en a tiré le genre humain. Quand il sera maître de son procédé, du moins autant que possible (car tout n'est que procédés : palettes, couleurs, pinceaux, copie et réminiscence) alors il pourra croire le moment venu pour lui de manifester sa personnalité. Qu'alors devant la toile il oublie tout, et qu'il ne soit plus que fièvre et émotion. Il ne s'agit plus désormais de nous montrer ce qu'il a appris et comme il a été bon élève. Car c'est lui et non un autre qu'il doit exprimer et que nous devons cueillir. Un autre! Mais ce ne serait plus alors qu'une copie avec toutes ses hésitations, toutes ses timidités, tout son manque d'accent et de saveur.

Il s'agit pour le jeune artiste de perfectionner son outil. Et son outil c'est lui-même, c'est ce qu'il y a d'éternel en lui, d'éternel dans l'humanité commune dont il est un des modes, d'éternel dans le corps humain, dans les joies et les douleurs humaines ; c'est l'homme éternel dont il doit révéler une des beautés infiniment multiples dans leur accord commun.

Se déblayer de tout ce qui est accidentel et passager, voilà le moyen, et voilà le but difficile à

atteindre. Car à ce point de vue éternel, le modèle et la copie, le moyen et le but positif, le procédé et le style d'un côté, et de l'autre la beauté et l'art, ne sont qu'un même art et qu'une même beauté, qu'une même humanité se modelant à l'image du même homme commun et éternel, du même artiste suprême qui nous modèle à son image.

Un dernier conseil pour couronner le tout.

Que le jeune artiste ne s'isole pas dans son métier, à l'exemple de certains ouvriers qui ne faisant que des bâtons de chaise restent étrangers et indifférents au reste. Il n'y a pas plusieurs arts, plusieurs beautés; il n'y a qu'un art et qu'une beauté, et cet art et cette beauté ne se morcèlent pas. La beauté privée d'un de ses rayons serait comme un accord privé d'une de ses sonorités. Que les artistes ne restent donc étrangers à rien de ce qui est beau, humain, éternel dans l'homme. Que d'abord ils ne se salissent pas l'œil. Qu'ils restent aveugles pour tout ce qui est laid. Qu'ils ne cherchent et ne voient autour d'eux que la beauté, que le rythme des choses, que l'accord des intelligences, que la communion des cœurs, que la fleur où la création offre à son créateur l'hommage de sa reconnaissance et de son amour. Qu'ils vivent dans une atmosphère d'enthousiasme, dans l'intimité des grands penseurs, des grands littérateurs, des grands artistes, et aussi dans la sensation de toutes les gloires humaines, dans la communion des héros, dans l'admiration de tout ce que l'humanité a fait de grand et de beau. Et alors leur outil se rythmera, leur intelligence s'élar-

gira, s'équilibrera avec elle-même suivant ses valeurs et proportions, s'emplira de lumière ; leur perspective s'allongera indéfiniment vers un horizon radieux ; et par le même chemin qu'ils iront à la beauté, la beauté viendra vers eux suivant ses mêmes enveloppements et ses mêmes cadences, et imprègnera leurs œuvres de son éternité et de sa profondeur.

Applications.

L'art et la littérature, nous le savons, c'est de la sensibilité et de la délicatesse, de l'amour exprimés par les formes les couleurs et les sons. L'art, c'est un appel d'amour, un langage, une éloquence, un besoin de s'assimiler la beauté qu'on entrevoit dans les hommes et les choses, de communier avec elle, de lui rendre l'hommage et la gloire qui lui sont dus, de propager sa lumière et sa joie à travers les intelligences et les cœurs, de s'en faire l'apôtre et la douce victoire. C'est ce qui a horreur de la cohue des matériaux, de leur lourdeur, de tout ce qui exprime leur force brutale, de leurs brusqueries et de leurs heurts ; c'est la naïveté, la simplicité et l'humilité ; c'est l'offre que l'on fait de son cœur et l'aumône qu'on demande de la sympathie et de l'amour ; ce sont tous les enveloppements délicats, toutes les séductions de la tendresse inquiète qui soupire et implore... au rebours de l'égoïsme et de l'orgueil.

Parlons musique comme application.

J'aime bien Bach sans doute au souffle puissant, au marteau obstiné et infatigable, plein de pathétique et de grandeur, mais souvent un peu trop carré et trop symétrique, un peu rude et compact, à travers ses développements corrects où l'on souhaiterait rencontrer plus d'imprévu et de fantaisie, de liberté. Son rythme est pesant, et l'on sent qu'il a de la peine à s'envoler. Que j'aime mieux les flèches

du carquois de Mozart, et ses coups d'aile, et sa mélodie rapide et enflammée ! En lui vraiment s'est incarnée la musique, et c'est de lui qu'il faut juger.

J'aime bien aussi Haydn, le chantre des fêtes villageoises, le bon ménétrier au son clair, à l'âme candide et fraîche, exempte de complications, éprise de simplicité et de lumière. Chantons et dansons avec lui sur la place du village, dans la tiédeur d'une belle journée de printemps.

J'aime bien aussi le noble et joyeux Hændel.

J'aime bien encore Beethoven chaleureux et vivant, mais déjà plus épris de chairs que de lignes, plus Rubens que Della Francesca ou Botticelli, déjà plus analytique, plus court de souffle et d'inspiration, moins libre, plus assujetti à l'encadrement des formules, moins imprévu, plus fait de pièces et de morceaux, moins soigneux d'épurer et de ciseler ses contours, moins enveloppé et plus brusque en ses transitions, d'un goût moins délicat.

J'aime encore Weber ; ses ouvertures sont des chefs-d'œuvre. Cependant les défauts de Beethoven s'accentuent encore. C'est plein de raideurs et de brusquerie, et on sent trop l'huile et l'effort. Il y a trop de lignes droites et cela ne tourne pas assez. Ici s'accentuent tous les défauts de la méthode analytique.

Avec Wagner, je me heurte à un musicien qui pour beaucoup est un dieu. Je confesse qu'il répond bien à un certain degré de l'intelligence, aux amateurs du colossal, de la puissance et de la force. Mais en somme qu'exprime-t-il ? Je le vois bien ouvrir une bouche énorme pour m'annoncer qu'il va me dire quelque chose de surhumain et d'étonnant ; j'entends bien sa cuve fermenter et s'agiter

dans un travail gigantesque. Mais que sort-il de là? Rien, ou peu de chose ; une ébauche confuse, et comme un animal ayant peine à se dégager et à prendre une forme hors de la gangue qui l'enferme encore..., voilà tout. C'est peu pour les gens qui veulent avant tout un art surnaturel et immatériel ; qui attendent qu'on leur parle un langage clair et expressif, éloquent, frappant et incisif, où se résument la quintessence des choses, leur parfum subtil et leur âme insaisissable.

En somme Wagner est une âme bien allemande.

En général tous les artistes allemands, architectes, peintres et sculpteurs et musiciens (à part quelques exceptions et même presque exclusivement confinées dans le domaine de la musique, comme Haydn, Hændel et Mozart, et aussi Bach dont malgré tout il ne faut jamais parler qu'avec ménagement et respect) manquent de goût et donnent, même à travers leurs chefs-d'œuvre réels, l'impression d'une brutalité, d'une matérialité, d'une sensualité déplaisantes et rebutantes. Tels les édifices lourds et disgracieux, hérissés de détails, d'angles et de pointes, dont l'Allemagne est couverte. On touche ici du doigt l'abus du procédé analytique, ou si vous voulez, de la culture méthodique, par quoi les Allemands essayent de suppléer à leur absence de génie inventif. Faute d'envolées, ils entassent Pélion sur Ossa et Ossa sur Pélion. Mais leur âme est pesante et retombe toujours dans les forges souterraines où l'on prépare en secret quelque philtre ou quelque engin ou explosif terrible, ou quelque gaz suffocant qui leur assurera l'empire du monde et la clef des jouissances terrestres. Gigantesques nains !

Nous avons appris à connaître l'âme allemande. Qu'importe à l'art, a-t-on dit? L'art n'a pas de patrie. Du moment qu'une chose est belle, il faut l'admirer sans s'inquiéter d'où elle vient. En conclurons-nous que nous estimerons l'art allemand au même prix que l'art français, italien ou flamand? Nous réfléchirons qu'il n'y a pas deux beautés, l'une artistique et l'autre morale. Et en regardant attentivement jusqu'au fond de l'art allemand, nous apercevrons bientôt, même à travers ses manifestations les plus réputées, la brutalité, la duplicité, la lubricité, la bassesse, la mollesse de l'âme allemande. Méfions-nous de l'art allemand. Il y a là un venin caché sous les fleurs. Disons-le, il y a là une école d'immoralité et de laideur.

J'aime aussi Lulli, Rameau, tous ces génies élégants et clairs, toutes ces âmes de grands seigneurs dont les œuvres portent jusqu'à nous le parfum du XVIIIe siècle, sa bonhomie souriante, son aisance et ses grâces en dentelles.

Enfin! j'aime Mozart et voilà mon dieu. Je l'aime et je voudrais lui rendre tout l'amour dont il m'a enveloppé, et je voudrais répondre à l'appel de son âme tendre et aimante, le faire aimer à mon tour comme il le mérite, et lui élever l'autel qu'il veut dans le sanctuaire des cœurs. Car il est non seulement un grand musicien, mais encore un grand artiste, l'égal des plus grands. Car nul n'a eu à un plus haut degré que lui la sensibilité qui inspire la délicatesse, arrondit les angles, fait d'elle-même la transition où s'amortissent les différences et les heurts, met de la tendresse au bout des doigts du sculpteur pétrissant une figure ou un corps, grave toute l'âme de l'artiste dans son œuvre, y vibre

l'émotion et la flamme de son cœur, l'y rend lui-même immédiat et présent partout et toujours, et nous l'offre pour ainsi dire comme la fleur dont on peut cueillir et savourer le parfum d'une seule haleine.

Car nul n'a eu plus que lui la simplicité qui tire quelque chose de rien, le génie créateur, ce mouvement régulier et continu qui entraîne tout dans un même torrent, vers un même but, et comme à travers les circonvolutions d'une seule et même courbe s'infléchissant et se réfléchissant sur elle-même. Car nul n'a mieux obtenu ce qui est le comble de l'art, que les matériaux d'une même œuvre non seulement s'équilibrent entre eux, mais encore s'aiment, s'appellent et se répondent, accourent les uns au-devant des autres, s'étreignent par des enveloppements délicats, se rythment et se cadencent autour de leur cœur commun, chantent la joie de leur communion et de leur accord. Car nul n'a eu plus que lui l'horreur de la cohue des matériaux, de leur opacité et de leur pesanteur. Car nul n'a su mieux se donner et se sacrifier. Car nul n'a mieux aimé. Car nul n'est plus digne qu'on l'aime.

Car remarquez-le bien, c'est lui-même que l'artiste sonne, peint ou sculpte ; c'est de son âme que se repaît notre âme ; c'est notre âme qu'il veut, et c'est son âme que nous voulons. C'est une âme commune qui nous relie, et c'est par l'enthousiasme rapide de cette âme, par sa lumière et par son amour, que nous communions dans une même beauté, dans la beauté éternelle. Faites-vous donc aimer, et vous vivrez non plus seulement de votre vie égoïste, desséchée et rétrécie sur elle-même,

mais de la vie rayonnante et multipliée à l'infini par l'amour; et votre âme sera pétrie, non plus seulement de sonorité, de marbre et de couleurs, mais du cœur même de ceux qui vous admirent et vous aiment; et elle traversera les âges sans vieillir, toujours renaissante, toujours vivante et toujours jeune.

Et ne croyez-vous pas que les grands artistes vivent réellement de notre admiration et de notre amour? Ne croyez-vous pas qu'il y a pour eux dans notre souvenir un foyer de vie, une puissance de résurrection; qu'ils trouvent un éternel abri dans la gloire que nous leur donnons, et qu'en les rappelant nous ne faisons que les fixer dans cette humanité commune dont rien ne restera que ce qu'il y a en nous de plus pur et de plus divin, dont l'éternité est faite de beauté et d'amour? Ils vivent de nous, mais nous aussi nous vivons d'eux, bien plus encore, et par eux de cette communion par la beauté et par l'amour d'où jaillit la vie, de cette humanité commune à travers laquelle nous sentons la lumière et la flamme d'un Dieu.

Puis-je passer sous silence Saint-Saëns quoique contemporain? Ce noble et subtil Saint-Saëns, dont l'idéal est si haut, plus haut que les notes, qui voudrait s'évader de la prison de ses matériaux et des ornières de l'harmonie, pour saisir l'insaisissable, fixer le rêve qui fuit, et sonner le rythme qui court à la cime des choses. Celui-ci aussi a ses fervents admirateurs parmi ceux qui savent aimer. Mais il a le temps pour lui, le temps qui remet tout en place et restitue aux choses leur valeur définitive.

Hiérarchies artistiques.

Loin de moi la prétention pédante de numéroter les artistes par *un*, *deux*, *trois*. Mais abstraction faite des artistes et des réalisations artistiques, on peut cependant concevoir une hiérarchie entre les différents modes de l'idéal artistique. Déjà précédemment nous avons classé les œuvres artistiques suivant leur modèle : d'abord l'homme pour lui-même, ensuite l'homme dans le paysage, ensuite le paysage et enfin la nature morte.

En visant plus précisément ce qui a trait à l'homme, sur le sens de l'âme au corps qu'elle modèle à son image, nous coterons donc les œuvres artistiques d'autant plus haut qu'elles affirmeront davantage la divinité et l'éternité de l'homme, sa dignité et sa royauté surnaturelles, sa destinée divine, et le sacrifice qui est le chemin de cette destinée, et tous les modes de ce sacrifice : la sensibilité, la pitié, la charité, l'amour, la miséricorde, le pardon des injures, la véracité, la pudeur et la chasteté, la vocation artistique et littéraire..... et d'autant plus bas qu'elles se rapprocheront davantage du rendu, de la chair pour la chair, chose au fond de laquelle on sent toujours une odeur de pourriture et de mort.

Il y a des œuvres qui sont de tous les temps, exprimant l'homme exclusivement dans ce qu'il y a en lui de commun et d'éternel, d'immuable et d'essentiel, tel qu'il est sorti des mains de son créateur, dans sa nature naïve et primesautière, avec cette spontanéité qui en fait un être tout d'un bloc, tout entier en chacun de ses actes, qu'il pleure,

qu'il cède à la pitié ou à la colère, qu'il menace ou qu'il implore. Les héros d'Homère, le paysage où se rencontrèrent Ulysse et Nausicaa, une statue grecque de la belle époque, une vierge de Cimabue, une statue et une cathédrale gothique, certaines œuvres de la renaissance, nous donnent bien cette impression là.

Mais qu'un peintre nous mette en présence d'un monsieur coiffé d'un chapeau haut de forme, ou d'une danseuse court-vêtue de sa jupe, alors nous avons malgré tout l'impression désagréable de quelque chose de local, de momentané, de quelque chose qui, au lieu de nous épanouir, au lieu d'ouvrir devant nous l'infini des temps et des lieux, nous emprisonne dans un temps donné, dans notre temps si laid, si étriqué, où l'on voudrait tant s'évader pour vivre ailleurs, au temps où il y avait de la place pour les gestes larges et aisés, pour les promenades en chaise à porteurs, pour l'ampleur démesurée des jupes et des coiffures. Heureux temps où l'on sent que l'homme n'est pas comme aujourd'hui un forçat sur cette terre, ou, comme beaucoup le pensent, un animal comme un autre, mais qu'il est vraiment ici-bas un être privilégié, un aristocrate, qu'il a le temps, qu'il a conscience de sa dignité et qu'il veut la signifier par ses attitudes, par ses gestes, par sa tenue, par sa démarche, par ses vêtements. Même sous sa forme un peu anecdotique, quelle tranquillité, quelle pondération, quel bonheur calme et sans hâte dégage un tableau de Watteau, l'embarquement pour Cythère par exemple, ou même une nature morte de Chardin, ou même certains bibelots amoureusement sculptés par quelque ouvrier inconnu, ou même quelque

ruban aux couleurs éteintes où expire le parfum des âges disparus! Subitement on se dilate et on se dit que vraiment alors on savait ce qu'est être homme et que vivre, que vraiment en ces époques bénies, suivant une expression souvent employée, on avait connu la douceur de vivre. C'est cette illusion, cette douce illusion que nous donnent un tableau ou un bibelot anciens. Parfois ces tableaux sont naïfs et incorrects. Tant pis et souvent tant mieux. L'amateur au regard subtil ne les aime que davantage malgré leurs défauts, ou plutôt ce qu'appelent défauts ceux qui restent étrangers à l'âme des choses, ceux qui sont incapables d'estimer les choses autrement que par le compas et la mesure, le rendu ou la correction insipide.

D'abord l'homme pour l'homme. L'homme avant tout. L'homme qui suffit et se suffit à lui-même, qui n'a pas besoin de se justifier en prenant place au milieu de la nature ; l'homme qui à lui tout seul répond à la réalité et à la vie; l'homme dédaigneux de cette vie d'un jour et de cette terre de passage où il est exilé ; l'homme ne voulant de la nature que le Paradis auquel il a droit, où il veut apparaître comme un roi dont tout le reste n'est plus que le rayonnement ; l'homme sentant en lui un Dieu, et semblable à Dieu, ne cherchant qu'une chose, se voir et se reconnaître, s'aimer et s'admirer dans sa dignité surnaturelle, dans sa beauté et sa divinité ;... l'homme et son histoire divine se dilatant et éclatant sur un fond d'or.

Tel est l'art des primitifs, l'art suprême.

La renaissance en crevant les fonds d'or, en encadrant l'homme au milieu de la nature, a marqué un premier pas vers le retour à la nature, et

par conséquent vers un abaissement du sentiment de la dignité humaine, et une décadence du véritable sentiment artistique. De ce jour, l'art a été obligé de devenir savant, de connaître les lois de la perspective, de s'assujettir de plus en plus à la correction. De ce jour, l'art a perdu sa naïveté, son originalité, sa spontanéité si savoureuse, sa décision et sa fermeté. Au lieu d'avoir le sens précis de l'homme vers lui-même, il n'a plus fait que refléter l'hésitation de l'homme entre ses destinées surnaturelles et ses destinées naturelles et terrestres ; il est devenu compliqué, double et incertain.

En écrivant, en peignant et en sculptant c'est lui-même que l'artiste et le littérateur décrivent. Il y a une âme de roi dans Shakespeare, une âme de grand seigneur dans Véronèse, une âme d'enfant dans Fra Angelico, une âme de héros dans Corneille, une âme vraiment virile dans Signorelli ou Mantegna, une âme de poète dans Corot, une âme de libertin dans Sodoma ou dans Rubens. L'âme de Fra Angelico est un lys, celle de Gentile Fabriano un cristal limpide où l'on plonge jusqu'au fond, celle de Mozart une viole d'amour. Giorgione a vraiment l'âme d'un musicien et Rossini celle d'un grand décorateur.

Mais, avant tout, la sensibilité et la délicatesse.

La délicatesse inspirée par l'amour qui veut conquérir sans froisser, arriver au cœur de son objet et le surprendre sans qu'il s'en doute. La délicatesse avec ses enveloppements et ses précautions, ses avances et ses timidités, ses nuances subtiles, et le culte même de l'amour qu'il veut provoquer. La délicatesse virginale qui assoit l'amour sur un

trône afin de l'adorer. La délicatesse qui veut qu'on ne saisisse d'elle que son parfum et son doux mystère, qui craint les heurts, amortit les angles, ramène tout aux circonvolutions harmonieuses des courbes, s'enveloppe de sa pudeur en présentant timidement sa fleur afin qu'on veuille bien la cueillir.

La délicatesse et la sensibilité. Faites pleurer, attendrissez les cœurs, frappez au cœur, entrez dans le cœur, et le cœur que vous aurez fécondé et élargi vous gardera. Rien ne dure vraiment que par le cœur et par les larmes.

A genoux devant l'autel de la beauté.

Que la beauté soit la règle de notre vie. Faisons avec elle un pacte d'amour. Donnons lui notre volonté et notre cœur. Suivons son vol ardent qui nous ouvre le chemin de notre vérité et de notre vie, de nos destinées surnaturelles et divines, de notre humanité commune. Ayons l'horreur comme d'une souillure de tout ce qui nous avilit et nous rabaisse, de tout ce qui nous déshonore à nos propres yeux, de tout chemin tortueux, et même de tous ces petits détours où nous cherchons à nous cacher vis-à-vis de nous-mêmes nos petites lâchetés et nos petites faiblesses. C'est déjà bien. Mais il faut mieux encore. Traitons-nous nous-mêmes comme un instrument délicat que fausse la moindre dissonance. Soyons toujours d'accord avec nous-mêmes. Rendons toujours un son clair et juste. Que ce que nous exprimons jaillisse des profondeurs de notre âme. Soyons toujours dignes de nous-mêmes, fiers de nous-mêmes, tout entiers dans tout ce

que nous voulons et agissons, tels que nous sommes. Faisons bloc avec nous-mêmes. Soyons notre vérité, l'art de notre vérité, sa gloire et son rayonnement. Que nous puissions nous apercevoir nous-mêmes sur la route de notre vie, d'un bout à l'autre, comme une même régularité, comme une même solidarité, comme la manifestation de la même idée et de la même estime que nous avons de nous-mêmes. Soyons à nous-mêmes notre propre lumière, la limpidité où rien n'arrête et n'oblitère le regard, notre propre présence et notre propre conscience. Donnons à notre vie un noble but, et sacrifions tout à cela; faisons en une flamme ardente. Intensifions notre vie, fécondons les semences de notre vie afin qu'à notre dernier jour, à notre dernière heure, nous ne sentions plus en nous que son impulsion sans défaillance, sa certitude et sa plénitude.

Nous sommes des dieux. Ayons la fierté de notre filiation divine. Nous sommes des rois, de grands seigneurs. Portons donc haut notre tête qui est faite pour s'élever vers le ciel, à travers ses perspectives sans fin, loin de cette terre basse et rampante.

Mettons de l'ampleur dans nos gestes, de la grâce dans nos attitudes, de la dignité dans nos démarches. Entourons-nous, vêtissons-nous autant que possible de beauté et dans nos vêtements et dans nos demeures. Montrons que malgré tout nous ne sommes pas des animaux, uniquement faits pour vivre d'une vie matérielle, pour gratter la terre, mais des êtres supérieurs à toutes ces obligations de cette vie passagère, apportant même dans les actes les plus vulgaires le souci et la réminiscence de leur dignité surnaturelle. Et nous le pou-

vons si facilement et à si peu de frais! Ne souillons jamais notre langage et notre regard, ces dons de Dieu, par des trivialités ou des impuretés... Ne faisons jamais des fautes de goût; et déjà nous nous garantirons naturellement des autres souillures plus graves.

Sachons nous réserver des loisirs pour nous élever, avec les grands esprits de tous les temps, vers les hauteurs de la beauté. Ne laissons pas croupir notre âme dans les indifférences de notre vie coutumière. Sachons l'éclairer, la redresser, la surexciter par tout ce que l'homme a fait de grand et de beau; gardons lui le contact de notre humanité commune, et par cette humanité, de notre éternité et de notre divinité.

Et peut-être, sans doute, tôt ou tard, en nous regardant nous-mêmes à travers notre limpidité, apercevrons-nous, comme un autre nous-mêmes, l'Homme-Dieu nous regardant au fond de notre âme.

La Beauté par la Beauté, par la victoire contre les matériaux, par le surnaturel et l'impossible.

De tout ce que nous avons admis ensemble, il s'ensuit que vers la beauté il n'y a qu'un chemin, la beauté elle-même.

La beauté par la beauté, tel est donc le moyen et tel est le but.

Cela m'oblige à quelque chose de terrible. Puisque je prétends vous mener à la beauté, il faut donc que je sois moi-même, par mes idées, par ma manière d'exprimer mes idées, un chemin de la beauté. Il faut qu'en vous entretenant de la beauté, je fasse une belle œuvre, capable de vous inspirer de l'enthousiasme pour tout ce qui est beau, pour cette commune beauté que nous aimons d'un commun amour. Il faut que je sois moi-même en communion avec la beauté.

Faire quelque chose de beau et exprimer la beauté ne sont pas deux choses différentes; c'est la même chose. Le sculpteur en pétrissant un beau corps tranquille dans sa puissance, harmonieux dans ses lignes, dont on sent la nonchalance prête à se détendre comme un ressort, exprime la beauté. Le soldat qui va au feu simplement, héroïquement,

au risque de sa vie, exprime la beauté. Et moi littérateur, si je parviens à vous communiquer l'émotion, l'enthousiasme, la joie profonde que me donne une belle œuvre ou une belle action, à mon tour j'exprime la beauté. La beauté n'est ni dans les mots, ni dans le marbre, ni dans les lignes, ni dans les couleurs. Elle est dans la communion des âmes, à la flamme d'une même émotion. Emouvoir, voilà le point.

Je dois donc considérer mon œuvre comme l'artiste peintre ou sculpteur considère la sienne, avec l'espérance que par ma manière même de m'exprimer, par mon style, c'est-à-dire par les mots et par les phrases qui sont mes matériaux, je réussirai, lecteurs, à vous donner l'impression de la beauté.

Il faut donc payer comptant, et être bien convaincu que seul le littérateur artiste, c'est-à-dire capable de donner à ses mots et à ses phrases une éloquence, un rythme et une cadence, connaît le chemin de la beauté. Vraiment trop de gens nous parlent de la beauté en un langage de gâcheur de plâtre.

N'est-ce pas beaucoup de témérité et beaucoup d'orgueil? Ce qui me rassure, c'est que je puis y réussir simplement, naïvement, sans m'en douter, en exprimant tout bonnement ce que m'inspire mon cœur, à la chaleur du cœur commun qui est le foyer de tous les cœurs. Je vous émouvrai si je suis ému moi-même, et vous m'aimerez si je sais aimer l'objet de notre commun amour. Et ainsi les uns par les autres, réaliserons-nous la beauté qui est une communion, une collaboration, une émotion partagée, la synthèse de toutes les intelligences et

de tous les cœurs en une même intelligence et en un même cœur.

Et même mes gaucheries et mes maladresses ne me nuiront peut-être pas. Trop d'habileté prouve qu'on est trop maître et trop sûr de soi-même, pas assez enthousiaste et pas assez inquiet. J'aperçois la beauté dans une vision rapide, dans une lueur aussitôt éteinte. Je me précipite pour l'étreindre et la fixer. Je veux m'envoler à sa suite. Mais dans mon ardeur, les mots et les expressions me manquent; je trébuche et tombe. Même dans ce cas, si vous sentez ma détresse, si je parviens à vous communiquer l'impression douloureuse de mon impuissance, j'aurai encore exprimé la beauté. Devant la beauté, comment être impeccable, comment rester maître de soi, comment ne pas sentir son cœur défaillir et sa main trembler? Quel hommage pour la beauté qu'une ardeur qui s'avoue impuissante!

Venez donc à mon aide, artistes et littérateurs, comprenez-moi à demi-mot, suppléez à mon insuffisance, embellissez mes expressions, daignez saisir ma pensée à travers le voile des mots et des phrases, sous cette langue si indifférente au rythme, si pesante et si rebelle à tout ce qui veut l'élever au-dessus de sa banalité et de ses ornières coutumières. Ressuscitez moi du fond de l'abîme; partagez mon émotion; communions dans un même amour; envolons-nous d'un même tire-d'aile. Et ainsi par vous j'aurai fait œuvre de littérateur et d'artiste; et ainsi aurons-nous fait une œuvre d'art commune, l'œuvre d'art.

Des mots, des phrases, de la pierre, du marbre, une toile, des lignes et des couleurs, que de pauvres matériaux pour la beauté! Les voilà épars

devant moi, dans leur incohérence, leur lourdeur et leur résistance. Moi, que puis-je en faire! Il faut qu'avec eux j'élève une cathédrale. Il faut que j'apprenne à la pierre à s'affranchir de sa pesanteur et de sa torpeur, à s'animer d'une vie propre, à se gonfler et à se dilater comme sous la chaleur de sa propre sève en jets nerveux et en rameaux flexibles, à se métamorphoser en un immense animal où la vie circule, s'infléchit et se réfléchit sur elle-même, se contrebalance par ses propres poussées et ses propres résistances. Il faut que j'obtienne d'elle que, s'évidant, elle ne soit plus que dentelle et délicatesse; que, perdant terre, elle s'élance vers le ciel pour atteindre Dieu; qu'en un mot elle ne soit plus que le contre-sens d'elle-même, au rebours de sa nature et de tout ce que doit exiger d'elle un constructeur raisonnable. Bien plus, il faut que j'en tire l'explosion d'un sentiment, la chaleur d'une émotion, l'élan d'une prière, l'arche d'alliance entre l'homme et Dieu, l'expression de la communion humaine montant jusqu'à Dieu, le cantique de l'espérance et de la foi.

Cela est absurde, impossible, fou; et c'est cela pourtant qu'il faut que j'obtienne, moi comme tout architecte, tout artiste et tout littérateur : l'effort et la victoire contre mes matériaux, de telle sorte que ma chaleur et ma foi les traversant puissent vous atteindre sans s'affaiblir et sans s'oblitérer. Il faut que les matériaux, que la pierre, le marbre, les lignes et les couleurs, les mots et les phrases disparaissent afin que vous et moi, moi et vous sentions nos cœurs battre l'un contre l'autre et se fondre dans une même émotion.

Que si au contraire mes mots et mes phrases

prétendaient vous arrêter en sollicitant votre attention, mot par mot, phrase par phrase, au lieu de m'amener à vous tout chaud par la route enflammée de notre commun enthousiasme et de notre commun amour, droit au but, ils ne feraient que semer entre nous des incertitudes et des hésitations où notre élan l'un vers l'autre finirait par se perdre en froideur et en indifférence. Un mouvement continu, un souffle puissant et sans défaillance, une éloquence qui vous saisit, vous tient, vous entraîne sans vous donner le temps de vous reprendre, vers un but que vous pressentez et dont vous désirez de plus en plus la conclusion, dans une course de plus en plus rapide... voilà le moyen et voilà la victoire.

Ainsi, non pas un traité de mathématiques, non pas une succession de théorèmes à travers laquelle l'intelligence se sent prise comme dans un étau, dont il faut subir la violence et l'ornière, que l'on suit comme un acrobate sur sa corde raide, toujours l'œil fixé devant soi avec l'inquiétude obstinée de trébucher, où l'on a la sensation d'être un fil de fer sans dilatation et sans flexibilité. Non, pas cela. Au contraire : aucun souci de la ligne droite; un caprice qui vagabonde, une course éperdue dans tous les sens d'ici et de là vers le but divin qui m'appelle, des maladresses et des gaucheries, des cris d'impuissance et de détresse, une ébauche informe de près, mais de loin s'illuminant dans un éclair d'émotion, une harmonie où vous puissiez circuler à votre aise, un rien dont vous puissiez faire quelque chose si vous voulez, si vous y reconnaissez ce que vous aimez, ce dont vous voulez la lumière et la joie; une impression; la chaleur d'une conviction qui cherche à vous atteindre à travers la pesan-

teur et la froideur des mots et des phrases ; l'appel de cette beauté commune infuse en chacun de nous; et, comme je vous l'ai dit, si je le puis, autant que possible, l'équilibre entre mon moyen et mon but, *la beauté par la beauté*... voilà ce que je voudrais vous offrir.

C'est donc votre amour que je veux obtenir, votre amour pour mon œuvre et par conséquent pour moi, en sachant vous donner la sensation de mon propre amour.

J'irai donc vers la beauté la main dans votre main, et par votre propre cœur, si vous voulez. Et ainsi atteindrons-nous la beauté malgré les heurts et les cahots du chemin, malgré mon insuffisance et peut-être aussi malgré la vôtre.

L'Homme-Dieu, âme de la Beauté, au secours de l'Art.

En ayant écrit tant bien que mal cette œuvre sur la beauté, je crois avoir répondu, artistes, à vos propres aspirations et à vos propres désirs. Vous aimez la beauté et vous lui avez donné votre cœur et votre vie. Vous voudriez pour elle les hommages qui lui sont dus; vous voudriez être ses prêtres dans un temple élevé à sa gloire. Et vous la voyez méconnue, oubliée, prostituée, entraînée par des falsificateurs éhontés à travers des mascarades sans nom vers le bourbier final. Comment la défendre? Au nom de quoi la défendre? Où est sa victoire? Où est son âme? En quel homme est-elle éternelle, divine, commune à l'humanité tout entière? Quel

homme a le droit de parler en son nom ? Avec quel homme ne fait-elle plus qu'un ? Par quel homme s'est-elle révélée à nous comme la lumière, l'énergie, le moyen et le but de nos destinées communes ? En quel homme est-elle l'accord de Dieu et de l'homme, la théorie suivant laquelle la création a été conçue et exécutée, le principe et la fin de la création ? Quel homme est l'artiste suprême du suprême chef-d'œuvre, l'artiste divin d'une création divine ? Quel homme divin, quel Homme-Dieu a fait de lui-même la synthèse de la beauté, de la vérité et de la vie ?

C'est à ces questions que j'ai essayé de répondre. C'est à ces questions qu'il s'agit de répondre pour défendre la beauté et l'art contre le reproche de ne répondre à rien.

Ou la beauté est l'âme d'un Dieu, de l'Homme-Dieu, ou en effet elle ne répond à rien. Ou la beauté est notre propre âme, ou rien ne nous distingue de la bête.

La nature entière s'élance vers Dieu comme vers son soleil et son foyer, et, pour l'atteindre, elle retrace vers lui le même chemin de beauté par où il est descendu vers elle. La vie dans l'individu ne se contente pas de faire juste ce qu'exigent la conservation de cet individu et la perpétuité de son espèce. Quelle misère et quelle pauvreté ! Elle veut exprimer en chaque chose sa plénitude, la joie de se retrouver et de se repaître d'elle-même, son enthousiasme et sa fièvre ; elle veut son luxe et son superflu ; elle veut dilater chaque chose jusqu'à l'infini dans l'explosion d'un chant, dans la splendeur des couleurs, dans la poésie des formes ; elle veut mettre en chaque chose le signe apparent de

son éternité et de son mystère. Et c'est ce transport et ce sursum communs, c'est cette évasion de chaque chose hors de l'égoïsme, qui font la cohésion et l'harmonie où toutes choses se fondent et concourent à la même communion par le même amour.

Mais l'homme, lui, l'analyse de l'Homme-Dieu, lui l'espèce, le verbe, lui qui connaît Dieu et le nomme, lui qui est doué du langage, lui qui par le langage est la théorie vivante des choses, ne va-t-il pas prendre part au concert universel ? Ne sera-t-il pas le prêtre au milieu du temple universel, par qui la prière des choses monte vers Dieu en une exaltation suprême de beauté et d'amour? Et puisque l'Homme-Dieu s'offre à nous, comme notre substance de vie et d'éternité, ne l'accepterons-nous pas comme notre trame commune, comme la beauté qui nous dilate vers une même âme, comme l'aliment des réciprocités dont nous devons vivre? Ne le ressusciterons-nous pas en chacun de nous; ne l'y renouvellerons-nous pas dans sa plénitude et dans sa beauté infinie, afin qu'il puisse circuler à travers nous d'un plein vol d'une des extrémités de l'humanité à l'autre, et, comme d'un bond, emporté par notre propre enthousiasme, et prenant à chacun de nous un élan nouveau vers ses destinées de beauté et d'amour infinis?

Sans doute si un grand artiste nous disait : « Voilà la beauté », il aurait des titres sérieux à notre adhésion. Or les grands artistes et les grands littérateurs ne nous l'ont-ils pas dit? N'ont-ils pas exprimé la beauté par leurs œuvres, par le rythme et la cadence de leurs formes et couleurs, par l'enveloppement et le développement harmonieux de

leurs phrases, par l'éternité dont ils nous ont donné la sensation, par la délicatesse même de leur amour pour la beauté? Mais il ne faut pas attendre d'eux de grands discours. Car s'ils ont atteint la beauté, c'est par leur humilité, leur naïveté, en s'oubliant et pour ainsi dire à leur insu.

Ce qu'il faudrait, c'est la leçon du suprême artiste nous montrant le suprême chef-d'œuvre; nous disant : « La beauté et moi ne faisons qu'un. La beauté n'est pas pour moi un accident, une exaltation passagère, une flamme presque aussitôt éteinte qu'allumée. La beauté, c'est ma vie; c'est la destinée de ma vie; c'est ce sans quoi je ne puis vivre qu'incomplet, mutilé, exilé hors de moi-même; c'est le but que je veux atteindre coûte que coûte, et s'il le faut, puisqu'il le faut, par le sacrifice de ma vie même; c'est le chef-d'œuvre que je dois réaliser, non dans la pierre et le marbre, ni dans aucune autre matière périssable et impersonnelle, mais dans ma propre chair et mon propre sang, afin d'avoir le droit de dire que, l'ayant payée de ma chair et de mon sang, la beauté, ma beauté est bien mienne, afin de faire de moi-même sa preuve visible et tangible, sa certitude et sa gloire, afin d'avoir le droit de l'offrir avec moi au créateur comme sa justification, comme la vérification de la théorie créatrice, comme l'hommage de ma reconnaissance et de mon amour, comme la preuve que, venant de lui, je retourne à lui tel que j'en suis issu, comme le reflet de sa propre beauté et de son propre amour, afin d'accomplir vis-à-vis de lui ce à quoi ses bienfaits m'obligent en retour, mon devoir, tout mon devoir. »

Et l'Homme-Dieu, artiste suprême du suprême chef-d'œuvre, nous a bien dit cela, mais encore bien plus par ses actes que par ses paroles. Jamais il n'a dit : « Admirez ce que je vous dis, admirez ce que je fais, parce que cela est beau. » Il a été doux et humble de cœur. Il a été sublime sans le savoir, comme s'il n'en savait rien, parce qu'il n'en voulait rien savoir.

Il a été artiste et non autre chose. Il n'a eu qu'une idée, répondre à sa vocation, sculpter son corps divin à l'image de son âme, faire de nous tous un même organisme, un même rythme, une même cadence, un même accord, une même symphonie, une même circulation autour de son cœur, nous envelopper et développer par les mêmes circonvolutions harmonieuses, nous étreindre par le même amour, nous éclairer à notre propre lumière, fixer en nous notre propre victoire contre tout ce qui nous enlaidit, nous avilit, nous obscurcit, nous déséquilibre, contre tout ce qui fait de notre humanité commune une poussière sans cohésion et sans âme, un troupeau au hasard et à l'aventure, contre nos indifférences, mésintelligences et combativités, contre nos passions, nos analyses, notre matière et nos matériaux, contre notre mort.

L'Homme Dieu que nous sommes tous, chacun en vertu de l'Homme Dieu éternel et *à priori* dont chacun de nous doit et peut être s'il le veut le mode...

Tel est donc mon principe, telle est ma fin et ma trame et ma vérification ; telle est ma lumière et tel est mon enthousiasme, telle est ma beauté et tel

est mon amour, tel est mon chemin vers la vérité et vers la vie.

Je m'efface donc et je rentre dans mon néant Et c'est à vous, Dieu de beauté et d'amour, que je voudrais donner la parole, afin que ce soit vous seul qu'on saisisse sous l'indigence et la froideur de mes mots et de mes phrases. Si je vous ai cherché vraiment avec un amour désintéressé, dans l'unique souci de votre gloire, daignez à votre tour mettre quelques rayons de votre beauté dans le chant que j'ai voulu sonner à la gloire de l'homme, à votre gloire dans l'homme. Permettez-moi de vous remercier d'avoir fait de la beauté, de votre beauté, le but de ma vie, et ainsi mon chemin vers vous.

Notre corps divin;
Justification de l'Art.

Le corps divin de notre humanité commune, suprême chef-d'œuvre du suprême artiste, notre propre modèle, et, si nous le voulons, notre propre chef-d'œuvre, la condition de notre vérité et de notre vie. Eternité, liberté, fécondité de notre corps divin. Notre corps divin, notre rapport avec Dieu, avec les autres hommes, avec nous-mêmes; solution de tous les problèmes; unique et suprême ressource contre nos décadences. Notre corps divin justification de l'art. Nous tous, à l'image de l'Homme-Dieu, artistes d'un même chef-d'œuvre et prêtres d'un même culte de beauté. L'art, glorification nécessaire du culte. Que tout homme a en lui le germe de la beauté. La beauté, le tout de l'homme, la route et la conclusion de ses destinées,

Il y aurait un grand intérêt à fonder l'art et la beauté dans la réalité et dans la vie afin de les justifier et de les légitimer.

Nous savons bien qu'en somme la beauté est une victoire de l'éternité et de la régularité, contre le temps, l'étendue et l'analyse. Mais cette victoire n'est-elle qu'un mot? Prononcerions-nous des mots

vides de sens en disant que les sculpteurs sculptent cette victoire, que les peintres la peignent, que les musiciens la rythment, et que les architectes en font le plan? Et cette beauté, que les artistes veulent fixer dans la couleur, les lignes, le son, la pierre ou le marbre, n'est-elle présente et réalisée nulle part? N'est-ce qu'une chimère? N'y a-t-il personne pour justifier la vocation qu'ils entendent, qui les appelle, pour laquelle ils sacrifient tout, à laquelle ils se donnent tout entiers? Et leurs ardeurs, leurs sacrifices, leurs désintéressement vers leur idéal surnaturel, n'est-ce qu'une folie condamnée par la réalité, ne répondant à rien et ne menant à rien?

Enfin la littérature et l'art sont-ils une simple décoration superficielle et accidentelle, sans racines, étrangère aux profondeurs de l'humanité vivante, que le caprice d'une mode engendre, et qu'un autre caprice peut étouffer?

Pour justifier l'art il y a plusieurs conditions à réaliser.

La première condition, c'est de nous entendre sur ce mot; c'est de trouver l'accord qui fasse de toutes les beautés quelles qu'elles soient, intellectuelle, morale, littéraire et artistique, une seule et même beauté.

La seconde condition, c'est de montrer comme quoi la beauté s'encadre dans l'intelligence avec une place et un rôle nécessaires; mieux encore, comme quoi la beauté est la lumière de l'intelligence, sa conscience et son équilibre avec elle-même; comme quoi enfin il n'y a pas deux consciences, l'une intellectuelle et philosophique et

l'autre morale, mais une seule et même conscience par la beauté.

La troisième condition, c'est de montrer comme quoi la beauté est la splendeur de la vérité, et la dilatation de la vie veritable.

La quatrième condition, c'est de montrer comme quoi dans la beauté tout l'homme est là avec sa destinée et les moyens de l'accomplir; comme quoi elle est notre rapport avec nous-mêmes, avec Dieu, avec les autres hommes.

La cinquième condition, c'est de montrer comme quoi la beauté est le mobile et le but de la création; comme quoi Dieu a créé par la beauté et pour la beauté; comme quoi Il est le Suprême artiste du suprême chef-d'œuvre, le sculpteur d'un corps qu'il modèle à son image afin d'y saisir le reflet de son intelligence, la sensation de sa personnalité et de sa vie.

La sixième condition, c'est de montrer comme quoi ce corps a pour âme un Dieu semblable à nous corps et âme, où nous pouvons nous conclure dans la lumière d'une même beauté et la sensation d'une même vie.

La septième condition, c'est de montrer comme quoi, pour réaliser la beauté, nous devons à notre tour sculpter ce même corps à l'image de son divin modèle.

La huitième condition, c'est de montrer comme quoi nous ne nous concevons, ne nous voyons, ne nous vivons que par notre corps divin.

La neuvième condition, c'est de montrer comme quoi tout homme a en lui le germe de la beauté.

C'est donc en nous-mêmes que nous devons réaliser et vérifier la beauté; et nous la vérifierons en l'engendrant et créant nous-mêmes, en nous engendrant et créant par elle; en engendrant et créant le corps divin qui est sa preuve et sa visibilité, en conformité avec le Dieu, l'Homme-Dieu qui en est l'âme et le modèle. Ce corps divin qui est celui de notre humanité et espèce communes; où nous nous voyons, non pas dans nos insuffisances et déchéances, non pas sous la loi du temps et l'étendue, non pas réduits à nos égoïsmes et individualismes, non pas au hasard et à l'aventure comme un troupeau sans conscience et sans destinée commune, non pas divisés par nos indifférences nos mésintelligences et nos concurrences, — mais dans notre immortalité et notre liberté, mais dans notre dignité et destinée surnaturelles et divines, mais dans l'amour qui nous lie un en tous et tous en un; mais dans les réciprocités qui font de nous tous un même organisme vivant en soi et par soi, une même théorie marchant régulièrement sur une même voie de Dieu à Dieu, une même semence de vie vers un même fruit de vie; mais dans un même homme commun, immuable, a priori; mais dans une même âme incessamment régénératrice de son même corps, sa régulatrice et sa rédemptrice contre ses erreurs et ses défaillances, sa caution et sa vérification devant Dieu, le gage de sa certitude.

Car nous ne concevons que ce que nous voyons, et ne voyons que ce que ce que nous réalisons par nous-mêmes.

Nous ne nous concevons nous-mêmes qu'en nous voyant vivants et agissants; et plus nos actes de vie sont féconds et régularisés vers un même

but, plus nous nous fécondons et régularisons nous-mêmes par nos actes, plus nous nous vivons conformément à notre vie d'éternité, de plénitude, de beauté et de lumière... mieux aussi nous nous voyons et concevons. Nous nous voyons et concevons dans notre corps, et plus notre corps individuel est conforme à notre corps divin, à la régularité, à la lumière, à la fécondité de notre corps divin ; mieux nous nous concevons et voyons.

Pour révéler son mystère, pour s'apercevoir tel qu'il se veut, se conçoit, s'admire et s'aime, Dieu crée et engendre un corps en son Fils.

De même nous.

Pour nous révéler à nous-mêmes, pour nous concevoir en nous voyant tels que nous nous voulons, nous devons, en collaboration avec Dieu et sur le sens même de Dieu, engendrer et créer le même corps divin.

Même si nous n'étions qu'une espèce quelconque, cependant nous aurions, comme toutes les autres espèces, pour condition de vie, pour destinée, pour devoir, de contribuer et de collaborer à la résistance, à la continuité, à la dilatation de notre espèce commune, par son corps spécifique. C'est par ce devoir obscurément, mais impérieusement conçu que s'expliquent chez les animaux tant de dévouements, tant de sacrifices inexplicables autrement. Il y a dans la vie, dans la théorie de la vie, une volonté de se vivre qu'elle distribue et analyse avec elle à travers ses modes, pour les conduire sur son sens vers elle-même qui est la vie commune dont ils vivent. A chaque chose, elle donne un germe à féconder, à mûrir jusqu'au fruit qui doit être à son tour générateur de nouveaux germes pour de nou-

veaux fruits, et ainsi indéfiniment. Ainsi, la vie universelle est-elle analytiquement ce qu'elle est en puissance, rien que la volonté de se vivre, rien que le sens d'une destinée à accomplir, rien qu'une réciprocité et une collaboration, rien que le miracle incessant de ce qui vaut en soi et par soi, de ce qui se crée et s'engendre de soi-même.

De même nous. Nous avons aussi un germe à féconder jusqu'à sa maturité. Mais ce germe est celui d'un Dieu. Nous avons aussi un corps spécifique à perpétuer, à dilater, mais ce corps est celui d'un Dieu. Ce corps n'est pas en nous, comme chez les animaux, simplement à l'état analytique et médiat. Il y est tout entier, immédiat, conscient de lui-même, impatient de se vivre tel qu'il se conçoit, impatient de se voir dans sa plénitude et sa maturité, impatient de réaliser ses destinées, impatient de cueillir en nous et par nous son fruit de beauté et d'amour. Et nous pouvons le voir tant que nous voulons ; et plus nous le voyons, plus nous avons de lumière vers notre vie, vers la destinée qui est notre vie, vers le devoir et le sacrifice qui sont les conditions de notre destinée ; plus nous nous vivons, plus nous avons la faim et la joie de notre vie.

Nous ne devons pas juger les choses suivant notre insuffisance et notre obscurité actuelles. Nous sommes des dieux en attente du Paradis. Il ne faut pas entendre notre corps divin comme enfermé dans des dimensions, formes, couleurs, odeurs et saveurs strictes et définitives, mais fait pour se dilater sans limites à travers les profondeurs insondables de la vie, pour se réengendrer et se récréer sans cesse suivant les beautés inépuisables de son modèle divin, pour se vivre de plus en plus sans

jamais aboutir à la satiété et à la plénitude que pour rebondir par un appétit toujours nouveau vers de nouvelles dilatations et de nouvelles joies. Notre corps c'est notre créature, c'est notre chef-d'œuvre, dont les beautés successivement développées ne font qu'ouvrir nos perspectives sur des beautés de plus en plus parfaites vers leur conclusion qui est à l'infini en Dieu. Notre corps, notre vrai corps, c'est notre corps exclusif, immuable, toujours et partout présent et immédiat, insoumis à toute défaillance et à toute ombre, nous vérifiant par nous-mêmes à travers tous les modes et puissances de la vie, nous donnant la certitude que notre vie est la vraie vie, la vie éternelle et pleine, la vie d'un Dieu. Notre corps, notre corps divin est celui que nous devons incessamment engendrer et créer, réengendrer et recréer sous les aspects indéfiniment multiples de sa beauté infinie, et du Dieu qui en est l'âme, afin de ne plus être nous-mêmes que l'acte incessant de la vie, à l'image de Dieu engendrant et créant son même corps divin à tous les moments du temps et à tous les points de l'étendue. Alors nous aurons vraiment la lumière et la vie, la lumière de la vie, pour nous éclairer et nous vivre.

Or déjà nous avons en nous la semence, le germe de ce corps divin.

Pour avoir l'idée de l'immortalité, c'est-à-dire de l'éternité et de la vie, c'est-à-dire de notre immortalité, de notre éternité et de notre vie, il faut que nous la trouvions et voyions en nous-mêmes, vécue par nous, exprimée par notre propre corps. Il faut qu'à travers notre corps périssable et corruptible, nous apercevions l'acte de vie, l'acte de Dieu engendrant son corps pour y fixer sa vie dans les appa-

rences, dans l'analyse, le temps et l'étendue. Il faut que nous nous apercevions nous-mêmes collaborant à l'acte de vie, engendrant et créant le corps divin, contribuant à ses réciprocités, nous encadrant dans ses hiérarchies et proportions, nous y distinguant par un rôle distinct, réalisant sa théorie, nous modelant à l'image de son âme, y répondant à notre vocation particulière, nous y fixant tels que nous nous voulons, tels que nous devons être suivant l'idée que nous avons de nous-mêmes.

Dans un corps d'aventure et de fatalité, accidentel et corruptible, fait de pièces et de morceaux, décousu et recousu, et pour ainsi dire raccommodé au jour le jour, où trouverions-nous la lumière pour nous apercevoir, la régularité et l'identité pour nous ramener à nous-mêmes, le modèle pour nous concevoir tels que nous devons être, l'énergie créatrice pour nous engendrer et créer de nous-mêmes, la semence féconde de notre éternité et de notre liberté, la trace vivante d'un Dieu, la demeure d'un Dieu, la sensation d'un Dieu, le temple et la gloire d'un Dieu? Il faut qu'il y ait au fond de notre corps quelque chose qui s'enracine dans la vie divine, dans le corps divin. Il faut qu'il y ait dans ce corps divin quelque chose de personnel et d'individuel où nous puissions nous apercevoir distinctement. Ce n'est que par un corps éternel, définitif, parfaitement équilibré, nous ayant compris chacun de nous comme ses membres actifs et nécessaires; ce n'est que par un corps divin, humainement divin, divinement humain, que nous pouvons avoir la lumière, l'impulsion, le ressort vers nos destinées surnaturelles et divines. Et au jour que nous aurons accompli les conditions suspensives de nos desti-

nées, nous nous y retrouverons comme si nous y avions toujours vécu, vraiment libres, parce que générateurs et créateurs de nous-mêmes, vraiment immortels parce qu'éternels, vraiment identiques à nous-mêmes, vraiment personnels et distincts, vraiment tels que nous nous voulons et aimons, en vertu de l'Homme-Dieu qui est l'âme commune de tous ses modes et la fécondité de notre vie.

Et ainsi tout s'accomplira régulièrement, éternellement, divinement, sans heurts et sans à coup. Sur la route de la vérité, il faut avant tout se déblayer de l'accident et du hasard.

« Mon corps est vraiment une nourriture et mon sang un breuvage », a dit l'Homme-Dieu. Quoi de plus vrai et de plus simple? Pour être éternel, pour vivre de sa vie définitive, il faut que notre corps se nourrisse de lui-même, qu'il trouve son aliment intarissable dans sa propre chair et son propre sang. Il faut que nous soyons les membres de ce corps autonome, les molécules de sa chair et les gouttes de son sang. Il faut que nous ne soyons plus entre nous tous qu assimilation et échange, que réciprocités immédiates par l'ardeur infinie de notre âme commune. Quoi de plus naturel, de plus simple, de plus conforme à la loi et à l'expérience de la vie? Quoi à la fois de plus abstrait et de plus concret, conformément à la condition de la vie? Mais seul l'Homme-Dieu pouvait concevoir cela, parce que seul il pouvait le voir réalisé en lui et par lui.

Et ainsi en entrant dans notre propre corps, entrons-nous dans la volonté et la vie de Dieu; ainsi posons-nous en principe l'équilibre, la beauté et l'amour dont notre corps nous donne la sensation pour tout considérer et apercevoir de là. Pour

voir utilement, il ne suffit pas d'ouvrir les yeux tout bêtement, en s'arrêtant à la superficie immédiate et analytique des choses qui n'est en somme que le point et le moment où expire la vie, que le point et le moment purs, abstractions vides et sans valeur. Il faut voir suivant une volonté préconçue, à la lumière d'une hypothèse. Et cette hypothèse, en définitive, c'est nous-mêmes, c'est la beauté et l'équilibre dont notre corps nous donne l'exemple, la sensation, la certitude par nous-mêmes.

C'est ce corps divin qui est notre modèle, notre exemple, notre œuvre, le chemin de notre vérité et de notre vie. Nous n'obéissons pas à de simples impulsions sans fondement, abstraites et impersonnelles, vagues, chimériques; mais à une réalité, à notre propre réalité vécue, personnifiée par un corps divin qui est nôtre.

C'est ce corps divin d'où nous voyons et considérons tout.

C'est ce corps divin qui est notre rapport avec Dieu, avec les autres hommes, avec nous-mêmes.

C'est ce corps divin qui est la solution de tous les problèmes : pourquoi Dieu a créé; comment exclusif et total il a pu créér sans sortir de lui-même, sans déchoir et sans se diminuer, de lui-même à lui-même et pour lui-même; comment il a pu se révéler dans sa gloire par un autre lui-même; comment il a pu, pour se conclure adéquatement, se donner et se récupérer tout entier; comment il a tiré tout de rien en fondant la vie analytique sur l'équilibre, et l'équilibre sur les échanges et sacrifices réciproques, et les échanges et sacrifices sur les amours réciproques, à l'exemple et sur le sens de sa propre vie; pourquoi, à condition de ne voir dans la créa-

tion que l'épanouissement du corps divin, nous sommes certains de la vie comme de l'amour de Dieu pour son Fils; comment nous pouvons voir le mystère de la vie, tirer de nous-mêmes l'éternité, l'immuabilité, la fécondité intarissable, la plénitude, la beauté et l'amour, pour les rayonner à travers les choses; comment nous pouvons saisir la réalité sans sortir de nous-mêmes, voir réellement ce qui est hors de nous, suivant notre propre réalité et suivant l'idée même que nous avons de nous-mêmes, comme si nous étions à la fois et la théorie consciente et personnelle de la création, et son application parfaite et sans défaillance; conclure par nous-mêmes l'espèce dont nous vivons; résumer tout dans le même regard où nous nous apercevons, dans le même mot dont nous nous nommons, dans le même éclair de lumière, dans la même sensation de vie, dans la même beauté, dans le même amour, dans le même Dieu, dans le même Homme-Dieu; conclure notre rapport avec Dieu, avec nous-mêmes, avec les autres hommes en un même rapport vivant, en un même homme, en un même Dieu, en un même Homme-Dieu; nous fixer avec Dieu au principe premier de toutes choses pour de là nous développer logiquement jusqu'à l'infini, de nous-mêmes à nous mêmes, de Dieu à Dieu; nous ramener incessamment aux sources de la vie pour nous revivifier contre les blessures incessantes du temps et de la matière; nous fixer sur le sens de Dieu et le torrent de sa vie, et nous fonder dans son amour.

C'est ce corps divin qui est le tout de l'homme, sa théorie, sa lumière vers ses destinées.

Déjà toute la société antique, avec les admirables

monuments de sa civilisation, est basée sur le devoir familial et social, lui-même basé sur le devoir religieux. Mais comment ce qui n'est qu'instinctif pourra-t-il résister aux leçons et suggestions de ce même instinct et de nos passions, et de ce mauvais exemple qui, en vertu même de notre solidarité corporelle, nous entraîne si facilement sur la voie de tous les abandons et de toutes les lâchetés? Au moment que l'Homme-Dieu va descendre sur la terre, l'expérience est faite; notre corps divin est réduit au silence et à l'impuissance. Sa lumière, ses reproches et ses plaintes ne peuvent plus attendrir et percer la dureté et l'opacité qui, par un dérèglement sans frein et un appétit aveugle de jouir, se sont interposées entre lui et l'humanité contemporaine. L'instinct naturel du bien est devenu inopérant. Le danger est imminent; l'humanité surnaturelle va sombrer dans la bestialité. Il s'agit pour l'Homme-Dieu de rayonner son corps par sa puissance infinie de dilatation et d'assimilation, de ressusciter en nous son corps, de le délivrer de toutes les obscurités, les défaillances, les impuissances de notre matière analytique et mortelle, d'y conclure la lumière de notre immortalité, de notre éternité, de notre liberté, d'y intensifier la sensation de la beauté et de l'amour, en s'y montrant un homme comme nous sur le chemin du devoir et du sacrifice, et par conséquent de la vérité et de la vie, en nous étreignant par tous les liens du sang, de telle sorte qu'en l'aimant et en l'imitant nous nous aimions et vivions nous-mêmes d'un amour divin.

Encore une fois aujourd'hui, comme au temps de Tibère, l'humanité court aux abimes. Elle perd progressivement et avec quelle rapidité effrayante

le sens de ses traditions, le sentiment de sa dignité et destinée surnaturelles, et cette horreur instinctive de ce qui souille et salit qui préservait au moins des chutes les plus graves, et sauvait l'espoir et le germe des relèvements. La raison livrée à elle-même, tiraillée dans tous les sens, affolée et sans boussole, erre au hasard aussi bien vers *oui* que vers *non*, vers le mal que vers le bien, se tournant ainsi contre elle-même et se convainquant d'impuissance.

L'homme ne veut plus pour guides que ses mauvais instincts.

Or l'homme n'a jamais agi que par sentiment et par instinct. Nous n'obéissons qu'à notre tempérament et nos préjugés, à la manière de voir que nous inspire la sensation de notre propre vie, suivant l'intensité de lumière que nous donne notre corps, vers l'idée que nous devons avoir de nous-mêmes. La raison n'y peut rien, on ne le sait que trop; elle ne peut qu'obéir à l'impulsion que lui donne le premier principe auquel on la soumet; il n'y a en elle aucune lumière propre, aucun ressort, aucune réaction. Quand on veut, on trouve toujours d'excellents arguments pour les pires actes, et même l'intérêt le plus évident ne compte plus pour rien quand la passion s'en mêle.

Donc que faire et qu'espérer sinon en la lumière que projette devant nous notre corps divin pour nous éclairer sur la voie de nos destinées surnaturelles et divines; sinon, en la sensation que notre corps divin nous donne, que notre vie est cousue de beauté et d'amour; sinon en l'appétit que nous trouvons en lui de cette beauté et de cet amour qui sont la substance de la vie véritable; sinon en la conscience où nous nous voyons en lui tous d'une

même chair et d'un même sang, nécessaires les uns aux autres, tous faits pour vivre d'une même vie, comme membres de ce même corps qui est la demeure de la vie? Le Dieu qui habite ce corps a bien l'ardeur infinie de le dilater, de le rayonner, d'en révéler les douceurs et les joies; mais il nous a acceptés pour ses collaborateurs et il ne peut rien sans nous. Il faut qu'avec lui nous ressuscitions son corps, que nous le nourrissions de la beauté et de l'amour dont il a soif; que par nos réciprocités ardentes nous le tirions de l'ébauche où il est encore obscurci, pour l'avancer de plus en plus vers la pleine lumière, vers l'épanouissement sans limites, vers la beauté sans tache, vers la vie infinie où il doit se conclure. Il est raisonnable sans doute, mais à condition que nous le vivions d'abord, et il se justifiera ensuite en se justifiant par nous. Vivons-le d'abord, car il s'agit avant tout de vivre. Montrons-le, prouvons-le par nos exemples et nos actes. Il porte en lui sa lumière et ses conquêtes qu'il saura élargir à l'infini, pour peu qu'il trouve en nous un chemin et un point d'appui. Nourrissons-le en nous nourrissant de lui. Et plus nous nous nourrirons de lui, plus il se nourrira de lui-même, plus il se reconstituera, plus il se réconfortera, plus il se fixera dans cette vie commune dont nous vivons tous, où nous réagissons les uns sur les autres, où notre intelligence s'éclaire et s'abreuve; plus s'intensifiera l'appel de cette solidarité humaine qui est la condition de nos destinées, sa semence et son fruit. Là est le salut et non ailleurs.

Un corps divin. Là est donc le mystère de la vie, et sa révélation. Nous arrêterons nous là? Allons plus loin, aussi loin que possible. Pénétrons de

plus en plus en nous-mêmes pour y rencontrer de plus en plus la réalité et la vie. Un corps divin! Mieux encore, un cœur divin! Un cœur qui est nôtre, où nous sentons la vie jaillir d'elle-même et de ses profondeurs mystérieuses, répondre d'elle-même, fixer la source et le principe de sa fécondité inépuisable et de son éternelle jeunesse, se dilater et se contracter par ses propres réciprocités vers son développement méthodique, résoudre son propre problème et son propre miracle. Le cœur où nous savons qu'il n'y a qu'une même racine et une même source pour la vie et pour l'amour, pour tout ce qui est vivant et pour tout ce qui est noble, désintéressé, généreux, spontané. Ce cœur qui est la synthèse vivante de Dieu. Ce cœur au fond duquel nous sentons Dieu palpiter et s'élargir.

C'est ce cœur divin qui nous libère, où nous trouvons la certitude, où nous en avons la sensation, où nous la vivons. Ce ne sont pas des phrases. Le cœur est le siège et la source de la vie. L'homme l'a toujours cru; c'est en lui une croyance spontanée, originelle, universelle, évidente et palpable. Pour vivre, il faut posséder le cœur de la vie, le cœur du corps où se fixe la vie, le cœur d'où sourd la vie; il faut être un des battements de ce cœur, une goutte de son sang, une palpitation de ses émotions, une dilatation de ses joies. Il faut circuler avec lui, entretenir avec lui et par lui la vitalité du corps divin, exalter ses forces et avec notre propre sang s'il le faut, puisqu'il le faut, pourvoir à ses insuffisances et panser ses blessures. Ainsi aurons-nous la vie. Ainsi saurons-nous ce qu'est la vie, et le sachant, la voudrons-nous, non comme un but confus, abstrait et impersonnel, mais comme

une réalité vivante, faite de nous-mêmes, de notre propre réalité personnelle et vivante.

Toute beauté raconte la gloire de Dieu, est le rayon plus ou moins affaibli, plus ou moins intense du corps divin; est une prière et un culte, une réalisation du devoir religieux. Et inversement, tout culte et tout devoir doivent tendre et tendent à la glorification du corps divin, qui est la gloire de Dieu, par le chemin de la beauté qui est le chemin de Dieu, le chemin de la vérité et de la vie.

Un culte tout intérieur, individuel et purement abstrait, ne suffirait pas à Dieu. Rien n'est digne de Dieu sinon Dieu. Et Dieu c'est la richesse et la générosité inépuisables, c'est la lumière, c'est l'éclat fulgurant de la gloire et l'explosion de la beauté. Dieu veut que nous lui rendions ce qu'il nous a donné, c'est-à-dire sa vie, afin qu'après nous l'avoir donnée tout entière divinement, en son Fils Homme-Dieu, il puisse en la récupérant nous la rendre de nouveau intacte et tout entière. Il veut que nous lui fassions hommage de sa créature, aussi digne de lui, aussi belle que nous pouvons la faire à sa gloire. Il veut l'éclat des fêtes, la splendeur des cérémonies, l'envolée des chants, la suavité des parfums, les ardeurs de notre vie et les explosions de notre joie, tout ce qui crie sa beauté jusqu'au plus haut des cieux, tout ce qui nous unit dans un même amour vers Lui. Sans l'accomplissement d'un devoir artistique et littéraire, le devoir religieux reste incomplet. L'art lui aussi est un culte, et l'artiste, s'il reste digne de sa vocation, un prêtre.

C'est ce corps divin que l'art définit et glorifie.

C'est ce corps divin qui est l'éloquence, la poésie, la mélodie, la symphonie, la peinture et la sculpture, le rythme et la cadence. C'est lui l'enthousiasme, l'émotion partagée, la communion des cœurs. C'est lui l'immortalité, la liberté, l'éternité. C'est lui l'artiste, le modèle et le chef-d'œuvre. C'est lui le regard et c'est lui la visibilité. C'est lui la créature parfaite, le plan et la théorie de la création. C'est à la lumière de ce corps que les horizons s'élargissent, que les perspectives s'approfondissent, que l'immuabilité et la régularité se fixent dans l'évolution et l'incohérence des choses, que la réalité s'enracine dans le vide et l'absence, que se nouent les réciprocités d'où dépend la vie, que tout se fond en harmonie et en amour, en un même chant de joie et d'allégresse vers le créateur. C'est lui la gloire de Dieu. C'est en lui que Dieu voit la révélation de sa propre vie, la justification de sa propre intelligence, la réalisation de sa propre personnalité. C'est lui la victoire de Dieu contre le temps et l'étendue, contre l'analyse, la matière et la mort, contre l'obscurité, l'incohérence et la laideur. C'est en lui que l'artiste se voit. C'est lui qui, vivant dans l'artiste, lui communique son émotion, son enthousiasme, et sa vocation et sa foi. C'est lui la justification et la gloire de l'artiste.

C'est ce corps divin qui sonne l'accord de tous les arts, les entraîne dans un même rythme, frappe leur cadence, dessine les circonvolutions délicates où ils s'enveloppent amoureusement afin de ne plus faire qu'un, les encadre dans l'harmonie de ses valeurs et proportions, les exalte les uns par les autres, leur donne leur profondeur mystérieuse et leur saveur d'éternité, en fait une fête et un feu de

joie, la lumière et l'étincelle même de Dieu. C'est ce corps divin qui de tous les arts ne fait plus qu'un seul et même art, qu'un seul et même chef-d œuvre, qu'une seule et même beauté, toujours la même sous ses modes divers, qu'une seule et même théorie des valeurs et proportions, qu'une seule et même expression de l'âme divine et du mystère divin.

L'artiste ou littérateur n'est donc point dans la vie humaine un simple accident, un à côté, un hors-d'œuvre dont elle aurait pu se passer. La littérature et l'art ont été un des stimulants et énergies nécessaires de la communion humaine et par conséquent de la moralisation, et de la civilisation.

La beauté ne demande pas qu'on la prouve. Qu'on la montre seulement, et elle se charge du reste; car elle sait que, pour peu qu'on la voie, elle trouvera tôt ou tard ce qui est le plus sûr en nous, le chemin de notre cœur, afin de s'y fixer à jamais. Car la beauté n'est pas pour nous une indifférente, une étrangère, non plus que l'amie parmi beaucoup d'autres à laquelle de temps en temps on accorde une pensée ou un battement de cœur. La beauté, c'est notre beauté, c'est notre vie, c'est la source de notre vie, c'est la lumière dans laquelle la vie s'aperçoit, c'est la gloire dans laquelle elle s'aime, fixe sa volonté de se vivre elle-même et de plus en plus afin de se repaître de plus en plus d'elle-même, afin de goûter de plus en plus ses plénitudes et ses joies.

Nous sommes des dieux! Il y a en nous un Dieu; il y a en nous un corps divin d'où jaillit notre gloire divine, l'empreinte de notre éternité et de notre régularité; un corps commun que nous devons pétrir

et modeler par nos tendresses et délicatesses réciproques.

Quelle mission que de s'en faire, à l'exemple de l'Homme-Dieu et sur ses traces, les prêtres et les apôtres! Quelle leçon d'apaisement, de recueillement, quel rendez-vous d'amour il y a dans une belle œuvre d'art, où par sa lumière et par son cœur, par la lumière de son cœur, l'artiste nous ouvre la voie vers la beauté! Le goût du beau est une délicatesse contre tout ce qui est bas et vil. Et si à l'aspect de quelque chef-d'œuvre nous avons senti notre cœur s'émouvoir et s'enflammer, ce ne sera pas en vain; quelque jour cette semence de beauté saura s'enraciner, germer, porter ses fruits. Toute beauté est moralisatrice. Tout chef-d'œuvre artistique est un foyer de moralisation, un principe de relèvement, un rappel de notre dignité surnaturelle, une lumière de l'éternité, de la régularité, de la providence qui gouvernent toutes choses, une vocation vers Dieu.

Bien des gens sont portés à croire que l'art et la beauté sont des hors-d'œuvre, à côté de la réalité et de la vie. On s'extasie volontiers sur ce qu'on appelle les conquêtes et les progrès de la science. Remettons les choses au point. Celui qu'on appelle le savant, s'il n'est que savant, analytiquement parlant, n'aperçoit jamais la nature que par ses petits côtés et du fond d'un trou. Le vrai savant, c'est l'artiste. Un beau corps sculpté dans le marbre nous apprend plus sur la création que tous les traités de mathématiques, de physique et de chimie. Car il est l'exemple plus ou moins lointain, plus ou moins approché du corps divin qui est le plan suivant lequel la création a été conçue et exécutée.

L'univers, la nature ne serait-ce qu'un rassemblement de faits incohérents, étrangers les uns aux autres, sans but et sans destinée communs, analysés et réduits incessamment en poussière par un individualisme et un égoïsme intransigeants? Ne serait-ce qu'une matière sans cohésion, qu'un amas d'atomes et molécules que seul le hasard conduit, additionne ou dissémine? Non, la nature est un organisme; mieux encore un gigantesque animal; mieux encore un corps animé par une âme, un corps divin animé par une âme divine, le corps d'un Dieu, le corps d'un Homme-Dieu. Et c'est par ce corps divin qui est en nous que nous la voyons, non pas inintelligible, obscure et fermée par son incohérence et son instabilité, mais intelligible par sa régularité et sa beauté, mais sonore par son rythme, mais profonde par la limpidité de ses lignes, mais éclatante en son vêtement de gloire, mais empressée à caresser et à réjouir notre regard, mais nous frappant au cœur par la sympathie que nous y sentons, mais s'ouvrant à nous comme la demeure ancestrale où nous retrouvons nos chemins familiers, et la trace de nos souvenirs et de nos joies, et le foyer de notre vie, et les parents qui nous aiment, et les traditions d'honneur et d'amour qui ont modelé notre âme.

Car la nature est divine. Car la nature est humaine. Car la nature est divinement humaine. Et plus nous y mettrons ce qui est divinement humain en nous, plus nous nous éclairerons à la lumière du corps divin qui est en nous, pour la considérer et y pénétrer, plus notre regard sera imprégné du corps divin qui, quoi que nous fassions, est notre unique modèle et notre unique lumière, mieux nous la

comprendrons, et mieux nous l'interprèterons, plus ainsi nous nous vivrons nous-mêmes.

Les artistes chantent pour nous la gloire de notre corps divin, non pas différents de nous, mais supérieurs à nous, doués d'une vie plus intense, plus humaine, plus imprégnée de notre humanité commune, de son éternité, de son rythme, de sa divinité, plus sensible à la sensation que l'Homme-Dieu nous donne de lui-même par la communion de son corps, sur la voie de nos destinées communes.

Et telle est la gloire des artistes. Dieu veut faire d'eux les confidents plus intimes de sa beauté et de son amour, et eux à leur tour doivent rayonner cette beauté à travers le monde, la parer de ses attraits et de sa splendeur, élargir sa voie en eux, et de plus en plus remonter vers la source d'où elle jaillit à pleins bords. Qu'ils s'estiment donc à leur juste prix; qu'ils aient conscience de leur dignité surnaturelle; qu'ils prennent au sérieux leur rôle d'intermédiaires entre Dieu et les hommes; et que par la réponse à leur vocation, que par l'abnégation et le sacrifice, ils fécondent et multiplient le don qu'ils ont reçu et le retournent à Dieu! Tel est leur devoir et telle est leur gloire.

Il y a en nous, avons nous dit, le suprême artiste du suprême chef-d'œuvre, l'artiste qui veut sculpter, rythmer, vivifier de son âme et de son sang le même corps commun qui est la réalisation de nos destinées communes. Cet artiste, cet Homme-Dieu a créé et engendré chacun de nous suivant le plan de son corps, et par conséquent pour en être un des membres, un des organes, une des énergies néces-

saires. Il veut en tant qu'homme faire avec nous et par nous l'acte de la divinité : s'engendrer et se créer de lui-même, vivre et s'éterniser de lui-même, se nourrir de lui-même, s'éclairer de lui-même, se justifier de lui-même, et par conséquent parfaire son corps, en y nouant toutes les réciprocités qui en assurent l'équilibre sans défaut et sans défaillance ; en animant chacune de ces réciprocités non d'une volonté inconsciente et seconde comme celle d'un organe purement matériel, mais d'une volonté consciente, immédiate, ardente, prête à tous les sacrifices vers la cohésion commune. Il a donc besoin de nous tous tant que nous sommes sans exception. Et en tout homme il a mis la sensation de sa vie, il fait battre son cœur, il illumine la beauté de son corps, il glorifie par son exemple la voie du sacrifice pour nous attirer à lui, l'homme commun qui est le but et la consécration de nos mêmes destinées.

C'est ainsi que toujours et partout, naturellement, spontanément, l'homme a voulu accomplir son devoir conjugal, familial, social, artistique et littéraire.

C'est ainsi qu'à travers toutes nos défaillances, au-dessus de tous les abîmes où l'homme a sombré, l'humanité se conclut envers et contre tout par la beauté, par sa beauté, de la beauté à la beauté, de l'Homme Dieu à l'Homme-Dieu. C'est là notre lumière et notre rendez-vous.

Tout homme a en lui le germe de la beauté.

Car chacun de nous a en lui la corde sensible qui, si longtemps sourde et atone qu'elle ait été, vibrera

un jour, pour éclater ou dans un transport d'enthousiasme, ou dans un sursaut d'indignation et d'horreur, ou dans une explosion de larmes, ou dans une résolution irrésistible, ou dans une soif de rédemption. C'est par cette corde sensible que l'artiste divin nous tient, que nous tenons à lui, chacun de nous suivant la forme de beauté que nous sommes faits pour réaliser plus spécialement, suivant l'inclination par laquelle notre équilibre nous est le plus visible et le plus accessible, suivant la voie la plus rapide nous livrant au ravissement de notre vie surnaturelle et divine.

Et c'est ainsi que le repentir, le remords, le besoin de réparation et de rédemption assainissent les âmes les plus troubles, que des fleurs de pureté s'élèvent dans les pires pourritures, que la pitié amollit les cœurs les plus ingrats et les plus endurcis, que le sentiment du devoir transforme en héros indomptables des femmes et des enfants, que la volonté du sacrifice fraye victorieusement sa voie d'enthousiasme brûlant à travers l'égoïsme féroce de nos cœurs et la froideur de nos scepticismes.

Qui que nous soyons, nous voulons rester dignes de nous-mêmes, et le dernier des hommes se croirait méconnu et insulté si on le comparait à une bête ou à un chien. Nous croyons qu'une essence spéciale nous donne droit à des égards et à des honneurs spéciaux. Nous voulons être éternels et respectés même dans notre déchéance et notre mort; nous voulons qu'une terre consacrée abrite nos restes et voile notre pourriture; nous voulons qu'on jette sur notre sépulture des fleurs avec des prières, et qu'autour de ceux que nous perdons des chants se

mêlent aux sanglots pour affirmer nos espérances et attester notre immortalité.

Nous ne voulons céder à nos impulsions matérielles qu'en leur imposant nos conditions et nos délicatesses. Nous voulons qu'une ombre de pudeur nous suive jusqu'au fond de nos bestialités et de nos turpitudes. Nous ne voulons aimer que pour toujours, ne céderions-nous qu'à la passion et à la fantaisie d'un moment; et nous rougirions de honte à nous voir les vils jouets de nos instincts.

Nous voulons qu'il y ait une beauté en tout ce que nous faisons, même dans nos pires actes de brutalité. Même le sauvage, même le criminel ont leur point d'honneur. Le crime même veut se parer des apparences de la beauté; et l'hypocrisie est encore un hommage rendu à la beauté.

Nous n'admettons pas que semblables aux bêtes notre destinée nous réduise uniquement à boire, manger et dormir, que nous n'ayons pour âmes que nos instincts et passions, ne branlant qu'au vent des fatalités matérielles et sous l'impulsion de l'accident extérieur, réduits à l'infiniment petit du lieu et du moment, sans autre horizon que le trou où les sens nous enferment.

Nous voulons vivre dans une atmosphère de beauté et d'art; rayonner notre âme à travers notre corps, faire de notre corps lui-même notre œuvre d'art, le parer d'ornements superflus, traduire par lui notre beauté et notre dignité surnaturelles. Une cahute ne nous suffit pas, non plus que l'écuelle de Diogène.

Que signifierait pour vous d'être hommes, si nous vivions comme des chiens, si nous n'imprégnions pas de notre beauté le lieu et le temps que nous

traversons, si, là où nous avons passé, notre éternité n'avait pas creusé son sillon ? Nous voulons des demeures inébranlables faites avec la pierre et le marbre, enceintes de colonnes où éclate un rythme à la gloire de son hôte, et pour transmettre son souvenir visible jusqu'aux plus lointaines générations. Nous voulons que notre plus humble logis réflète avec l'empreinte de notre personnalité distincte nos goûts, nos préférences, notre joie de nous abstraire hors de la servitude et de la bassesse de nos préoccupations matérielles. Et même dans cette orgueilleuse prétention se traduit la réminiscence de notre origine divine.

Nous voulons encore rester en équilibre avec nous-mêmes et dignes de notre propre estime. Nous voulons être tels que nous paraissons et paraître tels que nous sommes, mettre d'accord nos pensées, nos paroles et nos actes, même aux dépens de notre vie, être inébranlablement véridiques et fidèles à notre parole une fois donnée; ne faire qu'un bloc avec nous-mêmes sur une même ligne de régularité et d'identité. Et par la gloire nous revêtons d'une splendeur impérissable la mémoire des héros et des martyrs de la véracité et de l'honneur.

Nous voulons avoir le droit de nous regarder face à face sans rougir de nous-mêmes, sans déchoir et sans nous abîmer dans notre propre honte. Nous voulons rester à notre niveau, au niveau de notre dignité et à la pleine lumière de notre propre estime. Et si quelque tare et quelque faute rompent notre régularité et notre équilibre, aussitôt notre beauté élève en nous sa plainte et sa protestation obstinées, jusqu'à ce qu'elle ait obtenu la réparation et la rédemption auxquelles elle a droit; et

alors sa joie éclate, et alors son allégresse surgit, consolante et réconfortante, au milieu de l'amertume même et des tortures de l'expiation.

Par la beauté, par notre beauté, nous croyons spontanément aux vérités affirmées sans preuve et contre toutes preuves; à l'idée qui, à travers tous les obstacles, mène l'intelligence vers un but désigné, dût-on en mourir; à l'enthousiasme qui fait les artistes; à l'amour de la patrie et à la solidarité humaine qui font les héros; à la gloire sur laquelle nous comptons pour nous ressusciter et nous immortaliser à travers les générations; aux vocations irrésistibles; à l'espérance qui soutient et relève même contre toute espérance; à la prescience qui fait les grands savants; à l'axiome qu'il faut admettre à priori et sans discussion pour prouver et non pour être prouvé, comme régulateur de l'intelligence; à un sens commun à tous les hommes qui ne relève que de soi et juge sans appel; à l'hypothèse, jet de lumière qui projette la certitude à travers l'inconnaissable, puissance d'invention qui a été l'énergie du progrès humain; et, même au fond des pires catastrophes, même dans le paroxysme des brutalités, des incohérences et des tyrannies, au triomphe plus ou moins prochain mais, en définitive, certain et décisif de l'équilibre et de la justice, cet équilibre moral.

Par la beauté nous croyons à une harmonie infuse dans les choses; à une vie s'enracinant dans l'éternité et dans l'infini, explosant au sein même de la mort, qu'aucun cataclysme ne peut ensevelir, poussant sa sève triomphante à travers la pierre des tombes, débordant de toutes parts hors du temps et de l'étendue comme au delà d'un cadre

trop étroit, impatiente de toute limite et de toute attente, cherchant à s'exprimer en sa fleur suprême, en son accord et en son rythme, voulant se parer comme pour la fête d'un hôte ardemment attendu, comme pour s'offrir a lui en une œuvre d'art, en une gloire de beauté où il puisse se complaire. Nous croyons à une nature divine où circule une âme divine, et nous y cherchons la trace du Dieu qui l'habite, qui veut en faire son vêtement et, pour ainsi dire, son corps ; et à travers elle nous en sentons la chaleur et l'émotion ; et nous en voyons l'image, et nous entendons en nous le nom par qui il nous appelle à nous unir à lui dans un commun amour et une commune prière vers le créateur et le générateur de toutes choses.

Nous honorons la littérature et l'art, quoique de nulle utilité immédiate et pratique, et parce que de nulle utilité immédiate et pratique; et nous sommes reconnaissants aux littérateurs et aux artistes de donner à notre chimère son vol fantasque et rapide; nous sommes heureux de perdre avec eux l'appétit et le contact des réalités grossières, et fiers d'eux comme de notre propre dignité et de notre propre gloire. Et par eux nous voulons affirmer notre royauté surnaturelle au milieu du Paradis auquel nous avons droit. Nous voulons avec la pierre et le marbre, avec l'harmonie des couleurs et l'équilibre des formes, avec le rythme des chants et la suavité des parfums, avec la périodicité et la régularité des prières, avec la publicité des cérémonies, avec tout ce qu'il y a de surnaturel, avec la parure de nos corps et l'allégresse de nos cœurs, élever à cet Homme-Dieu qui en nous chante notre gloire, des temples et des autels impérissables, témoignages

visibles et tangibles de notre éternité et de notre divinité à travers le temps et l'étendue et contre eux, affirmation de nos destinées surnaturelles, preuves de notre puissance de tout créer à notre image, victoires de notre énergie contre la matière.

Bien plus, nous voulons nous affirmer non plus simplement contre la matière qui nous entoure, mais encore contre notre propre matière. Nous ne pouvons nous contenter d'affirmer l'Homme-Dieu que nous sommes par des signes extérieurs; nous voulons l'affirmer par nous-mêmes, par notre propre vie, par notre propre activité sous toutes ses formes : individuelle, conjugale, familiale, sociale, humaine; par le devoir et par le sacrifice. Nous voulons, à son image, être éternels dans tout ce que nous sommes, dans tout ce que nous agissons, surnaturels, immatériels, divins, victorieux de la matière du temps et de la mort, hommes dieux.

Nous voulons, dans notre propre matière, élever vers Dieu la preuve de notre filiation divine, et faire de nous les victimes du sacrifice de vie auquel il a droit en reconnaissance du sacrifice qu'il a consenti lui-même pour nous donner la vie. Nous voulons faire de nous-mêmes un temple à sa gloire. Nous voulons dans notre propre chair et notre propre sang sculpter l'Homme-Dieu, afin que Dieu s'y reconnaisse dans sa propre chair et son propre sang.

Nous voulons non plus seulement dans la nature extérieure, mais aussi dans l'humanité même ne voir que des semblables, qu'un même équilibre réglé par les mêmes hiérarchies, valeurs et proportions, qu'une même beauté, qu'une même chair, un même sang sous leurs modes multiples, qu un

même corps animé par une même âme, qu'un même chef-d'œuvre, qu'un même Homme-Dieu.

Et d'abord pour affirmer cette humanité commune qui est notre gloire et dont nous vivons, nous voulons perpétuer à travers les générations successives la mémoire de tous ceux qui a un titre quelconque ont été ses types, ses champions, ses héros et ses martyrs, soit physiquement, soit intellectuellement, grands littérateurs, grands poètes, grands philosophes, grands artistes, grands philantrophes; de tous ceux qui par leur exemple ont glorifié l'abnégation et le sacrifice, le culte du devoir, le courage irréductible, l'amour, la miséricorde et la pitié, la haute idée que l'homme a de lui-même, sa beauté morale ou tout bonnement sa beauté physique qui est le signe de sa beauté et de sa valeur morales.

Et au souvenir de tous ces grands hommes, de toutes ces belles actions, de toutes ces preuves de ce que peut et vaut l'homme contre sa propre faiblesse physique et morale, de tous ces triomphes de l'énergie humaine, de toutes ses insurrections de notre dignité surnaturelle, ne sentons-nous pas en nous s'élargir tout d'un coup une humanité plus haute, ne sentons-nous pas en nous quelque chose ou quelqu'un nous réveiller, nous secouer de notre assoupissement coutumier, nous tirer hors de la bassesse et de la turpitude où nous nous complaisons, pour nous emporter dans le torrent de l'enthousiasme et de l'amour, pour faire de nous un chant d'enthousiasme et d'allégresse, pour nous métamorphoser en chacune de ses beautés, comme si chacune d'elles ressuscitait en nous, comme si nous nous resssuscitions en chacune d'elles,

comme si c'était nous qui étions l'ardeur et la foi où elles se sont épanouies ; comme si nous avions en nous l'âme même de la beauté, son appel et sa réponse, la joie qu'elle a de se vérifier et de se repaître d'elle-même ?

Nous voulons donc que l'humanité soit une théorie en marche, se contractant et se dilatant par un même cœur à tous ses points, s'infléchissant et se réfléchissant sur elle-même par ses circonvolutions symétriques, traçant à travers les événements et les choses, par la tradition et l'autorité, des lignes régulières, marchant identiquement à elle-même de son principe à sa fin sur sa propre voie et sous sa propre impulsion, se concluant par l'Homme-Dieu conformément à sa raison et à sa volonté d'être. Nous voulons qu'elle soit un équilibre en soi et par soi, un organisme vivant, que par le devoir et le sacrifice elle fixe en elle l'ossature de son corps éternel et divin. Nous voulons que, issue de Dieu, elle remonte à Dieu par la même voie d'éternité de beauté et d'amour qui a été celle de Dieu descendant vers elle, par le même Homme qui est le rapport et la synthèse de Dieu et de l'homme, par le même sacrifice et la même victime éternels qui font de la vie un échange incessant entre Dieu et l'homme, un même flux et reflux s'engendrant réciproquement, une jeunesse et un renouveau sans fin, nn pacte de beauté et d'amour.

Et nous voulons, chacun de nous, ne rester étrangers à rien de ce qui est humain, être hommes autant qu'homme peut-être, fixer en nous le type de l'humanité immortelle, faire de nous la répercussion de toutes les joies de l'homme et aussi de toutes ses douleurs et de toutes ses misères, nous pré-

valoir des toutes ses gloires comme si elles étaient nôtres; et aussi rougir de toutes ses fautes et de toutes ses hontes, et au besoin les expier malgré notre innocence comme si nous en étions responsables, comme si nous étions tous dans un seul et même corps une seule et même âme avide de sa lumière et de son homogénéité et de sa beauté.

Et nous aimons cette beauté absurde et folle, contraire à l'observation et à l'expérience, même dans les sacrifices qu'elle exige de nous; parce que justement avec elle nous nous libérons de l'observation et de l'expérience, de leurs hésitations et de leurs lenteurs, nous réagissons contre les fatalités et les inconsciences où nous entraîne notre nature matérielle, nous nous sentons maîtres de nous-mêmes, en équilibre avec nous-mêmes, uniquement mus par une volonté qui jaillit des sources profondes de notre être, évoluant sans entrave dans cet infini et cet éternel qui est notre véritable patrie.

Et nous aimons cette beauté, notre beauté, parce que c'est elle qui est la liberté, notre moyen de nous régulariser avec nous-mêmes, et aussi avec Dieu, avec les autres hommes, avec la nature toute entière; notre droit de tout concevoir et de tout embrasser d'un seul mot : j'aime; notre puissance de tout assimiler suivant le sens divin dont nous sentons en nous l'impulsion, le coup d'aile vainqueur qui nous délivre de la prison de nos sens et de notre corps où nous étouffons, dont nous supportons impatiemment les chaînes et les hontes.

Et nous vénérons cette beauté qui nous révèle ce que nous devons être, qui nous rehausse par rapport à nous-mêmes jusqu'à l'infini, où nous sentons

l'appel d'un Dieu. Il y a donc en nous quelque chose d'éternel, de surnaturel et de divin, quelque chose qui nous distingue de la bête emprisonnée dans le moment et l'accident, uniquement conduite par la fatalité de ses passions et instincts, le long de la terre; quelque chose qui n'a de compte à rendre qu'à soi! Nous avons volé avec elle dans une même étreinte, dans un même enthousiasme, dans une même lumière, vers un même but, d'un bond ,sans hésitation. Elle nous a pris tout entiers, et elle s'est donnée à nous tout entière. Pourquoi donc nous abandonne-t-elle? Pourquoi retomber sur nous-mêmes, dans notre solitude et notre indifférence? Ne voudrions-nous pas qu'elle nous emportât avec elle pour toujours?

C'est donc la beauté qui trace devant l'humanité son chemin vers ses destinées surnaturelles, qui la relève obstinément de toutes ses chutes, en ravivant en elle le sentiment de ce que les hommes se doivent les uns aux autres, en leur rappelant qu'ils sont d'un même corps, d'une même chair et d'un même sang, en les condensant autour d'un même idéal de communion et d'amour, en glorifiant l'abnégation et le sacrifice, vers l'accomplissement des devoirs religieux, conjugal, familial, social, qui sont les conditions de nos destinées, en leur montrant qu'ils sont, non des êtres débiteurs de la matière, mais des dieux, c'est-à-dire des êtres libres et spontanés, faits pour ne valoir que par eux-mêmes, se récréer et s'engendrer d'eux-mêmes, pour fixer entre eux par leurs amours réciproques l'équilibre sans défaillance et sans défaut d'où jaillit la vie.

Mais si le littérateur et l'artiste n'avaient pas existé, si l'homme n'avait voulu par la littérature et par l'art s'apercevoir immédiatement dans son humanité surnaturelle, figurer la dilatation de son corps commun, affirmer sa foi en lui-même, faire la preuve de sa toute puissance contre ses matériaux, entonner par avance son hymne d'allégresse et de joie, dresser sa théorie en face de lui-même, tracer sa voie triomphale de sa théorie à ses applications, se saisir dans son expression et se traduire par l'éloquence de son verbe, c'est qu'il n'aurait pas eu conscience de lui-même, c'est qu'il aurait été une bête comme une autre au hasard et à l'aventure, à la merci de ses fatalités matérielles ; c'est qu'il aurait été étranger au chef-d'œuvre qui doit être la vérification de nos destinées par nos mutuelles amours, où éclatent la lumière et l'enthousiasme d'un Dieu.

Il n'y a que deux choses : Dieu, ou la bête, entre lesquelles il faut opter. Etre divin, ou être bête, être divin parce que cela est beau, n'être point bête parce que cela est laid et répugnant. Etre divin pour nous vivre, tels que nous voulons être, nous voir en pleine lumière, nous posséder sans réserve.

DEUXIÈME PARTIE

LA VÉRITÉ

La Vérité. Le Moi. La raison. L'équilibre et le sens. La destinée, le devoir, le sacrifice. Le regard, l'analyse, le langage. La ligne droite, le temps, l'étendue. Contre l'évolution.

La Vérité.

La beauté, lumière et splendeur de la vérité.
La beauté, chemin de la vérité.
La beauté, attrait de la vérité.
La beauté, preuve de la vérité.

La vérité et la vie sont des mystères. Nous ne pouvons les atteindre et les saisir en elles-mêmes. Mais elles jettent devant elles une lumière, et cette lumière, c'est la beauté, leur beauté. Et à cette lumière nous apercevons le chemin qui nous mène à elles, qui nous emporte vers elles, qui nous attache à elles. Chemin d'autant plus éclairé, d'autant plus rapide, d'autant plus attrayant, que nous nous y avançons davantage, où nous pouvons nous enfoncer indéfiniment sans en épuiser la profondeur, sans nous en rassasier, sans en tarir les joies.

Ce n'est ni l'obscurité, ni l'attente, ni l'hésitation, ni l'incertitude qui peuvent nous conduire à la vérité; non plus que la myopie de l'analyste qui, pour découvrir la vie, se dissèque comme un cadavre jusqu'à se réduire à n'être plus que poussière et pourriture. Non plus que l'inflexibilité du mathématicien fixé sur le sens du raisonnement mathématique comme un tramway sur son rail; non plus que la passivité du chimiste assujetti à n'être plus que l'application de formules d'une cornue à l'autre.

Non plus que les indécisions et incertitudes du raisonnement analytique. Non plus, en un mot, que l'analyse expérimentale au bout de laquelle on ne rencontre que la laideur, que le retour à la nature, que le contact de la bête, de son égoïsme, de ses luttes et antagonismes, de ses turpitudes et de ses bassesses.

La vérité que nous voulons, c'est non pas une vérité abstraite, impersonnelle, étrangère, qui n'ait avec nous de relation que par sa rigidité, sa fatalité, son aridité et ses sécheresses; non pas une vérité sujette à nos accidents et à nos incohérences où nous nous obscurcissons et perdons nous-mêmes; non pas une vérité entraînée par nos égoïsmes et nos combativités vers la poussière d'humanité où nous nous éparpillons et évaporons ; non pas une vérité imprévisible qui nous condamne à nous renier et à nous tourner au contre-sens de nous-mêmes; non pas une vérité récalcitrante, ennemie, qu'il nous faille forcer dans son mystère, dans ses résistances et dans sa fuite.

Mais une vérité infinie, éternelle, totale, certaine, immuable, surnaturelle, libératrice et rédemptrice, divine. Mais une vérité faite de lumière, de beauté

et d'amour. Mais une vérité vérifiante, vivifiante, rayonnante. Mais une vérité dissipant à sa lumière nos incertitudes et nos obscurités, vérifiant notre idéal contre les objections et résistances du fait expérimental, nous libérant de toutes nos entraves intellectuelles et physiques, nous régularisant sur le sens de nos destinées surnaturelles et divines, confirmant nos aspirations à l'immortalité et à la liberté, fixant en nous-mêmes la beauté et l'équilibre que nous rayonnons inlassablement autour de nous, nous équilibrant avec nous-mêmes, nous haussant à notre propre niveau et nous rendant dignes de nous-mêmes, faisant de nous-mêmes l'acte de notre propre puissance et de notre propre intelligence et l'application de notre propre théorie, confirmant la puissance que nous donnons à l'intelligence de se vérifier souverainement suivant ses propres conséquences, nous révélant le Dieu que nous sentons au fond de nous-mêmes, et nous ouvrant notre voie vers Lui ; désaltérant notre soif d'éternité et de certitude, découvrant en nous les sources de la vraie vie, élargissant le chemin de vie par où Dieu descend vers nous, nous rattachant à Lui par les liens définitifs de l'amour réciproque, nous comblant de nous-mêmes par un Dieu, et faisant de nous-mêmes notre certitude sans ombre et notre joie intarissable.

Mais une vérité qui réconforte et console, ranime nos espérances, partage nos joies et nos tristesses, n'ait avec nous qu'une même destinée, qu'une même âme et qu'un même cœur. Mais une vérité qui soit en nous plus vraie et plus nôtre, plus passionnée pour nous, plus ardente vers nos destinées surnaturelles et divines que nous-mêmes. Mais une

vérité qui, sans attendre qu'on l'implore désespérément et qu'on la poursuive, fasse généreusement les avances, vienne à nous, frappe à notre cœur obstinément et inlassablement, nous conquière par l'ardeur de son amour. Mais une vérité que nous reconnaissions comme ayant toujours été celle de notre foi et de notre amour. Mais une vérité qui nous parle de notre beauté commune et nous emporte dans le vol de son enthousiasme rapide.

Mais une vérité qui nous rende le Paradis dont la réminiscence aiguise si cruellement en nous les insignifiances, les insuffisances, les défaillances de cette vie d'ici-bas.

Mais une vérité pour briser les cadres de notre égoïsme où nous nous rétrécissons et desséchons, pour élargir notre vie, dilater notre cœur, faire de la beauté et de l'amour notre voie vers les choses, pénétrer jusqu'à Dieu et nous enraciner dans son cœur.

Mais une vérité vivante et féconde qui nous fasse vivre, nous ressuscite de nos apathies coutumières, nous permette de tirer quelque chose de cette vie d'ici-bas naturellement si ingrate et si stérile, nous ouvre les profondeurs d'où jaillissent les joies de la vie, nous donne le droit d'aimer à nous vivre. Vivre et vivre le plus possible, voilà notre but; toutes nos aspirations, tous nos efforts, toute notre intelligence ne tendent qu'à cela, et rien qu'à cela. Si moi-même j'écris cet ouvrage, si je veux tirer de ma cervelle si pauvre et si récalcitrante un jet de lumière sur le chemin de la vérité, ou mieux encore une éloquence qui m'ouvre votre intelligence et votre cœur, c'est que je veux déblayer en moi-même les sources de ma vie, afin de m'y abreuver à pleins

bords; c'est que je veux intensifier ma vie par votre sympathie et votre amour, en vivant avec vous et par vous de cette vie commune dont nous vivons tous.

Mais une vérité pour fixer en nous la vie telle que nous la concevons et voulons en nous, éternelle et pleine, en soi et par soi, vivant de ses propres facultés d'assimilation, de ses propres réciprocités et échanges, de sa propre fécondité intarissable et de ses propres fruits, de plus en plus rassasiée et saturée d'elle-même, de plus en plus avide d'elle-même par la sensation de ses propres plénitudes et de ses propres joies. Mais une vérité pour porter nos fleurs et nos fruits, fixer en nous la fécondité de la vie, mûrir jusqu'à son fruit notre semence de vie, contre la stérilité qui est le signe et l'avant-coureur de la mort; afin de nous nourrir de nous-mêmes et de notre propre substance. Afin de nous nourrir du fruit de la vie, de l'Homme-Dieu dont nous avons en nous-mêmes la semence.

Mais une vérité à la fois abstraite et concrète, enveloppant tout, de la théorie pure à ses conséquences extrêmes, encore au delà de tout ce que nous pouvons imaginer; étant elle-même la théorie de ses propres vérifications et la vérification de sa propre théorie; âme et corps, âme d'un corps fait à son image; âme et corps d'un Dieu qui soit nôtre.

Mais une vérité que nous puissions connaître et vérifier par nous-mêmes. Connais-toi toi-même, a dit la sagesse antique. Mieux vaut dire encore : « Vis-toi toi-même et tu connaîtras la vérité, cette vérité que tu ne peux connaître qu'en toi et par toi même, éternelle si tu es toi-même éternel, immuable si tu es toi-même immuable, immortelle

si tu as en toi-même l'aliment et la source intarissable de ta propre vie, libre si tu sais toi-même te libérer de tes propres fatalités et servitudes, belle si tu sais faire de toi-même la demeure de la beauté et de l'équilibre, certaine si tu sais t'assimiler le Dieu qui est en toi, afin de vivre de ta propre fécondité et de tes propres fruits. » Car nous ne concevons que ce que nous voyons, et ne voyons que ce que nous vivons. C'est donc un Dieu qu'il nous faut voir en nous pour nous connaître; c'est un Dieu qu'il nous faut vivre, un Dieu dont il nous faut faire la substance de notre corps et l'aliment de notre vie ; un Dieu non pas enveloppé dans son mystère impénétrable, où nous ne pourrions même pas le soupçonner, mais ardent à se révéler à nous dans sa beauté et son amour, mais ardent à se ressusciter de nos propres obscurités et de nos propres servitudes, et à nous montrer en lui notre propre vérité, notre propre vie, notre propre lumière. Un Dieu que nous pouvons assimiler par son corps divin qui est nôtre, par son corps immuable, éternel, par son corps où le Créateur condescend comme en sa propre demeure et en sa propre gloire. Afin que ces deux questions : Qu'est-ce que la vérité? Que suis-je moi-même? soient résolues par une même réponse. Afin que la vérité et moi ne fassions qu'un, qu'un même appel et qu'une même réponse, qu'une même contraction et dilatation. Afin que je sois sûr de la vérité comme de moi-même, comme de moi-même élargi et intensifié par un Dieu.

Mais une vérité que nous puissions posséder, et à laquelle nous puissions nous donner pour être possédés par elle dans la sensation d'une même vie.

Mais une vérité que nous puissions engendrer et

créer comme elle se crée et s'engendre, de nous-mêmes et par nous-mêmes, librement, divinement, par la puissance exclusivement surnaturelle de la foi, de la beauté et de l'amour.

Mais une vérité libératrice, rédemptrice, vérificatrice; non pour intensifier nos contradictions intellectuelles et morales, pour nous déséquilibrer d'un infini à l'autre, entre un pour et un contre sans conciliation et sans solution, pour ne plus laisser au fond de nous que les angoisses de l'incertitude et l'âcre senteur de la pourriture et de la mort; mais pour nous conclure par l'harmonie et par l'équilibre, mais pour tirer la beauté même de nos laideurs, de nos déchéances et de nos fautes, mais pour fixer l'ardeur et la beauté du sacrifice même dans notre nature matérielle, mais pour nous vérifier même dans nos erreurs, en régularisant notre intelligence suivant les hiérarchies, le sens et les proportions; de telle sorte que la vérité et l'erreur au lieu de s'opposer et de se contredire ne nous apparaissent plus que dans les relations d'infiniment grand à infiniment petit, de la loi à son exception. Afin que l'intelligence justifie ce qu'elle doit être, un fait harmonieux et solidaire, en puissance de l'équilibre et de la régularité dont elle prétend être la source intarissable à travers les choses.

Mais une vérité qui fasse de toutes choses un même mot de vie, un même Verbe de vie, certain, conscient, décisif.

Mais une vérité qui soit notre rapport actif et vivant avec Dieu, avec les autres hommes, avec la nature extérieure; qui nous certifie et se certifie par nous en faisant de nous, de chacun de nous, des dieux, des hommes-dieux, les collaborateurs du

Créateur, le verbe et la théorie de la vie, les générateurs de notre espèce; afin que ne voyant rien autour de nous qui ne soit à notre image, nous vivions dans une certitude sans ombre et sans défaillance, confirmés contre toute obscurité et toute confusion par la lumière de la réalité et de la vie, de notre propre vie.

Mais une vérité qui loin de nous séparer de notre corps d'où nous tenons la sensation de notre vie, nous y éternise au contraire en faisant de lui ce que nous en attendons, c'est-à-dire l'aliment intarissable et la joie de notre vie, notre résurrection incessante, notre dilatation sans limite, la victoire de notre immortalité et de notre liberté contre la mort, ses défaillances et ses servitudes. Mais une vérité qui nous ramène et nous attache définitivement au corps divin au fond duquel nous entendons l'appel de notre destinée surnaturelle, la vocation du Dieu dont nous devons être les membres, du Dieu qui est nôtre. Mais une vérité qui nous justifie et vérifie par nous-mêmes en nous réalisant tels que nous nous concevons et voulons.

Mais une vérité qui mène l'humanité surnaturelle et divine vers ses destinées de Dieu à Dieu, qui fasse de l'humanité une théorie vivante et active, qui soit son guide et sa lumière à travers toutes les obscurités et tous les accidents de sa route, sa résurrection incessante au-dessus de toutes ses révolutions et tous ses cataclysmes, sa victoire sans défaillance contre la tyrannie inhumaine de la force et de la brutalité.

Mais une vérité que nous puissions offrir à Dieu pour lui prouver que nous sommes pétris de lui, que nous vivons de sa vie, que comme lui, avec lui,

à son image et à sa gloire, nous avons fait l'acte de vie, en engendrant et en créant un Dieu, en lui rendant mûri et fructifié par nous le corps divin dont il nous a confié la semence. Mais une vérité qui nous attache à Dieu par les liens réels du sang, qui nous encadre dans les réciprocités de la famille divine. Mais une vérité où Dieu puisse condescendre et se complaire.

Mais une vérité vécue personnifiée, affirmée, vérifiée par un Dieu qui soit nôtre si nous voulons, ce Dieu dont le corps frémit et vibre en nous, dont nous sentons et partageons les joies quand nos actes d'héroïsme et de beauté lui permettent de s'épanouir et de se dilater en nous. Nos enthousiasmes, les exigences de notre vocation, nos sacrifices ne répondraient donc à rien? Nous obéirions à une chimère et personne ne répondrait de la vérité et de la beauté?

Qu'avons-nous alors devant nous, sinon la vérité chrétienne?

La philosophie naturelle n'en demande pas tant à la vérité. Elle se contente d'abstractions vagues, de distinctions subtiles, d'une espèce de jeu de mots mal définis dont on fait ce qu'on veut.

Mais dans la vraie vérité, dans la vérité vivante, dans la vérité chrétienne, il y a quelqu'un qui répond d'elle comme de lui-même, quelqu'un qui ne fait qu'un avec elle, quelqu'un où la vérité et la vie ne font qu'un, quelqu'un dont il faut vivre pour connaître la vérité à sa beauté et à son prix; quelqu'un qui, en nous révélant la vérité, sa vérité, nous fait connaître la vérité conformément à cette condition

qu'on ne peut la connaître que par elle-même, en la vérifiant soi-même, en se la révélant à soi-même; quelqu'un qui est nôtre autant que nous voulons, qui a toujours été nôtre si nous voulons, que nous trouvons pour peu que nous le cherchions à la source de notre être et au fond de notre cœur; quelqu'un par qui nous apprenons et sentons que la vérité n'est pas la monotonie et l'inertie; mais un progrès incessant vers des lumières nouvelles, mais une dilatation de vie qui se redouble par elle-même, mais la joie de découvertes toujours imprévisibles et inespérées; mais l'ardeur de se précipiter à travers un inconnu de plus en plus merveilleux; mais une soif de vivre qu'une vie de plus en plus intense ne fait qu'aiguiser et surexciter; mais une succession et un enchaînement de mystères de plus en plus lumineux, de plus en plus vivants, de plus en plus enveloppants et chaleureux qui tracent la route de vie jusqu'au cœur divin d'où jaillit la vie.

C'est à cette lumière, à la lumière de cette vie que nous pouvons dire que connaître et vivre sont une seule et même chose; que nous avons reçu de la vérité, non pas seulement ce que notre pauvreté pouvait en imaginer, mais un trésor sans fond, toujours au delà, infiniment au delà de nos espérances et de nos désirs, avec une générosité et une prodigalité qui sont toujours pour nous un nouveau sujet d'admiration et d'amour.

En croyant à l'Homme-Dieu nous n'avons en somme foi qu'en nous-mêmes. L'immortalité, l'éternité, la liberté, la beauté, l'amour, l'humanité commune, c'est ce qui dilate notre cœur, élargit notre vie, féconde notre semence de vie; c'est ce sans quoi il n'y aurait plus en nous que la stérilité et le

néant de notre égoïsme ; c'est ce qui nous équilibre avec nous-mêmes, nous rend dignes de nous-mêmes, nous établit avec nous-mêmes dans des rapports réguliers. C'est ce qui intensifiant notre vie sur le sens de nos destinées, nous permet de nous apercevoir clairement; c'est la lumière de notre vie. Or tout cela revient en somme à nous saisir et à nous fixer dans cette humanité commune. Plus nous vivons notre humanité commune, et plus nous vivons notre éternité et notre beauté, et réciproquement. Dès lors nous sommes sur la voie de l'homme commun, immuable, immortel, divin, la personnification de notre destinée, notre libérateur et rédempteur, la semence et la fécondité de notre vie, l'Homme-Dieu.

Analytiquement ou synthétiquement, obscurément ou clairement, abstraitement ou concrètement, plus ou moins, nous voyons l'Homme-Dieu en nous, d'autant plus que nous voulons plus ardemment le vivre afin de nous équilibrer avec nous-mêmes. La foi est un acte de volonté, de liberté. L'Homme-Dieu nous appelle ; il vient obstinément à nous par la voie de notre cœur, de notre vie, de notre beauté, de notre dignité, de notre intelligence. Si nous ne lui répondons pas, c'est que nous ne voulons pas lui répondre, c'est que nous interposons entre lui et nous nos déréglements, les aridités et les sécheresses de notre égoïsme et de notre orgueil. Et tout homme d'accord avec lui-même, droit et sincère, lui répond, du moins autant qu'il le peut, quelquefois sans s'en douter. Il est présent dans toute belle et bonne pensée, dans toute manifestation de la beauté littéraire et artistique, dans toute grande intelligence et dans

tout grand cœur, prêt à s'épanouir pour peu qu'on s'abandonne à lui. C'est lui le pardon, la miséricorde et la pitié, la fraternité, la vérité, l'harmonie réelle intellectuelle et morale, la même lumière et la même vie en tout homme, qui sont le but et la justification de l'intelligence et de la vie. C'est en lui qu'est la beauté qui nous attire et nous fixe contre les fatalités et les déchéances de notre nature matérielle et bestiale. C'est lui l'être surnaturel et divin que nous croyons être, que nous voulons être. Soyons donc d'accord avec nous-mêmes, et allons à lui comme il vient à nous, sur notre propre voie.

Nous sommes exilés sur cette terre. Nous sommes des dieux déchus. L'humanité antique a vu cette divinité, notre divinité, errante sur la terre, et comme étrangère à elle-même, avilie et analysée jusqu'à n'être plus que poussière. Mais nous! Le Dieu qui sommeillait en nous est ressuscité dans notre propre chair et notre propre sang! Nous avons entendu sa voix sortir de nos entrailles et de notre cœur. A son appel, notre beauté, notre pureté ont surgi en nous du fond de notre être, et à travers cette beauté et cette pureté nous l'avons aperçu lui-même, semblable à nous comme un frère, mieux encore comme un autre nous-mêmes. Ce que nous savions de nous-mêmes ne pouvait nous inspirer que du dégoût pour la vie et pour nous-mêmes; et à nous rendre justice, nous n'aurions pu nous regarder impartialement, si purs nous estimions-nous, sans être obligés de détourner les yeux de nous mêmes, devant nos troubles et nos obscurités. Mais avec lui et par lui tout change. Désormais nous pouvons nous regarder en face. Désormais nous pouvons pénétrer en nous sans honte, car il n'y a plus en

nous que lumière et limpidité. Désormais nous pouvons nous étreindre afin d'avoir la joie de nous vivre pleinement. Désormais nous pouvons nous admirer et nous aimer. Désormais nous pouvons nous vivre sans sentir au fond de notre vie l'âcre saveur de la mort. Car c'est lui qui est en nous si nous voulons. Car il se donne à nous pour que nous le vivions comme il se vit lui-même, à la lumière et au soleil de sa vie. Car il est la fleur et le fruit de notre vie.

Un principe déjà formulé précédemment plusieurs fois et sur lequel on ne saurait trop insister, parce qu'il est le fondement de toute démarche consciente et logique de l'intelligence vers la vérité, c'est que nous ne concevons que ce que nous voyons en nous-mêmes vécu, réalisé, engendré, créé par nous.

En fin de compte il n'y a au fond de nous-mêmes pour tout principe, pour toute réalité, pour toute lumière, que notre propre moi tel que nous le voulons, tel que nous l'engendrons et le créons en le voulant. Nécessairement nous ne concevons et apprécions les choses que suivant notre manière de voir, suivant notre manière de nous voir, suivant l'idée que nous avons de nous-mêmes, suivant l'idée que nous trouvons en nous-mêmes de la vie, des conditions de la vie, des rapports, échanges et réciprocités qui conditionnent la vie, suivant notre propre vie, suivant la sensation de vie que nous nous donnons en nous vivant nous-mêmes, suivant l'énergie que nous mettons à nous vivre par la régularité, la dilatation et la fécondité de la vie. Plus notre vie est régulière, expansive et féconde, avide de régularité,

de beauté et d'éternité, plus adéquate est l'idée que nous avons de la vie et de nous-mêmes.

Nous ne concevons que ce que nous voyons et vivons dans notre corps, que notre moi révélé, extériorisé par l'activité et la fécondité de notre corps. De même que Dieu manifeste sa vie et se révèle par le corps de son Fils, de même nous. Et tout est là, toute la vie, toute la vérité, tout l'intelligible et toute l'intelligence. Plus notre corps est fécond, actif, plus il vit, et plus nous le voyons vivre, et plus nous nous voyons et sentons vivre en lui ; *fécond*, c'est-à-dire générateur et créateur de vie divine, de l'Homme-Dieu, de l'humanité divine. Il ne saurait être question d'abstractions et de chimères. Pour concevoir clairement il faut voir et percevoir clairement. Il faut voir et percevoir clairement ce qui est sans ombre et sans défaillance, non ce qui nous fuit et nous échappe, mais ce qui accourt au-devant de nous, mais ce qui nous inonde de sa lumière, mais ce qui frappe à notre cœur, mais ce qui nous sature de notre propre vie, mais le corps d'un Dieu qui se donne à nous pour être nôtre, qui s'ouvre à nous pour nous encadrer dans sa vie d'éternité, de plénitude, de beauté et d'amour. Il faut percevoir l'homme que nous sommes, en un Dieu. Il faut percevoir Dieu faisant l'acte de vie, engendrant et créant incessamment le corps de son Fils Homme-Dieu. Il faut nous percevoir engendrant et créant par nous-mêmes l'acte de la lumière et de la vie, le corps divin, l'humanité divine, l'Homme-Dieu.

Et comment pourrions-nous voir et concevoir la vie, c'est-à-dire la liberté, l'immortalité, l'incorruptibilité, la plénitude, l'éternité, la fécondité, la beauté et l'équilibre qui sont les conditions de la

vie, dans un corps assujetti aux fatalités de la matière, corruptible, accidentel, limité, stérile ? Seul un corps vivant de lui-même, perpétué par ses propres facultés d'assimilation et d'échange entre ses propres parties, par son propre équilibre et ses propres réciprocités, se nourrissant de sa propre substance, de sa propre chair et de son propre sang, peut nous donner l'impression de la vie, la lumière de la vie, le mot de vie, de notre vie, et à condition que nous en soyons les membres et parties, non pas seulement passifs et en attente, en nous contentant de recevoir, mais actifs et décisifs, en voulant chacun de nous voler au-devant les uns des autres, faire les avances et les sacrifices qu'exigent ces avances, nous nouer les uns aux autres par un même amour, entrer dans un même rythme et une même cadence autour d'un même cœur. Seul le corps éternel d'un Dieu, du Dieu dont nous sommes les membres, non pas accidentels et fortuits, car quelle lumière pourrions-nous tirer de là? mais éternels et nécessaires. Seul un corps dont les réciprocités, actions et réactions sont enflammées par l'âme d'un Dieu, contre toute attente, toute hésitation, toute restriction, immédiatement, pleinement.

De ce que nous ne pouvons apercevoir notre éternité que dans un corps éternel, dans notre corps éternel, il s'ensuit que ce corps a réellement existé de tout temps, et que nous y avons toujours vécu tels que nous sommes. Voilà ce qu'il faut affirmer d'abord, sauf à en chercher ensuite l'explication.

Et cela s'expliquera tout naturellement si nous admettons que de toute éternité le Fils a été Homme-Dieu, Verbe, révélateur de Dieu à travers les apparences, théorie de la création; dans un

corps créé à l'image divine, fait pour être la demeure et la gloire d'un Dieu, dans un corps parfait, en soi et par soi, vivant de sa propre faim et de sa propre satiété, certifié par ses propres réciprocités et son propre équilibre, hiérarchisé par les valeurs et proportions définitives, d'abord décrit et régularisé à priori par les puissances, intelligences et purs esprits, par sa beauté, par sa lumière, par son rythme et sa cadence, par sa symphonie et son accord, par les circonvolutions harmonieuses où ses membres s'enveloppent et se développent autour de leur centre idéal et sous l'impulsion de leur cœur commun, par sa circulation et la théorie de ses nombres..., à travers un enchaînement logique de l'abstrait au concret, jusqu'à l'homme où ce concret se fixe et se réalise. Dans un corps de toute éternité complet de tous ses membres, nous comprenant tous, chacun de nous, non pas n'importe comment et au hasard, mais à notre place et suivant notre rôle nécessaires pour participer utilement à l'harmonie et à la stabilité du tout, avec notre personnalité et notre activité distinctes, contre toute confusion et tout mélange, mais aussi contre tout heurt et tout choc. Dans un corps où l'Homme-Dieu aura vécu de toute éternité pour nous et en notre nom, de telle sorte qu'en nous y réencadrant, nous nous y retrouvions tels en effet que nous nous concevons, voyons et voulons, non plus d'une vue obscure et d'une volonté impersonnelle et incertaine, mais vérifiés par nous-mêmes et éclatants à notre propre lumière, délivrés du temps comme d'un rebut, et saturés seulement de notre éternité qui est notre véritable condition.

L'éternité du corps divin est nécessaire. Sans son

humanité, sans sa réalisation visible et tangible, l'Homme-Dieu lui-même est incomplet; sa conclusion lui manque, le chef-d'œuvre qu'il veut accomplir à la gloire de Dieu n'est qu'en projet et en attente; sa destinée lui échappe; le royaume et la demeure que Dieu lui a promis restent fermés devant lui; il ne peut accomplir son devoir de justice en faisant hommage à Dieu de la créature parfaite que Dieu a créée pour lui et en lui à sa prière. Nous avons avec l'Homme-Dieu une destinée commune. En nous voulant c'est lui-même qu'il veut. En le voulant, c'est nous-mêmes que nous voulons. Et cette volonté, cette activité, cette vie communes s'enracinent en Dieu, s'infléchissant et se réfléchissant sur lui-même, circulant sur lui-même dans sa propre sphère exclusive, et tout d'une pièce, inanalysable parce que semblable à elle-même et totale en tous ses points et en tous ses moments, où l'on ne peut entrer que par son âme divine, et à la condition de la tracer avec Dieu et par Dieu d'un même mouvement circulaire, d'une même beauté et d'un même amour.

Notre intelligence ne peut vivre d'idées en attente, d'idées creuses, c'est-à dire, en définitive, de rien. Elle ne peut vivre que d'idées réalisées, d'idées qu'elle conçoit parce qu'elle les voit, parce qu'elles sont vivantes dans le corps où elle les voit, parce que le corps où elle les voit est la réalisation de ce qui a toujours été. Le règne de Dieu n'est en attente que relativement à ce qui est temporel en nous et destiné à disparaître sans laisser de traces. Seule l'éternité conclut l'équilibre, et par l'équilibre donne la lumière et la présence où l'intelligence peut pénétrer et circuler régulièrement.

Il faudrait même aller plus loin dans le sens de la réalité et de la vie. Il faudrait même admettre que notre humanité éternelle est déjà vécue, personnifiée par une âme distincte où nous nous fondrons comme les deux éléments d'une même combinaison pour ne plus former qu'un seul et même mode de la vie éternelle, en un même corps divin, en un même Homme-Dieu.

Notre corps, du moins dans son essence, n'est donc pas quelconque, issu du hasard et de l'accident, relié à notre âme par un simple mélange, pour un moment sans lendemain. Notre corps est l'œuvre et l'image plus ou moins lointaine de notre âme; et s'il est imparfait, sujet à l'accident, au temps et à la mort, c'est que notre âme, notre âme divine, par notre faute, ne l'atteint qu'imparfaitement et, pour ainsi dire, qu'obliquement; c'est que nous n'associons pas assez fermement notre volonté à la sienne; c'est que nous oblitérons sa volonté par nos réticences et défaillances, et sa lumière par nos obscurités. C'est bien notre corps que nous retrouverons dans le Paradis, notre corps éternel, notre corps révélateur d'un Dieu, notre corps définitif, émondé de toutes ses tares et imperfections actuelles, notre corps rétabli dans sa perfection; mais bien notre corps où nous nous serons connus, et où nous nous reconnaîtrons et vivrons pour y avoir toujours vécu.

Plus nous vivons cet Homme-Dieu, ce corps divin en qui vit l'histoire de la création, dont Dieu veut faire la théorie et le verbe de sa vie, plus nous sentons d'après nous-mêmes la certitude, la plénitude, la réalité, l'éternité, l'équilibre de la vie analytique; car plus nous sentons immédiatement

la présence, la Providence, l'acte et l'amour de Dieu. Et plus nous voulons retrouver Dieu en nous et dans les choses et plus nous l'y trouvons; et plus nous nous vivons, créons et engendrons nous-mêmes, d'accord avec Dieu, d'accord avec nous-mêmes, d'accord avec la nature extérieure, en un même Homme-Dieu, créature parfaite.

Déjà il y a près de deux mille ans à Jésus lui disant qu'il était venu apporter la vérité au monde, Pilate avait répondu : Qu'est-ce que la vérité?

Toujours l'homme a cherché la vérité, et nous la cherchons encore, et nous la chercherons toujours, aussi longtemps du moins que nous nous imaginerons la trouver au bout d'un raisonnement quelconque. Malgré la parole du Christ, que les chrétiens devraient prendre non seulement à la lettre, mais encore avec la conviction préétablie que, quoi qu'ils fassent, ils n'en pourront jamais épuiser la profondeur et la substance, il y a eu, il y a encore des philosophes chrétiens cherchant la vérité, non pas sans doute en dehors, mais à côté de la vérité chrétienne.

Posons d'abord le premier principe :

Il n'y a qu'une vérité, la vérité chrétienne, et en dehors de cette vérité, il n'y a qu'impuissance et erreur.

A cette lumière, toutes les obscurités doivent se dissiper, toutes les incohérences se conclure en harmonie, et tous les problèmes se résoudre. Et si je ne réussis pas, ce n'est pas cette lumière qui me manquera, mais moi qui manquerai à cette lumière, car elle se donne d'autant plus qu'on la veut davan-

tage et qu'on a plus de foi en elle; car la foi et la lumière ne sont qu'une même lumière et une même foi.

La vérité chrétienne, c'est-à-dire la vérité même, possède la lumière; elle est éclatante de lumière; c'est elle qui est la lumière. Certes nous sommes là dans le domaine du mystère. Mais nous sommes des mystères à nous-mêmes; et nous ne pouvons rien expliquer et comprendre, Dieu, nous-mêmes, la vie et le reste, qu'à la lumière du mystère. Le mystère ce n'est pas l'obscurité, c'est la lumière; et plus le mystère est profond, plus il est lumineux. C'est la vie qui est le mystère et la lumière. Vivons le mystère de la vie, et nous le saisirons. La vie, c'est-à-dire Dieu, non pas un Dieu inactif, stérile et abstrait, car est-ce là où peut être la vie ? mais un Dieu actif et fécond, incessamment générateur de sa créature, de son Fils Homme-Dieu. Faisons acte de vie, et toutes les obscurités et incertitudes disparaîtront aussitôt. Engendrons et créons à notre tour, à l'image du Père, ce même Homme-Dieu, ce même Verbe de vie, cette même créature parfaite, éternelle, exclusive et totale; cette même humanité surnaturelle et divine, ce dieu qui est en nous, ce dieu que nous sommes si nous voulons, autant que nous voulons. Vivons-le, voulons-le, agissons-le; et il s'expliquera par nous et nous nous expliquerons par lui; et nous nous reconnaîtrons et éclairerons en lui; et nous y verrons combien nous sommes par lui conséquents et logiques avec nous-mêmes, solidaires et dignes de nous-mêmes, éclatants de beauté et de lumière, faits pour nous admirer et aimer. Et avec lui nous nous éclairerons par nous-mêmes sans obscurité et sans voile, nous

nous nouerons avec nous-mêmes sans hésitation et sans défaillance, nous nous vivrons nous-mêmes sans limites, comme des dieux; et n'est-ce pas cela que nous voulons, d'une volonté divine? N'est-ce pas lui que nous voulons, comme il nous veut, d'une même volonté? divine et humaine, humainement divine, et divinement humaine?

Nous voulons la lumière, la beauté et l'amour, la liberté et l'immortalité, la justice, la miséricorde, la pitié, l'accord des intelligences, l'accord des choses, l'accord de l'intelligence avec les choses, la solidarité de notre espèce commune. Et nous voulons tout cela en nous voulant nous-mêmes, en prenant conscience de nous-mêmes. Mais tout cela, c'est le divin, c'est l'Homme-Dieu qui est en nous. Car qu'est-ce que tout cela, sans l'Homme-Dieu? Rien, des abstractions dont on ne pourrait expliquer l'enthousiasme et la chaleur, l'énergie irréductible et la victoire contre les leçons en apparence sans réplique de l'analyse, de l'expérience et de l'observation. Tout cela est naturellement en nous à l'état analytique, c'est-à-dire au même plan, confusément et sans ordre, les uns loin des autres, et quelquefois les uns contre les autres, faute d'une hiérarchie qui les encadrant dans un organisme commun en fasse les uns par les autres un bloc solide et inébranlable. Et tout cela resplendit dans l'Homme-Dieu, tout cela s'exalte les uns par les autres en l'Homme-Dieu, tout cela c'est la vie de l'Homme-Dieu; tout cela éclate dans chacun de ses actes, dans chacun de ses mots; tout cela c'est l'Homme-Dieu vivant, l'Homme-Dieu qui nous réalise et nous justifie, nous sature de notre humanité divine, ouvre devant nous à l'infini notre chemin de lumière et de vie, au rebours de nos

obscurités et précarités naturelles, de plus en plus. Nous ne nous connaissons pas du moins à notre prix infini, et pourtant nous nous reconnaissons en lui, car il jaillit de nous-mêmes et du plus profond de notre être. C'est lui notre mystère et notre lumière.

Les païens eux-mêmes avaient bien senti qu'il y avait quelque chose de divin dans la beauté et l'amour, dans la splendeur de l'intelligence et dans l'harmonie des choses, au cœur de toute créature et au principe de toute création. Ce qu'ils n'ont qu'ébauché, instinctivement, timidement, faute de lumière, nous, éclairés par la lumière divine, ne l'accomplirons nous pas?

Il ne s'agit pas de subtiliser. Ou la vérité chrétienne est la pleine lumière, ou elle n'est pas. Ou l'on est dans la lumière avec la vérité chrétienne, ou l'on est dans l'obscurité. Ou l'on est avec l'Homme-Dieu, ou l'on est contre lui. Il n'y a pas de problème, ou du moins le problème est résolu. L'Homme-Dieu est indivisible et inanalysable; il est son propre créateur et sa propre créature, dans le sens sans retour de son âme à son corps, de son infiniment grand à son infiniment petit, à la pluralité de ses infiniment petits. Et c'est de ce corps, c'est-à-dire de son Eglise, que nous recevons la lumière.

Il ne faudrait pas s'imaginer qu'on puisse concevoir la vérité sans la vivre, et apercevoir sa lumière en dehors de soi, comme une chose indifférente, étrangère, à examiner impersonnellement et soit disant impartialement. Non. Il faut que la vérité jaillisse de nous-mêmes, il faut qu'elle soit l'acte et l'œuvre de notre vie, il faut que nous en soyons les créateurs et générateurs, les révélateurs, les rédemp-

teurs ; il faut qu'elle soit en nous aussi nôtre que nous-mêmes, et pour ainsi dire plus nôtre que nous-mêmes, infiniment plus. Naturellement nous ne nous connaissons pas, nous ne nous voyons pas, nous ne nous vivons pas ; nous n'avons en nous qu'une vérité mélangée d'erreur, qu'une lumière vacillante au milieu de nos obscurités, qu'une conscience hésitante et incertaine, qu'une liberté que nous ne pouvons dégager de nos fatalités et servitudes, qu'une vie mourant d'elle-même et de ses propres défaillances. Nous n'avons la vérité, la vie, la lumière qu'en germe. C'est ce germe qu'il s'agit de féconder jusqu'à son fruit divin. C'est ce germe où il s'agit de goûter la saveur de la vérité et de la vie. Et nous le pouvons si nous le voulons, tout bonnement en obéissant à la sensation et à l'impulsion de notre propre vie. Car la vérité ne veut être qu'en soi et par soi. Car la vérité est le propre de Dieu. Ouvrons-nous donc à la vérité qui s'offre à nous avec ses plénitudes et ses largesses, avec ses enthousiasmes et ses splendeurs. Aimons-nous, admirons-nous, vivons-nous, vérifions nous nous-mêmes ; et notre vérité nous vérifiera, et notre vie nous vivifiera, de plus en plus, nous par elles, et elles par nous.

Il faut donc commencer par vouloir la vérité de bonne volonté, de tout son cœur, avec abnégation et désintéressement, sans aucun mélange d'égoïsme et d'orgueil, mais au contraire avec humilité, avec cette conviction ardente qu'on n'est rien sans elle, et qu'on attend tout d'elle. Et déjà, ainsi, nous la mériterons et la posséderons. Car elle est à nous. Car la glorifier, c'est nous glorifier, c'est reconnaître notre propre dignité surnaturelle, notre propre beauté, notre propre divinité.

Méfions-nous de l'analyse, de ses subtilités. L'analyse, du moins l'analyse purement analytique, l'esprit purement analytique, est le chemin de l'hérésie, de l'erreur et de la mort. Le chemin de la vérité n'est pas celui de l'obliquité, des hésitations, des restrictions, des indifférences et des froideurs. C'est le chemin de la chaleur, de l'enthousiasme rapide; c'est le chemin vivant, entraînant d'un Dieu.

Je fais donc d'abord l'acte de foi, et ensuite je regarde à sa lumière.

Je veux envers et contre tout voir et constater ce que je crois. Je veux, je voudrais n'avoir que de la beauté dans les yeux et de l'amour dans le cœur, fixer en moi l'Homme Dieu qui est le foyer de la vérité, et par lui, avec lui, faire de la vérité ce qu'elle doit être, la victoire du surnaturel, la communion de toutes les intelligences, de toutes les volontés et de tous les cœurs, un acte de foi, de volonté, de beauté et d'amour. Et plus je veux cela, plus je m'aperçois qu'en le voulant c'est moi-même que je veux, que je vérifie, que je certifie.

Ce faisant je me conforme à une loi intellectuelle qui veut que nous n'apercevions rien, que nous ne voulions rien apercevoir, que nous ne nous déterminions consciemment vers les choses et que nous ne nous mouvions méthodiquement à travers elles, qu'à la lumière d'une *hypothèse*. La première hypothèse, c'est qu'il y a quelque chose à saisir, quelque chose de réel, quelque chose qui est fait pour nous développer, pour répondre à l'appel de notre personnalité, de notre corps, de notre vie, de notre intelligence, quelque chose d'organisé, quelque chose de régularisé suivant les valeurs et propor-

tions, quelque chose de contracté et dilaté par une même circulation, sous l'impulsion d'un même cœur, quelque chose de régi par une loi définitive et sans défaillance, immuable et éternelle, par une volonté toute puissante, par une sagesse et une providence sans défaut; et, en définitive — pour aller jusqu'au bout dans la voie de l'équilibre, pleinement d'accord avec nous, — quelque chose qui est un organisme, un corps à l'image du nôtre, une nature divine où demeure un Dieu. Telle est la première hypothèse dont dépendent toutes les autres. Nous n'aboutirons à Dieu que parce que nous en procédons. Nous allons, comme la théorie même, de Dieu à Dieu.

Ne pouvant rien concevoir que suivant une hypothèse, suivant notre propre hypothèse, et toute hypothèse étant surnaturelle, faite pour vérifier et éclairer, et non pour être vérifiée et éclairée, pour nous distinguer des choses afin que nous puissions les apercevoir distinctement, et non pour nous y confondre, nous devons, pour agir consciemment, affirmer en principe l'hypothèse pure et absolue, infiniment au rebours de la nature observable, c'est-à-dire moi et Dieu, l'homme et Dieu, l'Homme-Dieu, âme et corps, âme dont nous sommes le corps prolongé par la nature.

Ce qu'avait admirablement compris et affirmé l'intelligence antique, plus proche de son origine divine, et plus animée par la sensation de la vie, que la nôtre.

Nous devons affirmer d'abord le mystère qui est notre mystère.

Car nous aussi nous sommes hommes-dieux, dieux et hommes, avec une seule personne et une

double nature; car en nous aussi, en chacun de nous, est incarné un Dieu; car nous aussi, nous savons que, même innocents, nous sommes responsables de nos semblables, et aussi bien affectés par leurs fautes que par leurs mérites; que nous avons avec eux une destinée commune; que nous ne pouvons rien les uns sans les autres, sans exception, jusqu'au dernier; que nous devons être sauveurs et rédempteurs, s'il le faut, puisqu'il le faut, de notre humanité commune. L'Homme-Dieu ne nous a rien appris que nous ne sachions et voulions, si nous savons nous voir en Lui, tels que nous sommes.

La vérité ne répondrait pas à ce que nous attendons d'elle, si elle restait confinée dans une formule abstraite, inerte et figée. Elle doit être vérifiante. Elle renoncerait à elle même si elle admettait que l'erreur puisse lui résister, l'obscurcir, lui opposer ses hésitations, ses doutes et ses négations. Il y a en elle une lumière qui veut éclater, rayonner jusqu'à l'infini, jusqu'à ce qu'elle ne rencontre plus rien qui ne soit son reflet, sa vérification et sa preuve. Il y a en elle un Dieu qui se sent offensé, souillé, diminué par l'erreur. Il faut donc que la vérité, la vérité chrétienne, résolve tous les problèmes ; et elle les résout en effet en nous éclairant de ses mystères mêmes, en nous en faisant vivre, en nous donnant communion avec Dieu dans sa vie et les dilatations de sa vie, en enveloppant toutes les manifestations intellectuelles, quelles qu'elles soient, dans un même tout solidaire et harmonieux, divin, de l'infiniment

grand à l'infiniment petit, suivant le sens, les hiérarchies et les proportions.

Tout est vrai, il n'y a pas d'erreur absolue, mais tout n'est pas vrai au même degré. Dans la vérité, — où il faut tout admettre à priori, faute d'une sélection qui serait injustifiable à priori, — il faut donc admettre aussi un sens, des distinctions, des hiérarchies, des proportions, un plan, une perspective. Car s'il n'y avait que confusion, autant vaudrait affirmer que l'on ne pourrait rien y distinguer ni rien y voir, ni par quel bout la prendre ou même la concevoir. Or la première proportion à admettre, la proportion essentielle, celle dont dépendent toutes les autres, celle qui découle immédiatement de l'analyse, c'est, non pas celle de l'infiniment grand à l'infiniment petit, qui ne répond qu'à une opposition imparfaite, mais celle de l'infiniment grand à l'indéfinie pluralité des infiniment petits. C'est jusqu'à cet infiniment grand, à cet axiome, à ce dogme, à cette théorie, à ce langage et verbe de vie, à cette lumière, à ce sens du Créateur vers sa créature, à ce corps divin animé par une âme divine, qui est la révélation et le révélateur du créateur, c'est jusque là que nous devons remonter pour pénétrer logiquement et intelligiblement à travers nous-mêmes et à travers les choses.

Ceci admis, il n'y a plus pour nous d'erreur. Il n'y a plus pour erreurs que des vérités d'infiniment petit, régularisées, vérifiées, rattachées à l'équilibre commun par la vérité d'infiniment grand qui les enveloppe et les développe.

Ainsi, chrétiens, sommes-nous *panthéistes*, bien au delà du panthéisme philosophique, qui s'arrête loin du but, faute d'âme et de souffle, puisque nous

croyons à un Dieu toujours et partout présent, non seulement dans les choses, mais encore en nous-mêmes, à un Dieu dont nous sommes les images, bien plus, les semblables; puisque nous croyons à un Homme-Dieu dont nous sommes les modes; puisque nous nous croyons nous-mêmes des dieux.

Ainsi, chrétiens, sommes-nous *sensualistes*, bien au delà du sensualisme philosophique, puisque, comme les anciens et bien plus profondément encore, nous sentons dans la nature, non pas une agglomération et une confusion de détails, mais un organisme et un corps animés par une âme divine, mais la demeure de la divinité, mais la présence d'un Dieu, mais la lumière et l'amour d'un Dieu, mais l'appel d'un Homme-Dieu qui ne voudrait faire qu'un avec nous aux genoux de son Père, mais l'ébauche du Paradis auquel nous avons droit, mais le chef-d'œuvre qui est la joie de nos yeux, l'émotion de notre cœur et la réalisation de notre intelligence. Nous ne concevons et croyons en effet que ce que nous voyons par nos yeux qu'éclaire et élargit la perspective d'un Dieu.

Et ainsi chrétiens sommes-nous *matérialistes*, bien au-delà du matérialisme philosophique, parce que nous sentons au fond des choses, non la vanité de ce qui ne fait que passer et s'effacer, mais la substance d'un Dieu, mais sa certitude et son éternité. Pour vivre éternellement, se nourrir d'une chair divine, y a-t-il rien de plus réel et de plus positif que cela ?

Et ainsi chrétiens sommes-nous *sceptiques*, puisque nous croyons que la raison humaine est impuissante à prouver autre chose que son impuissance même, et que la nécessité d'une révélation

qui, seule, peut épanouir la vérité, le Dieu de vérité, hors de son mystère.

Et ainsi, chrétiens, concilions-nous le *spiritualisme* avec le *matérialisme* en faisant de la vérité à la fois ce qu'il y a de plus abstrait et de plus concret.

Mais il y a encore une vérification à faire, celle du *paganisme*. Le paganisme est-il autre chose que le culte de l'Homme-Dieu, du dieu anthropomorphe, réduit à son infiniment petit et analysé en sa poussière? Car ce n'est que par l'Homme-Dieu que nous pouvons apercevoir le nom de Dieu, l'idée de Dieu, la vie de Dieu, le mystère de Dieu; et, par conséquent, la lumière qui rend la nature et nous-mêmes perceptibles et intelligibles.

Certains philosophes prétendent que le monde est éternel.

Nous ne voyons, en effet, en nous et autour de nous, que l'éternité de Dieu, que l'éternité de sa vie, que son toujours et partout où il se révèle analytiquement, qu'une réalité immédiate et définitive, qu'un présent éternel, qu'un même univers, qu'un même organisme et qu'un même corps sous leurs modes indéfiniment multiples, que les applications d'une même théorie, d'un même verbe de vie. Dans la pensée de Dieu, la création est éternelle, et cette pensée est immédiatement féconde d'une créature parfaite et divine, d'un corps animé par une âme divine; créature qui, en répondant à son créateur par un même amour, le vérifie et le justifie, non seulement en fait, mais personnellement, âme et corps, et ainsi pleinement. Amour réciproque qui, en nouant le pacte du créateur avec sa créature adéquate, conclut l'équilibre intellectuel, fixe la lumière

au principe de l'intelligence, la vie, sa présence et sa certitude au principe des choses.

C'est dans cette créature parfaite, dont nous sommes les membres, que nous saisissons et entendons l'éternité des choses, notre propre éternité dont les choses nous renvoient l'écho.

La philosophie se heurte encore à plusieurs problèmes insolubles pour notre raison naturelle, que seule la vérité chrétienne peut dénouer :

Pourquoi Dieu total, éternel, exclusif, intransigeant, a-t-il créé, et comment?

Dieu a créé par amour, pour aimer et pour être aimé. Il a créé, en son Fils et par amour pour son Fils, une créature parfaite qu'il a donnée à son Fils pour son héritage, sa demeure, son royaume. Ce n'est pas le monde qu'il a créé, du moins directement. Le monde n'est qu'une conséquence, fût-il encore le même Paradis qu'il devrait être, et non l'organisme déséquilibré dont nous subissons les défaillances. C'est sa créature parfaite, divine, éternelle, seul être digne de son attention et de sa volonté qu'il a créée. Et il ne se morcèle pas, ne se succède pas à lui-même. Il comble aussitôt sa mesure. Il engendre et crée en même temps son Fils Homme-Dieu, créature parfaite. Créateur sans doute, mais avant tout Père et générateur, ancêtre, chef de famille et de race, voulant, en définitive, ne voir autour de lui, aussi loin que son regard infini s'étend, que ses semblables, ses enfants, ses descendants, que son même Fils multiplié, dilaté par lui-même.

En créant en son Fils, Dieu ne sort pas de son

éternité pour se soumettre au temps : il ne s'amoindrit pas, il ne consent à aucune déchéance, à aucune attente, à aucune incertitude ; il ne déchoit pas ; il se retrouve à son niveau, dans sa même plénitude et sa même gloire ; il réfléchit sur lui-même par la fécondité de l'amour même qu'il a semé ; il se redouble par lui-même. Comme dans tout élan d'amour, il fait sans doute les avances ; mais, Père, il est sûr de son Fils comme de lui-même. Il est sûr que son Fils fidèle à son devoir lui attachera et, au besoin, lui rattachera les créatures qu'il lui a permis de créer et engendrer à son image divine, pour être ses semblables, ses enfants, et non pour le déshonorer. Tout cela préétabli et conclu dans le mystère, dans l'éternité, dans la simultanéité et en dehors de toute succession ; de telle sorte que ce qui doit être soit immédiatement, certainement, définitivement.

On pourrait dire encore, et cela revient au même, que Dieu crée pour dilater sa vie. Le seul moyen de dilater notre vie, c'est l'amour ; c'est l'amour par lequel nous nous revivons et redoublons en nos enfants, en nos semblables, à la chaleur du cœur commun qui est le centre et le foyer de tous les cœurs. De même nous, de même Dieu ; car tout ce qui est divin, vivant, divinement vivant, nous vient de Dieu qui nous a créés à son image.

Maintenant... *comment Dieu a-t-il créé ?*

Dieu a créé de rien, c'est-à-dire en fixant quelque chose là où il n'y avait rien.

Il faut admettre cela sans hésitation quoique incompréhensible, comme un mystère, sauf à l'expliquer par un autre mystère plus profond et plus lumineux, jusqu'à ce que nous soyons ramenés

à notre point de départ par l'équilibre où tous les mystères agissent et réagissent les uns sur les autres, s'enveloppent et se développent réciproquement dans une même circulation, dans un même organisme, dans un même mystère, dans une même lumière, dans la lumière d'un même mystère.

Dieu crée suivant un plan préétabli où toutes choses, en s'y encadrant, agissent et réagissent immédiatement les unes sur les autres, de manière à former immédiatement un organisme stable et viable en soi et par soi. Mieux encore, Dieu crée immédiatement un corps parfait, éternel, total et exclusif, manifestation de sa vie, lumière de son éternité et de sa certitude, le corps de son Fils, dont tous les autres corps ne sont que l'analyse et le développement, de l'infiniment grand à l'indéfinie pluralité des infiniment petits. Il y a vie ou il n'y a pas vie. Il y a corps ou il n'y a pas corps. Là où il y a corps viable, il y a des réciprocités qui en se nouant simultanément les unes aux autres suffisent pour fixer et développer la vie. Toutes choses sont, relativement les unes aux autres, premières, indépendantes et libres, en soi et par soi, issues d'elles-mêmes, irréductibles entre elles, inexplicables sinon en elles-mêmes et par elles-mêmes, à prendre en fait telles que, et mystérieuses. De même la vie dont elles sont les modes, de son infiniment grand à l'indéfinie pluralité de ses infiniment petits. Il n'y a pas de matière première; elle n'a pas lieu; elle est inutile et il n'en faut pas. Une matière première, éternelle, à côté de Dieu, en face de Dieu, donc antidivine, donc absolument rebelle à l'organisme!

Quelle impossibilité et quelle absurdité! La matière n'est que l'hypothèse jamais vérifiée, si bas qu'on descende dans l'échelle des êtres, d'un déchet ou rebut non organisable, non assimilable, non emporté dans la circulation de la vie.

Dieu crée donc la vie analytique de rien en nouant les corps à eux-mêmes par leurs propres réciprocités.

On comprend donc la défense que Dieu avait faite à Adam de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. Dieu sème sa vie pour qu'on en féconde la semence, pour en cueillir le fruit divin, pour y récolter l'amour qu'on lui doit, pour s'y réengendrer et recréer dans sa créature, pour tracer à travers sa créature sa voie ardente vers lui même, pour animer de lui vers sa créature et de sa créature vers lui une même courbe vivante sans interruption et sans défaillance, pour élargir sa vie et l'intensifier à travers une réciprocité de plus en plus étroite et de plus en plus féconde, pour en faire une source de jeunesse et de plénitude..., et non pour qu'on amortisse sa vie, pour qu'on la dilapide et qu'on la gaspille à travers les décadences de la vie purement analytique.

Ne faire de soi-même et des choses qu'un motif de remercier Dieu, de l'admirer et de l'aimer, ne jamais s'arrêter aux choses pour y prendre un point d'appui immédiat vers d'autres choses, ne considérer dans les choses que Dieu et sa Providence, ne s'infléchir vers les choses que pour réfléchir immédiatement sur Dieu, n'admettre que Dieu pour cause et pour trame de toutes choses, s'assimiler à l'Homme-Dieu toujours le cœur, l'intelligence et l'âme tournés vers son Père, tou-

jours en prière, toujours prêtre, sacrificateur et victime devant le même autel. Telle est la loi de la vie, et telle la lumière, et tel est le chemin de la vérité et de la vie. Tout autre chemin n'est que celui de l'incohérence, de l'obscurité et de l'erreur, et de plus en plus.

La loi que Dieu avait imposée à Adam n'était que la condition même de son bonheur; ne pas se complaire dans les choses; ne pas céder à cette curiosité féminine, à cette manie de tout disloquer et déséquilibrer sous prétexte de se rendre compte du mécanisme des choses; à cette obstination méthodique qui, en analysant les choses, débride tous ces ferments de dissolution, de révolution, d'explosion, que Dieu avait soigneusement enfermés et emprisonnés dans la cohésion des choses; à cette lourdeur inconsciente qui nous entraîne vers notre nature matérielle, vers ses obscurités et fatalités; ne pas obliquer hors de la voie divine, si peu que ce soit, car c'est aussitôt fixer en soi l'esprit du mal, l'esprit de tentation, le germe de toutes les erreurs intellectuelles morales et sociales, sur une pente où il n'y a plus aucun arrêt logique, et qui s'accélérera et se précipitera d'elle-même et de plus en plus.

L'histoire humaine n'est que le développement de la faute d'Adam, de son manque de virilité, de la concession faite par lui à l'esprit féminin, à cette manie de curiosité qui, en fin de compte, a provoqué l'avènement de la science analytique, de cette science analytique et matérielle dont la guerre récente devait révéler les monstruosités et bestialités aux yeux les moins clairvoyants.

Mais il n'y a rien à faire non plus maintenant

qu'autrefois pour nous éclairer. Car l'esprit analytique et féminin est aussi l'esprit d'orgueil et d'obscurité, de concurrence et de combativité, au rebours de l'esprit de résignation, de modération, de tolérance et d'amour qui, par la stabilité sous toutes ses formes, pourrait seul nous conduire vers notre bien et destinée véritables.

L'humanité est aveugle. Il faut que Dieu la mène.

Il n'y a donc pas lieu de poser la question de savoir qui, de l'œuf ou de la poule, a commencé. De l'œuf ou de la poule, du chêne ou du gland, du cœur ou des poumons. Chacun des organismes terrestres qui se sont succédé pour aboutir à notre système actuel a résolu immédiatement cette alternative : être ou ne pas être. Chacun d'eux, après avoir surgi immédiatement et sans transition du néant, y est retombé subitement pour faire place à son successeur; et ainsi de suite; et d'autant plus nettement que nous nous approchons davantage de la perfection, c'est-à-dire du système actuel.

Chacun d'eux a été immédiatement viable, complet de tout ce qui est nécessaire à la vie, et capable de se suffire à lui-même par la réciprocité immédiate de ses propres organes. L'œuf pour enfanter la poule, la poule pour pondre l'œuf, le grain pour nourrir la poule, la plante pour produire le grain, la semence pour produire la plante, etc... allons-nous faire dépendre la vie de ce cercle vicieux? Partout, de l'infiniment grand à l'indéfinie pluralité des infiniment petits, la vie est en soi et par soi. Tout tourne dans un même cercle immédiatement conclu. Nous admettrons donc que dans l'organisme actuel, par exemple,

l'œuf et la poule, le chêne et le gland, etc., ont surgi simultanément à tous les degrés, de la naissance à la maturité.

Ainsi y a-t-il, sans transition, ou chlore et sodium, ou chlorure de sodium. Le remplacement est absolu et brusque. Cela peut s'expliquer et, peut-être, doit s'expliquer par une différence de circulation.

Comment, maintenant, expliquer le mal physique, intellectuel et moral? C'est à cela que répond le *péché originel.*

Le sens de la vie est de Dieu à nous, et, par nous, de Dieu aux choses. Car c'est suivant l'Homme-Dieu, théorie active de la création dont nous sommes les collaborateurs, corps dont nous sommes les organes, que Dieu crée. Si donc nous sortons du sens et de la voie de Dieu tracés par notre humanité divine, par notre corps divin, il est évident que la vie ne peut parvenir jusqu'à nous et de nous aux choses qu'oblitérée et imparfaite.

Le péché originel nécessite la *rédemption.* Dieu est la loi. Il faut que cette loi soit intransigeante et inexorable, sinon la régularité et l'irrégularité seraient à priori égales en puissances, confondables, et il n'y aurait plus ni régularité ni irrégularité. Dieu nous donne la vie, sa vie, mais à condition que nous lui rendions la semence divine qu'il nous confie, non pas stérilisée, amortie par notre indifférence et notre égoïsme, mais fécondée par notre amour et notre générosité jusqu'à son fruit divin, afin que sa vie au lieu de se dissoudre et de se perdre dans la mort, s'élargisse sans cesse par des afflux nouveaux, pour des largesses et des prodigalités de plus en plus grandes; afin que, dans sa vie

et les modes de sa vie, il n'aperçoive plus que son éternité et sa plénitude, que sa même créature divine, que lui-même multiplié, intensifié sans limites par sa même créature, que son nom désormais glorifié et exalté, que sa vérification et sa preuve. Il faut que la mort avec toutes les tares qu'elle entraîne soit tarie en nous. Il faut que nous renaissions à une nouvelle vie. Il faut que notre vie terrestre ne soit plus qu'une expiation, qu'une rédemption, qu'un sacrifice offert pour satisfaire à la justice de Dieu, qu'une régularité désormais à l'abri de toute défaillance et de toute chute. Telle a été l'œuvre du Rédempteur ; et ce qu'il a accompli comme homme dans le temps, il l'a élargi et fixé comme Dieu dans l'éternité.

Ainsi la justice et l'équilibre ont-ils été rétablis comme s'ils n'avaient jamais cessé d'être. Dieu et nous ne faisons qu'un. Une même vie s'infléchit et se réfléchit de Dieu à nous et de nous à Dieu. Il n'y a plus qu'un organisme, qu'une circulation, et qu'un corps animés par une même âme. La vie ne se perd plus par nos fissures et nos dissolutions. Nous rendons à Dieu la vie telle qu'il nous l'a donnée, totale, exclusive, divine ; et la récupérant ainsi, il peut nous la redonner telle que nous lui avons rendue, pour se revivre en nous dans la plénitude de sa vie.

Ainsi la vérité, au lieu de se perdre dans les ténèbres, s'est-elle confirmée en réfléchissant victorieusement sur elle-même.

L'Homme-Dieu, seul chemin de la vérité et de la vie vers Dieu, seul révélateur et seule preuve de Dieu.

Lorsqu'on jette sur le monde extérieur, non pas ce regard analytique qui se perd et s'obscurcit dans le mélange et l'obscurité des infiniment courts et des infiniment petits, mais un regard de beauté et de lumière, on voit un tableau, et au fond de ce tableau on sent palpiter le cœur d'un artiste qui, amoureux de son œuvre, veut la faire aimer et se faire aimer par elle. On y voit une nature divine, habitée par un hôte divin. On y voit un équilibre, une harmonie, un organisme, les lignes d'un plan préconçu, la providence d'une sagesse toute puissante, la présence d'une âme qui engendre et crée un corps à son image. On y sent l'élan de la créature vers la certitude, vers l'éternité, vers la plénitude, vers la vie dont elle a soif, vers la source de la vie où elle veut s'abreuver à pleins bords. On y sent à la fois et le néant des choses hors de leur cause surnaturelle, et le sens contre toute défaillance et toute interruption d'où elles attendent et reçoivent la vie. On y entend la chaleur et la joie de la vie, le cri de la vie, l'hymne à la vie, le Verbe de la vie. On y entend le nom de Dieu proclamé, magnifié par sa créature divine.

La nature chante la gloire de Dieu, mais bien plus encore notre intelligence. Car c'est en nous, avant tout, qu'est l'Homme-Dieu, le chantre de la gloire divine. Il n'y a en nous, au fond de nous, si nous savons nous regarder avec des yeux de beauté et de lumière, que miséricorde, pitié, amour, soif d'équilibre et de justice, d'éternité et de certitude, élan vers le surnaturel d'où nous nous attendons et implorons la réalisation de nos aspirations et de nos destinées. Partout et toujours nous agissons en dieux, comme si nous étions les collaborateurs de

Dieu, comme si nous avions assisté à la création, comme si notre intelligence était l'axiome dont tout le reste n'est que l'application et vérification à posteriori, comme si nous étions les rois de la création, son principe et sa fin, comme si tout devait céder devant nos démarches et nos investigations, comme si nous trouvions dans notre propre corps avec l'idée de nous-mêmes la révélation de l'intelligence, de la vérité, de la vie divines, comme si nous étions nous-mêmes chacun le Verbe de Dieu et son espèce, l'Homme-Dieu où Dieu a fixé la lumière de son éternité, de sa régularité. Partout et toujours en puissance comme en acte nous nous résumons en nous analysant par ces deux mots divins : Toujours et partout, par l'affirmation de notre immortalité et de notre liberté. Partout et toujours, en usant et en abusant de Dieu, nous prouvons que nous ne pouvons rien sans lui, que nous ne sommes rien sans lui.

Notre intelligence n'est pas un chaos, une halle à tous les vents, meublée par le hasard. Il y a une volonté dans notre intelligence, la volonté obstinée qu'elle a de poursuivre et de retrouver la stabilité, la régularité à travers les choses, de ressusciter la beauté hors de la tombe de nos propres aveuglements et de nos propres obscurités, de se conclure par son propre équilibre; et par conséquent de se régulariser elle-même, de se mettre d'accord avec elle-même, de rendre un son juste par rapport à elle-même; et par conséquent de se justifier en engendrant la beauté et l'équilibre, en prouvant qu'en elle est la source de la beauté et de l'équilibre. Notre intelligence est la théorie du chef-d'œuvre, l'artiste et le chef-d'œuvre lui-même.

Notre intelligence voit en elle un exemple, un modèle, un artiste qui, dans la fièvre de l'enthousiasme, sculpte un chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre, pour y trouver sa justification, le rayonnement de sa personnalité, l'accomplissement de ses destinées. Nous voyons en nous non une abstraction, non une chimère, mais une réalité, mais notre semblable, mais un homme comme nous, où un Dieu habite chantant la gloire du Créateur, lui offrant, sous la forme de son propre corps, son humanité comme le chef-d'œuvre qui justifie son Créateur de l'avoir créé. Voilà où il faut nécessairement aboutir pour sortir de l'abstraction et nous encadrer dans la réalité.

Que nous le voulions ou non, consciemment ou inconsciemment, analytiquement ou synthétiquement, notre intelligence va de Dieu à Dieu sur une route d'inflexion et de réflexion incessamment tracée, élargie, enflammée par l'Homme-Dieu. Notre intelligence pour se manifester, pour se vivre, a besoin de certitude, non pas d'une certitude à venir, à observer et prouver, incertaine en somme et problématique (et comment admettre une certitude qui ne serait jamais qu'*à posteriori?*) mais d'une certitude à saisir sans attente, à affirmer immédiatement, présentement, dans l'évidence et la lumière, dans l'acte décisif de la vie, dans l'explosion d'une théorie persévérante jusqu'à l'infini, dans la présence d'un Dieu. Il faut qu'elle commence, qu'elle se commence par une affirmation absolue, exclusive, totale, en face du néant; et désormais elle ne sera plus que le recommencement, que le renouvellement de cette affirmation première à travers ses conséquences, d'accord avec

elle-même, d'accord avec la vie, toujours à prendre ou à laisser telle quelle, absolue, exclusive, totale, de son infiniment grand à la pluralité indéfinie de ses infiniment petits. Elle a besoin de certifier et d'affirmer immédiatement ce qui s'affirme, celui qui s'affirme, l'affirmatif en soi et par soi : Dieu; celui par qui l'affirmatif se révèle et s'affirme : l'Homme-Dieu, l'homme-dieu que nous sommes, à l'image duquel plus ou moins clairement entrevu nous nous confirmons et modelons pour en faire notre lumière, le chemin de notre vérité et de notre vie, vers nous et vers les choses.

Nous ne pouvons connaître et vérifier Dieu que tel qu'il veut bien se révéler à nous, par sa révélation et par son révélateur. Car il n'admet de lui vers nous et de nous vers lui qu'un chemin, celui de sa beauté et de son amour, celui qu'il trace par son Fils Homme-Dieu, celui de son autorité et de sa tradition, de sa race, de son sang. Il n'admet avec nous qu'une relation, la relation de sa vie, celle du générateur à son engendré, d'un père à ses enfants, d'un ancêtre à ses descendants. Nous le prouvons et le vérifions en l'adorant, en l'aimant, en collaborant à son acte, en participant aux dilatations de sa vie, en engendrant et créant avec Lui et par Lui son corps, son humanité divine en son Fils, en faisant de nous son exemple, en le révélant comme il s'est révélé lui-même.

Que si, au contraire, nous supprimons entre nous et Dieu l'Homme-Dieu, notre intermédiaire et médiateur nécessaire, notre rapport vivant, avec la prétention de nous hausser de notre infiniment petit jusqu'à Dieu par la vertu d'un raisonnement tout sec, alors il ne nous en reste plus qu'un nom ne répon-

dant à rien, qu'une idée à tous les vents et à la merci de toutes nos obscurités et incohérences naturelles, sur la route ouverte à tous les blasphèmes. Alors nous accordons à la raison humaine également le droit d'affirmer et de nier Dieu. Alors Dieu devient un problème à résoudre, Lui, la vérité et la vie!

La preuve : *La créature existe, donc Dieu existe*, a donc une valeur d'autant plus grande que nous la faisons avec un esprit plus divin, avec l'amour que la créature doit à son Créateur, avec l'amour du Fils Homme-Dieu pour son Père. Et cet esprit, chrétiens ou non, nous l'avons plus ou moins, si nous ne fermons pas les yeux à cette lumière naturelle qui éclaire tout homme venant en ce monde.

Dieu ne peut se connaître que par lui-même. Et ainsi l'Homme-Dieu (c'est-à-dire la vérité chrétienne, c'est-à-dire la vraie vérité) ne peut-il se connaître que par lui-même, par sa vie en nous, par la vision que nous nous en donnons à nous-mêmes en le fixant en nous, par la sensation qu'il nous donne de sa vie, par les dilatations et les joies que sa présence provoque en nous. Il reste invisible aux yeux indifférents et simplement curieux, aux cœurs secs, aux esprits analytiques qui prétendraient en faire des catégories. Il faut le vivre, ne faire qu'un bloc avec lui, l'aimer comme on aime une belle chose, une belle pensée, une belle action, une belle intelligence, une belle âme; comme on aime la beauté même, en ne s'appartenant plus, en se donnant pour la posséder et être possédé par elle.

La raison, du moins la raison analytique, mais elle n'en veut point, mais elle le repousse ; car n'est-il pas au rebours de la matière, de l'obervation et de l'expérience analytiques ? Il y a des gens qui resteraient sceptiques et railleurs, chipotiers et casuistes, devant le miracle d'une résurrection, fussent-ils eux-mêmes les ressuscités. Il y a quelque chose de surnaturel dans la foi que nous avons au surnaturel ; et il s'agit ici d'aller jusqu'au bout, au delà de tout ce que nous pourrions imaginer, infiniment au-delà. Un Dieu est descendu sur la terre, s'est incarné, a subi la condition humaine, est mort sur une croix pour nous sauver. Quelle folie ! Et Platon lui-même n'aurait-il pas souri dédaigneusement à l'audition de telles absurdités ? Et nous-mêmes y croirions-nous si l'Homme-Dieu n'avait par son incarnation fécondé sa propre semence ? Tout cela sans lui est fermé, aride, figé, mort. Et nous ne croyons en lui que parce que désormais nous le sentons, voyons, vivons en nous, s'appelant et se répondant, s'éclairant à sa propre lumière, frappant sûrement à notre cœur qu'il a élargi et dilaté pour s'y enraciner.

Il y a dans cette réciprocité qui nous lie à l'Homme-Dieu en une même vie, en une même âme, en un même corps animé par une même âme, des actions et réactions, des redoublements où notre esprit se perd. Et plus nous voulons nous reprendre et pour ainsi dire nous immobiliser à un point qui soit distinct et purement nôtre, plus nous nous sentons entraînés sur l'aller et le retour que nous traçons incessamment sur la même circonférence de notre cœur au cœur de Dieu et du cœur divin à notre cœur.

Nous ne croyons au dogme chrétien que par la parole de l'Homme-Dieu, et à l'Homme-Dieu que par l'amour que sa beauté nous inspire pour lui.

Seul un Dieu pouvait nous révéler la vérité, retracer le chemin de vérité et de vie de Dieu à nous et de nous à Dieu; seul un Dieu pouvait être notre Rédempteur et Sauveur efficace, la conclusion de nos destinées. Seul un Dieu pouvait mériter assez pour nous racheter. Seul un Dieu pouvait expier assez pour déraciner en nous le péché. Seul un Dieu pouvait mourir assez pour extirper de notre vie le germe de la mort. Seul un Dieu pouvait se justifier assez pour être à jamais le garant de notre fidélité et de notre impeccabilité définitives. Seul un Dieu pouvait, en nous offrant avec lui au Créateur, satisfaire à la justice divine par la perfection de sa créature. Seul en ressuscitant pour nous il pouvait rétablir vers nous le sens de la vie oblitéré par le péché.

Il a fait cela et il devait le faire, nous pouvons le répéter après lui. Car c'est à sa prière et sous sa responsabilité que Dieu nous a donnés à lui. Car nous sommes ses modes et ses membres ; et notre corps commun où Dieu veut apercevoir sa gloire ne peut se fixer sans nous.

Il a fait cela et il voulait le faire pour accomplir sa propre destinée. Car l'humanité divine c'est sa demeure, son héritage, son royaume, ce hors de quoi il se sentirait exilé, atrophié.

Ainsi en obéissant à Dieu, il a accompli pour nous son devoir, réalisé sa destinée, fécondé sa vie, ouvert vers lui le sens et le torrent de la vie, fixé en lui la source de la joie et de la plénitude.

De même nous à son exemple et par sa grâce.

Tout cela s'est accompli dans l'éternité, une fois pour toutes. La justice de Dieu est satisfaite. Le corps divin est reconstitué, il vit de sa vie pleine; il nous attend pour nous avoir toujours compris en lui, du moment que nous nous y serons fixés à notre place éternelle.

Tout cela n'est pas une addition de formules simplement juxtaposées; mais une théorie où tout s'enchaîne, dont toutes les parties s'appellent et se répondent nécessairement, réciproquement. Dieu fait ce qu'il veut; mais ce qu'il fait, c'est ce qui doit être fait. Il n'y a que deux voies pour circuler logiquement à travers la vérité chrétienne : l'éternité et la nécessité; et encore la beauté et l'amour; et enfin la vie.

La vérité chrétienne, c'est-à-dire la vérité, peut être prouvée de bien des manières. On peut la prouver par son immuabilité et sa durée. On peut la prouver en montrant que tout s'explique et s'équilibre à sa lumière. Elle peut se prouver en enveloppant tout, Dieu les hommes et les choses, dans un même équilibre, mieux encore dans un même organisme, mieux encore dans un même corps. Elle peut se prouver par la beauté de ses œuvres, par la beauté de sa liturgie, par la beauté de sa morale, par la beauté de ses martyrs, et enfin, c'est là qu'il faut aboutir, par la beauté de sa littérature et de son art.

Il faut que la vérité chrétienne, si elle est la vérité suprême, puisqu'elle est la vérité suprême, se conclue par le suprême chef-d'œuvre. Dieu se conclut en dernière analyse par la beauté de son

corps divin. Nous ne pourrons à notre tour et à l'image de Dieu engendrer et créer ce corps divin sous ses formes indéfiniment multiples et toujours nouvelles, que dans le Paradis. Mais déjà sur cette terre nous manquerions à notre foi si nous n'en donnions pas, sinon l'exemple adéquat, du moins l'impression et le symbole. C'est à ce devoir qu'a répondu la foi du moyen âge par l'art gothique. Par la cathédrale gothique l'homme remonte à Dieu et Dieu redescend vers l'homme; l'homme et Dieu se concluent en une même beauté visible, en une même circulation, en une même contraction et dilatation vivantes, en un même équilibre, en un même organisme ; l'homme et Dieu ne font plus qu'un; la preuve est concrètement faite, elle traverse les âges, elle vient jusqu'à nous, comme l'appel de notre destinée divine, comme un exemple et peut être comme un reproche.

C'est cette tradition qu'il s'agit de ne pas abandonner. Trop d'erreurs et de contre-sens artistiques déshonorent nos églises et nos cathédrales. Dans ces beautés et éternités vivantes, dans ces humanités qu'anime un Dieu, on est choqué de rencontrer tant de preuves de notre petitesse et de notre pauvreté intellectuelles. On a eu raison de le dire : la laideur est la porte par laquelle le diable entre dans nos églises ; et derrière toutes ces statues faites à la série, banales et si pénibles à regarder, on l'entend ricaner de son rire sceptique et méchant. La laideur est une insulte à Dieu. Dieu a mis en nous la semence de la beauté pour en cueillir la moisson.

Telle est l'objection de bien des gens habitués par leur tournure d'esprit et leurs habitudes à tout

juger par la beauté, convaincus qu'il n'y a rien de beau qui ne soit vrai, et rien de vrai qui ne soit beau, que la vérité et la beauté ne font qu'un, obstinés par conséquent à ne se décider que par impression, et rebelles à une vérité qu'il s'agirait d'atteindre par les longueurs et les aridités du raisonnement ; et parmi eux, avant tout, de beaucoup d'artistes et de littérateurs. Il s'agirait de ne pas froisser et rebuter ces natures délicates et primesautières toutes prêtes à s'ouvrir à la vérité, pour peu qu'elle frappe à leur cœur par la beauté, par sa beauté, et par conséquent par sa beauté artistique et littéraire qui est l'aboutissement et la vérification de sa beauté morale.

Il s'agirait de ramener les littérateurs et les artistes dont l'influence morale est si grande.

Bien des gens n'obéissent et ne veulent obéir qu'à leurs impressions et impulsions, à leurs sentiments ; ils veulent aimer pour croire. La beauté seule inspire l'amour qui nous attache définitivement à la vérité. Il y a bien la beauté de l'exemple, mais c'est rare, du moins immédiatement et personnellement. Il y a bien la beauté de la doctrine, mais cela demande qu'on y prête attention et qu'on se donne de la peine, par conséquent qu'on soit déjà prédisposé et conquis d'avance. Tandis que la beauté artistique et littéraire, c'est elle qui vient à nous et nous pénètre par la porte toujours ouverte de nos sens, tout simplement et tout droit. Le chemin est tracé, et la semence ne demande qu'à lever. Il s'agit de ne pas étouffer cette semence. Il s'agit de rentrer dans la grande tradition du moyen âge. Il s'agit pour la vérité catholique de démontrer qu'elle est la source de la beauté, et par la beauté le

chemin de la vie et l'ascension vers Dieu. D'autant plus que presque toujours les monuments des siècles passés nous offrent un plan tout fait et une théorie déjà réalisée où il suffit de s'encadrer et de se conformer.

En dehors de la beauté, c'est-à-dire en dehors du moment où nous saisissons et vivons en nous le surnaturel, l'immatériel, le divin qui est la marque de notre communion avec Dieu, nous n'avons plus pour point d'appui que notre égoïsme, c'est-à-dire notre impuissance à nous saisir nous-mêmes et nous arrêter nous-mêmes à quelque chose de fixe et de définitif ; c'est-à-dire nos inconsistances, nos incohérences, nos incertitudes, notre pente indéfinie d'analyse en analyse vers notre obscurcissement et notre néant. Notre égoïsme infiniment petit, infiniment court, où la vie ne fait que paraître et disparaître. Notre égoïsme qui nous rétrécit, nous isole, nous oppose les uns aux autres, fait de chacun de nous un indifférent et un étranger pour tous les autres et, au moindre heurt, un concurrent et un ennemi, contre toute intelligence et humanité communes. Notre égoïsme qui nous conclut par la loi de la lutte et des antagonismes, qui fait de l'humanité une poussière à tous les vents, la révolution en permanence, la guerre en puissance, la laideur en acte.

La vérité est une totalité, un équilibre. Une totalité tout entière en chacun de ses points et en chacun de ses moments. Un équilibre, c'est-à-dire une simultanéité immédiate de réciprocités et d'échanges noués par la même ardeur d'un amour infini ;

c'est-à-dire une similitude absolue; c'est-à-dire l'impossibilité d'y pénétrer sinon par sa totalité, sinon par la théorie qui le contient en puissance, sinon par le mot *à priori* qui l'exprime, sinon par l'âme qui l'engendre à son image; sinon par l'être âme et corps qui le réalise et le personnifie; sinon par la révélation de son mystère; sinon par le Dieu qui est sa révélation et son révélateur, sa lumière et sa beauté.

C'est pourquoi notre analyse, c'est-à-dire notre égoïsme isolé, ne peut nous conduire qu'au rebours de la vérité. Je dis *notre analyse* parce que c'est toujours nous-mêmes en définitive que nous analysons en analysant.

Le Moi.

Le moi divin est exclusif et intransigeant; il n'a et ne peut avoir d'autre fin que lui-même; il ne conçoit et ne voit, et ne peut concevoir et voir que lui-même, ou que le semblable qui reflète vers lui sa propre beauté et sa propre perfection élargies, redoublées par l'amour. Il ne peut concevoir et voir que ce qu'il engendre et crée à son image et à sa gloire. Il veut être Père et rien que Père, et Père d'un Fils unique éternel, immédiat, total, exclusif divin comme lui. Il n'admet pas que son regard soit souillé, sa Providence mise en défaut, son cœur meurtri par les imperfections de sa créature. Il n'admet pas que sa vie, cette vie dont seul Il est la source, gaspillée et dilapidée, donne par ses fissures et ses tares accès à la mort. Il veut conserver

ce trésor intact, bien mieux l'augmenter sans cesse et sans limites, en tirer des moissons se redoublant à l'infini par des semailles de plus en plus fécondes, afin d'y trouver l'aliment de largesses de plus en plus généreuses.

Telles sont les conditions auxquelles Dieu nous donne sa vie et, avec sa vie, Lui-même et son propre moi. Dieu nous demande d'être ses associés et ses semblables, de sauvegarder notre trésor commun, de l'enrichir en l'administrant habilement, en vivant de sa vie. Et il ne se dérobe pas dans les moyens qu'il nous donne pour accomplir sa volonté; il nous donne pour semence, pour fruit et pour fécondité sa propre semence, son propre fruit et sa propre fécondité, son propre Fils Homme-Dieu.

Avec Dieu nous pouvons donc être égoïstes ou plutôt exclusifs et intransigeants conformément à notre moi, n'aimer et ne vouloir que nous-mêmes et, suivant notre intérêt bien entendu, que notre moi divin et le Dieu qui est en nous. Ainsi si nous nous sacrifions, c'est pour nous-mêmes, si nous nous humilions, c'est pour nous glorifier par notre propre divinité, si nous souffrons c'est pour retrouver notre bonheur perdu, si nous mourons c'est pour ressusciter en celui et avec celui qui est notre prière ardente, notre mérite tout puissant et notre justification devant Dieu.

Actuellement notre vie est atrophiée. Nous ne devrions faire à nous tous qu'une même vie, qu'un même cœur, qu'une même âme et un même corps, qu'un même corps animé par une même âme. C'est dans ce corps divin total exclusif, à l'image et à la gloire de Dieu, que nous retrouverons notre vie, notre vie ravie.

La Raison.

La foi chrétienne est à la fois raisonnable et irraisonnable.

La foi chrétienne est raisonnable, c'est-à-dire qu'en la développant nous ne rencontrerons jamais rien que pour la confirmer et la corroborer, c'est à-dire que nous pourrons trouver en elle le principe expliquant tout, hommes et choses, dans l'équilibre d'une même théorie.

La foi chrétienne est irraisonnable, c'est-à-dire qu'elle procède de mystères à admettre sans chercher à comprendre.

La foi chrétienne est donc irraisonnable dans son principe et raisonnable dans ses conséquences.

La foi chrétienne est raisonnable, car en nous demandant de raisonner suivant le mystère, elle ne fait que se conformer à ce que demande notre raison même. La raison, lorsqu'elle se raisonne, comprend qu'elle est seconde, incapable d'agir en soi et par soi, toujours obligée de se placer sous l'impulsion d'un principe extérieur à elle ; féconde en vérités, si ce premier principe est juste ; féconde en erreurs si ce premier principe est faux ; donc obligée en définitive d'admettre au point de départ de l'intelligence un dogme, un axiome initial évident en soi et par soi, à l'abri de toute hésitation et de toute incertitude, projetant devant soi une lumière sans ombre, où elle pourra s'appuyer en toute sécurité pour tout vérifier et tout régulariser.

La foi chrétienne est raisonnable. Car la raison proclame quepour échapper à l'infiniment petit et

l'infiniment court où l'expérience et l'observation analytiques l'entraînent vers le néant, pour se fixer à un point de vue distinct et stable d'où elle puisse embrasser les choses d'un coup d'œil dans l'équilibre qui les explique les unes par les autres, au rebours de la confusion et de l'inconsistance inintelligibles où elles lui apparaissent analytiquement; pour se dégager du cercle vicieux où les choses s'enchaînent en tournant les unes sur les autres; pour se dégager de son propre cercle vicieux qui la ballotte irrémédiablement de oui à non;... elle est obligée de s'élever au-dessus d'elle-même et des choses jusqu'à l'hypothèse d'un principe surnaturel, définissable par tout ce qui est au rebours de l'analyse, de l'observation, de l'expérience, du temps et de l'étendue, donc en soi et par soi, donc infini et éternel, donc personnel et conscient, donc total et exclusif, donc capable de toute vie; et ainsi jusqu'à l'affirmation d'un Dieu créateur qu'elle reconnaît ne connaître et ne pouvoir connaître que par lui-même, par sa propre empreinte, par sa propre révélation, par sa propre présence.

La foi chrétienne est raisonnable. Car elle nous propose, pour nous éclairer, des mystères lumineux: le *mystère* d'un Dieu qui nous a créés par amour, pour dilater et intensifier sa vie par notre amour; le *mystère* d'un Homme-Dieu concluant notre équilibre avec Dieu, avec nous-mêmes, avec les autres hommes, avec la nature extérieure; le *mystère* d'un Paradis ou nature définitive qui est notre véritable demeure, le domaine de notre royauté, le piédestal de notre dignité surnaturelle, la réalisation du droit que nous avons essentiellement de tout concevoir, voir et créer à notre image;

le *mystère* d'une rédemption accomplie en notre nom par un homme comme nous, par l'Homme-Dieu dont nous sommes les modes, afin de nous réencadrer dans la vie divine, au cœur de Dieu nécessairement intransigeant et exclusif qui ne veut se donner à nous que si nous nous donnons à lui comme il se donne à nous, divinement.

La foi chrétienne est raisonnable ; car elle ne nous propose rien que pour nous justifier, pour nous mettre d'accord et d'équilibre avec nous-mêmes, pour nous hausser au niveau de la dignité surnaturelle que nous revendiquons, pour fixer en nous les sources de la vie, de la beauté et de l'amour dont nous voulons faire l'énergie et la fin de notre activité physique intellectuelle et morale, pour ouvrir devant nous le chemin de Dieu où nous attend notre éternité bienheureuse, pour nous conclure par l'Homme-Dieu que nous voulons être.

La foi chrétienne est raisonnable, parce qu'en elle sont le suprême mystère et la suprême lumière, la lumière du suprême mystère,

Pour expliquer Dieu, la foi nous propose trois mystères initiaux :

1° Le nombre premier 3. *Thèse.*

2° Le rapport ou synthèse entre puissances irréductibles entre elles. *Antithèse.*

3° Le mouvement circulaire ou d'inflexion et de réflexion symétriques. *Synthèse.*

Le *nombre*, nous le savons, est l'expression suprême de la vie.

Le nombre, tel que, c'est l'indivisibilité ou analyse ou addition indéfinies, sans aucune préférence,

sans aucune hiérarchie, sans aucune proportion; c'est le chemin de la décomposition sans limite, de la poussière, de l'inconsistance et du néant. Nous n'y verrions et concevrions rien, et notre intelligence resterait fermée au sens de la vie, si, parmi l'indéfinie multiplicité des nombres, certains d'entre eux n'y surgissaient indivisibles eux-mêmes, irréductibles entre eux, distincts et définitifs, pour en être les caractères saillants, et pour ainsi dire le réseau régulateur ; signifiant par leur irréductibilité même la spontanéité de la vie sous ses modes divers, l'impuissance de l'expliquer sinon en soi et par soi, son mystère et l'irréductibilité et spontanéité des espèces suivant lesquelles elle se distribue.

Il faut donc, en principe, un nombre premier, adéquat à la vie, synthèse et analyse en puissance, synthèse analytique et analyse synthétique, thèse, antithèse et synthèse, parité et imparité, symbole de l'équilibre actif entre différents; ou mieux encore de la génération par réciprocité entre différents, d'où résulte la vie, d'où la vie se renouvelle et se perpétue. Ce nombre est le nombre 3, un double et triple. Tel le chlorure de sodium, par exemple, irréductible au chlore et au sodium, quoique les comprenant aussi bien dans leurs différences que dans leur synthèse. Tel : le père, la mère et l'enfant. Tout est trinité dans l'intelligence et dans la vie.

Le *rapport* ou synthèse par *irréductibilité* est la loi suprême de la vie.

Le mélange du semblable avec le semblable n'est qu'une addition où ne surgit rien de nouveau. C'est par la synthèse entre différents que la vie se ramène à elle-même, se contracte pour se dilater à nou-

veau, se réfléchit sur elle-même pour s'élancer vers ses développements et rayonnements ultérieurs. C'est par leurs différences que l'homme et la femme s'aiment, sentent qu'ils sont faits l'un pour l'autre, pour s'unir afin de se revivre dans leurs enfants. Plus est grande la différence entre composants, plus le composé est stable, vivant, et fécond de la vie. Il faut donc que cette loi soit éternellement réalisée, vécue, présente, consciente, voulue quelque part entre composants infiniment différents vers un composé toujours fait et toujours à refaire, où s'affirme la vie en soi et par soi, une fois pour toutes. C'est ce que réalise le dogme de la Sainte-Trinité.

La *circulation* est la loi suprême des choses.

Quand deux corps se combinent pour en former un troisième, ils ne se heurtent pas par la ligne droite en s'annihilant ainsi réciproquement ; ils s'enveloppent l'un l'autre pour ainsi dire avec amour pour ne plus former qu'une même circulation sous l'impulsion d'un même cœur, qu'une même contraction et dilatation, qu'une même ardeur vers un même fruit de la vie. Leur combinaison ne laisse aucune ruine, aucune mutilation, aucune trace ni aucun ressentiment d'une violence ou résistance. Elle est spontanée, joyeuse, subite et parfaite. Ainsi et à bien plus forte raison, l'analyse et la synthèse dans la Sainte-Trinité.

Tout tourne dans la nature et à plus forte raison dans l'intelligence dont la nature n'est que le développement. L'intelligence n'est qu'inflexion et réflexion, que la conscience du mouvement circulaire que la vie accomplit d'elle-même à elle-même dans sa propre sphère à travers son éternel recom-

mencement, pour être harmonieusement son propre principe et sa propre fin.

La vie n'est pas en attente, elle ne dépend pas de la question de savoir si l'équilibre où elle se fonde aura lieu ou n'aura pas lieu, si les contraires se concilieront ou s'ils ne se concilieront pas. En principe il n'y a nulle part ni contradiction, ni antagonisme, ni collision. La vie, l'harmonie et l'équilibre sont à priori. En principe il n'y a nulle part aucune ligne brisée ni aucune ligne droite. La circonférence et le mouvement circulaire sont à priori. Il n'y a partout et toujours qu'enveloppements et développements, que circonvolutions harmonieuses par lesquelles les choses tournent les unes sur les autres afin de revenir au même sans se confondre, s'étreignent afin de se résoudre en un mode nouveau de la vie sans renoncer à elles-mêmes. Par exemple, il n'y a à priori ni mouvement centripète ni mouvement centrifuge, ni attraction, ni répulsion ; et en tirer une courbe régulière quelconque est un contre-sens. Comment s'imaginer qu'on puisse tirer une régularité quelconque de heurts, d'attaques et de résistances, et un mouvement courbe de lignes brisées si multipliées soient-elles à l'infini ? C'est impossible.

La circonférence, le mouvement circulaire, l'équilibre, l'harmonie, l'amour, telle est la loi qu'on doit d'abord affirmer exclusivement, afin de ne pas à la fois affirmer et nier, c'est-à-dire parler sans savoir ce qu'on dit. Mais ceci une fois réalisé, il faut toujours admettre une exception à l'infiniment petit; une exception, c'est-à-dire une résistance éternellement vaincue, et que de plus en plus repousse devant elle la loi victorieuse et indéfiniment féconde.

Ainsi l'erreur, la mort, les antagonismes, l'analyse, le temps et l'étendue, la ligne droite, la laideur, le mal, sont des exceptions. A ce compte, l'exception absolue serait la négation à priori et le néant.

Le propre de la vérité, c'est à-dire de la vie, c'est d'être conséquente avec soi-même, de s'affirmer soi-même. Le propre de l'erreur, c'est de ne pouvoir s'accorder avec soi-même, c'est d'être la négation l'antagonisme et la contradiction mêmes. Le propre de la vérité c'est donc de revenir à elle-même par son exception même, suivant une circonférence se dilatant à l'infini. Tout circule, tout revient à soi-même, suivant sa propre circonférence; tout est son propre principe et sa propre fin; tout vit de soi-même en soi et par soi, du moins à l'infiniment grand et comme mode de la vie universelle et d'autant plus qu'on s'encadre plus justement et plus énergiquement dans l'organisme où la vie universelle se réalise, L'erreur, c'est donc de s'immobiliser à un point de cette circonférence où tout est entraîné, c'est-à-dire de résoudre cette circonférence en lignes brisées ou points, en poussière, vers le néant.

L'amour sens et fécondité de la vie.

La vie s'aime, elle a faim et soif d'elle-même. Elle est insatiable d'elle-même et plus elle se rassasie d'elle-même, plus elle en est insatiable. Elle veut à tout prix se revivre, prodiguer sa semence à l'infini afin de cueillir son fruit fécondé, mûri, multiplié par ses semblables, afin de s'aimer elle-même par tout ce qui est capable d'amour. Elle se développe sans mesure pour tout envelopper, pour tout rame-

ner à elle, pour tout étreindre dans une même flamme d'amour, pour ne faire de tout qu'un même appel et une même réponse d'amour.

Et elle s'aime parce qu'elle est belle.

La *beauté* suprême raison d'être de la vie.

Dieu n'est pas un être sec et abstrait, s'isolant et se rétrécissant dans son égoïsme. Dieu veut essentiellement vivre, se vivre, dilater sa vie, porter son fruit, engendrer son semblable afin de se revivre en lui, et par son semblable engendrer d'autres semblables et ainsi à l'infini. Il veut être générateur d'un Fils exclusif et total comme lui ; et de ce Fils, à la fois sa synthèse et son analyse, engendrer une divinité analytique qui soit son espèce, son verbe, sa gloire à travers les apparences. Par lui nous comprenons en quoi consiste la vie, et par la vie nous le comprenons ; par la vie, c'est-à-dire par nous-mêmes.

Dieu est donc vérité ou vie, beauté et amour. Il est, en une même substance, Père, Fils, Saint-Esprit ; Père, c'est-à-dire vérité ou vie, sens ou inflexion, autorité et tradition ; Fils c'est-à-dire beauté, synthèse et analyse, similitude et différence ; Saint-Esprit, c'est-à-dire amour, réflexion, enveloppement. Trois personnes différentes et irréductibles entre elles pour s'assimiler éternellement sans se confondre, pour personnifier les puissances premières dont les réciprocités concluent l'équilibre et la vie. Trois personnes semblables à travers leurs différences. Donc thèse, antithèse, synthèse.

Tout est mystère, Dieu, nous-mêmes et le reste. Tout est à affirmer tel que, en soi et par soi, immé-

diatement, pour être conçu en fait, avant que de chercher à comprendre. Mais les mystères s'expliquent les uns les autres, et s'équilibrent les uns par les autres en agissant et réagissant les uns vers les autres, en s'engendrant les uns les autres dans leur organisme commun qui est Dieu lui-même.

La foi nous demande de croire qu'en répétant au moment de la consécration les paroles de Jésus-Christ : *Ceci est mon corps*, *Ceci est mon sang* »..., le prêtre renouvelle le miracle de la Transsubstantiation, tel que Jésus l'a accompli lui-même une première fois.

Ainsi, les paroles sacramentelles prononcées, il n'y a plus que le corps et le sang de Notre-Seigneur. Du pain et du vin il n'y en a plus que les apparences; mais ces apparences sont celles d'une substance différente; et cette substance, c'est celle du corps et du sang de Notre-Seigneur.

C'est un mystère qui, quoi que nous fassions, restera toujours insondable; mais qui nous paraîtra moins étonnant si nous pouvons l'encadrer dans notre manière même de concevoir et de percevoir.

Nous pouvons d'abord facilement observer que deux apparences semblables peuvent revêtir deux substances différentes douées de propriétés différentes. Inversement nous pouvons apercevoir la même substance sous des apparences différentes. Nous apercevons telle substance à travers telle apparence, c'est un fait; mais rien ne s'oppose à ce que nous puissions apercevoir cette même substance sous une autre apparence.

Et même plus une substance est générale, c'est-

à-dire énergique, active et féconde, plus sont nombreuses les apparences sous lesquelles nous l'apercevons. C'est une même substance, une même vie que nous apercevons à travers les apparences, à travers l'indéfinie muabilité et fugacité des apparences; la même vie, toujours et partout semblable à elle-même, éternelle et pleine, inlassablement féconde, irréductible au temps, à l'étendue et à l'analyse qui ne sont que les agents de la mort, se dilatant sans cesse pour mieux s'affirmer contre la mort, n'ayant qu'une manifestation sous ses modalités indéfiniment multiples : Toujours et Partout; la vie qui n'est que beauté et amour; la vie qui est Dieu lui-même au principe et au cœur de toutes choses sous l'apparence de son Fils Homme-Dieu, sa révélation et son révélateur, son Verbe, son Espèce, la théorie vivante et personnifiée de sa Création, le corps même dont il est l'âme.

La vie échappe donc et échappera toujours à nos sens infiniment bornés, à l'analyse qui ne sait que nous entraîner de plus en plus vers le local et le particulier, vers l'infiniment petit, vers la poussière où la vie s'évapore et se dissout. Et nous ne percevrions dans le monde extérieur que ce que nos sens peuvent nous y montrer, c'est-à-dire le temps qui vient à bout de tout, la mort en puissance, le hasard, le spectacle de l'évolution, de l'inconsistance, de l'incohérence sans limites, c'est-à-dire rien, en somme aveugles et sourds, si nous n'avions en nous mêmes, en notre propre corps, pour nous éclairer, la sensation et la communion du Dieu qui veut faire de son corps et du nôtre un même corps, une même beauté et un même amour, une même dilatation de vie, une même lumière à travers les

choses, une même créature parfaite à la gloire du créateur.

L'Homme-Dieu est le maître des apparences. Il en fait ce qu'il veut. Il est la lumière de nos sens. Nous ne devrions voir que par Lui; non pas simplement de cette volonté instinctive que nous trouvons en nous, qui nous mène obscurément et au hasard des circonstances; mais d'une volonté consciente, persévérante à travers tous les obstacles, insensible aux démentis de l'expérience et de l'observation, animée intensifiée par l'amour. Pour voir clair, nous n'avons qu'une chose à faire : nous assimiler le regard de l'Homme-Dieu afin de ne voir partout que beauté et amour, que sa beauté et son amour dont il fait les lois de la vie. Voulons voir ce qu'il veut voir, du moins autant que nous pouvons; là est la lumière. Déjà du moins à un certain degré, théorie des apparences, il est pain et vin; de ce vin que, suivant ses propres paroles, il boira avec nous dans le royaume de son Père. Après la consécration, il y est, non plus médiatement et de loin, mais tout entier, exclusivement. C'est le même mystère, mais dans toute sa plénitude.

Quant à voir le corps de Jésus-Christ face à face et sans voiles, cela est actuellement hors de notre portée. Ce corps divin ne saurait se voir comme une chose indifférente et étrangère. Pour le voir, ou mieux, pour le percevoir, pour le connaître, il faut que nous le vivions tel qu'il se propose à nous, dans sa perfection intransigeante et dans sa plénitude, avec ses dilatations infinies; bien mieux il faut que nous le créions et engendrions par l'acte de la vie, à l'image et dans le sens du Père Créateur. Attendons le Paradis.

L'équilibre et le sens.

La condition essentielle de la vie, c'est l'équilibre.

Pour se fermer à la mort, pour réaliser son éternité et sa certitude, il faut que la vie vive de soi et par soi, il faut qu'elle se tire tout entière d'elle-même, il faut qu'elle se nourrisse de ses propres réciprocités et facultés d'échange. Et telle est la loi de tous les êtres, de tous les organismes et de tous les corps, d'autant plus vivants, résistants et durables qu'ils sont mieux équilibrés par la solidarité de leurs organes, et que ces organes s'appellent et se répondent entre eux par des réciprocités plus immédiates et plus pleines.

Il y a, à la source de la vie, un organisme ou corps parfait dont tous les autres corps ne sont que l'application plus ou moins approchée, où cet équilibre se conclut une fois pour toutes par des réciprocités non point passives et fatales, car dans la passivité et la fatalité il n'y a que de l'attente et pas de décision, mais conscientes et ardentes, simultanées et pleines, sous l'impulsion d'un même amour. Corps divin dont, si nous voulons, nous sommes les membres. Corps ayant en lui même sa propre source intarissable, son propre aliment d'éternité. Corps semblable à lui-même en tous ses points et à tous ses moments. Corps qui en tous ses points et à tous ses moments est la même plénitude, la même éternité, la même cohésion, la même indivisibilité, la même résistance, le même bloc contre la mort, l'analyse, le temps et l'étendue. Corps qui est impé-

nétrable à moins qu'on n'y entre par sa plénitude, par son âme, par le sens de cette âme, c'est-à-dire par l'amour sans réserve qui l'organise et le féconde.

Pour entrer dans ce corps, pour participer à sa vie et à sa lumière, il faut être l'un de ses membres, il faut l'engendrer et le créer, en communion avec l'Homme-Dieu qui en est l'âme, chacun de nous suivant l'organe qu'il doit personnifier, suivant la réponse qu'il doit faire à l'appel du tout, avec cette conviction que seul l'Homme-Dieu en est la substance et la trame, le rapport commun, la porte et le plan.

C'est par l'Homme-Dieu seul que nous pouvons entrer logiquement en nous, c'est-à-dire dans le corps où nous nous concevons et voyons. Par lui seul nous pouvons nous apercevoir dans la beauté qui nous rend dignes de nous-mêmes, dignes de notre admiration et de notre amour, dignes des efforts et des sacrifices que nous devons faire pour nous posséder pleinement. Lui qui en nous est à la fois semblable à nous et distinct de nous, surnaturel et naturel, humain et divin. Hors de lui, hors du sens de vérité et de vie où il nous entraîne avec lui vers nous-mêmes, nous ne pouvons nous connaître et nous pénétrer qu'analytiquement à travers notre analyse sans synthèse, nos différences et combativités sans résolution, nos exceptions sans loi, notre mortalité sans résurrection, comme individus sans autre relation avec leur espèce que la fatalité, au hasard et à l'aventure, à l'état de poussière et de cadavre. Hors de là nous ne pouvons faire que ce dont la philosophie analytique nous donne le lamentable spectacle : tourner dans notre propre

cercle vicieux, nous ballotter éternellement du pour au contre; et si haut que nous remontions en nous-mêmes, nous appuyer sur des faits eux-mêmes sans fondement, s'enfonçant tour à tour dans le vide, toujours plus loin, toujours plus loin, indéfiniment. Car il n'y a qu'un sens décisif, qu'un commencement automatique, Dieu se révélant et révélant avec lui la vérité et la vie par son unique révélation et son unique révélateur, l'Homme-Dieu, âme divine dans un corps divin.

De même la nature. Elle ne nous apparaîtra jamais que comme une addition fortuite de points et de moments, comme le théâtre de tous les antagonismes et de toutes les luttes, comme l'absence de toute fixité et de toute certitude, dans l'obscurité et l'incohérence, à moins que nous n'y pénétrions et circulions avec l'âme de celui qui l'a conçue et exécutée avec amour, pour en faire la demeure de sa beauté et de sa gloire.

Soit un cadavre. Aucun de ses membres ne lui manque, chacun est à sa place. Il n'a perdu qu'une chose, son âme, son esprit vital, ce qui en lui n'est ni ici ni là, analytiquement, mais tout entier partout et toujours, inanalysable et indécomposable, ce qui a la puissance de mettre tout l'organisme en mouvement d'un seul coup et simultanément, en nouant tous les organes les uns aux autres par leurs réciprocités immédiates et simultanées. Car que peut le cœur sans les poumons et les poumons sans le cœur, et ainsi de suite?

Tel l'univers, tous ses matériaux fussent-ils sur le chantier. Car qu'est-ce que ces matériaux abstraction faite des réciprocités et facultés d'échange qui les vivifient? Une poussière, moins qu'une pous-

sière, une absence, une attente, la pétition du principe premier d'où ils reçoivent la vie.

Il n'y a pas de matière première, il n'y a que des réciprocités et puissances d'échange et d'assimilation. C'est ainsi que la vie se crée d'elle-même en se tirant de rien en se nourrissant de son propre aliment toujours le même, toujours inépuisable parce qu'aussitôt restitué que reçu, parce que jamais ni arrêté, ni retenu, ni circonscrit, ni absorbé, parce que circulant d'une extrémité à l'autre avec un mouvement infiniment rapide. La vie vit d'une théorie préconçue, du plan où elle s'encadre immédiatement, des hiérarchies suivant lesquelles elle se développe méthodiquement vers ses applications, de l'âme qui la contient tout entière en puissance, du corps premier où elle se réalise se parfait et se répond à elle-même, du Dieu âme et corps, générateur et créateur de son corps sur le sens de son âme de beauté et d'amour.

Il y a donc *à priori* un *sens* à admettre sans contresens, le sens de Dieu à nous, tel que Dieu puisse condescendre jusqu'à nous sans déchoir, dans sa plénitude et son intégrité. C'est ce que justifie l'Homme-Dieu en faisant de nous ses semblables, ses frères suivant une même filiation divine.

Donc :

Sens de Dieu à l'Homme-Dieu, et par l'Homme-Dieu au corps divin et à l'humanité divine.

Sens, en l'Homme-Dieu, de sa divinité à son humanité.

Sens de Dieu à nous par l'Homme-Dieu, et par l'Homme-Dieu, c'est-à-dire aussi par nous

en l'Homme-Dieu, vers la nature analytique.

C'est le sens de l'infiniment grand à l'infiniment petit qu'il faut admettre tel que, *à priori*, sans exception et sans moyen terme, chacune de ses étapes se succédant dans les mêmes relations d'infiniment grand à infiniment petit

Ce premier sens étant admis ainsi, comme loi, on peut alors admettre à l'infiniment petit et par exception un contre sens, celui de l'infiniment petit à l'infiniment grand, le sens de notre reconnaissance, de notre adoration, de notre amour, par lequel nous réfléchissant sur Dieu comme il s'est infléchi sur nous, ou plutôt réfléchissant Dieu sur lui-même comme il s'est infléchi sur nous, nous voyons et reconnaissons symétriquement que nous ne sommes rien sans lui, et que nous tenons tout de Lui par le seul sens véritable, celui de Lui à nous. Sens vécu et tracé par l'Homme-Dieu. Sens par lequel nous avons le droit d'offrir à Dieu son propre corps et l'Homme-Dieu lui-même comme notre propre œuvre, après l'avoir créé et engendré comme Il l'a créé et engendré lui-même.

De même y a-t-il, à l'infiniment petit, un sens de la nature vers nous. C'est par ce sens nécessaire que nous recevons l'impression de sa certitude et de sa réalité, impression qui n'est elle-même qu'un reflet de Dieu, du Dieu qui est en nous.

Soit que nous remontions jusqu'à Dieu, soit que nous réfléchissions sur nous-mêmes, soit que nous nous considérions par rapport à notre espèce en général ou à quelqu'un de nos semblables en particulier, l'Homme-Dieu est le seul chemin ou sens de la vérité et de la vie. Hors de lui, il n'y a plus pour

nous que le chemin de l'erreur et de la mort, de l'obscurité et de la stérilité.

Et lui-même le Fils Homme-Dieu veut aussi qu'on l'atteigne régulièrement par la voie de ses hiérarchies régulières qui est celle-même de la beauté de la vérité et de la vie, et non au gré de nos égoïsmes individuels au hasard et n'importe comment; régulièrement c'est à-dire par son humanité divine, par une société constituée, par un organisme immuable, par un clergé toujours solidaire à travers le temps et l'étendue, ayant pour chef un seul prêtre, organe de la vérité divine, toujours le même sous ses modes divers, les yeux levés au ciel, et représentant l'humanité solidaire aux pieds de Dieu.

Quand il s'est abaissé jusqu'à nous, quand il s'est incarné, ne l'a-t-il pas fait normalement, régulièrement, *de Spiritu Sancto ex Maria virgine?* Quelle insondable délicatesse dans ces développements et enveloppements successifs pour enfanter un Dieu!

Le sens de Dieu à sa création est le fondement des hiérarchies suivant lesquelles la vie s'analyse et se développe, de l'infiniment grand à l'infiniment petit, de tout à rien, n'avançant que par créations (ou organismes) successivement totales, exclusives et parfaites, contre tout mélange et toute confusion, d'autant moins pourtant qu'elle s'approche de l'infiniment petit pur, c'est-à-dire des confins de la mort et du néant. Il est le sens même générateur et régulateur de la vie, le sens du mari à la femme, du père et de la mère aux enfants, de la société à ses membres. Il est le fondement de l'autorité et de la tradition, choses divines, conditions des destinées humaines dont de plus en plus nous perdons la notion; car n'est-ce pas gênant que d'agir en dieux?

Nous entrons pourtant en nous par un sens, celui de notre cœur. Notre cœur, source de notre vie, où nous trouvons un Dieu qui est nôtre.

Le sens, la destinée, le devoir, le sacrifice.

Le *sens*, la *destinée*, le *devoir*, trois mots pour une même chose qui a pour condition le *sacrifice*.

Tout être reçoit avec la vie un sens à suivre vers une destinée à accomplir. Et cette destinée à accomplir, c'est la vie même dont on a le germe en soi, dont on doit mûrir le germe jusqu'au fruit où il s'épanouira afin de devenir à son tour générateur de fruits, toujours dans le même sens, indéfiniment. Accomplir sa destinée, c'est vivre sa vie, c'est tracer de sa naissance à sa mort une voie régulière vers son fruit, à travers tous les obstacles, malgré eux et contre eux, dût-on y perdre la vie; c'est rester solidaire de soi-même; c'est recommencer indéfiniment ce qu'on a été une première fois; c'est n'avancer à travers son propre développement que par inflexion et réflexion symétriques, de soi-même à soi-même; c'est ne vivre que de soi-même, de son propre développement, de sa propre fécondité vers ses propres fruits; c'est signifier qu'on a en soi une résistance, une énergie, une volonté propres vers un but préétabli et préconçu, qu'on ne dépend que de soi, qu'on est indépendant et libre, qu'on est, non pas n'importe quoi, n'importe comment, au hasard et à l'aventure, mais quelque chose et quelqu'un capable d'apparaître aux autres et à soi-même par des effets distincts et

personnels, capable de remplir utilement un rôle distinct au milieu de la vie commune, afin d'y participer en contribuant aux réciprocités qui en assurent la durée ; c'est en un mot se vivre soi-même.

Tout être a pour destinée de vivre suivant son espèce, de la réengendrer et de la perpétuer même aux dépens de sa vie. Et on connait des exemples fameux d'abnégation et de sacrifice accomplis sous l'impulsion de cette volonté obscure mais obstinée qu'a tout être vers sa destinée. C'est de son espèce que l'individu vit, c'est par son espèce qu'il reçoit la condition qu'il doit réaliser afin de contribuer à l'équilibre commun dont il vit. Il faut qu'il rende au centuple à son espèce la vie qu'il en a reçue.

Le gland a une destinée à accomplir qui est d'être chêne, et cette destinée, cette vie distincte, cette individualité dont il vit, il y aspire et la veut envers et contre tout, il la poursuit à travers tous les obstacles sans errer et sans tergiverser, obstinément, jusqu'au bout, jusqu'au jour où il sera enfin chêne, générateur d'autres chênes, et capable de rendre à la vie ce qu'il a reçu d'elle, en fécondant son germe, en l'y renouvelant, en mûrissant le fruit d'où elle rebondira à l'infini. Et il ne sera qu'une puissance obstinée d'assimilation et de régularité, que l'application vivante de sa théorie et de son dogme vers le but qui est sien, afin que son principe soit justifié par sa fin, afin de n'être qu'une incessante inflexion et réflexion symétriques, qu'une éternelle circulation, qu'un même recommencement, qu'une même identité renouvelée par elle-même à tous ses points.

Mais le chêne ne se contentera pas d'être en fait

juste ce qu'il faut pour être chêne. Il voudra encore être une belle chose où se fixent le mystère de la durée et la majesté de la vie. Il voudra manifester en lui le rayonnement infini de la vie, son impatience des cadres étroits où l'enferme la pauvreté de ses matériaux, son besoin d'éclater par la beauté de ses formes, par le luxe de ses couleurs, par le rythme de ses lignes.

Et ainsi d'un des bouts des choses à l'autre.

La vie elle-même a une destinée à accomplir. Elle a une semence à féconder et un fruit à mûrir, un même fruit à tous les moments du temps et à tous les points de l'étendue, pour prouver sa vitalité et se garantir de la stérilité et de la mort où mène bientôt la stérilité. Et c'est dans ce fruit, incessamment générateur de semences infiniment multiples vers de nouveaux fruits, qu'est le principe de la fécondité où tout s'abreuve et se perpétue. C'est en lui qu'est la certitude, et la victoire sans retour de la vie contre la mort. C'est donc pour lui qu'il faut se sacrifier, dans un intérêt bien entendu.

Et c'est ainsi que la vie, se nourrissant elle-même de son propre sacrifice, met en toutes choses la même vocation au sacrifice. De telle sorte que chacun des éléments dont se compose la vie analytique, au lieu de s'atrophier dans son égoïsme, au lieu de calculer et d'attendre, fait généreusement les avances, s'empresse de dépenser sa vie en vue de sa destinée distincte, veut jouer immédiatement son rôle nécessaire dans l'équilibre commun. Si bien que par la générosité de ces avances mutuelles, se nouent immédiatement les réciprocités d'où dépend l'équilibre vital, et par conséquent la condition même de la vie. Et c'est ainsi que se résout le pro-

blème de la vie en soi et par soi, se créant de rien, se fixant par ses propres réciprocités, se nourrissant de ses propres fruits, rebondissant de partout, et ne s'amortissant nulle part, toujours et partout éternelle et pleine, immédiate et spontanée, toujours circulant par un mouvement infiniment rapide à travers ses propres circonvolutions, d'elle-même à elle-même.

La vie, c'est le sacrifice, c'est la générosité et la prodigalité du sacrifice. La vie hésite-t-elle, attend-elle, se marchande-t-elle, suppute-t-elle le pour et le contre, tient-elle compte des risques à courir et des dangers de sa générosité et de sa prodigalité; craint-elle de se tarir et de manquer à elle-même; est-elle avare d'elle-même, ménage-t-elle ses semences, s'astreint-elle à ne faire que juste ce qu'il faut, dans la crainte de faire toujours trop? Non. La vie sent en elle un trésor sans fond, l'impétuosité d'un torrent, un trop-plein rebelle à toute limite et avide de s'élargir, débordant hors des cadres du temps et de l'étendue, voulant faire de chaque chose sa dilatation infinie. La vie a foi en elle. Elle se dépense sans compter, elle prodigue follement ses semences, sachant qu'en chacune d'elles elle est tout entière, toujours aussi pleine d'elle-même, toujours aussi inépuisable et intarissable, d'autant plus intarissable qu elle se prodigue davantage. Car elle veut se vivre, vivre d'elle-même et de plus en plus, vivre d'elle-même en se nourrissant de ses propres fruits. Et comme elle a foi en elle, ainsi a-t-elle foi en ses semences où elle s'est confiée, abandonnée, sacrifiée; elle est sûre d'avance que ses semences voudront se sacrifier à leur tour pour lui rendre au centuple ce qu'elle leur a

donné, par l'ample moisson de ses fruits, afin qu'ainsi elle puisse prendre un nouvel élan vers de nouvelles semailles et de nouvelles récoltes, et ainsi de suite, par une dilatation sans limites. Elle ne veut être qu'échange et réciprocité, circulation sur elle-même, inflexion et réflexion d'elle-même à elle-même. Elle veut se donner pour se reprendre, se reprendre pour se donner encore, revivre toute entière en chacun de ses modes, s'y ressusciter en chacun d'eux dans sa jeunesse avant que de rebondir vers ses destinées ultérieures, cueillir ses fruits et réfléchir sur elle le cœur plein de sa moisson de beauté et d'amour.

L'humanité elle aussi a une semence à féconder et un fruit à mûrir. Elle portait en elle un Dieu, mais obscurément et inconsciemment. Et, malgré tout, elle sentait sa destinée s'agitant dans son sein. Enfin cette destinée a éclaté dans sa gloire. Par sa fleur immaculée, par une nouvelle Ève, elle a enfanté un Dieu, un Homme-Dieu, l'homme spécifique, ce Semblable que nous aimons dans tous nos semblables, par lequel nous sentons frémir en toutes nos chairs une même chair, et couler dans toutes nos veines un même sang; cette nourriture de notre espèce, sa résurrection obstinée à travers tous les cataclysmes et toutes les chutes, son sens sans défaillance vers ses destinées surnaturelles, la justification de son immortalité et de sa liberté, sa voie d'amour vers le Créateur. Et elle s'est reconnue en lui, car c'était lui qu'elle attendait. Lui le chemin de la vérité et de la vie par le devoir et le sacrifice.

Le sacrifice est la loi de toute vie, et pour ainsi dire la substance et l'ossature de la vie. Le sacrifice, c'est-à-dire l'étreinte et le ciment de la réciprocité

immédiate et pleine. Hors de là il n'y a rien. Il n'y a pas de matière première. Il n'y a pas de matériaux en soi et par soi. Il n'y a que des facultés d'échange. Et l'objet de cet échange c'est une même vie partout et toujours la même, éternelle et pleine, c'est une même vie révélant un même Dieu. Ce que je puis appeler ma matière ou mes matériaux, c'est ce dont mon corps se nourrit, c'est par exemple la chair de certains animaux Mais ces animaux ont, eux aussi, des matériaux ; et ainsi de suite, de telle sorte qu'en définitive la vie circule sur une route de sang et de sacrifices ; de telle sorte qu'en définitive il n'y a nulle part une matière première, c'est-à-dire non organisée, non assimilée, hors de la circulation vitale, et à l'état soi-disant premier et en soi et par soi. Et comment admettre en face de Dieu une réalité distincte, indépendante, donc éternelle et antidivine ?

La vie n'a donc d'autre matière et d'autres matériaux que le sacrifice. Et ce sacrifice pour être efficace, devant être immédiat et absolu, ne peut être accompli que par l'amour, par l'amour d'un Dieu, par un Dieu impatient de conclure la création qui est le corps de son âme, sa demeure et son vêtement, l'épanouissement de ses destinées.

Nous accomplissons donc le sacrifice pour nous-mêmes, pour alimenter la vie dont nous vivons, pour vivre de notre propre vie, pour répondre au besoin que nous avons de nous vivre. Nous obéissons à la loi du sacrifice parce que là est le sens de notre vie, la joie et la dilatation de notre vie, pour vivre notre vraie vie, pour répondre à la haute idée que nous avons de nous-mêmes, ou mieux encore du Dieu que nous sentons en nous. Et nous sentons

bien que cela seul rend la vie digne qu'on la vive, la tire de notre torpeur et de notre stérilité où elle s'affadit et se meurt, y met la saveur qui la rend belle et bonne à vivre.

Accepterions-nous volontiers une vie sans destinée et sans fruit, terminée par une mort sans résurrection, uniquement tissée par une addition de points et de moments sans substance et sans régularité, réduite par la sécheresse de son égoïsme et son impuissance de dilatation à mourir d'elle-même, comme ces arbres désormais stériles que la mort a signés? Au déclin de notre vie, sur le bord de notre tombe, ne pourrons-nous pas nous rendre le témoignage que notre vie a été féconde, qu'elle s'est enracinée dans d'autres vies, qu'elle s'y est renouvelée, qu'elle y porte ses fleurs et ses fruits? Là est l'immortalité, le gage de notre immortalité. Revivre en nos semblables, trouver dans leur mémoire et leur cœur notre abri. L'immortalité que nous donnons n'est pas un vain mot. Il y a en nous un homme immortel où nous nous immortalisons en nous y fixant, où nous trouvons la régularité, la beauté et l'amour qui font de toute nos vies une seule et même vie; où l'homme vit de lui-même; qui est le fruit intarissable dont nous devons vivre. A nous d'en féconder la semence.

La loi du sacrifice nous vient de Dieu même. D'abord de toute éternité Dieu engendre son Fils qui est une dilatation de sa vie, et ensuite dans ce Fils il crée son Verbe, son corps divin, corps à l'image de son âme divine. âme et corps, Homme-Dieu, créature totale, exclusive, parfaite; mais à une

condition, c'est que la vie, sa vie, sa vie tout entière qu'il sacrifie pour créer ce corps à son image, lui soit rendue telle qu'il l'a donnée, exclusive, totale, éternelle, par un sacrifice réciproque, afin qu'il puisse la redonner encore et ainsi indéfiniment, contre la chute incessante de toute créature vers le temps, la mort et le néant. C'est cet échange incessant de vies, cette réciprocité immédiate qui fixe la vie analytique successive et créée. Seul un Dieu, un Homme-Dieu peut satisfaire pleinement à cette condition.

Le problème de la simultanéité immédiate est résolu, le Fils se portant garant responsable de la créature parfaite que Dieu crée en lui à sa prière; et l'équilibre entre le Créateur et sa créature est aussitôt accompli.

Cet équilibre est rompu par le péché originel, mais l'Homme-Dieu le rétablit par son sacrifice terrestre en tant qu'homme comme nous. Car Dieu sait que rien ne pourra résister à tant de beauté et d'amour. Car le sacrifice d'un Dieu nous rachète infiniment de ce que nous devons pour nos imperfections et nos fautes.

Comme application de la nécessité du sacrifice, considérons par exemple la société. L'homme n'est un être humain qu'à la condition de vivre de la vie sociale. Hors de la société, de l'équilibre dont elle donne l'idée, et des devoirs qu'elle impose pour réaliser cet équilibre, l'homme n'aurait rien d'humain, son intelligence serait privée de sa lumière, et sa vie de son sens et de sa destinée.

L'homme a donc toujours vécu en société ou du

moins avec l'esprit social, ou du moins encore avec l'esprit familial qui est pour ainsi dire le cœur de l'organisme social. Aucun intérêt, aucun raisonnement ne peuvent fonder une association durable. Pour se résigner aux sacrifices d'une association, il faut en connaître les bénéfices, et, pour connaître ces bénéfices, il faut en avoir joui en participant à la vie sociale. Cette question : comment se sont fondées les sociétés? se résout donc par un cercle vicieux.

Admettez cependant les hommes en face du problème de la société, de toutes ses complications, de tous ses aléas; vont-ils s'attendre mutuellement? Vont-ils indéfiniment supputer le pour et le contre? Mais ils n'en sortiraient pas. Il faut toujours que quelqu'un commence, fasse généreusement les avances, et, coûte que coûte, accomplisse le sacrifice. Et ce sacrifice, nous n'en avons l'idée que parce qu'il s'est accompli en nous-mêmes, parce que nous l'avons vécu nous-mêmes de toute éternité, en vertu de l'Homme-Dieu qui nous donne la vie.

Le regard, l'analyse, le langage.

Le *regard*, *l'analyse*, le *langage*, trois mots pour une même chose.

Le regard.

Nous avons devant nous deux choses également imperceptibles, du moins l'une sans l'autre.

L'une : la vie en soi et par soi, définie par son mystère, à priori, infinie, éternelle, immédiate,

certaine et présente, tout entière semblable à elle-même partout et toujours à chacun des moments du temps et à chacun des points de l'étendue, inanalysable sinon en elle-même et par elle-même, indéfiniment décisive et progressive, s'avançant indéfiniment contre la mort et contre le néant, consciente et solidaire d'elle-même, vivant d'elle-même, de sa propre fécondité et de ses propres fruits.

L'autre : la vie définie par le temps qui vient à bout de tout, par une fuite indéfinie vers un avenir sans conclusion, par une analyse sans résistance, par l'évolution, le vide et l'absence ; incapable de fécondité et de fruits, mourant de sa propre stérilité et de ses propres rétrécissements ; pure addition de moments et de points que ne relient aucune trame ni aucune substance communes, aucune volonté réciproque de s'échanger et de s'assimiler les uns par les autres, aucune inflexion et réflexion régulières sur une même ligne ; et par conséquent au hasard et à l'aventure, en attente pure et à posteriori.

Ce que nous voulons voir et ce que nous voyons, c'est ce que nous pouvons affirmer immédiatement, c'est la présence et la certitude, c'est la victoire éternelle et définitive de la vie contre la mort et contre les agents de la mort, contre le temps, l'analyse et l'étendue, contre l'évolution et la fatalité ; c'est la vie créant tout à son image pour en faire sa révélation et sa justification, les matériaux de sa régularité et de sa beauté. Ce que nous voyons ce sont des organismes et des corps, des équilibres et des stabilités en soi et par soi, des fécondités inlassables, des destinées marchant régulièrement, de leur semence à leur fruit ; ce sont des espèces

toujours les mêmes à travers leurs modes indéfiniment multiples ; ce sont les hiérarchies et proportions qui encadrent ces espèces dans un plan préétabli.

Ce que nous voulons voir et ce que nous voyons, c'est une nature faite pour répondre à la lumière à l'ampleur et à la beauté de notre regard ; c'est une nature éternelle, parfaite, décisive, définitive ; c'est le Dieu dont elle est le vêtement et la demeure ; c'est le Dieu dont elle est l'éloquence ; c'est le Dieu dont la Providence indéfectible la certifie, dont l'amour la féconde, dont la beauté l'illumine.

Ce que nous voulons voir et ce que nous voyons, c'est nous-mêmes et rien que nous-mêmes ; ce sont les preuves de notre immortalité, de notre liberté, de notre destinée et royauté surnaturelles et divines ; c'est l'Homme-Dieu que nous sommes ; ce sont nos semblables ; c'est un même semblable à travers l'indéfinie pluralité de ses modes ; c'est une même espèce en soi et par soi, perpétuée par les réciprocités et l'amour mutuel de ses membres ; c'est un même homme immuable, toujours immédiat et présent en chacun de nous ; c'est le même corps divin dont nous sommes tous les organes ; c'est la même semence et le même fruit ; c'est le même Dieu dont nous vivons, qui est l'âme de notre corps, la lumière, la fécondité et la certitude de notre vie.

Ce que nous voyons et ce que nous voulons voir, ce que notre corps divin veut voir, c'est le mot qui le résume, qui est tout entier en chacune de ses parties, en son regard, en son odorat, en son goût, en son toucher, en son ouïe ; qui met en chacune de ses puissances la substance et la profondeur de sa réalité ; qui fait qu'elles s'entendent, s'appellent et

se répondent, se savourent, se voient et se regardent, se touchent, s'engendrent et se redoublent les unes les autres, les unes par les autres, dans les liens d'une réciprocité immédiate et étroite, vers une même harmonie, vers un même rythme, vers un même hymne d'allégresse et de joie, à la même gloire de Dieu.

Ce que nous voyons, et ce que nous voulons voir, c'est la lumière et la visibilité de la vie ; c'est le mystère de la vie se révèlant ; c'est la révélation et le révélateur de Dieu ; c'est le corps divin.

Voilà ce que nous voyons parce que nous voulons le voir. Voilà ce que nous voyons autant que nous voulons. D'autant plus que nous voulons le voir davantage. Nous ne voyons et ne pouvons voir que ce qui est, c'est-à-dire que ce qui s'affirme immédiament, absolument, exclusivement, dans l'éternité, au présent. Ce qui est, c'est-à-dire ce qui répond de soi, ce qui s'affirme en soi et par soi. Ce qui répond de soi, c'est à-dire celui qui dit de lui-même : « *Je suis Celui qui suis.* » Plus nous voyons Dieu dans les choses, plus nous en voyons la réalité et la certitude, plus aussi nous voyons le plan suivant lequel les choses corroborent leur certitude les unes par les autres en coordonnant leurs réciprocités vers leur vie commune ; plus notre regard acquiert de profondeur et d'ampleur. Moins nous voyons Dieu, moins aussi notre regard pénètre au delà de la superficie des choses, moins il saisit le rayonnement de leur certitude et de leur réalité, plus il se rétrécit dans le point et le moment qui passent sans retour, dans l'accident sans portée, à travers la succession et l'évolution sans régularité et sans identité ; plus il s'imprègne de l'incertitude, de la

confusion et du mélange qui montent de la nature analytiquement perçue vers lui.

Nous ne voyons que ce que nous voulons voir, ce qui répond à notre volonté consciente, ou du moins à cette volonté obscure qui est faite de notre tempérament, de nos préjugés, de nos aspirations; en un mot à notre manière de voir.

A priori, il n'y a donc qu'un sens qu'il faut admettre sans exception, celui de nous aux choses, celui du Créateur qui engendre et crée, en voyant ce qu'il veut voir, dont le regard exclusif et intransigeant ne veut voir que lui-même recréé et réengendré par sa création, ou plutôt par sa créature parfaite, par son espèce et par son Verbe, par l'Homme-Dieu.

Ce premier sens est la loi. Ce premier sens affirmé sans exception, sans réserve, sans négation, nous pouvons et devons admettre, à l'exception, à l'infiniment petit et à postériori, un contre-sens, celui des choses à nous. C'est par ce contre-sens que les choses nous donnent l'impression de leur réalité.

Mais cette impression n'est pas fatale. Nous ne percevons pas tout ce qui est perceptible. Et comment cela pourrait-il se faire? Tout percevoir simultanément c'est ne rien percevoir distinctement. Pour percevoir distinctement, il faut percevoir les choses une à une, et celle qu'on perçoit à l'exclusion de toutes les autres.

Nous restons libres de percevoir ou de ne pas percevoir. Et cette impuissance du monde extérieur à nous distraire de nos préoccupations et réflexions internes est un phénomène fréquent, surtout chez les intelligences les plus pénétrantes et les mieux aiguisées.

Nous percevons ce que nous voulons percevoir suivant l'idée que la sensation de notre propre vie nous donne du monde extérieur. Plus nous sommes conscients et solidaires de nous-mêmes, plus notre corps où nous nous voyons nous donne la sensation de l'équilibre, de l'éternité, de la beauté ; plus nous vivons de notre vraie vie d'où jaillit la lumière d'un Dieu ; plus aussi nous demandons à la nature qu'elle s'accorde avec nous ; qu'elle nous vérifie et nous justifie ; qu'elle nous enveloppe et développe ; qu'elle se conclue avec nous par un même rythme et un même amour ; qu'elle nous révèle le Dieu dont notre vie est la pétition et l'attente.

Pour percevoir, il faut donc qu'entre nous et la nature il y ait une synthèse ; que notre sens vers les choses et le sens des choses vers nous se régularisent et s'identifient suivant une même ligne, dans le même enveloppement et le même développement. Mais l'impression sensible n'est jamais qu'une occasion, qu'un infiniment petit. Et plus l'intelligence est pénétrante et sagace, moins elle attend pour percevoir que le monde extérieur vienne à elle ; plus spontanément et plus loin elle s'avance à travers lui vers le mystère de la vie, vers l'imperceptible, vers la synthèse définitive de l'imperceptible et du perceptible, vers la révélation de l'imperceptible par le perceptible, vers le même corps éternel, immuable, total, exclusif qui sature le temps et l'étendue à tous leurs points et à tous leurs moments, vers les hiérarchies et proportions qui équilibrent la vie, vers les réciprocités qui la nourrissent d'elle-même, vers le plan suivant lequel elle veut se vérifier, vers l'intelligence qui l'a conçue, vers la beauté qui l'a décidée, vers l'amour qui l'a fécon-

dée. Plus l'apparence à laquelle nous attachons le signe de la vie s'éloigne des apparences immédiates et superficielles, de ce qui s'additionne, se mesure et se pèse, plus aussi nous entrons dans l'esprit et la sensation de la vie, plus la notion que nous avons de la vie est réelle, concrète, vivante; plus l'abstrait et le concret se distinguent l'un de l'autre pour tout embrasser, plus leur synthèse est puissante pour ne faire plus de tout qu'une même vie se révélant par un même corps.

Toute perception est à l'image de Dieu engendrant et créant par son regard ce qu'il veut voir, et se révélant par le semblable dont il veut faire son révélateur. Il y a un Dieu dans notre regard; il y a en nous le regard plein de foi de Dieu qui sait que son regard rencontrera et étreindra une apparence dont il pourra faire sa demeure et sa gloire, où il pourra se reconnaître, s'admirer et s'aimer, dilater et intensifier sa vie et réfléchir sur lui-même, le cœur débordant de sa moisson d'amour.

Nous ne voyons que ce que nous voulons voir. Les sens ne sont donc que des instruments, et rien que des instruments, et si décevants, si insuffisants, si rebelles ! Irréductibles les uns aux autres comme ils sont, incapables d'aucun parti-pris et d'aucune préférence, percevant tout passivement, simultanément et sur le même plan, sans distinction, sans recul, sans perspective et sans valeurs différentes, dans la confusion et le mélange, entraînés à travers l'évolution, l'analyse et la muabilité indéfinies des apparences, se plaquant sur elles et les réflétant avec l'indifférence et la servilité d'un miroir. Comment tirer d'eux la régularité, l'identité la stabilité qui sont les conditions de la vie, l'im-

pression de la solidité, de la cohésion, de la résistance et de la substance, de l'équilibre de l'ordre et de l'harmonie? Comment tirer du perceptible, ce qui est imperceptible, sinon contre eux et malgré eux?

Nous percevons ce que nous voulons, chacun personnellement et librement, suivant notre manière de voir distincte, suivant notre personnalité distincte, les uns ceci, les autres cela, et même en percevant les mêmes choses avec une mesure et une assimilation différentes. Ce que nous percevons en somme, c'est notre liberté, c'est le droit de percevoir ce que nous voulons et comme nous voulons. En principe c'est donc la différence entre nous. Mais nous tendons tous au même but qui est la vie, qui est l'apparence suprême où se révèle et se réalise la vie, qui est le corps où se noue la synthèse de l'imperceptible et du perceptible. Corps qui par sa présence indéfectible, par sa fécondité inlassable, par la puissance qu'il a de tout créer à son image, nous donne l'impression de la réalité et de la vie. Corps qui est nôtre si nous voulons, de telle sorte que nous recevons l'impression de la réalité et de la vie extérieures par une réflexion sur nous-mêmes, la réalité et la vie extérieures n'étant que l'application et vérification de l'idée que nous avons de nous-mêmes ; et tout s'accomplissant de nous à nous, à l'image de Dieu.

Il n'y a pas deux consciences, l'une philosophique et l'autre morale. Nous n'avons qu'un regard, celui de l'Homme-Dieu qui nous regarde par nous-mêmes, soit avec douleur et honte, soit avec fierté et joie, suivant que nous l'honorons ou le déshonorons. Il n'y a qu'une conscience.

De l'analyse.

En regardant, en se regardant, Dieu s'analyse. De même en se nommant. De même en se recréant et réengendrant. Et tout cela se conclut en son même semblable, en son même verbe, en sa même espèce, en sa même créature divine, éternelle, parfaite, en son même Fils Homme-Dieu.

Dieu ne s'analyse que d'une manière, totalement, pleinement, immédiatement, éternellement, définitivement, à tous les moments du temps et à tous les points de l'étendue, par un même Fils Homme-Dieu, par son même semblable, de telle sorte que sa vie soit à l'abri des meurtrissures et souillures de la mort.

L'Homme-Dieu est le principe analytique. C'est ainsi qu'il engendre une divinité analytique ou humanité divine. Et nous à notre tour, pour nous conformer à la loi de la vie, nous devons engendrer et créer ce même Homme-Dieu, cette même humanité divine, à l'image du Père, et par la grâce de son Fils. Toute la vie est là. L'Homme-Dieu seul est la semence, la fécondité et le fruit de notre vie. Toute autre analyse est hors de Dieu, hors de la vie, sur le chemin de la mort et du néant.

L'Homme-Dieu s'analyse en chacun de nous. Mais il s'analyse d'abord par les hiérarchies et proportions, par les circonvolutions, par les organes réciproques, par les bases et les colonnes qui forment la théorie vivante de son humanité divine, c'est-à-dire par le devoir conjugal, familial, social, et avant tout par le devoir religieux qui est le modèle de tous les autres devoirs.

Quoi que nous fassions, naturellement, c'est toujours Dieu la vie et l'intelligence divines que nous analysons; c'est à-dire où nous fixons le germe de la mort, en les mélangeant avec le temps et l'étendue. Dieu peut-il admettre cela? Peut-il admettre que nous avancions indéfiniment, d'analyse en analyse, vers les infiniment courts et les infiniment petits, vers les combativités et les incohérences où sa vie se perdrait et se dilapiderait ? Non, évidemment. Il veut qu'aussitôt cette décadence néfaste soit arrêtée. Il veut qu'aussitôt sa vie lui soit rendue, afin de la réparer, afin de la restaurer dans son éternité et sa plénitude. Il veut que l'analyse, son analyse, notre analyse ne soit pour nous qu'un procédé occasionnel et transitoire pour réfléchir immédiatement sur lui, pour remonter jusqu'à lui, pour l'admirer, le glorifier dans sa providence, sa beauté et son amour. Il veut que nous le considérions pour ce qu'il est, cause immédiate et exclusive de toutes choses, seule trame des choses, seul rapport entre les choses. Il veut en définitive qu'à son image, nous n'analysions, nous ne *nous* analysions que pour lui offrir son Fils Homme-Dieu, seul chemin de sa vie et de son cœur.

Telle est la loi de la vie. Dieu et nous, nous puisons au même trésor de vie; d'une même vie qui est tout ou rien. Dieu, par son Fils Homme-Dieu, nous donne sa vie, mais à une condition c'est que par ce même Fils Homme-Dieu, nous la lui rendions telle qu'il nous l'a donnée. Si nous la gâchons, si nous la dissolvons et amortissons indéfiniment à travers le temps et l'étendue, si nous nous écartons du sens par lequel elle parvient régulièrement jusqu'à nous, comment nous étonner de ses insuffisances et défail-

lances à notre égard? Nous la recevons telle que nous la faisons et méritons. Plus nous avançons à travers l'analyse, à travers les développements de la science analytique, plus nous nous enfonçons vers notre mal moral, intellectuel, physique, social.

C'est ce que Dieu avait voulu arrêter immédiatement en interdisant à Adam de goûter au fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, de cette science analytique qui est un mélange d'un peu de bien et de beaucoup de mal; qui par le peu de bien qu'elle nous fait, nous aveugle sur l'abîme où elle nous entraîne.

Du langage.

Dieu crée les modes indéfiniment multiples de sa création, ou plutôt de sa créature; mais avant tout il crée la théorie suivant laquelle il veut régulariser sa créature; et mieux encore le langage qui contient en puissance la science de la vie que doit réaliser sa créature; et mieux encore la beauté et l'éloquence, le rythme et la lumière qui font de ce langage le chef-d'œuvre par excellence; et mieux encore le mot qui est le dogme dont ce langage est l'analyse, qui est sa synthèse incessante, sa substance et sa trame; et mieux encore le Verbe vivant qui est l'âme de ce langage; et mieux encore l'amour qui par ce langage le lie à son Fils et son Fils à Lui.

En quintessence, dans le langage, il n'y a qu'une chose : l'amour et la volonté ardente de s'entendre. Quand on veut s'entendre, on s'entend toujours avec les mots et au besoin malgré eux. Quand on

ne veut pas s'entendre, quand on n'est pas fait pour s'entendre, on ne s'entend jamais, et les mêmes mots se contredisent. Et en définitive on ne s'entend jamais qu'à la condition d'avoir le même langage d'une même vie, d'un même cœur, d'un même sang, du même homme commun que nous sommes tous en un même Homme-Dieu. C'est l'amour, la bonne volonté de s'entendre, le sentiment que nous sommes faits pour nous entendre, pour nous assimiler les uns les autres, pour accomplir nos destinées communes les uns par les autres, pour partager les mêmes peines et les mêmes joies, c'est cela qui a créé le langage. Ceci admis, peu importent les mots et les sons.

Le langage n'est pas fait pour exprimer nos égoïsmes, nos appétits, nos combativités et nos haines, nos incohérences et nos accidents. L'égoïsme est contraire et rebelle au langage ; il n'a aucune sympathie à demander ou à transmettre ; les lenteurs, les circonvolutions et enveloppements du langage l'impatientent et l'exaspèrent. Il ne veut qu'une chose, aller droit au but, brutalement. Il ne sait que pousser des cris de chair.

Quand le langage n'est pas animé par l'amour, ce n'est qu'une hypocrisie, qu'un masque pour cacher nos mésintelligences et la ruée de nos passions et appétits. La confusion des langues (et chacun de nous, du moins au niveau de nos individualités isolées et de nos égoïsmes, ne parlons-nous pas un langage différent ?), l'obscurité et l'erreur où nous dénaturons et amortissons les mots essentiels qui sont notre lumière et notre chemin vivant vers nos destinées, voilà la source de toutes nos misères. Nous pouvons nous écarter de ces mots,

mais non les écarter de leur régularité. Nous pouvons tout avec eux, mais nous ne pouvons rien sans eux. Et ce sont eux qui nous jugent, nous justifient ou nous condamnent.

Aussi est-ce avec une pitié profonde que je vois le mariage saint assimilé au divorce; la charité remplacée par ce droit à la vie qui dispense de toute pitié et de tout amour; l'expiation et la rédemption cédant à cette indulgence qui ramène peu à peu le bien et le mal au même niveau ; l'humanité vraie obscurcie par cette humanité vague qu'aucun homme ne personnifie ; la liberté vraie couvrant cette liberté fausse qui ne tient aucun compte de la liberté du prochain ; l'amour assimilé à la chair ; les mots de justice, de sensibilité, de vertu justifier les pires injustices, les pires brutalités, les pires férocités, (comme on l'a vu, par exemple au temps de la révolution française), le nom de Dieu, comme s'il n'y avait rien en lui, livré à tous les hasards, à toutes les souillures, à tous les blasphèmes.

On ne s'entend plus aujourd'hui sur rien, ni sur la nature de l'homme, ni sur la destinée humaine, ni sur le devoir, ni sur la famille, ni sur la société. Sommes-nous même bien sûrs à travers notre variabilité naturelle d'avoir les mêmes idées sur les mêmes objets d'un moment à un autre! Sur quoi fonder logiquement en nous-mêmes la certitude à un point de vue fixe et définitif ? C'est la tour de Babel. Et comme nous sommes sur la pente d'un individualisme et d'un égoïsme grandissants, plus les choses iront, plus l'impossibilité de s'entendre et la confusion augmenteront, plus le langage perdra de sa lumière et de sa valeur, et par con-

séquent plus en nous s'émoussera l'énergie même de notre communion qui est notre unique énergie vers notre destinée, vers notre bien intellectuel moral, physique et social. Là est le point faible, et le danger. Le démon ne l'ignore pas.

Moi-même à quoi me sert de parler et d'écrire? Sur quoi compte le philosophe pour être compris? S'il voit juste, ne doit-il pas être convaincu que, quoi qu'il fasse, il prêche dans le désert, qu'en entrant dans l'intelligence de ses lecteurs, sa pensée subira une déformation inévitable, et d'autant plus qu'ils seront plus intelligents, plus individuels, plus solidaires d'eux-mêmes, et par conséquent plus fermés aux influences extérieures?

Et enfin qu'y a-t-il de semblable et de commun matériellement entre le mot et la chose que ce mot représente! Et n'est-ce pas une folie que d'espérer mettre une énergie dans le mot, c'est-à-dire dans ce qu'il y a de plus fugitif au monde, de plus mobile, de plus décevant, de plus incohérent, de moins capable de fixité et de résistance, et de plus passivement variable au gré du hasard, de l'accident et du caprice d'un chacun?

Et cependant le mot est nécessaire et tout puissant; il est la puissance suprême justement parce qu'il est au rebours de la matière, du temps, de l'étendue et de l'analyse, parce qu'il est surnaturel, justement parce qu'il ne vaut que par le Dieu qui est en lui. Tout aboutit au langage, au mot. Tout se réalise par le mot, et Dieu, et moi, et l'univers, et la vérité, et la vie, et le fait lui-même. C'est le mot qui engendre et crée, c'est par le mot que nous nous engendrons et créons.

Jamais nous ne saisissons le fait en soi; jamais

nous ne saisissons la substance et la vie à un point et à un moment donnés. Jamais nous n'aboutissons à un point et à un moment qui ne soient eux-mêmes décomposables en d'autres points et en d'autres moments sur la pente d'une analyse indéfinie. La vie n'est ici ni là en particulier ; elle reste éternelle, pleine, totale, exclusive, semblable à elle-même à travers l'analyse qu'elle fait d'elle-même jusqu'au bout.

C'est par le mot que nous voyons la chose ; c'est par l'espèce que nous voyons l'individu ; c'est par l'hypothèse que nous entrons dans la réalité ; c'est par la théorie que nous vérifions la vie à travers ses applications indéfiniment multiples ; c'est par l'axiome que nous régularisons les choses afin de les rendres accessibles à notre intelligence ; c'est par le mot : homme, et par le mot : Dieu retentissant au fond du mot homme, c'est par le mot : Homme-Dieu que nous prenons conscience de nous-mêmes, et de la loi de notre vie, et de nos destinées communes vers une même immortalité, une même liberté, un même fruit de vie ; c'est par les mots : père, mère, enfant, frère, ami, semblable, citoyen, que nous régularisons et équilibrons notre vie ; et ces mots nous les entendons en nous parce qu'ils expriment la vie de l'Homme-Dieu qui est notre vie.

Avec son nom, Dieu nous donne la théorie de la création, son plan et ses matériaux ; c'est-à-dire les mots en quoi consistent cette théorie, ce plan et ces matériaux. Ces matériaux qui, à les considérer analytiquement, ne nous apparaissent et ne peuvent nous apparaître que dans le mélange et la confusion, incohérents, incompatibles et

irréductibles entre eux : esprit, matière, liberté, fatalité, éternité, temps, étendue, plénitude, corruption, décomposition, régularité, hasard, stabilité, évolution, analyse, synthèse, harmonie, contradictions et antagonismes, bien et mal, vie et mort, Dieu, homme, etc. Seul l'Homme-Dieu qui en est l'architecte, qui a su en tirer la preuve et la victoire de la vérité et de la vie, voit le monument dont ils sont les membres, et sait par quel bout les prendre et comment les distribuer suivant leurs hiérarchies et proportions, les unir dans un même chant d'allégresse à la gloire de Dieu dont ils sont la pétition et l'attente.

Le langage nous est donné. Dieu nous le donne pour nous donner en même temps le sens de sa vie à travers les choses, la vision de l'éternité, de la régularité, de la beauté, qui sont sa marque et signalent sa présence dans la nature. La nature nous parle de Dieu, elle est l'éloquence de Dieu, elle est le temple et l'autel de Dieu; et nous pouvons y entendre la prière ardente qui y monte vers Dieu, et la voix de l'Homme-Dieu qui nous crie le nom du Créateur.

Le langage nous est donné. Il y avait une langue primitive qui était celle même de la science de la vie. Aussitôt qu'il a paru sur la terre, l'homme a entendu en lui-même sonner son nom d'homme par le Dieu qui est en lui, et en son nom d'homme le nom de l'Homme-Dieu dont il est le mode, qui est la voix de ses destinées surnaturelles vers l'humanité commune, vers le devoir conjugal, familial, social. Adam a parlé le langage de Dieu, qui donne la lumière et la vie, le sens de la création, la communion avec l'intelligence et la puissance

divines, la royauté et la souveraineté sur les événements et les choses.

Même après la faute d'Adam, le langage, quoique désormais obscurci et dévié, dut garder quelque chose de sa vertu passée; et la conception et réalisation de la Tour de Babel montrent bien quels rapides progrès les hommes purent ainsi faire dans la connaissance des sciences physiques et mécaniques. Pour détourner l'humanité de l'abîme où elle allait tomber, Dieu ne fit aucun éclat, il se contenta tout bonnement d'obscurcir le langage des hommes, afin qu'ils ne s'entendissent plus entre eux. La pluralité des langues leur fit bientôt perdre de vue leur communauté d'origine et de sang, et, à la suite de mésintelligences et d'animosités désormais sans atténuation et sans remède, la Tour de Babel dut être abandonnée. Mais, même, Dieu dut-il intervenir, du moins directement? Il semble bien que tout ce qui est construit sans Dieu et à plus forte raison contre lui, pèche par la base, et que tout orgueil doit tôt ou tard s'écrouler sur lui-même. L'orgueil, c'est-à-dire l'égoïsme, c'est-à-dire l'incohérence, la confusion, les mésintelligences et animosités.

De cette langue primitive, les langues anciennes gardent une très sensible empreinte, surtout la langue grecque. On ne peut pas admettre qu'une langue si belle, si pure, si bien équilibrée, ait pu être le résultat d'une évolution, d'un progrès. Les langues adventices gardent de leur origine populaire et grossière des imperfections et des tares. Mais la langue grecque, le chef-d'œuvre suprême, la science même de la beauté, la promotrice de l'art grec, peut-elle être autre chose que l'œuvre d'un

cerveau unique, qu'une vision subite, que l'écho d'un Dieu?

Dieu a créé le langage, le Verbe, son nom, pour s'y reconnaître, s'y admirer, s'y aimer, pour réfléchir sur lui-même par sa propre beauté et son propre amour. Il a créé cela et rien autre chose. Le langage est divin. C'est un Dieu. Dieu veut donc que nous n'en usions que pour lui exprimer notre reconnaissance, proclamer sa gloire et l'adorer. Tout autre usage est un non-sens, une profanation. En user, je ne dis pas contre Dieu, mais seulement hors de Dieu et sans la volonté efficace d'en faire exclusivement une prière et un hommage de reconnaissance et d'amour vers Dieu, c'est le fausser, c'est en faire un mélange inintelligible de vie et de mort, un instrument de confusion, de contradiction et d'antagonisme, une source de toutes les erreurs et de tous les maux, à contre-sens de sa destinée exclusive et par conséquent de notre véritable destinée.

La vérité n'a pas besoin qu'on la prouve, il suffit qu'on la montre et qu'on en donne l'exemple. Dieu reste dans son mystère, mais il se montre à nous dans son fils Homme-Dieu. C'est donc cet Homme-Dieu qu'à notre tour nous devons montrer, dont nous devons nous faire l'exemple, l'éloquence, le théâtre. Nous devons vivre en nous le drame de l'homme entre son esprit et sa matière; et la poésie de ses aspirations; et son sursaut au-dessus de lui-même; et le sacrifice qu'il fait de sa chair à ses destinées surnaturelles et divines; et son détachement de la terre; et son élan désespéré vers le ciel. Nous devons élever en nous une cathédrale.

Nous devons chercher au fond du langage son rythme et sa cadence. Et le langage nous élèvera au-dessus de nous-mêmes, nous libérera, nous ouvrira aux idées générales et surnaturelles. Et de près ou de loin, nous trouverons dans le rythme des mots le rythme des idées, et dans le rythme des idées le rythme des faits, et dans le rythme des faits le rythme vivant qui nous enveloppe et nous développe tous autour d'un même cœur, d'une même miséricorde, d'une même pitié et d'un même amour.

Dieu est tout entier dans son langage, dans son nom, dans son verbe, et si nous pouvions parler non pas nos pauvres langages si mal équilibrés, dont les mots ne s'entendent et ne communient pas entre eux, si obscurcis et si désaccordés par nos égoïsmes et nos mésintelligences, mais le langage divin, mais le verbe même de Dieu, alors nous aurions la science absolue, nous connaîtrions pleinement Dieu et nous-mêmes, et le pourquoi et le comment de la création, et sa théorie préconçue et son plan et sa fin, et le sens vivant de Dieu vers les choses, et la classification méthodique des êtres suivant leurs espèces et le mystère même de la vie. Car la science n'est qu'un langage bien fait. Car la science absolue n'est que le langage parfait. Bien mieux, si nous pouvions prononcer le nom de Dieu comme il faut, c'est-à-dire en communion avec son Verbe, Dieu nous reconnaîtrait immédiatement pour ses enfants, pour les frères de son Fils, et rentrerait en nous pour y jouir avec nous et par nous des joies de sa vie.

La ligne droite, le temps, l'étendue.

La *ligne droite*.

Dans notre état actuel, pour atteindre la réalité, nous devons sortir de nous-mêmes, de notre circonférence, de notre sphère et par conséquent de notre solidarité; et tracer vers les choses notre chemin d'exception, la ligne droite. Dans notre état définitif et logique, dans le Paradis, au lieu d'atteindre les choses par l'inflexibilité et la rigidité de la ligne droite, par notre infiniment petit et notre infiniment court, nous les atteindrons en les enveloppant dans notre circonférence et notre sphère, dans notre organisme, dans notre corps, dans notre beauté et notre amour, comme les développements de notre propre vie, comme les attraits de notre propre beauté, comme les dilatations du corps divin qui est notre aliment et notre demeure.

Le *temps*.

Quand je jette les yeux sur moi-même pour en avoir une vue d'ensemble, il s'en dégage trois sensations : une sensation de présence, de vie et de continuité ; une sensation de vide, d'absence, de défaillance et de mort ; et une sensation du sens, sans contre-sens, de la vie, de notre vie fécondant notre mort, suppléant à nos défaillances et nous comblant de nous-mêmes. Ce que nous appelons le temps n'est autre chose que cette sensation de vide et d'absence, de défaillance et de mort. C'est cette même idée que nous projetons devant nous lorsque,

devant la nature, nous avons non pas la sensation de la vie et d'une Providence sans défaillance, mais la sensation de la vanité universelle, mais la sensation de la mort qui par le temps vient tôt ou tard à bout de tout. Et ici comme toujours nous ne faisons que l application de l'idée que nous avons de nous-mêmes, certains de la vie si nous vivons de notre vie vivant d'elle-même, certifiée par sa propre fécondité inépuisable et sa propre plénitude; incertains si nous ne vivons que de notre vie mourant d'elle-même, à travers nos propres incertitudes, nos propres défaillances, nos propres absences.

Pour créer, Dieu fixe sa vie dans la mort, son éternité en chacun des moments du temps, sa plénitude en chacun des points de l'étendue. Sa vie, c'est-à-dire lui-même, c'est-à dire son semblable, c'est à-dire sa créature totale, exclusive, parfaite, c'est-à-dire son propre corps, c'est-à-dire son Fils Homme-Dieu, âme et corps, âme de son corps divin. De même nous. Et notre destinée est d'accomplir l'acte de la vie divine, non pas inconsciemment, indifféremment, insuffisamment, comme nous le faisons au gré de notre vie instinctive, mais consciemment, volontairement, pleinement, ardemment.

Notre vie doit être une lutte incessante contre l'analyse, le temps et l'étendue ; et c'est ce qu'elle est en effet, sinon analytiquement, du moins synthétiquement.

L'étendue.

De même l'*étendue*. L'étendue est le sentiment

de la distance, et par conséquent du vide, de l'absence de réalité qui sépare les choses, et par conséquent de la dilatation que nous devons faire de nous-mêmes pour combler cette distance. La réalité devrait être pleine et sans interruption; elle ne devrait être qu'un même corps et qu'un même organisme, que notre même corps divin. Ainsi avons-nous le sentiment de ses défaillances et absences par le sentiment de nos propres défaillances et absences.

Un mot maintenant pour réfuter l'hypothèse des quatre dimensions ou de la pluralité indéfinie des dimensions.

L'intelligence est sa propre lumière et son propre équilibre; c'est un organisme bâti sur un plan préconçu, où il y a tout ce qu'il faut et rien que ce qu'il faut. Pourrait-on par exemple concevoir le corps humain sans un de ses organes quelconques, par exemple sans le cœur ou sans les poumons; et qui s'aviserait d'imaginer un organe lui faisant défaut? Aucun organisme n'est vraiment durable, viable qu'à la condition de se suffire à lui-même par les réciprocités de ses propres éléments. La vie n'est qu'assimilation et échange; et l'absence ou disparition d'une quelconque de ses parties ferait immédiatement sombrer le tout dans le néant. Chacun à son niveau et suivant la destinée qu'il doit accomplir, les modes de la vie (et la vie elle-même) sont parfaits, à prendre ou à laisser tels que. A plus forte raison notre corps d'où nous recevons, avec la sensation de notre propre vie, la sensation de l'équilibre, de la durée, de la perfection.

A plus forte raison encore notre intelligence, qui n'est en définitive qu'un équilibre conscient, que la conscience de l'équilibre, ou mieux encore que la génératrice et créatrice de l'équilibre, de son propre équilibre, que le plan suivant lequel Dieu a conçu et exécuté la création, que la vision de l'éternité, de la régularité, de l'immuabilité se développant à travers les choses. L'intelligence serait-elle obscure et inintelligible à elle-même, à l'aventure et au hasard, incapable de se fixer et de s'identifier à elle-même à travers ses propres incohérences, et au besoin contradictoire avec elle-même et génératrice de son propre contre-sens et de son propre non-sens? Non, évidemment. L'intelligence n'existe qu'à la condition d'être le reflet de sa propre lumière, de s'apercevoir, de se concevoir, de s'engendrer, de s'équilibrer par elle-même, de circuler en elle-même suivant son propre plan, de se bâtir sur les réciprocités de ses propres parties, de fixer en elle-même ses propres éléments et d'en faire un tout harmonieux, semblable à lui-même et par conséquent immuable, à priori, éternel, parfait et définitif en tous ses points et moments. La prétention de la diminuer ou augmenter à volonté est donc une erreur, un contre-sens philosophique.

Ajoutons à cela comme conséquence logique, que l'intelligence est la même pour tout le monde, pour le premier homme et pour le dernier, pour Adam comme pour nous, pour Dieu et pour une quelconque de ses créatures. La philosophie c'est-à-dire la formule de la vérité n'est pas à trouver ou à inventer. Il n'y a qu'à regarder l'intelligence parlant et agissant par l'humanité vivante. La philosophie,

c'est la notion d'un Homme-Dieu habitant la nature divine, tel que la mythologie antique l'a conçu, du moins obscurément et analytiquement. C'est la théorie de la destinée humaine tracée au principe de la société ou cité primitives par le devoir religieux, et, sur la base de ce devoir religieux, par le devoir conjugal, familial et social, humain, par la littérature et par les arts. C'est la notion de l'esprit et de la matière, de l'esprit victorieux de la matière, de la loi surnaturelle implantant l'éternité, la stabilité, la régularité, l'équilibre, la beauté dans le temps et dans l'étendue. C'est la notion de l'intelligence entre sa synthèse et son analyse, entre son énergie et son objet de résistance, entre son infiniment grand et l'indéfinie pluralité de ses infiniment petits, entre l'éternité et le temps, ce temps inexorable qui, suivant l'expression antique, n'est que fuite, qui vient à bout de tout; entre sa circonférence ou réflexion, ou loi, et la ligne droite, son exception et son infiniment petit, le plus court chemin d'un point à un autre, et par conséquent de nous à la matière extérieure. C'est la notion de l'étendue et de ses trois dimensions, longueur, largeur, profondeur.

L'étendue, le volume, ou pour mieux parler, notre corps a trois dimensions. Telle est la vérité intellectuelle aussitôt exprimée et par conséquent consacrée par notre intelligence même. Et on sent bien que ces trois dimensions, issues d'un composant qui est la réalité même, c'est-à-dire de notre corps, n'ont de sens que les unes par les autres, se définissent les unes par les autres parce qu'elles sont trois et non pas quatre, qu'elles forment à elles trois

un tout solidaire et exclusif, et que leur adjoindre une quatrième dimension, c'est les rendre inintelligibles et indistinctes les unes pour les autres, et par conséquent en elles-mêmes.

Ainsi nous apparaît et se fixe en nous la notion de dimension, notion définitive au milieu de l'équilibre définitif de l'intelligence. Notion donnée avec l'intelligence même et comme l'intelligence même. Notion nécessaire pour se mouvoir intelligemment et intelligiblement. Nous ne pouvons rien contre, à moins de dire à la fois *oui* et *non*.

Contre l'évolution.

Quand nous jetons sur la nature un regard purement analytique avec la volonté de n'y voir que ce qui y sera analytiquement perceptible, point par point, moment par moment, nous avons l'impression de quelque chose qui se défait, se vide, et se recule indéfiniment devant soi, c'est-à-dire d'une succession pure, de ce qu'on appelle : *l'évolution*.

Le matérialiste, malgré son regard analytique, c'est-à-dire dissolvant tout, voit encore dans la nature quelque chose de présent. L'évolutionniste conséquent avec son regard analytique ne voit plus rien, à moins qu'on n'appelle quelque chose le pur passage d'une chose qui n'est plus à une chose qui n'est pas encore, l'attente indéfiniment renouvelée, et par conséquent l'incertitude de savoir si la vie se réalisera.

On se demande alors où l'évolutionniste a pris le sentiment de la réalité et de la vie, puisqu'il n'a jamais rien vu et affirmé dans le présent; et com-

ment il peut affirmer le passé et l'avenir qui n'existent que relativement au présent. La vie n'est qu'un présent. *Ceci a été* veut dire : *Ceci a été au présent.* Et *ceci sera* veut dire : *ceci sera au présent.* Il n'y a d'intelligible, d'affirmable, de réel que le présent. C'est sur le présent, sur sa profondeur et sur sa substance indéfectibles, que nous apercevons la succession des choses. Un présent préétabli, éternel, immuable, exclusif, un présent en soi et par soi, un présent conscient. Le présent de Celui qui dit : « Je suis Celui qui suis. » Un présent qui est un corps éternel, engendré par une âme éternelle. Hors de ce présent, rien n'est réel, perceptible, intelligible.

Jamais nous ne rencontrons l'évolution pure. Nous rencontrons des organismes de moins en moins stables et durables que la vie sème sur son chemin afin d'utiliser ses rebuts, indéfiniment. Mais de rebut non organisé, non assimilable, nous ne le rencontrons jamais. Jamais nous n'aboutissons à l'extrémité de la vie, au point où elle s'avoue impuissante d'aller plus loin, au point où elle permet au néant de s'avancer vers elle, de l'arrêter, de la limiter. Car elle est essentiellement une dilatation sans limites, une fécondité inépuisable, un progrès indéfini contre la mort et contre le néant.

Ainsi l'évolution reste toujours à l'avenir et en attente.

Ainsi affirmer la vie comme nous y sommes obligés immédiatement et continuellement, fait d'elle l'affirmation même contre toute négation, la plénitude contre toute défaillance, l'éternité contre toute succession, l'éternité semblable à elle-même à tous les points et à tous les moments.

Ceci affirmé à l'infiniment grand, à priori et sans exception, nous pouvons admettre l'évolution à posteriori, à l'infiniment petit et à titre d'exception, et simplement pour signifier la résistance éternellement vaincue par la vie.

Tout se résout logiquement par l'application du sens, des valeurs et proportions. Il faut d'abord admettre la loi sans exception; et, ceci fait, vous pourrez alors admettre l'exception. Mais si vous admettez simultanément et au même niveau la loi et l'exception, alors il n'y aura plus ni loi ni exception.

Nous sommes faits pour vivre éternellement dans un Paradis éternel. Quant nous y serons rentrés, notre temps accidentel et mortel s'anéantira, il n'y aura plus en nous que notre éternité qui aura toujours été, que notre divinité, que le Dieu dont nous aurons été de toute éternité un mode éternel et nécessaire, au milieu d'une nature faite de toute éternité pour nous encadrer et nous développer.

Ce mot : *évolution*, n'a aucun sens par lui-même. C'est une négation incapable de s'affirmer par elle-même, sans affirmation propre. Et comme toutes les erreurs, c'est une maladie du regard qui ne sait pas voir la vie, une maladie de l'être qui ne conçoit qu'imparfaitement la vie, parce qu'il ne sait pas la vivre et, en la vivant, la voir en lui-même; qui ne sait vivre la vie qu'à travers sa succession, ses accidents et ses incertitudes sans la fixer et l'enraciner en lui-même, et lui-même avec elle dans la substance et la profondeur de Dieu. Car on ne voit et ne conçoit que ce qu'on vit soi-même.

Pour expliquer la création nous admettrons donc, conformément à la notion que nous en donne le dogme chrétien, les trois lois suivantes :

Le rapport par irréductibilité.
Le nombre 3.
Le mouvement circulaire

et les trois irréductibilités suivantes :

L'irréductibilité des individus.
L'irréductibilité des sexes.
L'irréductibilité des espèces.

Et avant tout :

L'irréductibilité de l'espèce humaine, à l'infini des autres espèces, suivant le sens de Dieu vers sa création sans aucun contre-sens.

Et :

L'irréductibilité du mariage qui est la voie de l'Homme-Dieu vers lui-même, le sens de la régularité et de l'éternité et de l'immuabilité.

Et par conséquent :

Le sacrilège des unions hors du mariage indissoluble.

D'où nous déduirons les autres lois suivantes :

Les espèces sont d'autant plus parfaites que la différence des sexes s'y accuse davantage, et réciproquement.

La vie est irréductible tant à la somme de ses composants qu'à leurs différences. De même toutes choses.

Une chose est d'autant plus vivace et plus stable qu'elle est plus irréductible à ses composants et que ses composants sont plus irréductibles entre eux.

Il n'y a de transition logique et substantielle entre les choses que par la vie éternelle et pleine, que par Dieu, que par les hiérarchies et proportions de la vie divine, qu'en remontant vers Dieu pour redescendre ensuite suivant son sens vers sa création.

Il n'y a, hors Dieu, de transition entre les choses que par le néant. Toute combinaison de deux corps vers un troisième a lieu brusquement, sans transition, par anéantissement brusque d'un côté et par insurrection brusque de l'autre.

Tout corps ne s'assimile un autre corps et n'en fait un élément utile de son équilibre propre qu'à la condition de le retourner d'abord à l'infiniment petit vers le néant, à l'état de passivité et d'indifférence absolues. Et l'assimilation sera d'autant plus parfaite que le corps assimilé sera plus dépouillé de ses impulsions antérieures.

Toute chose est issue immédiatement du néant et y retourne immédiatement.

Toute chose est immédiatement bornée par le néant, non seulement à l'infiniment grand, mais encore à l'infiniment petit, non seulement dans sa somme, mais encore à chacun de ses moments. La vie analytique est une succession infiniment rapide de recréations ou résurrections et d'anéantissements. Et une chose est d'autant plus vivace que la succession de ses anéantissements et résurrections est plus accentuée.

Toute chose a deux éléments en soi, une puis-

sance d'assimilation et une matière première à assimiler, un infiniment grand et un infiniment petit, un à priori et un à posteriori, d'un côté un sens à suivre et une destinée à accomplir, et de l'autre sa propre fatalité et sa propre passivité à vaincre, une énergie et ses résistances, d'un côté une régularité, une éternité, une plénitude, et de l'autre la part du temps, de l'étendue, de l'analyse, de l'évolution. Et plus sa victoire contre le temps, l'étendue, l'analyse, l'évolution sera décisive, plus en elle la vie sera vivace.

La vie se résume en ces deux puissances : puissance d'assimilation, et puissance de déperdition, qui sont liées entre elles par d'autant plus et d'autant moins. Plus ces deux puissances sont réciproquement énergiques, plus la vie est intense.

Il n'y a ni de lignes droites, ni de parallèles, ni de plan allant à l'infini.

Toute ligne droite fait partie d'une circonférence. La circonférence comprend l'indéfinie pluralité des lignes droites tout en étant irréductible tant à leur somme qu'à leurs différences.

Il n'y a de ligne droite qu'à l'infiniment petit et pour marquer le point d'exception jamais atteint où l'équilibre circonférentiel va se rompre pour se résoudre en antagonismes, en une sucession sans régularité préétablie d'actions et de réactions, en la dualité incohérente de l'attraction et de la répulsion, des forces centripète et centrifuge.

Le mouvement circulaire comprend l'attraction et la répulsion à l'état de combinaison, et tout en étant irréductible tant à leur somme qu'à leurs différences. De même comprend-il le mouvement centripète et le mouvement centrifuge. De même

l'inflexion et la réflexion. De même la simultanéité et la succession.

C'est le mouvement circulaire qui conclut la vie par elle-même en ramenant au même son principe et sa fin, en l'enroulant et la déroulant par elle-même à travers ses propres circonvolutions harmonieuses, en la nourrissant de sa propre fécondité et de ses propres fruits, en faisant d'elle un organisme vivant en soi et par soi, un incessant recommencement, une contraction et une dilatation redoublées l'une par l'autre, une réciprocité d'échanges et d'assimilations, une sphère identique à elle-même en tous ses points, fermée à toute interruption et à toute défaillance, le problème qui se résout de lui-même, la cohésion et l'harmonie mêmes, le mystère qui se vérifie par lui-même.

Il n'y a au fond de toutes choses qu'un mouvement circonférenciel ou de rotation, ou de circulation.

Lorsque deux corps se combinent, ce sont deux systèmes différents de circulation qui se combinent en un troisième. C'est ce qui explique la brusquerie et l'instantanéité des combinaisons chimiques.

La combinaison ou l'analyse des corps n'a lieu par aucune ligne droite.

Plus nettement l'intelligence dessine sur elle-même son propre mouvement circonférenciel ou de réflexion, plus elle est consciente d'elle-même et intelligible à elle-même, mieux elle se voit et se conçoit, et tout le reste par elle-même.

Nous n'avons de rapport substantiel avec nous-mêmes, avec les autres hommes, avec Dieu, que par

l'Homme-Dieu. Hors de l'Homme-Dieu, aucun mouvement ne se conclut que par l'erreur, par le mal physique, intellectuel et moral, par l'égoïsme, par les indifférences, les mésintelligences et les combativités.

PARIS. — IMPRIMERIE LEVÉ, RUE CASSETTE, 17.

162313

Psych.
P459

Author Parriollat, Charles

Title Philosophie de la beauté et de l'art.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU